Offert à l'Institut
avec les respects
de son humble membre
Michel Chevalier

# LE MEXIQUE

## ANCIEN ET MODERNE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
rue de Fleurus, 9

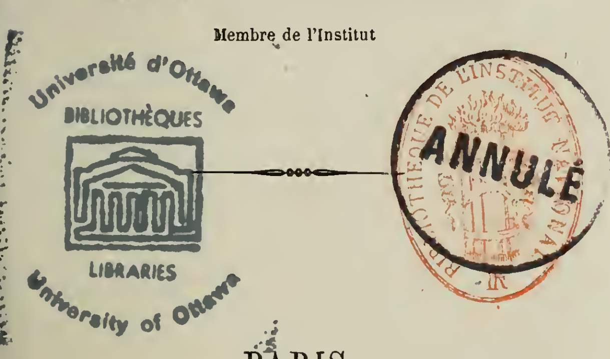
# LE MEXIQUE

## ANCIEN ET MODERNE

PAR


MICHEL CHEVALIER

Membre de l'Institut



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863





# PREMIÈRE PARTIE

## DE LA CIVILISATION MEXICAINE AVANT FERNAND CORTEZ

# I

## L'EXPÉDITION DE CORTEZ. — SON VOYAGE JUSQU'A LA VERA-CRUZ.

L'an 1519, le soir du jeudi saint, une flottille guerrière venait de mouiller entre la côte du continent américain et l'îlot qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Jean-d'Ulua, que les géographes français s'obstinent à appeler d'*Ulloa*[1]. Les hommes qu'elle portait étaient jeunes, et deux prêtres étaient confondus parmi eux. Le chef avait trente-quatre ans. La résolution et la confiance brillaient dans leurs regards, et leurs visages brunis par le soleil attestaient qu'ils n'étaient pas au début de leur voyage et de leurs aventures sous un soleil ardent. Quelques-uns, qui déjà avaient passé par là dans une première expédition, donnaient à leurs compagnons des détails sur la disposition des lieux, sur l'arrangement des montagnes et des rivières, sur le

1. C'est au surplus une moindre licence que d'appeler Ratisbonne la ville de Regensburg, et de métamorphoser en Ribeaupierre le nom de M. de Ripolstein.

caractère des naturels. A ces récits, l'un des nouveaux débarqués, placé à côté du capitaine, répondait en chantant quelques vers d'une vieille ballade sur l'enchanteur Montésinos : « Ceci est la France, Montésinos, ici est Paris la grande ville, ici le Duero qui se jette dans la mer », comme s'il eût voulu exprimer que l'expédition venait enfin d'atteindre un grand empire.

C'était Cortez, qui, après avoir touché à l'île de Cozumel et avoir fait une rude campagne contre les Indiens de la province de Tabasco dans la presqu'île de Yucatan, s'était tourné vers les rivages mexicains, où déjà Grijalva[1] avait mis le pied, et quelques-uns des compagnons de ce dernier étaient avec lui. La relation de ce navigateur, qui était un homme intelligent, les renseignements recueillis par Cortez lui-même dans le Yucatan, et les vagues rumeurs semées dans les îlots du voisinage s'accordaient à dire qu'on trouverait sur ces rivages un peuple plus puissant et plus industrieux que tout ce qu'on connaissait encore du nouveau monde, et chez ce peuple beaucoup d'or. Lorsque Cortez, à la vue de quelques ornements en or parmi les gens de Tabasco, leur avait demandé d'où cela venait, on lui avait constamment répondu : « de *Culhua;* » c'était le

1. Juan de Grijalva était le neveu du gouverneur de Cuba, Diégo Velasquez, qui l'avait envoyé avec quatre navires pour explorer la côte du continent, à la suite d'un voyage qu'avait entrepris à ses risques et périls un des Espagnols établis à Cuba, Hernandez de Cordova. Ce dernier, qui avait touché en divers points du Yucatan, en racontait des choses surprenantes. Il parlait avec admiration des objets en or qu'il y avait vus, et

pays qu'on nomme aujourd'hui le Mexique et dont pendant trois siècles le nom officiel a été la Nouvelle-Espagne. Le peuple qui y dominait était celui des Aztèques.

Cortez et ses compagnons s'étaient placés dans la nécessité de se signaler par de grands exploits. Ils avaient commis une faute que les lois de tous les États qualifient de crime et qui, à moins d'actions d'éclat, ne pouvait s'expier que sur un gibet pour les chefs et aux galères pour la foule. Ils étaient partis de Cuba en état flagrant de rébellion. Le gouverneur de Cuba, Velasquez, avait été très-frappé du récit de Grijalva, qui, en différents points de la côte mexicaine, avait eu des entrevues avec les naturels, même avec des officiers de Montézuma, souverain de l'empire aztèque, et qui avait eu la bonne chance d'échanger des verroteries et autres menus objets de production européenne contre de beaux ouvrages en or. Il avait donc résolu d'envoyer une expédition dans une contrée qui s'annonçait si bien. Il avait organisé un armement considérable pour ces temps, eu égard du moins aux faibles ressources d'une colonie naissante, telle qu'était Cuba, et pour le commander il avait fait choix de Cortez, dont il avait éprouvé déjà la bravoure et l'intel-

il en rapportait de beaux échantillons. Le voyage de Cordova est de 1517; celui de Grijalva de 1518. Cordova n'avait pas été au delà de la presqu'île du Yucatan. Grivalja avait longé non-seulement le Yucatan, mais une assez grande étendue du littoral mexicain. Il avait été à Saint-Jean-d'Ulua et à l'île de *Sacrificios;* c'est même lui qui leur avait donné les noms qu'ils portent encore.

ligence. Celui-ci avait engagé tout son avoir dans l'entreprise et même fort au delà, car il avait emprunté tout ce qu'il avait pu. Un matin, au lever du soleil, le 18 novembre 1518, Cortez, prévenu que Velasquez, dont on avait excité la jalousie et réveillé la vieille inimitié [1], s'apprêtait à lui retirer le commandement, mit à la voile de San-Yago de Cuba sans prendre congé, d'accord avec ses lieutenants. Velasquez, averti, était accouru sur le rivage assez à temps pour voir Cortez donnant le signal et pour s'entendre demander ironiquement ses ordres. De là l'audacieux aventurier était allé achever ses préparatifs et recruter sa petite armée dans d'autres ports de l'île, à Macaca, à Trinidad, à la Havane, toujours suivi par les anathèmes impuissants et les vains ordres d'arrestation que lançait Velasquez en courroux, toujours embauchant des hommes et enlevant des approvisionnements et des munitions. C'était donc un révolté, une sorte de bandit. Il l'était au vu et au su de tous ses compagnons, qui étaient par conséquent ses complices avoués. Mais ils étaient séduits par la vaillance de leur capitaine, tous ou presque tous irrités de l'hostilité subite et injuste que lui avait témoignée Velasquez, après lui avoir fait dépenser pour l'expédition plus qu'il ne possédait. D'ailleurs c'é-

1. Cortez était dans l'île de Cuba avec Velasquez depuis 1511. Il avait vaillamment servi sous ce chef; mais par des actes d'indiscipline et par les écarts de sa vie privée, il avait excité sa colère et avait été jeté en prison. A la suite d'incidents assez romanesques, Velasquez cependant lui avait pardonné.

taient des braves, pleins de goût pour la vie d'aventures : plusieurs avaient servi contre les Français en Italie, contre les Turcs dans les parages du Levant; ils avaient pris la résolution, facile à tenir aux Castillans de ce temps-là, d'être des héros; ils se croyaient assurés de racheter leur rébellion par d'insignes exploits.

Au moment où l'expédition avait mis à la voile, Cortez et ses compagnons jugeaient les populations mexicaines, qu'ils allaient rencontrer, d'après les tribus indigènes de l'Amérique avec lesquelles les Espagnols s'étaient le plus trouvés en contact, celles d'Hispaniola (c'était le premier nom de Saint-Domingue), de Cuba et des moindres îles d'alentour, race inoffensive, douce, molle, entièrement dépourvue d'industrie, peuple enfant facile à conquérir et à dominer, quelque nombreux qu'il fût. Ils devaient être revenus de cette illusion quand ils débarquèrent sur la côte mexicaine près de l'île de Sacrificios et des récifs de Saint-Jean-d'Ulua, à cause de la bravoure des hommes avec lesquels ils s'étaient mesurés sur les côtes du Yucatan. Mais le sentiment du danger ne trouvait pas accès dans ces âmes fortement trempées. Ce qui les occupait davantage, c'était la conviction qu'ils abordaient un pays beaucoup plus riche que toutes les terres découvertes jusque-là dans le nouveau monde. En cela, ils ne se trompaient pas. Il y avait au Mexique de l'or, de l'argent, d'autres richesses ; mais, ainsi que le disait le chef spartiate à l'envoyé du roi de Perse, il fallait *venir les prendre*. Or, pour cela, ils n'étaient qu'envi-

ron 650 soldats en y comprenant tous les marins, au nombre de 110, qui montaient l'escadre de l'expédition. Dans cette troupe, treize seulement étaient arquebusiers, et trente-deux arbalétriers. Il est vrai qu'on était muni d'une certaine artillerie, dix pièces de canon et quatre fauconneaux. On avait des cavaliers, mais au nombre de seize seulement, et Dieu sait ce qu'il en avait coûté pour réunir ce petit nombre de chevaux[1]. Tout le reste de la troupe était à pied, armé d'épées, de piques ou de masses d'armes. Le dénombrement de ses forces, que Cortez avait fait au cap Saint-Antoine, au moment de quitter définitivement l'île de Cuba, avait constaté un total de 663 hommes; mais on en avait perdu quelques-uns depuis lors, dans les combats contre les naturels du Yucatan et par la maladie.

Cortez amenait avec lui au Mexique deux personnes qui devaient lui être utiles à des degrés divers. C'étaient des interprètes. Au départ de Cuba, il y avait sur l'escadre un naturel du Yucatan que Grijalva avait pris et qui, parmi les Espagnols de Cuba, avait appris un peu de leur langue. Mais une fois l'expédition arrivée dans son pays, il s'était échappé. Cortez put le remplacer avantageusement par un Espagnol qui depuis huit années habitait le Yucatan, bien malgré lui. C'était un religieux qu'un naufrage avait jeté sur cette côte et qui y avait été

1. Les chevaux étant très-rares alors à Cuba, Cortez les avait payés de 450 à 500 *pesos de oro* par tête, soit moyennement 475. La valeur du *peso de oro*, suivant M. Prescott, est de 64 fr., ce qui porterait chaque bête à 30,400 fr.

réduit à un dur esclavage. Il se nommait Jeronimo de Aguilar. C'était un homme simple de cœur et dévoué. Malheureusement il ne parlait que le dialecte du Yucatan, qui n'était pas intelligible pour les gens du Mexique; mais un intermédiaire se présenta bientôt. Le cacique de Tabasco, ville du Yucatan près de laquelle la bataille s'était livrée entre les Espagnols et les indigènes, avait donné à Cortez, quand on avait fait la paix, vingt esclaves, vingt femmes. Dans le nombre, une, la plus belle, était née au Mexique, dans la province du Guazacoalco. Elle était en bas âge quand mourut son père, cacique riche et puissant. Sa mère s'était remariée, et de son second lit avait eu un fils auquel elle voulut assurer le bien de son premier époux. A cette fin, elle fit passer sa fille pour morte, en lui substituant le cadavre de l'enfant d'une de ses esclaves, et elle la vendit à des marchands. Ceux-ci, après quelque temps, la revendirent au cacique de Tabasco, qui en fit don au *Conquistador*. Doña Marina, c'est le nom que lui donnèrent les Espagnols, parlait ainsi le mexicain et l'idiome des Yucatanais. En attendant qu'elle eût appris l'espagnol, elle pouvait, de moitié avec Aguilar, composer un interprète qui servît de communication avec les Mexicains. Mais elle ne tarda pas à être par elle-même un interprète complet. Elle ne fut pas longtemps à bien savoir l'espagnol; l'amour fut son maître. Séduit par sa beauté Cortez en fit sa maîtresse, et elle se passionna pour lui. Elle déploya, afin de lui être utile, cette puissance d'observation pénétrante, cette sorte de di-

..

vination que la passion inspire. Elle rendit aux Espagnols les plus grands services, car plus d'une fois elle contribua à les tirer de périls extrêmes.

Nous venons de dire quelles étaient les forces de Cortez : six cent cinquante hommes, et il s'attaquait à un empire !

Car ce n'était plus des peuplades sauvages qu'on allait trouver devant soi, c'était un État fortement organisé.

Dans leurs rapports avec les gens de Tabasco, du Yucatan, ce que Cortez et ses compagnons avaient recueilli sur le pays que nous appelons le Mexique indiquait quelque chose à part dans le nouveau monde, une nation dont l'opulence et la puissance n'avaient pas de bornes dans l'opinion des Yucatanais, qui pourtant n'étaient pas étrangers aux éléments de la civilisation, car ils avaient de belles cultures et des villes bien bâties. Les Aztèques, race dominante parmi les Mexicains, avaient porté leurs armes au loin jusqu'à des centaines de lieues de Tenochtitlan (aujourd'hui Mexico), leur capitale ; ils avaient fait de grandes conquêtes, et répandu partout la terreur de leur nom. Jusqu'à Guatimala, on reconnaissait leur loi ou leur suprématie. Le nom de leur empereur, Montézuma[1], inspirait un grand respect mêlé d'un effroi plus grand encore. Peu après son débarquement, Cortez a une entrevue avec Teuhtlile, gouverneur de la province,

1. C'est son nom tel que les Européens l'ont arrangé, afin qu'il sonnât agréablement à l'oreille. Le vrai nom paraît avoir été Moctheuzoma.

militaire plein de courtoisie, remarquable par son intelligence et sa finesse, un véritable homme de cour enfin, si on le juge d'après les relations des chroniqueurs. Cortez ayant dit à cet officier qu'il était l'envoyé d'un grand empereur, aussi renommé que son propre maître, Teuhtlile reçoit avec stupéfaction la nouvelle qu'il puisse exister un souverain d'une puissance égale à celle de Montézuma. Quelques semaines après, Cortez, dans une entrevue avec un cacique, lui demande de qui il est le vassal : « Eh ! répond le chef, de qui peut-on l'être, si ce n'est de Montézuma ? » Plusieurs mois plus tard, quand il s'est avancé dans l'intérieur, après sa lutte contre les Tlascaltèques, interrogeant un autre chef, il s'informe si Montézuma n'est pas son souverain : « De qui Montézuma n'est-il pas le souverain ? » fut la réponse. Un luxe extrême régnait autour de ce prince ; les emplois même infimes auprès de sa personne étaient remplis par des hommes de rang. L'étiquette était de lui parler les yeux baissés. Cortez, une fois arrivé à Mexico, écrivait à Charles-Quint : « Je crois qu'il n'y a pas de soudan, pas de prince infidèle connu jusqu'aujourd'hui, qui se fasse servir avec autant de faste et de magnificence ; » et ici, dans la bouche de Cortez, le mot de soudan et de prince infidèle est une manière de superlatif. Les paroles conservées par Bernal Diaz, par lesquelles l'empereur aztèque accueillit Cortez lorsqu'il lui donna une première audience dans son palais à Mexico, montrent ce qu'il était pour les populations indigènes : « Vos amis de Tlascala vous auront proba-

blement raconté, dit-il avec un sourire, que j'étais semblable aux dieux, que j'habitais des palais d'or, d'argent et de pierreries; mais, vous le voyez, ce sont des contes sans fondement. Mes palais sont, comme les habitations de tous les hommes, de pierre et de bois. Mon corps, ajouta-t-il en découvrant son bras, est, regardez-le, de chair et d'os comme le vôtre. Certes, je tiens de mes ancêtres un immense empire, j'ai de grands territoires, de l'or et de l'argent; mais.... »

Examinons rapidement ce qu'était l'empire mexicain, dans quel état s'y trouvaient les arts et les sciences, quelles idées et quels sentiments y régnaient, quelle en était l'organisation politique et sociale, ce qu'y étaient les croyances religieuses et le culte, en un mot jusques à quel degré la civilisation y était parvenue.

## II

### DES ARTS ET DES SCIENCES CHEZ LES ANCIENS MEXICAINS.

La première de toutes les richesses, la population, y était abondante. La formule accréditée était que Montézuma comptait trente vassaux pouvant chacun mettre sous les armes cent mille hommes. Il est très-vraisemblable que, dans ces régions occidentales, on se permettait des hyperboles qui ne le cédaient en rien à celles de l'Orient, et je ne crois pas plus aux trois millions de soldats de Montézuma qu'au million d'hommes amené par Xercès d'une rive à l'autre de l'Hellespont. Cependant à chaque instant, dans les lettres de Cortez et dans les récits de Bernal Diaz ou des autres chroniqueurs qui ont pris part à la conquête ou qui en ont recueilli le récit des acteurs eux-mêmes, on voit apparaître des troupes de soldats mexicains de quarante ou de cinquante mille hommes. Tout tend à prouver qu'alors le pays était plus populeux qu'aujourd'hui. Dans quelques-unes des provinces, les villes étaient pressées les unes contre les autres. Tout autour du bas-

sin des lacs, sur le célèbre plateau d'Anahuac[1], plus riant et plus fertile alors qu'il ne peut l'être de nos jours[2], il y avait vingt cités de la magnificence desquelles on a gardé le souvenir. Outre la superbe capitale, sortant, comme Venise, du sein des eaux, c'étaient Tezcuco et Tlacopan, résidences de souverains; Iztapalapan, fief du frère de l'empereur; Chalco, Xochimilco, Xoloc, Culhuacan, Popotla, Tepejacac, Ajotzingo, Téotihuacan, etc., presque toutes réduites aujourd'hui à de misérables villages, comme les métropoles de la Grèce, comme Thèbes et Memphis, plus heureuses encore que Babylone, Ninive et Persépolis, dont on connaît à peine le site. Mexico avait plus de 300 000 âmes. Elle était beaucoup plus étendue que la ville moderne rebâtie par Cortez sur le même emplacement, et celle-ci compte au moins 150 000 habitants[3]. Tez-

1. C'est le nom que portait avant la conquête et que conserve encore le plateau vaste et élevé qui forme une bonne partie du territoire actuel du Mexique. Il signifie *Voisin de l'eau*, à cause des lacs qui en occupent le centre. A l'origine il ne signifiait que la vallée de Mexico.

2. Parce que les Espagnols, dans le but de mettre Mexico à l'abri des inondations, ont à demi desséché les nappes d'eau des environs de cette capitale. Ils ont ainsi mis à nu une grande étendue de terre imprégnée de sel où rien ne peut venir.

3. « C'est sur le chemin qui mène à Tanepantla et aux Ahuahuetes que l'on peut marcher plus d'une heure entre les ruines de l'ancienne ville. On y reconnaît, ainsi que sur la route de Tacuba et d'Iztapalapan, combien Mexico, rebâti par Cortez, est plus petit que ne l'était Tenochtitlan sous le dernier des Montézuma. L'énorme grandeur du marché de Tlatelolco, dont on reconnaît encore les limites, prouve combien la population de l'ancienne ville doit avoir été considérable. » (Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 43.)

cuco en avait 150 000; Iztapalapan, au moins 60 000. Au pied du versant opposé de la chaîne neigeuse qui domine Mexico, la cité à la fois sacerdotale et marchande de Chololan (Cholula) n'avait pas moins de 150 000 âmes.

Une population nombreuse est l'indice assuré d'un certain avancement de la civilisation. Là où beaucoup d'hommes sont agglomérés sur le même espace, il faut de l'industrie pour les alimenter, les vêtir, les loger; des lois régulières pour fixer les droits et les devoirs respectifs. Afin de maintenir en paix cette multitude, il faut des mesures d'ordre et de prévoyance; la prévoyance et l'ordre impliquent la science difficile de l'organisation.

L'agriculture, le premier des arts, la mère nourricière des États, était florissante dans l'empire des Aztèques. En vertu d'un admirable privilége sur lequel nous reviendrons plus loin avec quelque détail, le sol mexicain est propre à toutes les cultures; il présente sous la zone torride, dans un espace resserré, la succession de tous les climats, depuis les plaines ardentes des rivages de l'Océan au voisinage de l'équateur, jusqu'aux cimes des montagnes neigeuses, où, pendant que l'œil plonge dans de chaudes vallées, on foule aux pieds la végétation de l'Islande et de la baie d'Hudson. La flore mexicaine offrait ainsi une très-grande variété, même avant que les Européens l'eussent enrichie d'utiles végétaux originaires de leurs contrées, ou de longue main empruntés par l'Europe à l'Asie. Les anciens Mexicains avaient ainsi un grand nombre de

cultures pour répondre à leurs différents besoins. Le maïs et la banane formaient la base de leur nourriture. Le cacao leur fournissait un breuvage que le grand Montézuma affectionnait, et dont l'Espagne et toute l'Europe se délectent aujourd'hui : c'est le chocolat, désigné encore par le nom que lui donnaient les Aztèques (*chocolatl*). Ils ne possédaient pas le café ni la canne à sucre, mais ils tiraient du sucre de la tige du maïs. Ils cultivaient les plantes médicinales, multipliées chez eux, et entre autres celle qui porte chez nous le nom de jalap, d'après la ville de Jalapa ou Xalapa, que nous aurons lieu de citer et dont les environs le produisent en quantité. Une des lianes de leurs forêts leur donnait la vanille, dont le Mexique a eu longtemps le monopole. Sur leurs cactus ils élevaient la cochenille, qui de nos jours est encore un des principaux objets du commerce mexicain. Le coton, pour se vêtir, était une de leurs grandes cultures.

Une des singularités que les Aztèques ont présentées aux Espagnols, c'est le tabac qu'ils appelaient *yetl* : ils le fumaient et le prisaient. On a lieu de croire cependant que c'était une jouissance réservée aux riches.

La plus curieuse de leurs cultures était celle d'un aloès, l'*agave mexicana*, connu communément parmi eux sous le nom de *maguey*, et sur lequel il est bon de s'arrêter un instant, car c'est une des originalités de la civilisation aztèque. Tous les peuples ont recherché et possédé quelque boisson fermentée, et,

aux yeux du physiologiste, une des grandes merveilles de l'islamisme c'est d'avoir pu astreindre les Orientaux à l'abstinence de tout breuvage pareil[1]. De ce besoin général des hommes est résulté le soin qu'on a mis à cultiver la vigne dans toute la civilisation occidentale[2], autant que le climat l'a permis et que des lois despotiques, comme nous aurons à en mentionner, n'y ont pas mis obstacle. Les Aztèques ne possédaient pas notre vigne, *vitis vinifera*[3], qui, dès la conquête, importée sur le plateau d'Anahuac, y a très-bien réussi; mais le maguey leur en tenait lieu en leur fournissant le *pulque*, boisson qu'ils affectionnaient. Le maguey cultivé pour le pulque est planté en grandes lignes espacées de trois mètres environ. Il exige peu de soins jusqu'au moment où il doit monter en fleur, ce qui n'arrive qu'après un intervalle de plusieurs années, dix, douze ans et

1. On peut croire que le café leur en tient lieu.

2. Ce que nous appelons ici la civilisation occidentale comprend l'Europe, l'Amérique et les parties de l'Asie et de l'Afrique où domine le christianisme, ou bien dans lesquelles il a été remplacé par les deux religions qui y tiennent de si près, le judaïsme et l'islamisme. Les peuples de la civilisation orientale ont eu d'autres boissons fermentées. Celle des Chinois est tirée du riz, à peu près comme la bière est une boisson fermentée faite avec de l'orge. D'autres peuples ont fait fermenter les jus sucrés de diverses autres plantes. Les Tartares faisaient fermenter le lait de jument.

3. La vigne abondait dans le nouveau continent, et on a lieu de croire que de là est venu le nom qu'il reçut des navigateurs scandinaves, les premiers Européens qui y pénétrèrent (ils y arrivèrent aux dixième et onzième siècles). Ce nom en effet était *Vinland*. Mais ce n'est pas une vigne dont le fruit soit propre à faire du vin.

même davantage. Lorsqu'on reconnaît que la tige destinée à porter le beau bouquet qui distingue l'agave est au moment de s'élancer, on la tranche à fond, de manière à laisser, entre le groupe des fortes feuilles qui constituent la masse de la plante, un creux où doit se réunir la séve qui aurait formé la substance même de la tige. Les dimensions de la plante sont telles, que la cavité ainsi ménagée a cinquante ou soixante centimètres de profondeur et trente ou quarante de diamètre. Le jus qui afflue dans cette sorte de calice est recueilli journellement et même plusieurs fois par jour. C'est un liquide sucré qu'on nomme par ce motif l'*eau de miel* (*aguamiel*). On le fait fermenter, ce qui a lieu facilement par le mélange d'une parcelle du jus même, préalablement mise à part à cet effet. La fermentation est très-prompte et convertit l'*eau de miel* en *pulque*. Malheureusement, il est rare que la boisson ainsi préparée ne contracte pas après peu de temps une légère odeur d'œufs pourris, qui probablement provient de la malpropreté avec laquelle se fait le pulque et du mode accoutumé de transport : c'est dans des outres le plus souvent qu'on l'expédie au marché. On estime qu'un bon pied de maguey donne chaque jour de cinq à huit litres de jus qui se convertissent en une quantité à peu près égale de *pulque*, et ce rendement moyen dure de deux à trois mois ; c'est donc un total de trente à soixante-dix hectolitres par pied. Il est vrai que la plante périt après l'opération et qu'il faut procéder à une plantation nouvelle. Mais le maguey

fournit lui-même de nombreux rejetons qui se pressent autour de la plante mère. Il faut beaucoup de temps pour que les nouveaux sujets soient au point. Mais aussi on doit tenir compte de ce que cette culture réclame peu de soins, tandis que la vigne chez nous exige des façons nombreuses.

La production du pulque n'est pas le seul usage du maguey; ses feuilles broyées et mises en pâte donnent un papier blanc commode pour écrire, et on s'en servait pour cet usage. La fibre de ces feuilles se tisse avec succès, comme le chanvre et le lin; elle sert de même à fabriquer des cordes. Les pointes dont elles sont armées remplacent, pour les pauvres gens, les aiguilles et les poinçons. Entières, ces feuilles épaisses peuvent servir à recouvrir les maisons. La racine donne un manger agréable et nourrissant. Le maguey, enfin, était un trésor pour les anciens Mexicains, et on continue de le cultiver avec prédilection. Le pulque est présentement encore la boisson de la nation mexicaine, et ce n'est pas seulement dans les cabarets et chez le pauvre qu'on le rencontre. A Mexico, les tables des Européens sont les seules où il ne soit pas servi quotidiennement. A l'approche des villes, on voit de vastes champs où sont rangés en quinconce des aloès massifs auxquels ne peuvent se comparer ceux qu'on voit en Europe en pleine terre ou dans les serres : c'est le maguey, dont le jus flatte le palais mexicain et enrichit le fisc, et qui a conservé la plupart des usages qu'il avait parmi les Aztèques. Ainsi, par exemple, on n'a pas cessé d'en

faire du papier[1]. Le maguey et le nopal (cactus) sont les deux plantes caractéristiques du plateau mexicain. Dans les parties incultes, d'immenses espaces n'offrent à l'œil que des magueys ou des nopals isolés ou en bouquets épars, végétation étrange et mélancolique, qui reste insensible au souffle des vents au lieu d'y répondre, en se balançant, par le frémissement que font entendre nos forêts et qui les anime. Cette rigidité silencieuse des aloès et des nopals ferait croire au voyageur, lorsqu'il a perdu de vue les villages, qu'il traverse un de ces pays dont il est question dans les contes de fées, où un génie courroucé a pétrifié la nature.

L'agriculture mexicaine connaissait l'art des irrigations. Des canaux, qu'on a laissé combler sur beaucoup de points depuis la conquête, répandaient une admirable fertilité sur de vastes étendues. Les irrigations qu'on remarque aujourd'hui autour de Cholula et de la Puebla datent du temps des Aztèques ou même de leurs prédécesseurs les Toltèques. L'art forestier était connu et pratiqué chez ces peuples. Des règlements sévères empêchaient la destruction des bois dans la vallée de Mexico. Les princes mexicains avaient reconnu l'utilité des forêts pour tempérer les ardeurs de l'été, et pour maintenir les cours d'eau nécessaires à l'arrosement. Inférieurs en cela encore à leurs devanciers, les Espagnols ont porté sur le plateau mexicain cette

1. M. Prescott cite deux fabriques de papier de maguey.

horreur des arbres qui leur vient peut-être des peuples pasteurs dont ils descendent, et qui a fait du plateau des Castilles la plus nue et la plus triste des plaines. Aujourd'hui le bois manque au Mexique, et il a fallu que le génie de l'homme y suppléât en imaginant, pour extraire l'argent des minerais, une méthode qui, au lieu d'employer le feu, fait intervenir des réactions chimiques où le principal agent est le mercure, et qu'on appelle par ce motif le travail à froid.

Si l'agriculture mexicaine avait de grandes richesses végétales, si en cela elle surpassait de beaucoup les ressources qu'avait pu offrir le sol de l'Europe à ses premiers habitants, elle était, quant au bétail au contraire, dans un dénûment extrême. Elle ne possédait aucune bête de somme; le bœuf, le cheval, l'âne et le chameau lui manquaient[1]. Les anciens Mexicains n'avaient pas même l'alpaca qui, au Pérou, servait à transporter de certains fardeaux. Le mouton et la chèvre leur étaient également inconnus[2]. Il n'est déjà pas facile de se

1. Ce n'est pas à dire que l'Amérique, avant l'arrivée des Européens, fût absolument et complétement dépourvue de la race bovine, comme elle l'était de chevaux. L'Amérique du Nord offre, dans les grandes plaines à l'ouest du Mississipi, et dans les vallées attenantes jusqu'à celle du rio Bravo del Norte, deux espèces de bœuf sauvage; mais il y a loin de la vallée de Mexico au rio Bravo del Norte, et dans leurs migrations, en venant d'Aztlan, les Aztèques s'étaient tenus probablement fort à l'ouest des régions peuplées de ces quadrupèdes, de sorte qu'ils n'avaient pu les voir ni les prendre avec eux.

2. Dans les montagnes de la vieille Californie, il existait des espèces de chèvres et de moutons; mais ces animaux, dont on n'a tiré aucun parti, étaient confinés dans une presqu'île que

passer de la race ovine, qui, par son lait et ses toisons, indépendamment de sa chair, répond à des besoins nombreux. La chèvre elle-même est dans beaucoup de pays un animal précieux, ne fût-ce que par l'adresse qu'elle a de trouver sa subsistance dans les terrains les plus sauvages et les plus escarpés. Mais la présence de grands animaux, tels que le bœuf, le cheval, le chameau, qui se soumettent aisément à l'homme et lui livrent commodément le concours d'une force musculaire considérable, est une des conditions mêmes du progrès le plus cher aux amis de l'humanité, celui qui élève le sort matériel du grand nombre et l'investit de la dignité morale. Là où les bêtes de somme n'existent pas, il faut que l'homme en prenne la place. De là, pour une partie des populations, l'existence servile. Tous les transports donc, dans l'empire aztèque, se faisaient à dos d'homme; les chefs allaient en litière sur les épaules de *tamanes* (c'était le nom qui désignait les porteurs). A plus forte raison le labourage des champs se faisait tout de main d'homme. C'est ainsi que de nos jours encore en Chine, quand on est hors des vallées des grands fleuves, ou loin des canaux, le transport à dos d'homme est d'usage ordinaire, et la culture du sol se fait principalement par la force des bras humains. Cette situation arriérée a cessé pour le Mexique, depuis la conquête. L'homme n'y est plus l'instrument mécanique du transport. Les

les Aztèques, non plus que leurs prédécesseurs les Toltèques, ne paraissent pas avoir visitée.

mulets pour le grand commerce, les ânes pour l'approvisionnement des villes, et les chevaux pour les voyageurs, l'ont délivré de ce labeur pénible et humiliant. Dans les seuls districts montagneux, l'habitude s'est perpétuée de transporter à dos d'homme de lourdes charges, du bois même[1]. Les animaux ont plus aisément encore remplacé l'espèce humaine pour le travail des champs.

La nourriture animale, qu'ils ne pouvaient demander aux races bovine ou ovine, leur était fournie par la chasse et par quelques animaux qu'ils avaient domestiqués. Dans le nombre on a signalé une espèce de chien appelée le *techichi*. On sait que les Chinois ont le même usage de manger du chien. Mais la principale ressource des Mexicains en ce genre était le dindon, qu'ils élevaient en très-grandes quantités. Ils l'appelaient *totolin*. Cortez raconte qu'il y en avait plusieurs milliers dans les basses-cours des palais de Montézuma, et Berna Diaz rapporte qu'on en consacrait chaque jour deux cents à nourrir les bêtes féroces de la ménagerie de l'Empereur, ce qui prouverait deux choses, que la ménagerie était très-grande et que le dindon était à fort bas prix. C'est du Mexique qu'on a rapporté à l'Europe ce gallinacé si utile.

Pour transmettre les nouvelles et les ordres, Montézuma avait des relais d'hommes organisés avec une vitesse à peu près égale à celle des malles-poste qui transportaient les dépêches, en France,

1. La charge ordinaire de ces hommes est de trente à quarante kilogrammes.

avant l'ère des chemins de fer. Grâce à ces rapides coureurs, sur sa table somptueuse on servait du poisson qui, la veille, nageait dans le golfe du Mexique ou proche du rivage d'Acapulco. Aujourd'hui que les chevaux abondent au Mexique, et qu'il y a une route carrossable de Mexico à la Vera-Cruz, personne n'oserait se passer pareille fantaisie.

Comme par reconnaissance envers la nature, qui leur avait prodigué les trésors du règne végétal, les Mexicains avaient la passion des fleurs. Dans de splendides jardins, ils rassemblaient celles qui étaient le plus remarquables par leur parfum ou par l'éclat de leurs couleurs. Ils y joignaient les plantes médicinales méthodiquement arrangées, et ceux de leurs arbustes qui se distinguaient par leur floraison ou leur feuillage, l'excellence de leurs fruits ou de leurs graines, et les arbres au port majestueux ou élégant; ils se plaisaient à distribuer leurs plates-bandes et leurs bosquets sur le penchant des collines où ils les tenaient suspendus. C'est ainsi qu'ils égalaient les célèbres jardins de Sémiramis, rangés par l'antiquité, dont les modernes ont accepté le jugement, au nombre des merveilles du monde. Ils y conduisaient par des aqueducs des eaux prises au loin, qu'ils épanchaient en cascades, ou dont ils remplissaient de spacieux bassins peuplés de poissons choisis. Des pavillons mystérieux se cachaient sous les feuilles, des statues se dressaient du milieu des fleurs. Tous les genres de bêtes que nous rassemblons dans nos jardins con-

sacrés à la science, comme le Jardin des Plantes de Paris, et le *Zoological Garden* de Londres, concouraient à l'ornement ou à la curiosité de ces lieux de plaisance. C'étaient les oiseaux au beau plumage, renfermés dans des cages grandes comme des maisons, les animaux sauvages, les bêtes fauves, et même les serpents. C'est là que Bernal Diaz vit pour la première fois le serpent à sonnettes, qu'il décrit en disant qu'il a des *castagnettes dans la queue*. L'Europe, à la même époque, manquait de jardins des plantes [1]. Quand on lit les récits de la conquête, on se prend d'admiration pour le jardin du roi Nezahualcoyotl à Tezcotzinco (deux lieues de Tezcuco), jardin suspendu sur le flanc d'une colline dont on gravissait la pente par cinq cent vingt marches, et que couronnait, par un tour de force de l'hydraulique, un bassin d'où l'eau descendait successivement dans trois autres réservoirs ornés de statues gigantesques. On s'arrête de même à la description des jardins dont Cuitlahuac, frère de Montézuma et son éphémère successeur, avait embelli sa résidence d'Iztapalapan, et de ceux d'un simple cacique, à Huaxtepec, qui n'avaient pas moins de deux lieues de tour, à ce que dit Cortez dans sa troisième lettre à Charles-Quint. On s'étonne de tout ce que Montézuma lui-même avait accumulé dans le sien de Mexico. Aujourd'hui le voyageur qui, à Chapoltepec, erre à l'ombre des énormes

1. Le premier jardin des plantes qui ait été établi en Europe est celui de Padoue, fondé en 1445; les autres n'ont suivi que d'assez loin cette époque.

cyprès portant le nom de Montézuma[1], mais antérieurs à ce prince, et foule avec un recueillement qu'on ne peut maîtriser ce sol jadis consacré à la sépulture impériale, comprend tout ce que le monarque aztèque avait pu faire, avec l'art de ses jardiniers, dans la plaine qui entoure cette solitaire colline de porphyre, en aidant l'action du soleil tropical de celle de l'eau pure qui sourd du pied du rocher. Il trouve raisonnable ce qu'on nomme la folie du jeune vice-roi Galvez, qui, pour jouir du magnifique spectacle étalé tout autour, fit construire au sommet le superbe château réduit déjà à l'état de ruine. Les plus humbles particuliers partageaient le goût des grands pour les fleurs. Lorsque Cortez, peu après son débarquement, fait son entrée dans la ville de Cempoalla, les indigènes viennent au-devant de lui, hommes et femmes, et se mêlent aux soldats; ils portent des bouquets et des guirlandes de fleurs dont ils ornent le cou du cheval de Cortez, et passent autour de son casque un chapelet de roses.

Une autre curiosité consistait dans les chinampas ou jardins flottants qui étaient répandus sur les lacs. Des amas de lianes qui surnageaient, ou des radeaux qui s'étaient recouverts d'herbes, en avaient sans doute inspiré l'idée aux Aztèques, alors que, comme les Juifs, ils se préparaient à leur grandeur future sous la rude loi d'un Pharaon, chef d'une nation étrangère à laquelle ils étaient sou-

1. Leur tronc a jusqu'à seize mètres de tour.

mis. Le terrain leur étant mesuré comme la Bible dit que l'était la paille aux Hébreux, ils en avaient créé en liant les uns aux autres, à la surface du lac, des paquets de roseaux ou de branchages sur lesquels on répandait une légère couche de terre. L'usage en resta lorsque les Aztèques furent devenus les maîtres. Ces îles artificielles de 50 à 100 mètres de long servaient à la culture des légumes et des fleurs pour le marché de la capitale. Quelques-unes avaient assez de consistance pour que des arbustes assez élevés pussent y croître ; on y édifiait même une cabane en matériaux légers. On les amarrait à volonté contre la rive par des perches, ou, au contraire, on les faisait avancer par le même procédé avec leur parure fleurie. Ce spectacle frappait vivement les Espagnols et leur faisait dire, selon Bernal Diaz, qu'il fallait qu'ils eussent été transportés dans une région enchantée, pareille à celle dont ils avaient lu la description dans le roman d'*Amadis de Gaule*, fort célèbre à cette époque.

Les arts et métiers des anciens Mexicains produisaient non-seulement ce qui était indispensable pour les besoins de la vie, mais même des objets de luxe. Ils étaient habiles à tisser le coton et le fil d'aloès ; ils faisaient en coton une espèce de cuirasse (*escaupil*) impénétrable aux flèches ; ils savaient teindre les tissus d'un grand nombre de couleurs minérales ou végétales : j'ai nommé déjà la cochenille, qui est à la lettre une couleur animale. Ils cuisaient de la poterie pour les usages domestiques et faisaient aussi, comme les Russes

d'aujourd'hui, des ustensiles en bois vernissé. Ils n'avaient pas le fer; cet utile métal, sur les deux continents, n'a été connu ou du moins en grand usage qu'assez longtemps après que la civilisation était éclose; mais, semblables en cela aux Égyptiens et aux premiers Grecs, ils le remplaçaient, pour les outils, par le bronze, qui, écroui, acquiert une grande dureté[1]. Il fallait cependant que le bronze ne fût pas commun chez eux, car pour le même objet ils employaient une substance minérale vitreuse, mais plus dure que le verre, appartenant aux terrains volcaniques, l'obsidienne qu'ils appelaient *iztli*. Ils excellaient à tailler en tranchant ce verre naturel; ils en faisaient des couteaux, des rasoirs (car, quoique moins barbus que nous, ils avaient des barbiers), des pointes de flèche ou de pique. De leurs mines, qu'ils exploitaient grossièrement, ils extrayaient du plomb, de l'étain, de l'argent, de l'or, du cuivre. Ils excellaient à travailler les métaux précieux; les ornements et les vases d'or et d'argent que Cortez reçut de Montézuma avant de gravir le plateau et ceux qu'il trouva à Mexico étaient fondus, soudés, fouillés au burin, enrichis de pierres gravées, émaillés avec un art au moins égal à celui qu'atteignaient alors la plupart des orfévres d'Europe, et ceux-ci eux-mêmes s'avouaient vaincus, s'il faut en croire les écrivains contemporains de la conquête. « Aucun prince du monde connu, écrit

1. L'usage du bronze, c'est attesté par les fouilles de Pompéi, pour suppléer à l'acier, s'est maintenu, même fort tard, dans la civilisation.

Cortez à Charles-Quint, ne possède de joyaux d'une aussi grande valeur; » et il indique bien que la façon ne le cédait en rien à la matière même.

On peut, au sujet de ces ouvrages d'orfévrerie et de bijouterie, faire cette réflexion qu'il en était du Mexique comme de tous les pays aristocratiques et despotiques, où les jouissances de quelques-uns absorbent l'existence d'un grand nombre, et où s'applique la maxime que Lucain met dans la bouche de César : *Humanum paucis vivit genus* [1]; la civilisation mexicaine avait le superflu et manquait souvent du nécessaire. La même réflexion se présente à l'esprit naturellement, à l'occasion d'un autre art que les Aztèques pratiquaient avec un grand succès, celui des étoffes de plumes. Le pays abonde, comme au surplus toutes les terres tropicales, en oiseaux au beau plumage. Ces plumes, artistement tressées, au moyen d'une chaîne en coton, et associées quelquefois au poil des animaux, formaient des tissus des couleurs les plus riches et les plus variées, et d'un dessin correct, qui servaient à la parure des riches, à la tenture des palais et des temples. Cette industrie occupait beaucoup de bras; ses produits firent sensation en Europe.

Un chef mexicain, aux jours de bataille, se parait, par-dessus sa cuirasse en or, d'un mantelet de plumes; il portait un casque, tantôt en bois et en cuir, tantôt en argent, figurant la tête menaçante d'un animal qui servait d'emblème à sa famille,

1. « Le genre humain vit pour le bon plaisir d'un petit nombre. »

avec un panache de plumes à ses couleurs. Ses bras étaient garnis de bracelets; un collier d'or et de pierreries lui descendait sur la poitrine. Plusieurs avaient un bouclier sculpté et bordé de plumes tressées. Les armes étaient la flèche, la fronde, le javelot, la pique, et le *maquahuitl*, sorte de glaive qu'on maniait à deux mains, comme les épées du moyen âge, long d'un mètre environ, à deux tranchants formés de lames d'obsidienne fixées dans une barre de bois. Souvent la pointe des flèches et des piques était en cuivre. Ils se formaient en corps, en colonnes, et savaient défiler avec un certain ordre. L'Européen, la première fois qu'il était en présence de tels adversaires, avait lieu de croire qu'il n'en aurait pas raison facilement. Cette pensée assaillit l'âme de Cortez, lorsqu'il se trouva en face des Tlascaltèques, moins policés pourtant et moins instruits que les Mexicains, d'un luxe bien moindre, et moins bien armés, mais non pas moins vaillants.

L'architecture des Aztèques était monumentale. Le sol mexicain fournit différentes pierres d'origine volcanique, sortes de laves ou d'amygdaloïdes d'une grande résistance. Le *tetzontli*, de toutes ces pierres la plus employée à Mexico, est poreux et par conséquent léger, ce qui le rend très-commode pour la construction; à cet avantage il joint celui d'être d'une substance dure et inaltérable. Pour la sculpture, qu'ils pratiquaient beaucoup, pour n'en faire au surplus que des objets hideux comme les statues de l'Inde et de la Chine, ils avaient des porphyres

noirs, d'autres bigarrés. Les palais étaient spacieux, mais presque tous à un étage seulement et composés de plusieurs corps de logis distribués dans un vaste enceinte, disposition qui ressemble à celle des palais de la Chine. On les lambrissait en bois odoriférants habilement sculptés. Extérieurement les murailles étaient recouvertes d'un stuc blanc, solide, qui les faisait briller au soleil. Quand pour la première fois les Espagnols rencontrèrent une ville mexicaine (celle de Cempoalla), les cavaliers de l'avant-garde, trompés par cette apparence et par leur propre imagination, revinrent au galop annoncer à leurs camarades que les maisons étaient plaquées de lames d'argent. Intérieurement les appartements des grands étaient ornés de marbres et de porphyres, quand ils n'étaient pas tendus de tapis de plumes. Les temples étaient de grandes pyramides en briques cuites au soleil ou simplement en terre, mais avec un parement en pierre, surmontées de sanctuaires et de tours qu'ornaient les images des dieux; au sommet brûlaient nuit et jour des feux qui, dans l'obscurité des longues nuits tropicales, donnaient à ces édifices un aspect mystérieux. L'immensité des temples et des palais, l'énorme travail que supposaient les constructions de tout genre réunies dans la vallée de Mexico, au nombre desquelles il faut citer les chaussées en maçonnerie jetées dans le lac, arrachèrent des cris d'admiration aux *conquistadores*. Lorsque Cortez, dans ses rapports à Charles-Quint, mentionne la ville d'Iztapalapan, qu'il traversa avant d'entrer dans la capitale de Montézuma,

c'est pour lui dire qu'il y a des palais comparables à ce que l'Espagne offre de plus beau. Au sujet de Mexico, quand l'opiniâtre défense de Guatimozin l'oblige de la démolir maison par maison, il raconte à l'empereur que c'est avec un amer chagrin, parce que c'est *la plus belle chose du monde*.

La mécanique mexicaine était dans l'enfance : en cela, les peuples de l'antiquité les plus fameux n'étaient guère plus avancés. Cependant les Mexicains étaient parvenus à mouvoir de grandes masses, moins énormes, à la vérité, que celles des Égyptiens. Telle était, par exemple, la pierre du zodiaque aujourd'hui encastrée dans les murs de la cathédrale de Mexico (M. Prescott l'estime à 50 000 kilogrammes), qu'on avait fait venir par terre de plusieurs lieues.

Un religieux qui écrivait immédiatement après la conquête, et qui a laissé l'un des meilleurs livres qu'on ait sur cette civilisation, le père Toribio, caractérise en ces termes l'industrie des Mexicains :

« En général, ils n'ignorent rien de ce qui a rapport aux travaux des champs et de la ville. Jamais un Indien n'a besoin de recourir à un autre pour se construire une maison ou pour se procurer les matériaux nécessaires. Dans quelque endroit qu'ils soient, ils savent où trouver de quoi lier, couper, coudre tout ce qu'ils veulent, et allumer du feu. Les enfants même connaissent les noms et les qualités de tous les animaux, des arbres, des herbes, qui sont de mille espèces, ainsi que d'une multi-

tude de racines dont ils se nourrissent. Tous savent tailler une pierre, bâtir une maison, faire une corde, un câble de jonc et se procurer ce qu'il faut pour cela; enfin ils connaissent tous les métiers qui ne nécessitent pas un grand talent ou des outils délicats. Lorsqu'ils sont surpris par la nuit en pleine campagne, en un instant ils se construisent des cabanes, surtout lorsqu'ils voyagent avec des chefs ou des Espagnols; alors tous, quels qu'ils soient, mettent la main à l'ouvrage de bon cœur. »

La multiplicité des produits de l'industrie mexicaine est certifiée encore par les descriptions, qu'on a en assez grand nombre, du marché de Mexico, qui se tenait tous les cinq jours. C'était sur une place entourée de portiques, dont Cortez dit qu'elle était vaste deux fois comme la ville de Salamanque, et que 60 000 personnes y trafiquaient à l'aise. L'ordre qui régnait dans cette multitude et présidait aux transactions, la rapidité avec laquelle des magistrats spéciaux résolvaient les litiges et punissaient les infractions à la loi, sont des preuves plus irrécusables encore du degré auquel ces peuples étaient arrivés.

Ils avaient un système monétaire fondé sur deux métaux, l'or et l'étain. L'or était à cet effet mis en poudre dans des tuyaux de plumes; moyen grossier d'en mesurer la quantité. L'étain était fondu en forme de T, ce qui permettait d'en avoir des pièces passablement égales. Au premier abord on trouve surprenant qu'avec l'habileté qu'ils mettaient à travailler l'or et l'argent ils n'eussent pas songé

à en fabriquer des pièces d'une forme régulière; mais en cela les Chinois ne sont pas aujourd'hui plus avancés que ne l'étaient alors les Aztèques. En Chine l'argent, qui est le principal instrument des échanges, se prend au poids et au titre, et ne se met pas, comme chez nous, en disques d'un poids uniforme et d'un titre fixe. Le cacao tenait lieu de monnaie de billon. Cet emploi des grains de cacao a subsisté bien longtemps après la conquête; je n'affirmerais pas qu'il ait cessé encore.

On retrouvait cependant chez les Aztèques des preuves assez nombreuses de l'enfance des arts. Une des plus frappantes serait ce qu'on a dit, que la notion du poids leur manquait. Mais cette assertion est-elle fondée? M. Prescott la considère comme vraisemblable; M. de Humboldt ne la mentionne aucunement. L'idée du poids est tellement élémentaire, que tout au moins le doute est permis ici. Une seule chose paraît certaine : sur les marchés mexicains tout se mesurait au volume ou au nombre de pièces; voilà ce que rapporte Cortez à Charles-Quint, mais il se garde bien de dire que la notion de la pesanteur eût échappé à ces peuples.

Ce qui précède permet de se former une opinion de l'état des arts et des sciences parmi les anciens Mexicains, et assurément cette opinion leur serait avantageuse. A ce sujet il n'est pas superflu de rappeler que, dans ses lettres à Charles-Quint, Cortez assure qu'il n'exagère rien, et, en effet, ces lettres portent l'empreinte de la circonspection et de la réserve. Cortez s'est toujours conduit envers son sou-

verain comme un loyal sujet, empressé de porter à sa connaissance tout ce qui peut l'éclairer sur les contrées qu'il ajoute à son empire. Voici un extrait d'une de ces lettres :

« Un rapport complet sur les usages et les coutumes de ces peuples, sur l'administration et le gouvernement de cette capitale et des autres villes appartenant à ce souverain, exigerait beaucoup de temps et un grand nombre d'écrivains fort capables. Je ne pourrai donc rendre compte à Votre Majesté que de la centième partie des faits qui méritent d'être rapportés ; mais je ferai mon possible pour raconter le mieux que je pourrai quelques-uns, dont j'ai été témoin oculaire, si merveilleux qu'ils passent toute croyance, et dont nous ne pouvons pas même nous rendre compte. Le seul reproche que l'on puisse m'adresser, c'est d'avoir fait un rapport incomplet ; mais on ne dira jamais que j'ai exagéré les faits, ni ici, ni dans tout ce que j'écrirai, car il me paraît juste d'exposer à mon prince et maître la vérité le plus clairement possible, sans rien admettre qui puisse l'obscurcir ou l'exagérer.... »

Pour ne citer qu'un détail qui touche à l'avancement de l'industrie, comment Cortez aurait-il exagéré au sujet de la beauté des pièces d'orfévrerie que fabriquaient les Mexicains, puisqu'il les envoyait à Charles-Quint? Las Casas, Oviedo et Pierre Martyr, qui les ont vues de leurs yeux en Espagne, joignent sur ce point leur témoignage à celui du *Conquistador*.

La numération, écrite et parlée, en usage chez les Aztèques, était simple. Elle reposait sur le nombre vingt, qui était représenté par un drapeau. La base du système était ainsi divisible, non-seulement par le nombre cinq, que tous les peuples paraissent avoir affectionné, sans doute à cause des doigts de la main, mais aussi par le nombre quatre, qui implique lui-même la division par deux. On sait que le côté faible de notre système décimal consiste dans l'impossibilité de diviser par quatre le nombre dix, qui en est la base[1]. Leurs signes représentaient ce qu'on nomme en arithmétique les *puissances* successives de 20, c'est-à-dire 20 fois 20 ou 400 qu'on indiquait par une plume, 20 fois 400 ou 8 000 qui se figurait par une bourse, et ils avaient rarement besoin d'aller au delà de cette troisième puissance, parce qu'ils en combinaient le signe avec leurs autres figures. C'est comme si nous avions des chiffres successifs pour les nombres dix, dix fois dix ou cent, dix fois cent ou mille. De un à vingt, les nombres se représentaient en groupant autant de points qu'il y avait d'unités. Cette écriture arithmétique, fort inférieure à celle que nous tenons des Indous par l'intermédiaire des Arabes, qui est fondée sur l'idée si ingé-

1. On reproche au nombre dix, base de notre numération, de n'être divisible ni par quatre ni par trois. Bien souvent on a exprimé le regret qu'on ne lui ait pas substitué, dans la numération écrite et parlée, le nombre douze, lequel eût été alors représenté par le chiffre 1 suivi d'un zéro, les nombres *dix* et *onze* étant désignés alors par deux chiffres particuliers en sus des neuf chiffres que nous avons aujourd'hui.

nieuse des valeurs de position[1], vaut celle des Grecs et des Romains; elle y ressemble prodigieusement en ce que les principaux chiffres romains correspondent aux puissances successives de dix. Les signes vingt, quatre cents, huit mille, se fractionnaient par moitié et par quart, afin d'indiquer, sans grande complication, une plus grande diversité de nombres. Ainsi 200 se figurait par la moitié d'une plume, 6,000 par les trois quarts d'une bourse.

Les Mexicains avaient une écriture, ils en avaient même plus d'une. Non-seulement ils se servaient de signes hiéroglyphiques, tant *figuratifs* que *symboliques*, mais aussi, de même que les anciens Égyptiens, ils avaient des signes *phonétiques*, représentant non plus une chose, ou une action, ou une idée, mais un son. De là à l'alphabet il n'y a qu'un pas, ou, pour mieux dire, c'est déjà un alphabet; mais bien moins que les Égyptiens eux-mêmes ils firent usage de la découverte précieuse des signes phonétiques; ils se bornaient presque toujours aux signes figuratifs et symboliques. Il en résultait qu'il fallait beaucoup aider l'écriture par la mémoire. Leurs livres, en feuillets comme les nôtres, et non pas en rouleaux comme ceux des anciens, étaient réunis en bibliothèques. Malheureusement, tout à peu près a été brûlé. La responsabilité de cet incendie si regrettable remonte au premier archevêque de Mexico. C'était un prélat recommandable par la chaleur qu'il mettait à protéger les Indiens

1. C'est-à-dire sur la convention qu'en avançant un chiffre d'un rang vers la gauche, on en décuple la valeur.

contre la rapacité des colons, venus, semblables à des oiseaux de proie, pour dévorer les fruits de la cônquête; mais dans son zèle à détruire les traditions du paganisme des Aztèques, il s'acharna à anéantir tous leurs monuments littéraires. Il rechercha dans le pays tous les manuscrits, et en fit, sur la grande place de Mexico, un solennel incendie. Il y en avait, disent les écrivains du temps, une montagne, et chacun eut à cœur d'imiter ce triste exemple, croyant montrer par là son dévouement à la religion.

L'état de leurs connaissances astronomiques semblerait dénoter de remarquables moyens d'observation ou un bonheur inouï dans leurs évaluations. Ils étaient parvenus à connaître la longueur de l'année non-seulement mieux que les Romains du temps de César, mais même mieux que l'Europe officielle sous François Ier et Charles-Quint. Leur méthode d'intercalation pour tenir compte de la fraction de jour qui entre dans la durée exacte de l'année *tropique* était équivalente, à très-peu près, à celle qu'a établie la réforme grégorienne. Par celle-ci, on intercale vingt-quatre jours en cent ans[1]; les Aztèques en intercalaient vingt-cinq en cent quatre ans. La différence est bien faible. La longueur de l'année tropique est de 365 jours, plus une fraction représentée par 5 heures 48 minutes 49 secondes. Cette fraction de près d'un quart de jour par an, qui oblige à l'intercalation d'un jour entier ou de plu-

1. Plus exactement quatre-vingt-dix-sept en quatre cents ans.

sieurs jours après une certaine période, était supposée, dans le calendrier introduit par Jules César, d'un quart tout juste. De la sorte, on était en avance, au temps du pape Grégoire XIII, de dix jours. La réforme grégorienne, décrétée en 1582, qui intercale un jour tous les quatre ans, sauf aux années séculaires, pour lesquelles toutefois l'exception n'a lieu que trois fois sur quatre, suppose que la fraction est de 5 heures 49 minutes 12 secondes. L'année moyenne du calendrier grégorien est donc trop forte de 23 secondes, soit un jour en quatre mille ans[1]. Chez les Mexicains, l'année moyenne mettait cette fraction à 5 heures 46 minutes 9 secondes. Leur année moyenne se trouvait ainsi conforme au calcul célèbre des astronomes du calife Almamon.

Laplace, frappé de cette approximation des Mexicains, aurait voulu l'attribuer à quelque communication avec l'Asie; mais il fut arrêté par une réflexion judicieuse. « Pourquoi, dit-il, si cette détermination aussi exacte de la longueur de l'année « leur a été transmise par le nord de l'Asie, ont-ils « une division du temps si différente de celles qui « ont été en usage dans cette partie du monde[2] ? » Le mieux est donc de croire que les peuples du Mexique étaient d'eux-mêmes parvenus à ce résultat si voisin de la vérité.

Cette estimation exacte de l'année n'était pas chez

1. D'où il résulte qu'on se retrouverait à point en *débis lant* une année tous les quarante siècles.

2. *Système du Monde*, liv. V, chap. III.

eux un fait sans conséquence ; c'est d'après elle qu'était rigoureusement calculé le retour des fêtes et des cérémonies religieuses. Raison de plus pour leur en faire honneur.



# III

## LITTÉRATURE DES MEXICAINS.

J'ai dit que les Mexicains avaient des livres. C'est qu'ils possédaient une véritable littérature historique et poétique. Ils faisaient des vers, ils composaient des chants et des odes. La ville de Tezcuco, capitale florissante des Acolhues, se signalait par l'amour des lettres. On y parlait le plus pur et le plus raffiné des dialectes de l'Anahuac. Selon l'expression de M. Prescott, c'était l'Athènes du nouveau monde. De tout le Mexique, les familles les plus illustres y envoyaient leurs fils, selon Boturini, afin qu'ils y apprissent les délicatesses du langage, la poésie, la philosophie morale, la théologie, l'astronomie, la médecine et l'histoire. Le mouvement littéraire et scientifique y prit une grande activité sous le règne de Nezahualcoyotl[1], prince glorieux qui reconquit, tout juste un siècle avant les

1. Ce nom signifie *le Renard affamé*. Il indique la finesse de ce prince et les dures épreuves de sa jeunesse.

Espagnols, le trône de ses pères, d'où un usurpateur l'avait chassé. Il créa, sous le titre de conseil de musique, une académie qui cumulait, avec ses occupations littéraires, des fonctions administratives et politiques. C'était un corps voué aux Muses, comme nous pourrions dire, conservateur des bonnes traditions et du goût, protecteur des jeunes talents. A certains jours solennels, les auteurs venaient y réciter des poëmes et y recevoir des prix. Les trois souverains mexicains, rois de Tezcuco, de Tenochtitlan (Mexico) et de Tlacopan, *las tres cabezas*, pour employer l'expression ordinaire des narrateurs espagnols, étaient membres de ce corps et participaient à ses travaux, à peu près comme Napoléon Ier était de l'Institut. Ils s'honoraient d'avoir pour confrères, en cette qualité, les hommes les plus instruits du pays, quelle que fût leur naissance. Comme conseil de censure, cette assemblée avait à juger les ouvrages d'astronomie, d'histoire, de chronologie et de toute science, avant qu'ils fussent livrés au public; mais il faut croire qu'elle n'exerçait pas toujours son action préventive, car, la publication faite, elle reprenait les auteurs et les punissait, et on retrouve ici un exemple de la cruauté du code pénal de ces peuples : le mensonge historique, lorsqu'il était commis de propos délibéré, était puni de mort. C'était enfin un conseil de l'instruction publique, décernant aux professeurs leurs diplômes et surveillant les études.

Le roi Nezahualcoyotl ne dédaignait pas de se ranger parmi les poëtes qui concouraient devant

l'académie : c'était cultiver les arts avec plus de discernement et de grandeur que Néron, lorsqu'il chantait devant le peuple, ou que Louis XIV, lorsqu'il paraissait dans les ballets, et on ne dit pas qu'il ait jamais commis de petitesses littéraires, qu'il ait été jaloux de ses rivaux, comme Richelieu de Corneille, ou que, intraitable à l'égard des critiques, comme les tyrans grecs, il les ait jamais envoyés aux carrières. C'est que ce prince était réellement le premier poëte de son époque. Il offre beaucoup de ressemblance avec deux grands princes de l'Orient, le roi David et le calife Haroun-al-Raschid. Comme le premier, il releva une monarchie en ruine; comme le second, il était magnifique; comme tous les deux, il fut législateur et organisa une administration générale dont sa personne était le centre. Il remplissait ses devoirs administratifs avec zèle, intelligence et succès, et c'est à peine si, dans ses États, il restait des terres en friche. Semblable au calife de Bagdad, il aimait à prendre des déguisements et à parcourir sa capitale, avec son Mesrour et son Giafar, se mêlant aux groupes pour savoir ce qu'on pensait du gouvernement, et recherchant des aventures qui lui donnaient occasion de déployer ses belles qualités. On retrouve dans sa vie un épisode dont toutes les circonstances semblent calquées sur l'histoire des amours de David pour Bethsabée, la femme de l'infortuné Urie. Ses odes, dont quelques-unes ont été conservées, ne sont certes pas à la hauteur des psaumes du roi de Jérusalem. Il est surtout difficile d'en juger la

forme sur des traductions un peu libres probablement; mais le fond est bien digne d'être remarqué. Elles respirent une philosophie doucement mélancolique et pleine de la confiance en une autre vie. Ses maximes, recueillies çà et là et rapportées, avec mille détails sur sa vie et son gouvernement, par un Indien de sa descendance directe qui a écrit en espagnol, Ixtlixochitl, sont d'une rare beauté. Quant à ses idées religieuses, c'est à croire qu'il avait conversé avec Platon ou avec saint Paul. Après avoir regagné le trône de ses pères, il accorda une amnistie générale en prononçant ces paroles: « Un roi punit, mais ne se venge pas. » Il semble qu'on entende Louis XII disant que le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans. C'est lui qui éleva un temple magnifique, et plaça sur l'autel cette inscription, qui rappelle celle de l'Aréopage si heureusement relevée par saint Paul: *Au Dieu inconnu, cause des causes*. Si l'on veut juger du caractère de sa poésie, voici un extrait décoloré d'une de ses odes[1] :

« Les pompes passagères de ce monde sont comme des saules verts qui, bien qu'ils arrivent à un âge avancé, finissent par être consumés par le feu. La hache les renverse, un ouragan les déracine, la vieillesse et la décrépitude nous courbent et nous attristent.

1. M. Ternaux-Compans, dans sa collection, en a reproduit, d'après Granados y Galvez, le texte otomite avec la traduction espagnole du même, qu'il a mise en français. Il y a joint une autre ode qu'on pourrait qualifier de *lamentation*, en espagnol et en français.

« Toutes choses sur la terre sont destinées à périr. Au comble de la splendeur, au milieu de l'ivresse de la joie, une faiblesse impitoyable s'en saisit, et elles tombent en poussière.

« Le globe est un sépulcre. De tout ce qui s'élève et vit à sa surface, il n'est rien qui ne doive rentrer sous terre. Les rivières, les torrents et les sources descendent en courant, sans jamais remonter aux lieux plaisants qui les virent naître. Ils se hâtent, comme s'il leur tardait de se précipiter dans le gouffre sans fond de Tluloca (le dieu de la mer). Ce qui était hier n'est plus aujourd'hui, et de ce qui subsiste aujourd'hui, qui peut dire ce qui restera demain?

« La pourriture des tombeaux, ce sont les corps qu'animait jadis l'âme vivante d'hommes puissants qui s'asseyaient sur des trônes, présidaient des assemblées, menaient les armées à la victoire, soumettaient des empires, se faisaient décerner les hommages et les adorations des hommes, se gonflaient d'un vain orgueil, se gorgeaient de domination.

« Mais toutes ces gloires se sont dissipées comme la fumée menaçante que lance la bouche du Popocatepetl[1], et ce qui reste de toutes ces vies pompeuses se réduit à une peau grossière sur laquelle le chroniqueur a tracé quelques lignes. »

Vient ensuite une strophe où le roi législateur et

1. Volcan élevé et couvert de neige qui domine la vallée et la ville de Mexico. Ce nom signifie *Montagne qui fume*.

poëte semble s'être inspiré à la fois de la pensée qui a dicté à Juvénal ces beaux vers :

Expende Annibalem, quot libras in duce summo[1]....

et des paroles que le prêtre chrétien adresse à chaque fidèle le mercredi des Cendres, en lui faisant un signe sur le front :

« Hélas! si je vous conduisais dans les détours obscurs de ces panthéons et si je vous demandais où sont les os du puissant roi qui fut le premier chef des anciens Toltèques, et ceux de Necaxecmitl, le pieux adorateur des dieux; si je vous sommais de m'apprendre quels sont les restes de l'impératrice Xiuhtzal à l'incomparable beauté, et du pacifique Topietzin, dernier souverain du malheureux royaume toltèque ; si je vous disais de m'indiquer quelles sont les cendres sacrées de notre premier père Xolotl, celles du très-magnifique Nopaltzin et du généreux Tlotzin, et même celles encore chaudes de mon père, glorieux et immortel malgré ses malheurs; si l'on vous adressait de pareilles questions sur tous nos illustres ancêtres, que répondriez-vous, si ce n'est ce que je répondrais moi-même : *Indipohdi, indipohdi!* Je n'en sais rien, je n'en sais rien! car les premiers et les derniers sont confondus pêle-mêle au sein de la terre. Ce qu'il en est d'eux, il en sera un jour de nous-mêmes et de ceux qui viendront après nous. »

1. « Mets les restes d'Annibal dans la balance. Combien pèse-t-il, ce grand chef qui, etc. »

Il termine par ces consolantes paroles :

« Mais demeurons pleins de courage et de confiance, nobles chefs, et vous aussi, amis fidèles, loyaux sujets. Aspirons au ciel, où tout est éternel et où chaque chose défie la corruption. La tombe avec ses horreurs est le berceau du soleil, et les ombres lugubres de la mort sont des lumières éblouissantes pour les espaces étoilés[1]..... »

1. L'obscurité de ce passage doit être attribuée à ce qu'il a un sens mystique et se rapporte aux idées des Mexicains sur la vie future. Ils plaçaient leur paradis dans les stations du soleil.



# IV

## DOUBLE COURANT DANS L'ANCIENNE CIVILISATION MEXICAINE. LES TOLTÈQUES ET LES AZTÈQUES.

Avant d'aller plus loin, signalons un fait important. L'histoire de l'ancien Mexique se compose de deux périodes distinctes, ou pour mieux dire, très-tranchées. Dans la première, le pays appartient aux Toltèques ; dans la seconde, il est aux Aztèques, avec lesquels nous confondons ici des peuplades de la même origine que les Aztèques finirent par dominer. Il est inutile d'insister ici sur une époque intermédiaire, assez mal caractérisée, et d'ailleurs d'une courte durée, celle des Chichimèques. Ceux-ci furent bientôt refoulés soit du côté du nord, soit Eans les montagnes de Tlascala, où ils restèrent, vis-à-vis de leurs voisins plus puissants et bientôt plus civilisés, dans un état de rivalité que Cortez eut l'art de faire tourner à l'avantage de ses armes. La période des Toltèques date de l'an 698 de l'ère chrétienne et finit avec le douzième siècle. Celle

des Aztèques commence vers 1200 pour finir par la conquête de Cortez, si rigoureusement on peut dire qu'elle est finie, puisque les Aztèques, purs ou mélangés, forment encore le fonds de la population mexicaine.

Avec les Toltèques apparaît la civilisation. D'où venaient-ils? On l'ignore, on sait seulement qu'ils arrivèrent, par le nord, d'un endroit mystérieux désigné du nom de Tullan. On n'a pas de donnée positive au sujet du milieu où ils avaient pu puiser les connaissances et les arts qu'ils apportaient avec eux. Ils avaient établi le siége de leur domination au nord de la vallée de Mexico, à Tula, où les compagnons de Cortez trouvèrent les vestiges de vastes constructions. C'était une race bienveillante, mais non pas à la manière passive des Indiens des îles petites ou grandes découvertes par Christophe Colomb. Elle était douée au contraire d'une grande activité et d'un remarquable esprit d'entreprise. Il semble qu'elle fût infatigable. C'est elle qui mit le pays en culture en y introduisant le maïs et le coton, elle qui la première construisit des villes et des chemins, et érigea des monuments. Elle se distingua beaucoup dans l'architecture. Elle se servait des peintures hiéroglyphiques pour enregistrer les événements, traduire les idées et les sentiments. Entre autres arts utiles, elle savait fondre les métaux, tailler et polir les pierres les plus dures, cuire des poteries, tisser diverses étoffes. Elle était adonnée à la littérature et aux œuvres de l'esprit en général. C'est ainsi qu'elle avait une année solaire

plus parfaite que celle des Grecs et des Romains; c'est la même que les Espagnols trouvèrent en usage dans l'empire aztèque.

La majeure partie des connaissances que les Espagnols rencontrèrent dans le pays paraît être venue des Toltèques. Ils avaient une religion dont les préceptes étaient humains, et dont les pratiques se recommandaient souvent par la gracieuse imagination qui en avait tracé le programme. Un homme d'un esprit supérieur, qui observait les faits politiques et sociaux avec la même sagacité et la même profondeur que les phénomènes de la nature, M. de Humboldt dit que la forme du gouvernement des Toltèques et leur organisation donnent à penser qu'ils descendaient d'un peuple ayant déjà éprouvé de grandes vicissitudes dans son état social. Le peu qu'on a sauvé de leur littérature tend à confirmer cette induction.

Parmi les témoignages que les Toltèques ont laissé de leur domination dans l'Anahuac, le plus apparent consiste dans un certain nombre de pyramides qui ont beaucoup de ressemblance avec celles de Sackarah, dans la haute Égypte. Elles sont de même en argile, ou en briques cuites au soleil, avec revêtement en pierre, et partagées par des terrasses en plusieurs étages. Comme toutes les pyramides d'Égypte, y compris les trois monuments fameux de la plaine de Giseh, aux portes du Caire, elles sont exactement orientées par leurs quatre faces vers les quatre points cardinaux.

Ce sont des constructions considérables, quoique,

après tout, elles comportent peu d'art. La principale des pyramides de Saint-Jean de Téotihuacan, celle qui était dédiée au soleil, a aujourd'hui encore une hauteur de 55 mètres avec une base de 208 mètres de côté. La pyramide de Chéops à Giseh a 146 mètres d'élévation et 234 mètres de base. Les Toltèques furent plus incontestablement encore les architectes de la pyramide de Cholula, qui servait de support au sanctuaire du dieu des airs, Quetzalcoalt, et sur le couronnement de laquelle aujourd'hui s'élève une chapelle entourée d'arbres et desservie par un moine indien. Cette pyramide de Cholula n'est pas plus haute que celle du soleil à Saint-Jean de Téotihuacan, elle est exactement de la même hauteur; mais le côté de sa base est presque double de celui de la pyramide de Chéops elle-même, exactement de 440 mètres. Elle a la même forme que celles de Saint-Jean de Téotihuacan et de Sackarah, elle est orientée et partagée en étages par des terrasses successives, régnant sur tout le pourtour [1].

Comment et pourquoi l'empire toltèque avait-il

1. Le nombre de ces pyramides paraît être assez grand au Mexique. Un voyageur qui a parcouru ce pays, il y a vingt-quatre ans environ, M. Isidore Lœvenstern, qu'une mort prématurée a ravi à la science et à ses amis, eut la satisfaction d'en découvrir quelques-unes qui n'avaient pas encore été mentionnées. La plus intéressante serait celle qu'il trouva tout près de la capitale, à une lieue de Tacuba, au village de Remedios; il a estimé qu'elle avait de quatre-vingts à cent mètres d'élévation. « Elle se distingue, dit-il, des monuments connus au Mexique jusqu'alors, en ce qu'elle est divisée dans toute sa surface par des marches hautes, chacune d'un mètre environ, tandis que les

fini? Par l'émigration, à ce qu'on assure; mais pourquoi ce peuple avait-il émigré? sous quelle pression ou en vertu de quel instinct avait-il quitté un aussi beau pays? C'est ce que personne n'a pu dire avec quelque certitude. Est-ce une famine? est-ce la peste, car la peste a quelquefois désolé ces contrées : quelle partie du monde a-t-elle épargnée? Est-ce une guerre malheureuse contre des voisins féroces? On n'en sait rien. Cependant on regarde comme vraisemblable qu'en abandonnant l'Anahuac, ils se dirigèrent vers le sud, et que les grands édifices dont le voyageur contemple avec étonnement les restes à Palenque, à Uxmal et à Mitla, dans l'Amérique centrale, furent les ouvrages de leurs mains [1].

Tout autre fut le génie des Aztèques. Ceux-ci étaient sombres et sévères jusqu'à la cruauté. Dès qu'ils purent se déployer, ils montrèrent des goûts

autres ne le sont ordinairement qu'en trois ou quatre étages ou terrasses. Cette pyramide paraissait avoir été complétement recouverte de pierres. Elle est très-difficile à gravir, autant par les pierres qui en sont détachées que par le nopal avec ses épines qui la couvrent. » (*Le Mexique*, par J. Lœwenstern, page 262.)

1. Le Mexique a eu plus d'une fois à souffrir d'une maladie épidémique, appelée *matlazahuatl*, qui y a exercé ses ravages, avant l'arrivée des Espagnols comme depuis. Il est remarquable qu'aujourd'hui elle attaque presque uniquement la population primitive, ou race rouge. Elle n'épargne pas plus l'intérieur du pays et le plateau central que les régions basses et chaudes. Le nombre des victimes qu'elle a faites quelquefois est très-considérable. Une des explications les plus plausibles de la migration qui fit sortir les Toltèques du Mexique serait une invasion de ce fléau, devant laquelle ils auraient jugé à propos de fuir.

sanguinaires. Ils avaient l'esprit de domination et de conquête. Ils organisèrent fortement leur autorité sur de vastes territoires. Entre eux et les Toltèques, la différence est du même genre qu'entre les rudes Romains des premiers temps de la république et les Grecs de l'époque qui précéda Périclès. Les Aztèques ne détruisirent pas totalement les institutions fondées par les Toltèques, mais ils les modifièrent en y imprimant leur cachet, et ils y en juxtaposèrent d'autres conformes à leur propre tempérament. De là, dans la civilisation mexicaine, telle qu'elle s'offrit à Cortez, des disparates étranges, choquantes, qu'on déclarerait incroyables, si, en fait de contradictions, l'esprit et le cœur de l'homme n'étaient capables de tout. Un mélange indescriptible de douceur et de barbarie, la grâce accouplée à des usages terribles et hideux; pour tout dire, en un mot, les sacrifices humains et les festins des cannibales associés au culte des fleurs et à des cérémonies remplies de noblesse et d'élégance : tel est le spectacle que la société mexicaine présenta aux regards stupéfaits des Espagnols.



## V

### DE LA CONSTITUTION POLITIQUE ET SOCIALE DE L'ANCIEN MEXIQUE.

L'empire mexicain avait été pendant quelque temps et était encore quand les Espagnols arrivèrent une fédération de trois royaumes formée, jusqu'à un certain point, des domaines de trois peuplades d'une même famille, celle des Nahuatlèques : c'étaient le royaume des Aztèques, dont la capitale, avons-nous dit, était Tenochtitlan (Mexico), celui des Acolhues ou Tezcucans, dont le roi résidait à Tezcuco, de l'autre côté du lac, et enfin le moindre royaume de Tlacopan (Tacuba). A l'origine, ces trois Etats étaient d'un rang égal, et s'il y avait eu une primauté, elle eût été pour celui de Tezcuco, qui se distinguait par sa culture intellectuelle et morale. Réunis, ils ne franchissaient pas primitivement l'enceinte de la vallée de Mexico, qui n'a pas plus de 300 à 400 kilomètres de tour. L'organisation intérieure des trois royaumes était à peu

près la même, ce qui était naturel à des nations d'une même souche, parlant les dialectes d'une même langue. Peu à peu ils étendirent leur domination au loin et s'incorporèrent divers autres peuples. Celui des trois qui gagna le plus fut l'empire aztèque, peuplé d'une race plus active, plus résolue, plus fière et d'une énergie supérieure. A l'arrivée des Espagnols, l'empereur mexicain exerçait sur les deux princes ses confédérés une suprématie incontestée. Il les consultait toutes les fois que se présentait une circonstance grave ; mais, en réalité, ce n'étaient plus que les premiers de ses vassaux.

L'organisation politique était, sauf quelques restrictions, militaire et théocratique ; il semble que jusqu'à nos jours ç'ait été un stage imposé aux grandes sociétés. Cependant elle différait de celles de l'Inde et de l'antique Égypte en ce que la nation n'était point partagée en castes dont il fût impossible de franchir les barrières. Les enfants prenaient d'ordinaire la profession de leurs parents ; mais c'est ce qui arrive communément dans toute société qui est assise. Il y avait une noblesse, à plus d'un degré même, possédant des immunités, mais ce que j'appellerais, dans le style européen, les charges de l'État n'étaient point héréditaires : l'empereur les déléguait à qui se recommandait par ses exploits. Dans la famille impériale elle-même, quand les enfants du souverain qui mourait étaient trop jeunes, le frère du monarque défunt leur était préféré. Un noble ne dérogeait pas en s'appliquant à l'industrie. « Livre-toi, disait un père noble à son fils, au travail

des champs ou aux ouvrages en plumage; choisis enfin une profession honorable. Ainsi ont fait tes ancêtres avant toi; autrement comment auraient-ils subvenu à leur existence et à celle de leur famille? Je n'ai vu nulle part qu'on puisse se suffire à soi-même par sa seule noblesse. » De pareilles idées supposent qu'entre les privilégiés et le commun des hommes la démarcation n'est pas très-profonde. Aussi tout homme qui se distinguait à la guerre était-il anobli. « C'est la coutume, dit l'un des acteurs de la conquête, de récompenser et de payer très-généreusement les gens de guerre qui se distinguent par une action d'éclat. Quand ce serait le dernier des esclaves, ils le font capitaine, l'anoblissent, lui donnent des vassaux, et il jouit d'une si grande estime que partout où il se présente on le respecte, on l'honore comme un vrai seigneur[1]. » Dans une des dernières rencontres, au siége de Mexico, le commandant des Espagnols ayant demandé quelques nobles qui vinssent parlementer avec lui : « Nous sommes tous nobles, » lui répondirent les Aztèques.

Les souverains aztèques avaient institué chez eux des distinctions semblables aux ordres de chevalerie, ayant leurs insignes particuliers et leurs priviléges propres. Il paraît même qu'il y existait un grade inférieur qu'il fallait avoir acquis pour avoir le droit de porter des ornements sur sa per-

1. *Relation d'un gentilhomme de la suite de Cortez.* (Collection Ternaux, p. 55 du volume intitulé : *Pièces relatives à la conquête du Mexique.*)

sonne. Jusque-là on était forcé de se vêtir d'un tissu grossier fait avec la fibre de l'aloès. Les membres de la famille impériale eux-mêmes étaient en cela soumis à la loi commune. Ainsi, dans la chevalerie du moyen âge on n'avait le droit de bannière et celui d'inscrire une devise sur son écu, en un mot on n'était chevalier qu'après s'être signalé par quelque fait d'armes. Les ordres militaires des Aztèques étaient accessibles à tous, sans distinction de naissance. Les empereurs eux-mêmes n'étaient membres de quelques-uns de ces ordres qu'à de certaines conditions. Des institutions semblables existaient chez les voisins des Aztèques.

On trouve des traces de l'esprit chevaleresque entendu à l'européenne dans plusieurs de leurs usages. Ainsi, pendant des guerres acharnées entre les Aztèques et les gens de Tlascala, les nobles aztèques faisaient passer aux seigneurs tlascaltèques du coton, du sel, du cacao, toutes choses que le pays de ceux-ci ne fournissait pas et qu'ils ne pouvaient, une fois en guerre, se procurer du dehors, parce que le territoire de Tlascala était enclavé entre les provinces de l'empire. Ces envois étaient accompagnés de paroles courtoises. Il n'en résultait cependant rien de contraire à l'honneur ; de part et d'autre, après ces politesses, on s'égorgeait le plus bravement du monde sur les champs de bataille.

Les lettrés, si je puis employer l'expression chinoise, étaient en grande considération. Nous avons vu comment les rois se mêlaient à eux sur le pied d'égalité dans des corps semblables à nos académies.

Le commerce proprement dit était une profession particulièrement honorée. Les commerçants allaient en caravanes nombreuses, bien armés. Ils rendaient à l'État des services de plus d'une sorte, par les renseignemens qu'ils rapportaient, non moins que par les richesses que produisaient leurs échanges. Les princes les traitaient avec distinction. Le crédit dont jouissaient cette profession et celle des lettrés et le rang qui leur était attribué donneraient une idée favorable de l'avancement de ces peuples : dans les sociétés primitives, toute l'importance est dévolue sans partage au guerrier et au prêtre. Malheureusement, nous aurons à citer d'autres traits d'où l'on pourrait tirer une conclusion moins avantageuse à la civilisation des Aztèques.

Il y avait une grande inégalité de fait entre les diverses classes de la population. Au sommet, des seigneurs puissants, de grandes existences à l'instar des barons en Europe, lors de l'époque féodale. Au bas de l'échelle, une multitude pauvre, et des mendiants dont le nombre frappa Cortez ; il en fait la remarque dans une de ses lettres à Charles-Quint. Il est digne d'attention que cette inégalité se soit perpétuée au Mexique sous la domination espagnole, plus que dans aucune autre des contrées colonisées par l'Espagne dans le nouveau monde.

Ainsi après la conquête, lorsque la colonie fut bien constituée et qu'elle eut subsisté deux siècles ou près de trois, les mines et la culture d'un sol fertile partagé en vastes domaines avaient suscité dans les provinces de la Nouvelle-Espagne des for-

tunes immenses, dont la cour de Madrid cherchait à s'attacher les propriétaires par des titres de Castille. Ces mineurs intelligents ou heureux qui avaient amassé des trésors, comme les Tereros, les Obregon ou les Fagoaga, et ces possesseurs de terres immenses où l'on cultivait la cochenille et le sucre, étaient blasonnés et transformés en comtes ou en marquis, et ils vivaient au sein d'une fastueuse opulence. En même temps, au dernier étage de la société on observait, dans les villes surtout et à Mexico particulièrement, une foule grossière et ignorante, à peine vêtue, qui s'étourdissait dans l'ivrognerie. La présence de cette multitude avilie, de ces *leperos*, comme on les appelle encore, qui pullulent dans les quartiers pauvres de Mexico, et qui le dimanche, dans les cabarets, se distribuent des coups de couteau, est plus faite pour provoquer des récriminations contre l'ordre social actuel que contre l'organisation de la société des Aztèques. Parmi les anciens Mexicains, infiniment plus que de nos jours, cet abaissement d'une partie de la population était un mal à peu près inévitable. L'antique civilisation mexicaine pesait fatalement sur le grand nombre d'un poids écrasant, au point d'en plonger une partie dans la dégradation. Il fallait que l'homme y remplît l'office des bêtes de somme qu'on n'avait pas. Tous les ouvrages de force et tous les charrois se faisaient par l'effort de ses muscles et même sur son dos, car il n'y avait que peu de chemins, et il n'y avait pas de voies charretières; la charrette y était inconnue, de même qu'elle l'est aujourd'hui

dans toutes les régions de l'Asie ou de l'Afrique où les Européens n'ont pas établi leur empire.

Le moral de notre espèce ne résiste pas à ce régime abrutissant. Il lui faut un niveau plus relevé. Sous tant de fatigues physiques, elle perd l'intelligence et le sentiment. Les anciens disaient que lorsqu'un homme tombe dans l'esclavage, Jupiter lui retire la moitié de son âme. En cela, ils n'exprimaient pas seulement un préjugé odieux envers les esclaves : il y avait une grande part de vérité dans ce dire désespérant, car les durs travaux auxquels, dans la plupart des cas, l'esclave était condamné oblitéraient son esprit, et retiraient de lui jusqu'à un certain point le souffle émané de la Divinité.

La difficulté qui résulte pour une société de ce qu'elle soit privée des utiles auxiliaires que présentent, une fois asservis, les grands quadrupèdes, par leur force musculaire, pour le transport des denrées, des pierres, des bois, et de tout ce qui est lourd et encombrant, avait été tournée heureusement par les Mexicains, par rapport aux besoins de leur capitale, au moyen de l'emplacement qu'ils avaient choisi sur le bord ou pour mieux dire au milieu d'un lac. Tenochtitlan était entourée d'eau de tous les côtés, ce qui n'est plus vrai pour la ville moderne, quoiqu'elle occupe le même emplacement. La ville jadis, c'est-à-dire du temps des Aztèques, ressemblait complétement à Venise. Les eaux qui la baignaient de toutes parts pénétraient sous la forme de canaux dans la plupart des rues. Il était ainsi

facile d'effectuer la plupart des transports dans des pirogues qu'avec un faible effort l'homme fait glisser sur l'élément liquide.

La même raison peut expliquer pourquoi la population s'était tant accumulée autour du lac de Tezcuco, celui qui entourait Mexico, et des autres lacs qui communiquent avec celui-ci.

L'esclavage subsistait parmi les Mexicains, mais il était tout personnel, et ne se transmettait point par la naissance. C'était chez eux une maxime que l'homme naît libre. Celui qui était en servitude conservait deux droits civils qu'on regarde, non sans raison, comme incompatibles avec l'esclavage proprement dit, la propriété et la famille. On était réduit à cette condition soit par la sentence des tribunaux dans les procès criminels, soit pour dettes envers l'État, soit lorsqu'on s'y résignait soi-même en se vendant. Les parents avaient la faculté de trafiquer ainsi de leurs enfants. Les lois protégeaient l'esclave et stipulaient ses droits. Le maître traitait l'esclave comme un membre de la famille, ainsi que nous le voyons en Orient; il arrivait rarement qu'il le vendît, à moins d'un vice qui excitât son antipathie ou d'un penchant prononcé à la désobéissance. Les prisonniers de guerre étaient mis en esclavage, lorsqu'on ne leur faisait pas un plus mauvais parti dont nous aurons à parler.

Les lois étaient protectrices de la propriété. Elles étaient promulguées régulièrement, et des tribunaux étaient chargés de les appliquer. Parmi les

Aztèques, il y avait trois juridictions, dont le premier degré était électif, et le dernier se réduisait, pour chaque division du territoire, à un seul juge nommé par le prince; c'était un magistrat inamovible et des arrêts duquel il n'y avait point appel, même au souverain. Pour les affaires civiles cependant, la juridiction n'avait que deux degrés. Dans le royaume de Tezcuco, l'organisation judiciaire était différente, mais pour le moins aussi conforme aux principes de la raison et de l'équité. Les condamnations à mort y étaient entourées d'une solennité exceptionnelle.

La loi pénale était partout d'une sévérité extrême; la peine de mort s'y montrait sans cesse : peine de mort pour le meurtre, pour l'adultère, pour certains vols spécifiés; peine de mort pour le propriétaire qui déplaçait les bornes des champs; peine de mort même pour le fils de famille qui se livrait à l'ivrognerie ou qui dissipait son patrimoine. En comparaison du bon roi Nezahualcoyotl, auteur d'un code qui du royaume de Tezcuco était passé chez les princes ses voisins, le terrible Dracon est un législateur plein de mansuétude. Ce caractère sanguinaire de la loi pénale attesterait que la civilisation mexicaine était loin d'avoir achevé de secouer les langes de la barbarie. On peut l'attribuer cependant à ce qu'il y avait de particulièrement lugubre dans le génie des Aztèques et des tribus établies en même temps qu'eux autour des lacs. Ce n'est pas le seul côté par où leur civilisation se montrât souillée par des flots de sang, on le verra plus loin.

L'administration veillait à un grand nombre de besoins publics. Le service des impôts se faisait avec exactitude et rigidité. Les taxes se payaient en denrées ou en produits; de vastes greniers et d'immenses magasins étaient destinés à les recevoir. Malheur au contribuable qui ne s'acquittait pas; l'inexorable percepteur le faisait vendre comme débiteur du trésor. Les impôts étaient modérés à l'origine, mais sous les derniers empereurs, et particulièrement sous le second des Montézuma[1], celui que rencontra Cortez, ils étaient devenus très-onéreux, parce que les princes s'étaient créé, par leur faste, d'artificielles et ruineuses nécessités, et que, pour maintenir l'obéissance des provinces qu'ils avaient conquises, ils étaient forcés d'entretenir des armées nombreuses.

Comme dans les États qui se sentent en croissance et ont l'humeur conquérante, l'armée était de la part du souverain l'objet d'une vive sollicitude. Ainsi, sous le dernier Montézuma, l'empire aztèque fut doté d'une institution pareille à celle qu'on cite parmi les titres de Louis XIV : il eut un hôtel des Invalides.

Dans l'intérêt de leur agrandissement, les empereurs aztèques pratiquaient des usages qui semblent ne jamais accompagner qu'une civilisation raffinée et déjà corrompue. On voit en effet, dans le récit de la conquête, que Montézuma, de même que Louis XIV encore, avait à sa solde quelques-uns

1. Le premier avait laissé des souvenirs glorieux.

des conseillers intimes des souverains ses alliés; c'est ainsi qu'il parvint à tendre un piége à Cacamatzin, qui occupait le trône de Tezcuco, et à le faire tomber entre les mains de Cortez.

La forme du gouvernement était celle d'une monarchie absolue, tempérée cependant de diverses manières, et d'abord par les priviléges et la puissance de l'aristocratie. Il y avait de grands vassaux, que le prince avait à ménager. Il les retenait auprès de sa personne une partie de l'année, dans sa capitale, où ils menaient une existence fastueuse, entourés de leurs gens. C'étaient les chefs des pays conquis, dont l'assimiliation n'était pas parfaite, à beaucoup près, faute d'avoir reçu la sanction du temps. Pourtant les monarques aztèques étaient parvenus, par l'adresse et par la terreur, à accréditer la fidélité à leur personne comme une sorte de dogme, qui, lors de la conquête, fut observé à peu près en raison de la durée de l'incorporation des provinces et de leur proximité de Mexico. Le prince concentrait en sa personne la puissance législative; mais il est à croire que chacun des grands caciques la conservait dans ses domaines, entre certaines limites.

En second lieu, les populations avaient une garantie contre l'absolutisme dans l'inamovibilité des juges supérieurs. L'inamovibilité des juges est une institution d'un ordre avancé. Elle est de nature à embarrasser ceux qui refuseraient d'admettre que les anciens Mexicains eussent fait de grands pas dans les voies de la civilisation ou qu'ils eussent

reçu quelques-unes des traditions d'autres peuples ayant déjà parcouru une longue carrière.

Enfin, de quelque respect et de quelque pompe qu'on entourât la personne du prince, il ne paraît pas que les sujets y vécussent dans l'asservissement au point que les caractères, en général, en fussent flétris. C'était une soumission qui n'excluait même pas la dignité; chez le Mexicain, le sentiment du devoir envers le souverain semblait s'accorder, jusqu'à un certain point, avec celui des droits de chacun. On en trouve la preuve dans les discours qu'a conservés l'oïdor Zurita[1], par lesquels les chefs inférieurs accostaient l'empereur, et les femmes la souveraine. En voici une phrase qui donne la mesure du reste : « Dieu, dit-on au souverain, vous a fait une grande faveur en vous mettant à sa place ; honorez-le, servez-le, prenez courage, ne doutez pas ; ce puissant maître qui vous a donné une charge si pesante vous aidera et vous donnera la couronne de l'honneur, si vous ne vous laissez pas vaincre par le méchant. »

Le discours du grand prêtre à l'empereur, lors de ce que je pourrais appeler son sacre, avait à peu près le même caractère. Il y avait même des cérémonies destinées à graver dans l'âme des puissants de la terre leurs devoirs sacrés envers les populations : «... On conduisait le nouveau dignitaire (le futur souverain, élevé au rang de *tècle*) dans une partie du temple, où il restait quelquefois une ou deux

1. Collection Ternaux, pages 22 et suivantes du volume consacré à ce magistrat.

années à faire pénitence. Il s'asseyait à terre pendant le jour ; le soir seulement on lui donnait une natte pour se coucher. La nuit, il allait au temple, à des heures fixées, pour brûler de l'encens, et les quatre premiers jours il ne dormait que quelques heures dans la journée. Près de lui étaient des gardes qui, lorsqu'il s'assoupissait, lui piquaient les jambes et les bras avec des épines de *metl* ou *maguey,* qui sont comme des poinçons, et lui disaient : *Éveille-toi, tu ne dois pas dormir, mais veiller et prendre soin de tes vassaux. Tu n'entres pas en charge pour avoir du repos. Le sommeil doit fuir de tes yeux, qui doivent rester ouverts et veiller sur le peuple.* »

Avec de la bonne volonté, on découvrirait même, dans les formes de l'avénement au pouvoir, des indices de l'exercice de la souveraineté populaire : «..... L'héritier présomptif était préalablement décoré du titre de tecuitli (ou tècle), le plus honorable chez eux. Après plusieurs cérémonies religieuses, les gens du peuple lui adressaient des paroles injurieuses et même l'accablaient de coups pour éprouver sa patience. Telle était la résignation des princes soumis à cette épreuve, qu'ils ne proféraient pas une parole, et ne détournaient pas même la tête pour voir ceux qui les maltraitaient [1]. »

1. Ce passage et le précédent sont extraits du Mémoire de Zurita, pages 24 et 25. La première citation concerne les fils et successeurs des chefs de Tlascala, dont le gouvernement était une oligarchie reconnaissant quatre chefs. La seconde est relative non-seulement à Tlascala, mais à Chololan (Cholula), qui était un grand fief relevant de la monarchie aztèque, et à Huetzocingo, qui était resté presque jusqu'à la fin indépendant des

L'organisation politique et sociale des Aztèques était telle, que Cortez en résume ainsi son opinion à Charles-Quint : « Pour l'obéissance qu'ils montrent à leur souverain et pour leur manière de vivre, ces Indiens sont presque comme les Espagnols, et il y a à peu près autant d'ordre qu'en Espagne. Si l'on considère que ce peuple est barbare, privé de la connaissance de Dieu, de tout rapport avec les autres nations, et de la raison[1], on ne peut voir sans étonnement combien tout est sagement administré. »

empereurs mexicains. Mais c'était partout la même race d'hommes, et, à quelques nuances près, le même esprit et les mêmes mœurs.

1. Le mot *privé de raison* signifie ici, de même que celui de *barbare*, l'ignorance du christianisme. C'est ce qui résulte de la correspondance même de Cortez, où il est dit ailleurs que les Indiens sont remarquables par leur raison.



# VI

## DES MOEURS ET DE LA SOCIABILITÉ.

Les mœurs n'étaient point dissolues. A l'exception des chefs, qui possédaient plusieurs concubines, chaque homme n'avait qu'une femme, et encore les concubines des princes étaient-elles reconnues par la loi et avaient-elles certains priviléges qui relevaient leur condition. « Quiconque regarde une femme avec trop de curiosité, enseignait-on, commet un adultère par les yeux. » C'est identiquement la parole du Christ rapportée par saint Matthieu. Le mariage était entouré de formalités protectrices; il se célébrait avec solennité. Le divorce n'était permis que dans des cas déterminés, et moyennant l'arrêt d'un tribunal spécialement institué pour résoudre les questions que le mariage pouvait soulever. L'adultère était puni de mort, et la vie du roi Nezahualpilli offre trois exemples remarquables de l'application de cette peine : l'un sur la reine même, épouse de ce prince, qui cepen-

dant n'était rien moins que la fille de l'empereur aztèque; la princesse et ses complices furent jugés et suppliciés suivant toutes les rigueurs du code, malgré l'élévation de leur rang; le second, sur une dame noble qui s'était donnée à lui sans lui révéler qu'elle était en puissance de mari; le troisième, sur son propre fils, qui avait eu une correspondance en vers avec une des concubines royales, cas prévu par la loi pénale. Les tribunaux prononcèrent la sentence, et le père la laissa exécuter, mais il s'enferma ensuite pendant plusieurs semaines dans son palais, dévoré de douleur, sans consentir à voir personne.

La position sociale des femmes ressemblait beaucoup plus à ce que nous voyons en Europe qu'aux usages de l'Asie. Elles n'étaient pas enfermées dans le harem comme chez les mahométans; on ne leur mutilait point les pieds comme en Chine. Elles allaient le visage découvert, étaient admises aux fêtes et s'asseyaient aux banquets. Nous avons telle province, en France, au dix-neuvième siècle, où parmi les paysans, la femme ne prend pas part aux festins et ne s'en mêle que pour servir humblement les seigneurs de la création. Les femmes mexicaines étaient autant que possible exemptes des travaux de force, que les hommes se réservaient par une délicatesse qui serait bonne encore à enseigner sur la surface de l'Europe occidentale, et que, parmi les peuples civilisés, seuls les Anglais et les Anglo-Saxons du nouveau monde savent observer. Au Mexique, en cela les choses n'étaient certes pas au

même point que dans l'Angleterre moderne; mais l'intention subsistait. Il est peu de signes auxquels on puisse aussi sûrement reconnaître l'avancement de la civilisation. Chez les sauvages, la femme est une bête de somme; il n'est au monde condition pire que celle des *squaws* des tribus de l'Amérique du Nord, dans les régions qui dépendent des États-Unis. Dans nos Pyrénées, on voit les femmes gravir les pentes les plus rapides avec une charge de fumier sur les épaules, ou descendre des plateaux les plus élevés sous un faix de foin ou de gerbes. Les étrangers qui pendant l'été viennent chercher dans ces vallées charmantes un air pur, un beau ciel, de ravissants paysages, et des eaux thermales d'une grande vertu, ont ainsi lieu d'en rapporter une opinion peu favorable à notre prétention d'être le peuple le plus attentif et le plus empressé envers les femmes. Un gage certain de la position faite aux femmes par la civilisation mexicaine, c'est qu'elles participaient aux fonctions sacerdotales. Il y avait des prêtresses mexicaines aussi bien que des prêtres, et une sorte de symétrie entre les attributions des unes et celles des autres; mais le sacrifice, et on verra tout à l'heure en quoi il consistait, était réservé aux prêtres et même aux seuls dignitaires. La pureté des prêtresses mexicaines a été certifiée par les missionnaires espagnols, dont la plupart cependant n'avaient pas assez d'anathèmes pour la religion des Aztèques, où ils voyaient à tout instant les ruses du malin esprit et l'empreinte du pied fourchu.

On acquiert la connaissance intime d'une civilisation en examinant les règles de conduite, les convenances reconnues, les formes de la décence et de la civilité, ce qui enfin dirige chacun dans les actes habituels de la vie. Or, on possède le moyen d'apprécier sous ce rapport la société mexicaine. Les types des instructions d'un père à son fils et d'une mère à sa fille, dans chacune des classes, ont été conservés heureusement, et Zurita les a reproduits[1]. Je citerai ici tout au long les avis des parents de la classe moyenne, ou, pour employer les expressions de Zurita lui-même, des habitants des villes, des marchands et des artisans. C'est à la fois un recueil de préceptes moraux et un code abrégé de ce qu'on appelle, dans le langage familier, la *civilité puérile et honnête*.

CONSEILS D'UN PÈRE A SON FILS.

« O mon fils très-cher, créé par la volonté de Dieu[2], sous les yeux de tes père et mère et de tes parents, comme un poussin qui sort de sa coquille

1. Pages 132 et suivantes du Mémoire de Zurita, dans la collection Ternaux. C'est le texte même de M. Ternaux que nous reproduisons. M. Prescott s'est borné à citer les avis de l'une des mères, celle de la classe moyenne.

2. Les mots de Dieu, de Seigneur, ont été substitués par les religieux, qui recueillirent ces poésies après la conquête, à ceux de diverses divinités de l'Olympe aztèque : de même celui de démon remplace l'indication de quelque mauvais génie de la mythologie mexicaine; mais il y a lieu de croire que c'est le seul changement que ces religieux firent à ces pièces. Ils l'ont dit expressément, et ils contrôlaient l'une par l'autre plusieurs traductions faites par des Indiens lettrés de différentes villes.

s'essaye à voler, tu t'essayes à la peine. Nous ignorons jusques à quand Dieu nous permettra de jouir de toi ; supplie-le, mon fils, de te protéger, car il t'a créé ; c'est ton père, il t'aime mieux que moi. Adresse-lui tes soupirs nuit et jour ; qu'il soit l'objet de tes pensées, sers-le avec amour, il te sera miséricordieux et te délivrera de tout danger. Respecte l'image de Dieu et tout ce qui a rapport à lui. Prie-le dévotement, observe les fêtes religieuses ; celui qui offense Dieu mourra misérable, et ce sera sa faute.

« Honore et salue les vieillards, console les pauvres et les affligés par tes discours et par tes bonnes œuvres.

« Révère, aime, sers tes père et mère, obéis-leur, car le fils qui ne se conduit pas ainsi s'en repentira.

« Aime et honore tout le monde, et tu vivras en paix.

« N'imite pas les insensés qui ne respectent ni père ni mère, et qui, semblables aux animaux, n'écoutent les conseils de personne.

« Fais bien attention, mon fils, de ne pas te moquer des vieillards, des malades, des estropiés, ni des pécheurs. Ne sois pas superbe à leur égard, ne les hais pas, mais humilie-toi devant le Seigneur, et crains d'être aussi malheureux qu'eux.

« N'empoisonne personne, car tu offenserais Dieu dans sa créature, ton crime se découvrirait, tu en porterais la peine, et tu mourrais de la même mort.

« Sois probe, poli, et ne cause de la peine à personne.

« Ne te mêle pas des affaires où tu n'es pas appelé, dans la crainte de déplaire et de passer pour un indiscret.

« Ne blesse personne; évite l'adultère et la luxure, c'est un vilain vice qui cause la perte de celui qui s'y livre, et qui offense Dieu.

« Ne donne pas de mauvais exemples.

« Sois modeste en tes discours; n'interromps pas les personnes qui parlent, ne les trouble pas; si elles s'expriment mal, si elles se trompent, contente-toi de ne pas les imiter. Garde le silence quand ce n'est pas à toi de parler, et si l'on t'interroge, réponds ouvertement, sans passion et sans mensonge. Ménage les intérêts des autres, et l'on fera cas de tes discours. Si tu évites, ô mon fils, de rapporter des contes, de répéter des plaisanteries, tu éviteras de mentir et de semer la discorde, ce qui est un sujet de confusion pour celui qui le fait.

« Ne sois pas un batteur de pavé, ne rôde pas dans les rues, ne perds pas ton temps dans les marchés ou dans les bains, de crainte que le démon ne te tente et ne fasse de toi sa victime.

« Ne sois pas affecté ou trop recherché dans ta mise, car c'est un indice de peu de jugement.

« Dans quelque endroit que tu te trouves, que ton regard soit modeste; ne fais pas de grimaces, évite les gestes déshonnêtes : tu passerais pour un libertin, et ce sont des piéges du démon. Ne prends personne par la main ou par ses habits, ce qui est

le signe d'un esprit indiscret. Fais bien attention, quand tu marches, de ne pas barrer le passage à qui que ce soit.

« Si l'on te prie de te charger d'une affaire, et que ce soit pour te tenter, excuse-toi honnêtement de le faire, bien que tu puisses en retirer quelque avantage, et tu seras tenu pour un homme sage et prudent.

« N'entre pas ou ne sors pas avant tes supérieurs; évite de prendre le pas sur eux, laisse-leur toujours la place d'honneur, et ne cherche à l'emporter sur personne, à moins que tu ne sois élevé en dignité, car tu serais regardé comme un grossier. Sois modeste; l'humilité nous mérite la grâce de Dieu et des puissants.

« Ne te hâte pas trop en mangeant ou en buvant, et, si tu es à table, offre à celui qui se présentera à toi dans le besoin de prendre part à ton repas; tu en seras récompensé. Si tu manges en compagnie, que ce soit sans avidité et sans gloutonnerie; tu passerais pour un gourmand. Prends tes repas la tête baissée, et de manière à ne pas finir avant les autres, de peur de les offenser.

« Si l'on te fait un présent, quelque faible qu'il soit, ne le dédaigne pas, et ne pense pas mériter davantage, car tu n'y gagnerais pas devant Dieu ni devant les hommes.

« Confie-toi entièrement au Seigneur, c'est de lui que te viendra le bien, et tu ne sais pas quand tu peux mourir.

« Je me charge de te procurer ce qui te convient,

souffre et attends patiemment. Si tu veux te marier, dis-le-moi ; et puisque tu es notre enfant, n'entreprends pas de le faire avant de nous en avoir parlé

« Ne sois ni joueur ni voleur, car un de ces défauts occasionne l'autre, et c'est très-honteux. Si tu évites de l'être, tu ne seras pas diffamé dans les places publiques et dans les marchés.

« Suis toujours le bon parti, ô mon fils. Sème, et tu recueilleras ; tu vivras de ton travail, et conséquemment tu seras satisfait et chéri de tes parents.

« On ne vit dans ce monde qu'avec bien de la peine, on ne se procure pas facilement le nécessaire. J'ai eu bien du mal à t'élever, et pourtant jamais je ne t'ai abandonné et je n'ai rien fait dont tu puisses rougir.

« Si tu veux vivre tranquille, évite de médire, car la médisance occasionne des querelles.

« Tiens secret ce que tu entends dire ; qu'on l'apprenne plutôt par d'autres que par toi, et si tu ne peux t'empêcher de le dire, parle franchement sans rien cacher, quand même tu croirais bien faire.

« Ne raconte pas ce dont tu as été témoin. Sois discret, car c'est un vilain vice que d'être bavard, et si tu mens, tu seras certainement puni. Garde le silence, on ne gagne rien à parler.

« Si l'on t'envoie en message près de quelqu'un qui t'accueille durement, qui parle mal de celui qui t'a envoyé, ne rapporte pas cette réponse donnée de mauvaise humeur, et ne laisse pas entendre qu'on te l'a faite. Si l'on te demande comment tu as été reçu, réponds tranquillement, en termes

doux; cache le mal que l'on t'a dit, dans la crainte d'irriter les deux parties, qu'on ne se blesse ou qu'on ne se tue, et que plus tard tu ne dises tristement : *Ah! si je ne l'avais pas dit!* mais il sera trop tard, et tu passeras pour un brouillon, sans avoir d'excuse.

« N'aie aucun rapport avec la femme d'un autre, vis chastement, car on n'existe pas deux fois dans ce monde, la vie est courte, difficile, et tout a un terme.

« N'offense personne, n'attente pas à son honneur ; rends-toi digne des récompenses que Dieu accorde à chacun comme il lui plaît, reçois ce qu'il te donnera, remercie-le, et si c'est beaucoup, ne t'enorgueillis pas. Humilie-toi, ton mérite n'en sera que plus grand, et les autres n'auront pas occasion de murmurer; mais au contraire, si tu t'attribues ce qui ne t'appartient pas, tu recevras des affronts et tu offenseras Dieu.

« Lorsque quelqu'un te parle, ne remue ni les pieds ni les mains, ne regarde pas à droite et à gauche, évite de te lever, ou de t'asseoir si tu es debout; tu passerais pour un étourdi et un impoli.

« Si tu es au service de quelqu'un, aie soin de te rendre utile avec zèle et de lui être agréable ; tu ne manqueras pas du nécessaire, et tu seras bien traité partout : si tu fais le contraire, tu ne pourras rester chez personne.

« Mon fils, si tu refuses d'écouter les conseils de ton père, tu feras une mauvaise fin, et ce sera ta faute.

« Ne sois pas orgueilleux de ce que Dieu t'a donné et ne méprise pas les autres; tu offenserais le Seigneur, qui t'a placé dans une position honorable.

« Si tu es ce que tu dois être, on te citera aux autres pour modèle quand on voudra qu'ils se corrigent.

« Voici, ô mon fils! les conseils que te donne un père qui te chérit; observe-les, et tu t'en trouveras bien. »

CONSEILS D'UNE MÈRE A SA FILLE.

« Ma fille, je t'ai mise au monde, je t'ai élevée et nourrie comme il faut, l'honneur de ton père a rejailli sur toi; si tu ne fais pas ton devoir, tu ne pourras pas vivre avec les femmes vertueuses, et personne ne voudra de toi pour épouse.

« L'on ne vit dans ce monde qu'avec beaucoup de peine et de travail; les forces s'épuisent; il faut donc servir Dieu pour qu'il nous aide, nous soutienne et nous accorde la santé. Il faut être active et soigneuse pour acquérir le nécessaire.

« Ma fille chérie, évite la paresse et la négligence, sois propre et laborieuse, soigne ton ménage, fais-y régner l'ordre, que chaque chose soit à sa place : voilà comme tu apprendras à faire ton devoir quand tu seras mariée.

« Dans quelque endroit que tu ailles, respecte la pudeur; ne marche pas trop vite ni en riant ou en regardant çà et là les hommes qui passent près de toi; ne regarde que ton chemin : c'est ainsi que tu acquerras la réputation d'une honnête femme.

« Aie bien soin d'être polie, de parler convénablement; et quand on t'interroge, que tes réponses soient courtes et claires.

« Soigne ta maison, fais de la toile, travaille; tu seras aimée, tu mériteras d'avoir le nécessaire pour vivre et te vêtir, tu seras heureuse, et tu remercieras Dieu de ce qu'il t'a donné les talents nécessaires pour cela.

« Ne te laisse pas aller au sommeil ni à la paresse, n'aime pas trop à rester au lit, à l'ombre ou au frais, car tu deviendrais nonchalante, libertine, et tu ne pourrais vivre avec honneur et convenablement. Les femmes qui se livrent au libertinage ne sont ni recherchées ni aimées.

« Que tu sois assise ou levée, que tu marches ou que tu travailles, que tes pensées et tes actions, ma fille, soient toujours louables. Remplis ton devoir, afin d'obéir à Dieu et à tes parents.

« Ne te fais pas appeler deux fois, viens tout de suite pour voir ce que l'on désire, afin que l'on n'ait pas le chagrin de punir ta paresse et ta désobéissance.

« Écoute bien les ordres que l'on te donne, ne réponds pas mal; et si tu ne peux pas faire ce que l'on t'ordonne sans manquer à l'honneur, excuse-toi poliment, mais ne mens pas et ne trompe personne, car Dieu te voit.

« Si tu entends appeler une autre personne et qu'elle n'arrive pas aussitôt, hâte-toi d'aller voir ce que l'on désire; fais ce que l'on voulait qu'elle fît, et tu seras aimée.

« Si l'on te donne un bon avis, profites-en, ne le méprise pas, de crainte de te faire mésestimer.

« Que ta démarche ne soit pas trop hâtée ni déshonnête; tu passerais pour une femme légère.

« Sois charitable, n'aie de haine ni de mépris pour personne, évite l'avarice, n'interprète rien en mauvaise part, et ne sois pas jalouse du bien que Dieu accorde à d'autres.

« Ne fais pas de tort à autrui, dans la crainte qu'on ne t'en fasse à toi-même; évite le mal; ne suis pas les penchants de ton cœur, tu pourrais te tromper, tomber dans le vice, et tu ferais ta honte et celle de tes parents.

« Évite la société des menteuses, des paresseuses, des commères et des femmes de mauvaises mœurs; elles te perdraient.

« Occupe-toi de ton ménage, ne sors pas de chez toi pour te divertir, ne perds pas ton temps au marché, dans les places et les bains publics; c'est très-mal, et c'est ainsi que l'on se perd, que l'on se ruine et que l'on devient vicieuse, car on y nourrit de mauvaises pensées.

« Lorsqu'un homme cherche à t'adresser la parole, ne l'écoute pas, ne le regarde pas, garde le silence, et ne fais pas attention à lui; s'il te suit, ne lui réponds pas, dans la crainte que tes paroles n'excitent sa passion. Si tu ne fais pas attention à lui, il cessera de te suivre.

« N'entre pas chez les autres sans besoin, pour éviter que l'on ne jase sur ton compte.

« Si tu vas voir tes parents, témoigne-leur tes

respects; ne sois pas paresseuse, prends part au travail qui est en train si tu le peux, et ne reste pas à regarder celles qui travaillent.

« Si tes parents te choisissent un époux, tu dois l'aimer, l'écouter, lui obéir, faire avec plaisir ce qu'il te dit, ne pas détourner la tête lorsqu'il te parle; et s'il te disait quelque chose de désobligeant, cherche à surmonter ton chagrin. S'il vit de ton bien, ne le méprise pas pour cela. Ne sois ni bourrue, ni incivile, car tu offenserais Dieu, et ton mari s'irriterait contre toi; dis-lui avec douceur ce que tu crois convenable. Ne lui tiens pas de discours offensants devant les autres et même étant seule, car c'est toi qui en porterais la honte et le mépris.

« Si quelqu'un vient rendre visite à ton mari, reçois-le bien et fais-lui quelque amitié.

« Si ton mari ne se conduit pas convenablement, donne-lui des avis sur la manière de se conduire, et dis-lui d'avoir soin de sa maison.

« Sois attentive à ce que l'on travaille à tes terres, aie soin des récoltes et ne néglige rien.

« Ne prodigue pas ton bien, aide ton mari dans ses travaux; de cette façon tu ne manqueras pas du nécessaire et tu pourvoiras à l'éducation de tes enfants.

« Ma fille, si tu suis mes avis, tu seras aimée et estimée de tous. En te les donnant, je remplis mon devoir de mère; en les suivant, tu vivras heureuse. S'il en est autrement, ce sera de ta faute; tu verras plus tard ce qui t'arrivera de ne m'avoir pas écoutée, et l'on ne pourra pas dire que j'ai négligé de

te donner les conseils que je te devais comme mère. »

Ces discours d'un père à son fils et d'une mère à sa fille ne sont pas des chefs-d'œuvre littéraires : tels que je viens de les reproduire, ils présentent des longueurs, des répétitions, des banalités, dont une partie pourrait cependant être imputée aux différents traducteurs par lesquels l'œuvre est passée. Mais, en somme, ils ne contiennent pas un mot que, dans notre civilisation du dix-neuvième siècle, des parents ne crussent à propos de dire à leurs enfants, et, circonstance plus remarquable, ce qu'il y aurait à y ajouter se réduirait à peu de chose.



# VII

## DES CROYANCES DES MEXICAINS ET DE LEURS PRIÈRES.

Les Mexicains croyaient à un Dieu suprême, créateur et maître de l'univers; dans leurs prières, ils le qualifiaient de « Dieu par qui nous vivons, qui est partout, connaît tout, dispense tous les biens; » ou encore : « le Dieu invisible, incorporel, la parfaite perfection et pureté, sous les ailes duquel on trouve le repos et un abri inviolable. » Sous cet Être suprême étaient rangées treize grandes divinités et plus de deux cents moindres, ayant chacune leur jour consacré, recevant toutes certains honneurs. Les Aztèques honoraient de préférence le dieu de la guerre Huitzilopochtli, dont ils avaient porté l'image devant eux, comme les Hébreux l'arche du Seigneur, durant leur long pèlerinage d'Aztlan à Tenochtitlan. Ce dieu terrible s'appelait aussi Mexitli, et il est probable que le nom de Mexico est venu de là. Le principal temple de Tenochtitlan, qui avec

ses dépendances formait un immense édifice, était celui de ce dieu[1].

Parmi les divinités de l'Olympe mexicain, une autre, dont on voit revenir souvent le nom pendant la conquête, est le dieu des airs, Quetzalcoatl. Il avait résidé sur la terre et avait enseigné aux hommes l'art de la culture, celui de travailler les métaux, celui plus difficile de gouverner, et, disait la tradition, « il se bouchait les oreilles quand on lui parlait de la guerre. » Selon la mythologie mexicaine, il avait fait goûter aux hommes des douceurs comparables à l'âge d'or de la mythologie hellénique. Sous lui, la terre se couvrait, sans culture, et de fleurs et de fruits. Un épi de maïs faisait la charge d'un homme, de même que les grappes de raisin que les Juifs, affamés par quarante ans de désert, trouvèrent dans le pays de Chanaan. Le coton s'offrait sur l'arbre, teint des plus riches couleurs; l'air était rempli de suaves parfums, et des oiseaux au brillant plumage faisaient entendre sans cesse une tendre mélodie. Cependant ce dieu, paternel pour les hommes, encourut l'inimitié d'une divinité plus puissante, et fut obligé de quitter le pays. En s'exilant, il s'arrêta dans la ville de Chololan, où, par la suite, on lui éleva un temple dont la base était une grande pyramide : elle subsiste encore, et nous en avons fait mention déjà. Parvenu au bord du golfe du Mexi-

1. Il est à remarquer que Cortez, qui défigure beaucoup les noms des villes et des hommes, dit *Temixtitan* au lieu de *Tenochtitlan*. Il n'est pas impossible que le nom de Mexico soit sorti de cette dénomination fautive.

que, il prit congé des fidèles qui l'avaient pieusement suivi, en leur promettant que ses descendants ou lui-même reparaîtraient un jour; puis se jetant dans son esquif, fait de peaux de serpent, il se dirigea vers le mystérieux pays de Tlapallan, dont on ne sait rien, sinon qu'il était à l'orient, au delà des mers (c'est-à-dire dans la même direction que l'Europe). La fable de Quetzalcoatl était-elle une tradition, sous forme merveilleuse, de la domination des Toltèques, qui avaient apporté dans le pays les arts et les sciences et avaient disparu? Ne se fondait-elle plutôt sur l'apparition, en quelque point du pays, de quelque navigateur européen que le grand courant équatorial, ou les vents alizés, ou la tempête, avaient jeté sur les rivages du golfe mexicain?

Quoi qu'il en soit, le souvenir du bon temps de Quetzalcoatl et l'espoir de son retour étaient gravés dans les esprits. On l'attendait comme un Messie. On retrouve dans les traditions de bien des peuples le souvenir, souvent brodé et doré par l'imagination, d'un passé qui fut heureux et dont le retour est l'objet d'une vague espérance et même d'une foi vive. Ces populations de Peaux-Rouges, à la barbe claire et raccourcie, rappelaient à leurs enfants que Quetzalcoatl était haut de taille, qu'il avait la peau blanche, les cheveux noirs et une longue barbe. On ne s'y serait pas pris autrement si l'on avait voulu prédire l'arrivée des Espagnols.

La tradition de Quetzalcoatl a une tournure qui rappelle la mythologie grecque; mais les Mexicains

avaient des légendes qui ressemblaient bien autrement aux récits fabuleux que la Grèce nous a légués en les ornant de tant de charmes. Lorsqu'on parcourt ce qui nous en a été conservé, souvent on croirait lire les *Métamorphoses* d'Ovide. Je citerai comme exemple un extrait de Boturini[1] :

« Un homme nommé Yappan, désirant mériter la faveur des dieux, quitta sa femme et sa famille, se retira dans le désert pour y mener une vie chaste et contemplative, et se construisit une cabane près d'un autel de pierre consacré à la pénitence ; mais les dieux, qui doutaient de la sincérité de sa conversion, chargèrent Yaotl, son ennemi mortel, de l'observer continuellement et de leur rendre compte de toutes ses actions. Yappan résista pendant longtemps à plusieurs beautés que l'on envoya pour le tenter, de sorte que les dieux commencèrent à louer sa vertu et à railler Tlazolteolt, déesse de l'amour, de ce que Yappan ne lui était pas soumis comme les autres hommes. Celle-ci, piquée de leurs plaisanteries, finit par s'écrier : « Croyez-vous donc, dieux puissants, que Yappan persévérera jusqu'au bout pour mériter la récompense que vous accordez aux hommes vertueux ? Je descendrai moi-même sur la terre pour vous montrer combien la vertu des hommes est fragile et s'ils peuvent me résister. »

« La déesse s'approcha de la demeure de Yappan ; mais, comme elle le trouva assis sur l'autel de la

1. *Idea de una nueva historia de la America septentrional.*

pénitence, elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle serait sans pouvoir sur lui tant qu'il n'aurait pas quitté cette position protectrice. Elle lui dit donc d'une voix douce : « Ami Yappan, viens à moi ; je suis la déesse Tlazolteolt, qui t'apporte la récompense de ta vertu. « Trompé par ces paroles, le pauvre Yappan se hâta de courir au-devant d'elle ; mais à peine s'était-il éloigné de l'autel, qu'un feu nouveau circula dans ses veines, et il tomba dans le piége qui lui était tendu.

« Yaotl, qui n'avait cessé de l'observer de loin, fut si indigné de cette conduite, qu'il ne put s'empêcher de courir vers lui en s'écriant : « Misérable ! n'as-tu pas honte de tromper les dieux et de profaner ainsi leur sanctuaire ? » En disant ces mots, il lui abattit la tête d'un coup d'épée. Yappan tomba par terre en ouvrant les bras, et les dieux le changèrent en un scorpion couleur de cendre qui a toujours les bras ouverts. Yaotl, dont la vengeance n'était pas encore satisfaite, alla chercher Tlahuitzin, femme de celui qu'il venait d'assassiner, et lui dit, en lui montrant le corps de son époux : « Vois, Tlahuitzin, la manière dont j'ai châtié celui qui a osé offenser les dieux; mais ma vengeance ne serait pas complète si tu ne partageais son sort. » A ces mots, il fit rouler sa tête à côté du malheureux Yappan. Tlahuitzin fut aussitôt changée en scorpion couleur de feu, et, en cherchant à se cacher sous les pierres de l'autel, elle y rencontra son époux.

« Les Mexicains prétendent que tous les scorpions descendent de ce malheureux couple, et que, par

honte du péché de Yappan, ils n'osent se montrer au grand jour et se cachent sous des pierres. Quant à Yaotl, il n'échappa pas à la punition que méritait son double crime, et fut métamorphosé en sauterelle. »

Quand on examine les croyances des Mexicains dans les rapports qu'elles peuvent offrir avec celles des peuples de l'ancien monde, on ne peut se dissimuler qu'il y a lieu à plus d'un rapprochement curieux. On retrouve chez cette nation transatlantique, si différente de l'Europe, certains traits généraux communs à toutes les religions du vieux continent, d'où résulte entre elles une harmonie particulière dont il est difficile de se rendre compte, à moins de leur supposer un même berceau. Ainsi, parmi les traditions des Mexicains, on remarque l'idée de la mère commune des hommes, qui est toujours représentée ayant auprès d'elle un serpent, ce qui rappelle l'Ève de la tradition sémitique. Des peintures sacrées montrent une grande couleuvre panachée mise en pièces par le Grand Esprit Tezcatlipoca, ou par le Soleil sous les traits du dieu Tonatiuh. C'est comme le serpent Python tué par Apollon, ou comme le dragon terrassé par l'archange Michel, ou comme dans les livres brahmaniques le serpent Kalya ou Kaligana, vaincu par Vichnou sous la forme de Krischna. Le Tonatiuh des Mexicains a bien des analogies avec le Krischna des Indous, et avec le Mithras des anciens Perses. La femme au serpent avait deux enfants jumeaux qui rappellent Caïn et Abel. Pour

compléter l'analogie, une peinture aztèque, conservée au Vatican, les représente en lutte l'un contre l'autre. Au Mexique, la tradition mentionnait une inondation universelle à laquelle une famille, celle de Coxcox, avait seule échappé, comme celle de Noé; et puis un édifice, en forme de pyramide comme la tour de Babel, que la vanité des humains avait érigé et que la colère céleste avait renversé. Il serait facile de citer d'autres similitudes entre les idées cosmogoniques et les traditions religieuses des Mexicains et celles des peuples de l'Asie, partie du monde qui est très-proche voisine de la côte occidentale de l'Amérique. Une des plus remarquables est le système des destructions et des générations successives de l'univers. Cette opinion, qui lie le retour des grands cycles de la vie du monde au renouvellement de la matière, remonte, selon l'observation de M. de Humboldt, à la plus haute antiquité sur notre continent. Les livres sacrés des Indous parlent déjà des *quatre âges* et des cataclysmes qui auraient à diverses époques fait périr l'espèce humaine. Une tradition des *cinq âges*, pareille à celle du Mexique, se retrouve sur le plateau du Thibet. Entre le Mexique, tel que le trouvèrent les conquérants espagnols et le Thibet, tel qu'on nous le décrit aujourd'hui, on pourrait signaler beaucoup de rapports. On les observe particulièrement dans la hiérarchie ecclésiastique, la multitude des congrégations religieuses, l'extrême austérité dans la pratique des pénitences subies ou volontairement acceptées. Il faut dire que par ces

divers points, ce n'était pas seulement avec la religion du Thibet, ou avec celle des anciennes civilisations de l'Asie, que la civilisation mexicaine offrait des points de contact : c'était tout aussi bien avec le christianisme et spécialement avec le culte catholique.

On a signalé d'autres coïncidences, pour le moins aussi curieuses, à l'égard du péché originel, du baptême qui en est la conséquence ou le remède, de la confession et de l'eucharistie.

Les Mexicains croyaient à un péché originel. Ils considéraient l'espèce humaine comme jetée sur la terre par punition, et imploraient dans leurs prières la miséricorde divine. « Quand un enfant vient au monde, dit Zurita[1], ses parents le saluent en lui disant: « Tu es venu pour souffrir, souffre et prends « patience. » Ils se *lavaient*, à la lettre, du péché originel de même que les chrétiens, car le fond de leur baptême consistait dans des ablutions. Ils avaient la confession et l'absolution. Les secrets du tribunal de la pénitence, car le mot s'applique très-bien ici, étaient inviolables; mais l'on ne se confessait qu'une seule fois en sa vie, et par conséquent aussi tard que possible. Probablement parce que, à l'époque où les Espagnols arrivèrent, il y avait une sorte de confusion entre l'autorité politique et l'au-

1. Alonzo de Zurita est un homme de loi qui écrivit après dix-neuf ans de séjour au Mexique. Il avait été chargé, comme oïdor de l'audience de Mexico, de faire un rapport sur les différentes classes de chefs des indigènes. M. Ternaux-Compans lui a consacré un volume.

torité religieuse, par l'ascendant que le clergé avait pris dans l'État et sur l'esprit du prince, l'absolution religieuse purifiait des crimes, même par-devant le bras séculier; et longtemps après la conquête, on voyait encore les Indiens poursuivis par la justice demander à être relâchés en présentant un billet de confession de leur curé. Enfin, les Mexicains avaient une cérémonie pareille au sacrement de l'eucharistie, où les prêtres distribuaient aux fidèles les fragments d'une pâte de maïs qu'on avalait en se prosternant, avec la croyance que c'était la chair même de la Divinité.

La notion qu'avaient les Mexicains de la vie future est un des traits les plus remarquables de leurs croyances. Ils croyaient au paradis et à l'enfer, et ils les concevaient sous une forme épurée qui fait grand honneur à leurs théologiens. Pour eux, l'enfer n'était pas un lieu de torture matérielle, où seraient accumulés les plus hideux supplices que l'imagination la plus exaltée puisse inventer. La souffrance des damnés était principalement de l'ordre moral. Ils étaient là plongés dans une obscurité profonde, livrés à leurs remords. L'autre vie des élus se passait, pendant une première période, en présence du soleil qu'ils accompagnaient avec des danses et des chants dans sa course radieuse au travers des cieux. Après quelque temps, leur esprit allait animer des nuages brillants ou des oiseaux au magnifique plumage, et ils savouraient d'éternelles délices parmi les parfums et les fleurs. Ces joies du paradis étaient de préférence réser-

vées aux guerriers et aux personnes immolées dans les sacrifices. Les Mexicains admettaient pour l'autre vie une situation intermédiaire entre l'enfer et le paradis complet. Mais ce n'était pas un purgatoire, un lieu de souffrance provisoire; c'était plutôt un paradis incomplet.

Ces analogies, ces ressemblances ne pouvaient échapper aux premiers prêtres catholiques pendant qu'ils s'efforçaient de convertir les peuples du Mexique vaincus. Selon le penchant de leur esprit et de leur caractère, les uns les prirent avec bienveillance et supposèrent que la foi chrétienne avait été jadis apportée parmi ces populations par quelques missionnaires dont la trace personnelle s'était perdue, ou par l'effet d'un miracle. Quelques-uns allèrent jusqu'à supposer que Quetzalcoatl n'était autre que l'apôtre saint Thomas. Les autres les envisagèrent du mauvais côté, disant que c'était une insultante copie du culte du vrai Dieu et que le malin esprit avait livré les dogmes chrétiens à ces idolâtres pour les tourner en dérision. Mais tous étaient frappés de ces similitudes, et on ne peut s'empêcher de considérer qu'elles étaient trop multipliées et trop caractérisées pour être fortuites.

Une des circonstances qui surprirent leplus les Espagnols, c'est que, parmi ces populations idolâtres, la croix était un objet vénéré. Dès le Yucatan, ils en avaient fait la remarque; mais là ce n'était que l'emblème du dieu de la pluie. Sur la côte même du Mexique, la croix se présenta, localement il est vrai, avec un autre caractère. Voici ce qu'on lit

dans le récit du voyage de Grijalva : « A l'île nommée Ulua (aujourd'hui Saint-Jean d'Ulua, citadelle de la Vera-Cruz), ils adorent une croix de marbre blanc sur le haut de laquelle est une couronne d'or. Ils disent que sur cette croix il est mort quelqu'un qui est plus beau et plus resplendissant que le soleil[1]. »

Leurs prières attestaient des sentiments d'une charité touchante, le pardon et l'oubli des injures. « Vis en paix avec tout le monde, disait l'une des oraisons ; supporte les injures avec humilité ; laisse à Dieu qui voit tout le soin de te venger. »

Les règles de la morale privée tendaient à inspirer les meilleures pensées pour le prochain ; on dirait l'émanation de la charité chrétienne. Dans l'exhortation par laquelle se terminait la confession, le prêtre disait au fidèle : « Donne à manger à ceux qui ont faim, des habits à ceux qui sont nus, quelques privations que ce soin doive t'imposer, car la chair des malheureux est ta chair, et ils sont des hommes semblables à toi-même.... »

1. Voyage de Grijalva raconté par le chapelain. (*Collection Ternaux.*)



# VIII

## SACRIFICES HUMAINS.

A en juger par les sentiments que propageait la religion des Aztèques, par les pratiques qu'elle recommandait aux hommes dans leurs rapports mutuels, par les idées morales qui étaient accréditées parmi eux comme règles de la conduite individuelle, c'eût été un peuple bienveillant, et Mexico aurait pu prétendre, avant Philadelphie, au nom chrétien de *ville de l'amour fraternel*. Mais, ô fragilité de notre nature! ô inconsistance du cœur humain! ces sentiments et ces pratiques charitables, cette bienveillance et cette équité, ces ménagements pour les femmes, qu'on regarde avec raison comme la preuve la plus concluante de la douceur des mœurs et de la culture sociale, se combinaient, par une affreuse perversion, avec des sacrifices humains, avec des festins de cannibales. On sacrifiait des hommes en grand nombre sur les autels des dieux, et on dévorait solennellement les corps des victimes ; c'étaient

des banquets du plus grand apparat. Les Mexicains avaient, on l'a vu, un sacrement qu'on pourrait appeler leur eucharistie ; à partir d'une certaine époque, le pain qui y servait fut pétri avec du sang ! L'esprit demeure confondu quand on voit que ces exécrables cérémonies n'étaient point parmi les Mexicains un legs de la barbarie, transmis de génération en génération, et que des fils plus civilisés maintenaient par un stupide respect pour de grossiers ancêtres. C'était en pleine voie de civilisation que l'idée de ces horreurs était venue aux Aztèques. Plus ils avançaient, plus grandissaient leurs arts, et plus ils semblaient se passionner pour ces pratiques féroces. On dirait qu'ils étaient fascinés par un génie infernal, et on conçoit que les Espagnols aient été persuadés qu'ils avaient des communications directes avec Satan.

Citons quelques lignes de M. de Humboldt sur l'origine de ces sacrifices humains[1] :

« Depuis le commencement du quatorzième siècle, les Aztèques vivaient sous la domination du roi de Colhuacan; c'étaient eux qui avaient contribué le plus à la victoire que ce roi avait remportée sur les Xochimilques. La guerre finie, ils voulurent offrir un sacrifice à leur dieu principal, Huitzilopochtli ou Mexitli (dieu de la guerre), dont l'image en bois, placée dans une chaise de roseaux, appelée *siége de dieu*, était portée sur les épaules de quatre prêtres; ils demandèrent à leur maître, le roi de

1. *Vues des Cordillères*, etc., par M. de Humboldt, p. 94.

Colhuacan, de leur donner quelques objets de prix pour rendre le sacrifice plus solennel. Le roi leur envoya un oiseau mort, enveloppé dans une toile de tissu grossier. Pour ajouter la dérision à l'insulte, il leur proposa d'assister lui-même à la fête. Les Aztèques feignirent d'être contents de cette offre; mais ils résolurent en même temps de faire un sacrifice qui inspirât de la terreur à leurs maîtres. Après une longue danse autour de l'idole, ils amenèrent quatre prisonniers xochimilques qu'ils avaient tenus cachés depuis longtemps. Ces malheureux furent immolés, avec les cérémonies observées encore lors de la conquête des Espagnols, sur la plate-forme de la grande pyramide de Tenochtitlan, qui était dédiée à ce même dieu de la guerre Huitzilopochtli. Les Colhues marquèrent une juste horreur pour ce sacrifice humain, le premier qui eût été fait dans leur pays : craignant la férocité de leurs esclaves, les voyant enorgueillis du succès obtenu dans la guerre contre les Xochimilques, ils rendirent la liberté aux Aztèques, en leur enjoignant de quitter le territoire de Colhuacan.

« Le premier sacrifice avait eu des suites heureuses pour le peuple opprimé; bientôt la vengeance donna lieu au second. Après la fondation de Tenochtitlan, un Aztèque parcourt le rivage du lac pour tuer quelque animal qu'il puisse offrir au dieu Mexitli; il rencontre un habitant de Colhuacan appelé Xomimitl. Irrité contre ses anciens maîtres, l'Aztèque attaque le Colhue corps à corps :

Xomimitl vaincu est conduit à la nouvelle ville; il expire sur la pierre fatale placée aux pieds de l'idole.

« Les circonstances du troisième sacrifice sont plus tragiques encore. La paix s'est rétablie en apparence entre les Aztèques et les habitants de Colhuacan. Cependant les prêtres de Mexitli ne peuvent contenir leur haine contre un peuple voisin qui les a fait gémir dans l'esclavage; ils méditent une vengeance atroce. Ils engagent le roi de Colhuacan à leur confier sa fille unique pour être élevée dans le temple de Mexitli, et pour y être, après sa mort, adorée comme la mère de ce dieu protecteur des Aztèques; ils ajoutent que c'est l'idole même qui déclare sa volonté par leur bouche. Le roi crédule accompagne sa fille; il l'introduit dans l'enceinte ténébreuse du temple; là, les prêtres séparent la fille et le père. Un tumulte se fait entendre dans le sanctuaire; le malheureux roi ne distingue pas les gémissements de sa fille expirante : on met un encensoir dans sa main et, quelques moments après, on lui ordonne d'allumer le copal. A la pâle lueur de la flamme qui s'élève, il reconnaît son enfant attachée à un poteau, la poitrine ensanglantée, sans mouvement et sans vie; le désespoir le prive de l'usage de ses sens pour le reste de ses jours. Il ne peut se venger, et les Colhues n'osent pas se mesurer avec un peuple qui se fait craindre par de tels excès de barbarie. La fille immolée est placée parmi les divinités aztèques, sous le nom de *Teteionan*, *mère des dieux*, ou *Tocitzin*, *notre grand'mère*, déesse

qu'il ne faut pas confondre avec Eve, ou *la femme au serpent*, appelée *Tonantzin.* »

Bientôt ils mangèrent solennellement les corps des victimes.

Quels que fussent les incidents à l'occasion desquels les sacrifices humains avaient commencé, il paraît que cet usage abominable se perpétuait chez les Aztèques, tels que les Espagnols les trouvèrent au commencement du seizième siècle, moins par l'effet d'une férocité bestiale que comme la manifestation d'une croyance religieuse. Les Mexicains regardaient le séjour de l'homme ici-bas comme une expiation et une épreuve; ils croyaient que, sur la terre, *tous les êtres gémissent,* pour me servir de l'expression de saint Paul, et ont besoin d'être rachetés. Ils s'étaient fait cette opinion théologique qu'on apaise la Divinité par le sang. Le sang, pensaient-ils, concilie les dieux ou détourne leur colère. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à maintenir et à étendre, comme une cérémonie religieuse, ce qui d'abord n'avait été, selon toute apparence, qu'un sanguinaire avertissement ou une horrible vengeance contre le roi de Colhuacan. Solis, dans *la Conquête du Mexique*, place textuellement cette explication des sacrifices humains dans la bouche d'un cacique vénéré de Tlascala, Magiscatzin (le même que M. Prescott nomme Maxixca). Il raconte que, dans un entretien avec Cortez, ce chef lui dit que ses compatriotes ne pouvaient *se former l'idée d'un véritable sacrifice, à moins qu'un homme ne mourût pour le salut des autres.*

Cette idée religieuse des Mexicains, au sujet de la vertu du sang répandu sur les autels, leur était commune avec toute l'antique civilisation de notre continent. Tous les peuples sans exception, sauvages et civilisés, avant la venue du Christ, ont cherché la rédemption par le sang, parce que le sang, source de la vie, leur a paru l'offrande la plus agréable aux dieux courroucés. Partout et toujours, jusqu'au christianisme, le sang des hommes a coulé pour honorer les dieux, malgré les protestations de la raison et du sentiment humain; mais chez les Romains et les Grecs et chez d'autres peuples de l'antiquité, plus avancés que le reste, la force du sentiment humain et le progrès de la raison avaient fait remplacer, dans la plupart des circonstances, mais non pas dans toutes, le sang de nos semblables par celui des animaux. Pour Moïse, on a remarqué qu'il « n'y a pas une des cérémonies prescrites par ce législateur, pas une purification, même physique, qui n'exige du sang. » Mais ce n'est plus le sang des hommes. Le christianisme même, qui a mis fin à l'effusion du sang sur les autels, s'est conformé à ce que de Maistre appelle la *doctrine de la substitution* ou de la réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables. Les péchés de nos pères et les nôtres y sont lavés par le sang. Pour être relevé de son antique chute, le monde a dû recevoir un bain de sang. Les plus savants docteurs de l'Église l'ont entendu ainsi : « Dans l'immolation du Calvaire, *l'autel était à Jérusalem, mais le sang de la victime*

*baigna l'univers*, » a dit Origène, qui, en cela, n'a pas voulu faire une simple métaphore, mais a entendu énoncer un fait mystérieusement accompli. Cette fois, il est vrai, c'est le sang de Dieu lui-même qui dispense d'une autre *hostie*, et désormais les temples sont purifiés de tout sang terrestre. Il n'est pas superflu de remarquer même que le sacrifice rédempteur n'est pas fait une fois pour toutes, et qu'il se perpétue, car la messe n'est pas une simple commémoration, et le sang du Christ y est offert tous les jours[1].

C'est dans ce sens seulement que de Maistre a pu dire que les sacrifices humains des Mexicains et des autres peuples anciens ou modernes, étrangers au christianisme, avaient leur origine dans la conscience universelle du genre humain, et provenaient d'une vérité tombée à l'état de *putréfaction*.

Il faudrait peut-être chercher là aussi l'explication de l'excessive rigueur du code pénal des Mexicains, car la pensée de retenir les hommes par la terreur n'en serait pas à elle seule une explication suffisante. On peut supposer que le législateur mexicain avait pensé, ainsi que les druides au rapport de César, que le supplice des coupables était fort agréable à la Divinité.

Il faut dire, à la décharge de ces populations, que les sacrifices humains ne furent pas adoptés parmi les différentes nations du Mexique sans beaucoup de résistance. Les autres peuplades eurent d'abord

1. Voir J. de Maistre, *Éclaircissements sur les sacrifices*.

horreur des Aztèques à cause de cette effroyable effusion de sang humain. Plus tard, le grand roi Nezahualcoyotl combattit longtemps chez ses propres sujets le penchant qui leur avait fait adopter ces boucheries, à l'image et à l'instigation des gens de Tenochtitlan, et il espéra les ramener au culte pur des Toltèques. Cependant, comme il ne pouvait avoir d'enfants de l'épouse qu'il avait ravie au vieux seigneur de Tepechpan, les prêtres lui remontrèrent que c'était l'effet de la colère des dieux, indignés de ce que le sang ne fumait plus sur les autels, et à la fin il céda : de nouveau le sang des hommes fut offert aux dieux ; mais le fils qu'il attendait ne vint pas davantage, et il s'écria : « Les idoles de bois et de pierre sont incapables de rien entendre ni de rien sentir. Il n'est pas possible que ce soient là les auteurs du ciel et de la terre, et de l'homme roi de la création. Il y a un Dieu plus puissant, invisible, ignoré, qui est le créateur de toutes choses ; lui seul peut me consoler dans mon affliction et me soutenir dans les cruelles angoisses que j'éprouve. » Il se retira dans ses jardins de Tezcotzingo, y passa quarante jours dans le jeûne et la prière, offrant aux dieux l'encens du copal et faisant brûler sur les autels des herbes aromatiques. Ses vœux furent exaucés. Alors, revenant ouvertement à son antipathie contre les sanglantes superstitions du pays, il érigea le temple dont nous avons parlé, qui était sous la consécration du *Dieu inconnu*, *la cause des causes*, et il interdit les sacrifices humains, défendant même de répandre dans le temple le sang des

animaux. Après sa mort, qui eut lieu vers 1470, un demi-siècle avant la conquête, les temples du royaume de Tezcuco s'ensanglantèrent de nouveau et, par les victimes qu'on y égorgea, rivalisèrent avec ceux des Aztèques.

M. Prescott, qui a peu de goût pour la théologie, a assigné aux sacrifices sanglants des Mexicains des motifs purement *humains*. On s'expose trop à se tromper quand on prétend assigner un mobile unique aux déterminations des sociétés ou des gouvernements, et même à celles des individus. Elles dérivent presque toujours de causes multiples et complexes. Très-vraisemblablement on serait dans l'erreur si l'on considérait ces boucheries, consacrées par la religion, comme l'effet pur et simple d'une appréciation des théologiens aztèques sur la destinée de l'homme et sur ses rapports avec la Divinité. Mais de même on s'abuserait si l'on n'y voulait reconnaître qu'une machination combinée par les chefs politiques et religieux de l'empire aztèque, afin de répandre la crainte au profit de leur autorité. Sans doute, la politique des empereurs et l'esprit de domination des prêtres s'accommodaient de ces fêtes horribles. Tous les pouvoirs de la terre aiment à inspirer la crainte : la crainte crée l'obéissance, qui est dans les nécessités premières des gouvernements comme des sociétés ; ils tendent même à dépasser la proportion dans laquelle le jeu de ce ressort est avantageux, et c'est ainsi que souvent, en place de la crainte voisine du respect, ils vont aux confins de la terreur, s'ils ne les franchissent pas. C'est ce qu'on

voit presque partout en dehors de la civilisation européenne, et ce dont souvent cette civilisation elle-même a offert le spectacle dans son propre sein. Ces exécrables sacrifices, chez les Aztèques, n'étaient donc pas seulement conformes à une croyance religieuse sincère au surplus, tout le fait supposer, chez les princes et prêtres; les uns et les autres en outre les jugeaient utiles au maintien ou à l'affermissement de leur pouvoir; mais la foi religieuse y était pour sa part.

Est-ce l'ambition seulement ou seulement le fanatisme religieux qui inspira l'infâme guet-apens de la Saint-Barthélemy? Ce ne fut ni l'un ni l'autre isolément; ce fut l'un et l'autre. Catherine de Médicis et les personnes qui, sous elle et avec elle, conseillèrent le massacre des huguenots craignaient que ceux-ci, guidés par un chef aussi éminent et aussi respecté que l'amiral de Coligny, ne prissent l'ascendant à la cour du jeune roi. Voilà le motif humain; mais à côté il y avait un autre ressort tout aussi actif et énergique, le fanatisme religieux, le désir d'exterminer l'hérésie, désir qu'on sanctifiait du haut de la chaire et que la cour de Rome ne cessait de représenter comme éminemment agréable à Dieu. Dans l'âme de Catherine de Médicis, il pouvait y avoir plus de politique, de cette politique sans foi ni loi, et jouant avec le meurtre, qui distinguait alors l'école italienne. Chez tels de ses complices il y avait plus de fanatisme religieux. L'attentat fut le produit de ces deux forces, l'effet complexe de ces deux coupables pas-

sions. Une croyance aveugle et impitoyable et une ambition à outrance étaient de même simultanément les mobiles qui faisaient couler le sang humain sur les autels des Aztèques.

Un fait qui surprend au premier abord, c'est que, à mesure que l'empire aztèque s'agrandit et que sa civilisation parut se perfectionner, les sacrifices humains s'y multiplièrent. On pourrait remarquer chez les Romains et chez les chrétiens des contradictions du même genre. Les jeux sanglants du Cirque, les combats de gladiateurs acquirent leur plus grand développement sous les empereurs, alors que les mœurs étaient fort adoucies en comparaison du temps de la république. Pareillement parmi les chrétiens, alors que les barbares étaient de nouveaux convertis, et pendant les siècles qui suivirent immédiatement, la mansuétude de la religion fut plus marquée en général qu'à une époque de civilisation et de raffinement, comme était le seizième siècle. Aux sixième et septième siècles, quoique la doctrine du *Compelle intrare* eût été mise en honneur par saint Augustin et fût devenue par lui une sorte de dogme, le souverain pontife, chef de la hiérarchie, eût réprouvé l'extermination systématique et générale que cependant la papauté recommanda de toutes ses forces et fit pratiquer autant qu'elle le put par les rois et par les parlements contre les vaudois, les albigeois, les luthériens et les calvinistes, six, huit et neuf cents ans plus tard. Et sans remonter aussi loin dans l'histoire, en restant dans l'enceinte étroite des événe-

ments presque contemporains, les exécutions de la Terreur, les boucheries du tribunal révolutionnaire, les horreurs accumulées sous les auspices de monstres tels que Carrier et acceptés par l'opinion publique du moment; Paris, la ville la plus policée du monde, courbée sous la dictature de Fouquier-Tainville; Marat, l'affreux Marat, devenant l'idole d'un public nombreux, et obtenant, après que justice eut été faite de ce monstre par le poignard de Charlotte Corday, les honneurs de l'apothéose, ne sont-ce pas des faits qui ont suivi immédiatement le règne de Louis XV où la société affectait de plus en plus les allures de la bienveillance universelle, et celui de Louis XVI où les idées humanitaires avaient fait explosion et semblaient à la veille d'obtenir un empire incontesté ?

Ainsi, en tous lieux et chez tous les peuples, les événements ont de ces affligeants retours et présentent de ces contradictions tristes et humiliantes qui, j'ai à cœur de le dire, ne renversent pas la théorie du progrès, mais qui portent en soi des avertissements solennels. Il y faut voir, en effet, le rappel de tout ce qu'il y a de faiblesse dans la nature humaine, à côté des magnifiques attributs dont nous aurions lieu de nous enorgueillir. Il faut y reconnaître de terribles leçons qui nous disent que toujours un faux pas peut suivre immédiatement nos démarches les plus heureuses et nos actes les plus beaux. Au lieu de nous livrer à l'ivresse du succès quand nous avons réussi, et à l'admiration de nous-mêmes quand nous avons fait le bien, nous devons

ne jamais cesser de nous observer avec une attention sévère et nos regards doivent constamment être fixés sur la boussole qui montre la voie du devoir, celle du bon et du juste.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait que jamais il n'y eut tant de sacrifices humains que sous le dernier des Montézuma. Ce prince superstitieux, dominé par les prêtres, ou tourmenté par de sinistres pressentiments dont il croyait conjurer la menace à force de sang répandu sur les autels, ne se lassait pas d'augmenter le nombre des victimes. Les compagnons de Cortez eurent la patience ou le courage de compter les crânes disposés en trophées dans les enceintes de quelques-uns des temples; ils en trouvèrent une fois 136 000. L'estimation la plus modérée est qu'à l'arrivée des Espagnols, tous les ans 20 000 personnes étaient immolées. Lors de l'inauguration du grand temple du dieu Huitzilopotchli, à Mexico, en 1486, trente-trois ans avant la conquête, 70 000 victimes, ramassées pendant plusieurs années dans toutes les parties de l'empire, furent égorgées une à une. La boucherie dura plusieurs jours sans relâche; la procession de ces malheureux occupait quatre milles de long.

Les victimes étaient les criminels, les rebelles; quand une ville avait manqué à sa fidélité envers le souverain, on la taxait à un certain nombre de personnes, hommes, femmes et enfants. Mais c'était la guerre qui contribuait le plus à alimenter les sacrifices. Dans un entretien avec Cortez, l'empereur, interrogé par le *Conquistador* sur le motif qu'il pouvait

avoir eu pour ne pas en finir avec les Tlascaltèques qui refusaient de reconnaître sa suzeraineté, répondit qu'en cessant la guerre avec eux, on eût été embarrassé pour se procurer des victimes en nombre suffisant pour honorer les dieux.

Provenant de nations dont les croyances étaient semblables, les victimes subissaient leur sort sans se plaindre. Les populations les regardaient comme des messagers députés vers la Divinité, qui les accueillait favorablement pour avoir souffert en son honneur. Elles les priaient de se charger de leurs réclamations près des dieux, de leur rappeler leurs affaires. Chacun leur confiait ses vœux en leur disant : « Puisque tu vas retrouver mon dieu, fais-lui savoir mes besoins afin qu'il y satisfasse. » On les parait, on leur faisait des présents avant l'immolation. Dans certains cas, il y avait au temple une fête mêlée de danses auxquelles le captif prenait part, et au moment suprême, on lui disait le message le plus important qu'il eût à remplir près des dieux.

Dans les conquêtes des Mexicains, on rencontre, même à côté des réserves faites pour les autels des dieux, de nombreux traits de clémence. Le récit des agrandissements successifs de l'empire aztèque, par Tezozomoc, que M. Ternaux a publié en français, montre que ce n'étaient point des vainqueurs impitoyables. Ils donnaient à leur générosité quelquefois des formes étrangement naïves, comme ont pu le faire souvent les barbares envahisseurs de l'empire romain ou les chefs de bandes du moyen âge. En voici un exemple : il s'agit de la conduite de l'em-

pereur Axayacatl, père de Montézuma, après l'assaut de la ville de Tlatelolco, envers les vieillards, les femmes et les enfants. Les guerriers de Tlatelolco avaient affecté, pendant le siége, beaucoup d'arrogance.

« Axayacatl et les principaux chefs mexicains, dit Tezozomoc, allèrent alors chercher les vieillards, les femmes et les enfants qui s'étaient cachés au milieu des roseaux, et dont une partie s'était enfoncés dans les marécages jusqu'à la ceinture, quelques-uns même jusqu'au menton, et leur dirent : « Femmes, avant de sortir de l'eau, il faut, pour « nous montrer votre respect, que vous imitiez le « cri des dindons et des autres oiseaux du lac. » Les vieilles femmes se mirent alors à crier comme des dindons, et les jeunes comme les oiseaux que l'on appelle cuachil ou yacatzintli, de sorte qu'elles firent un tel bruit que l'on eût dit que le marais était réellement rempli d'oiseaux. Axayacatl leur permit ensuite de sortir du lac, et les remit en liberté. »

Voici un autre exemple des ménagements qu'ils observaient envers les vaincus, et des chances de salut qu'ils offraient aux plus braves des prisonniers :

« Il existait au milieu de toutes les places de la ville des constructions circulaires en chaux et en pierres de taille, de la hauteur de huit pieds environ. On y montait par des gradins ; au sommet était une plate-forme ronde comme un disque, et au milieu une pierre ronde scellée, ayant un trou au

centre. Après certains cérémonies, le chef prisonnier montait sur cette plate-forme; on l'attachait par les pieds à la pierre du milieu, au moyen d'une petite corde; on lui donnait une épée, une rondache, et celui qui l'avait pris venait le combattre; s'il était de nouveau vainqueur, on le regardait comme un homme d'une bravoure à toute épreuve, et il recevait un signe en témoignage de la vaillance qu'il avait montrée. Si le prisonnier remportait la victoire sur son adversaire et sur six autres combattants, de sorte qu'il restât vainqueur de sept en tout, il était délivré, et on lui rendait tout ce qu'il avait perdu pendant la guerre. Il arriva un jour que le souverain d'un État nommé *Huccicingua* (Huexotzingo), combattant avec celui d'une autre ville nommée Tula, le chef de Tula s'avança tellement au milieu des ennemis, que les siens ne purent le rejoindre. Il fit des prouesses admirables; mais les ennemis le chargèrent avec tant de vigueur, qu'ils le prirent et le conduisirent chez eux. Ils célébrèrent leur fête accoutumée, le placèrent sur la plate-forme, et sept hommes combattirent contre lui. Tous succombèrent l'un après l'autre, quoique le captif fût attaché suivant l'usage. Les habitants de Huexotzingo, ayant vu ce qui s'était passé, pensèrent que, s'ils le mettaient en liberté, cet homme, étant si brave, n'aurait point de repos jusqu'à ce qu'il les eût tous détruits. Ils prirent donc la résolution de le tuer. Cette action leur attira le mépris de toute la contrée; ils furent regardés comme des gens sans loyauté et des traîtres pour avoir violé,

dans la personne de ce seigneur, l'usage établi en faveur de tous les chefs[1]. »

A côté de ces sacrifices atroces, on trouve, dans la religion même des Mexicains, des traits qui annoncent un sentiment profond d'humanité. Le lecteur peut se rappeler ce qui a été dit plus haut de leur conception de la vie future. Avec cette notion élevée, purifiée, de l'autre vie, ces immolations, exécutées sur la plus grande échelle au nom de la religion, font un contraste épouvantable. Le bûcher cache au moins la victime dans des flots de fumée. Ici l'offrande était une effusion de sang; le sang était répandu, étalé, on en faisait parade à la face du soleil, sous les regards attentifs d'une foule immense. Conduite par les prêtres processionnellement, à pas lents, au son de la musique et des chants du rituel, la victime gravissait une pyramide qui formait la base du temple, et dont on faisait le tour à chacune des trois ou quatre terrasses qui la partageaient en étages. La pierre du sacrifice était tout en haut, en plein air, entre les deux autels où brûlait nuit et jour le feu sacré, devant le sanctuaire, en forme de tour élancée, qui recélait l'image du dieu. Le peuple, assemblé au loin, contemplait dans un profond silence, sans en perdre aucun détail, cette scène terrible. La victime enfin, après des prières, était étendue sur la pierre fatale. Le sacrificateur, quittant la robe noire flottante dont il était ordinai-

1. Collection Ternaux-Compans, *Relation d'un gentilhomme à la suite de Cortez*, p. 61 du volume intitulé : *Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique.*

rement vêtu, pour un manteau rouge plus approprié à sa suprême fonction, s'approchait armé du couteau d'*itzli*, lui ouvrait la poitrine, en retirait le cœur fumant, barbouillait de sang les images des dieux, versait le sang autour de lui, ou en faisait, avec de la farine de maïs, une horrible pâtée. Voilà ce qui s'alliait pourtant avec la passion des fleurs et avec les idées les plus pures! voilà ce dont on venait repaître ses yeux cinquante fois par an, après s'être, la veille ou le matin, balancé dans une atmosphère embaumée, au milieu d'une végétation riante, sur les eaux du lac, à bord des chinampas!

Diverses circonstances redoublent la stupeur que causent de telles pratiques de la part de ces peuples, et forcent à admettre qu'elles devaient procéder, sans préjudice d'autres mobiles, de la doctrine de l'expiation interprétée par l'effroi : la peur est féroce mille fois plus que le courage. A côté de ces cérémonies de sang, le culte des Aztèques en présentait d'autres d'une candide innocence; on eût dit le doux et tendre Abel honorant le Très-Haut. C'étaient des processions entrecoupées de chants et de danses où les jeunes gens des deux sexes rivalisaient de parure et de beauté, et déployaient une agilité extraordinaire[1]. Des jeunes filles et des enfants, la tête ceinte de guirlandes de fleurs, la joie et la reconnaissance sur le visage, portaient pieusement des offrandes de fruits, prémices de la saison, et d'énormes épis de

1. Les Aztèques avaient une grande dextérité pour toutes sortes de tours d'adresse. On en amena à la cour de Castille, où ils firent le ravissement des Espagnols.

maïs, qu'on déposait, en brûlant des parfums, devant les images des dieux. Si des victimes étaient immolées alors, c'étaient des oiseaux, particulièrement des cailles. Tel était le caractère du culte des Toltèques, sur la civilisation desquels les Aztèques étaient venus greffer la leur. Quelques cérémonies des Toltèques étaient ainsi demeurées intactes, sans que la main violente de leurs successeurs y mît son empreinte; elles restaient comme une protestation des meilleurs instincts de la nature humaine contre celles qui étaient sorties de l'imagination des Aztèques.

Ces inventions d'un mysticisme affreux étaient arrangées avec beaucoup de pompe et d'art. Chacun de ces sacrifices sanglants formait un drame qui représentait quelqu'une des aventures du dieu auquel il était consacré, et d'où ressortait une moralité. Dans le nombre on pourrait signaler des solennités dont à coup sûr le spectacle révolterait les hommes de notre siècle, à cause de la tragédie qui les terminait, mais dont il est impossible de lire la description sans en admirer la majesté, le sens profond et, je ne puis trouver d'autre expression, l'élégance. Telle était celle du *feu nouveau;* telle, mieux encore, la fête du dieu Tezcatlipoca, générateur de l'univers, âme du monde.

D'après la cosmogonie des Aztèques, le monde avait éprouvé quatre catastrophes où tout avait péri. Ils en attendaient une cinquième au terme d'un de leurs cycles de cinquante-deux ans, où tout devait de même disparaître, jusqu'au soleil qui devait être

effacé des cieux. A l'achèvement du cycle qui, de même que la fin de l'année, concordait à peu près avec le solstice d'hiver, ils célébraient une fête commémorative de la fin et du renouvellement qu'avait quatre fois subis le monde, et destinée à conjurer le cinquième cataclysme dont le genre humain, la terre et les astres eux-mêmes, sans excepter celui qui sert de foyer à l'univers, étaient menacés par un cruel arrêt des dieux. A cette fin, les cinq jours par lesquels se fermait l'année étaient consacrés à des manifestations de désespoir. On détruisait les petites images des dieux, qui ornaient les maisons et les protégeaient, comme les dieux lares des anciens. On laissait mourir les feux sacrés qui brillaient sur la pyramide de chaque *teocalli* (temple); on cessait d'allumer le foyer domestique ; on brisait ses meubles, on déchirait ses vêtements. Tout prenait l'aspect de la désolation pour la venue des mauvais génies qui projetaient de descendre sur la terre.

Le soir du cinquième jour, les prêtres, emportant les ornements de leurs dieux, s'en allaient en procession jusqu'à une montagne éloignée de deux lieues, menant avec eux la plus noble victime qu'ils pussent trouver parmi les captifs. Sur le sommet, on attendait en silence le moment où la constellation des Pléiades, qui jouait un rôle dans la cosmogonie des Aztèques, s'approchait du zénith ; c'est à cet instant qu'on sacrifiait la victime. On enflammait, par frottement, des bois placés sur sa poitrine béante ; c'était le *feu nouveau* dont aussitôt on communiquait la flamme à un bûcher

funèbre sur lequel la victime était consumée. Dès que le bûcher embrasé flamboyait au loin, des cris d'allégresse s'élevaient vers le ciel, des collines du voisinage, des sommets des temples, des terrasses des maisons, où toute la nation réunie, debout, les regards tournés dans la direction de la montagne, attendait avec anxiété l'apparition de ce signal de salut. Du bûcher sacré, des courriers partaient à toute vitesse, tenant des torches ardentes pour distribuer le feu nouveau qui, sur leurs pas, aussitôt éclatait de toutes parts sur les autels et dans les maisons. Peu d'heures après, le soleil se levant sur l'horizon annonçait aux hommes que les dieux les prenaient en pitié, et que, pour la durée d'un cycle encore, le genre humain était à l'abri de la destruction ; mais, pour se racheter pendant le cycle d'après, il fallait que les peuples, durant les cinquante-deux ans qui leur étaient accordés, demeurassent fidèles à la loi venue des dieux. Les jours intercalaires qui suivaient, au nombre de douze ou treize, étaient consacrés à des fêtes. On réparait les maisons, on remontait les ménages en ustensiles, on se faisait de nouveaux vêtements, et on rendait grâces au ciel.

La fête du dieu Tezcatlipoca était d'un différent caractère. La mythologie aztèque le figurait sous les traits d'un homme à l'éternelle jeunesse, d'une beauté accomplie. Une année d'avance, on choisissait parmi les captifs celui qui était le plus beau, en prenant garde qu'il n'eût aucune tache sur le corps. De ce jour, le dieu était personnifié en lui, et des

prêtres attachés à sa personne s'appliquaient à le façonner, afin qu'il eût une tenue pleine de dignité et de grâce. On l'habillait avec élégance et splendeur. Il vivait au milieu des fleurs, et les parfums les plus exquis brûlaient à son approche. Lorsqu'il sortait, il avait à son service des pages ornés avec une royale magnificence. Il allait et venait en toute liberté, s'arrêtant dans les rues ou sur les places publiques pour jouer, d'un instrument qu'il portait, quelque mélodie qui lui plaisait, et alors la foule se prosternait devant lui comme devant le Grand Esprit de qui tous les êtres tiennent le souffle vital. Il menait cette existence de faste et d'enivrement jusqu'à ce qu'on ne fût plus qu'à un mois du jour fatal. A ce moment, on lui amenait quatre vierges d'une rare beauté, qui, une fois à lui, n'étaient plus désignées que par les noms des quatre principales déesses. Il passait ainsi son dernier mois dans la volupté, menant avec lui ses célestes épouses dans de somptueux banquets chez les premiers personnages de l'État, qui se disputaient l'honneur de l'avoir et de lui rendre les hommages dus au dieu lui-même.

Cependant le jour du sacrifice arrivait; l'appareil des délices s'évanouissait subitement autour de lui. Il disait adieu à ses belles compagnes, et une des barques d'apparat de l'empereur le conduisait sur la rive du lac, à une lieue de la ville, au pied de la pyramide consacrée au dieu dont il avait été l'image. La population de la capitale et des environs était rangée tout autour. Il gravissait lentement en tournant, selon l'usage, les étages du teocalli, et faisait

des stations à chacune desquelles il se dépouillait de quelqu'un de ses brillants insignes, jetait quelques-unes des fleurs dont sa personne était ornée, ou brisait l'un des instruments sur lesquels il avait fait entendre ses accords. Au sommet de la pyramide, il était reçu par six prêtres, tous, un seul excepté, vêtus de noir, avec leurs longs cheveux épars. Le sacrifice se consommait, et le cœur de la victime, présenté d'abord au soleil, était mis aux pieds de la statue du dieu. Puis les prêtres, s'adressant à la foule, tiraient de ce mythe ensanglanté de solennels enseignements, disant que c'était l'emblème de la destinée de l'homme, auquel tout semble sourire au début de la vie, et qui souvent termine sa carrière dans le deuil ou par un désastre, et répétant à leur auditoire cet adage consacré en tout lieu par la sagesse des nations, et cependant toujours prompt à s'effacer de la mémoire des hommes, que la prospérité la plus éclatante touche souvent à la plus sombre adversité.

## IX

### DES PRÊTRES DE CES PEUPLES.

Après ces détails sur les sacrifices humains, on comprend mieux la position des prêtres dans la société mexicaine, et de quelle autorité ils jouissaient. Lorsque les dieux réclament de pareils honneurs, on conçoit combien leurs ministres, organes de leurs volontés et intermédiaires entre le ciel et la terre, doivent être craints et obéis.

Le clergé mexicain formait dans l'État un ordre nombreux, riche, puissant; nombreux à ce degré, que le grand temple de Mexico, qui réunissait, il est vrai, le culte de plusieurs dieux, et où Cortez trouva quarante sanctuaires, comptait cinq mille prêtres. A chaque temple était attachée une certaine quantité de terres pour la subsistance des prêtres et pour le maintien du culte, où l'on déployait beaucoup de pompe. Il faisait exploiter ses terres par des tenanciers qu'il traitait avec la même libéralité qu'on voyait en France et en Espagne, partout en

Europe, au temps, peu éloigné encore, où les ordres monastiques étaient propriétaires. Peu à peu une grande partie du sol mexicain était passée entre les mains des prêtres ; la dévotion des princes, ou leur politique, les poussait à favoriser ainsi l'agrandissement des domaines du clergé. Sous le dernier Montézuma, la richesse territoriale du corps sacerdotal était devenue immense. Les dons des fidèles ajoutaient encore à son opulence par l'offrande de fruits de la terre et de productions de toute sorte. Le clergé mexicain était cependant sobre pour lui-même; les prêtres vivaient retirés autour des temples, priant régulièrement à plusieurs heures du jour, pratiquant souvent le jeûne, se flagellant rudement et se déchirant la peau avec des pointes d'aloès. S'ils se mêlaient au monde, c'était, non pour en partager les plaisirs, mais pour y assurer leur influence. Au sujet du célibat des prêtres, les témoignages se contredisent. Cortez dit expressément : « Les prêtres ne se marient point et n'ont aucun rapport avec les femmes. » Et, en effet, il semble que les hommes qui imposaient à la société des expiations aussi cruelles dussent subir eux-mêmes une loi de sacrifice. Cependant M. Prescott adopte l'opinion contraire. Ne peut-on croire qu'une partie du clergé seulement était astreinte à cette règle? C'est ce que dit Pierre de Gand, et ainsi s'expliquerait la contradiction apparente. Avec l'excédant de leurs revenus, les prêtres faisaient des charités qui rappellent les distributions à la porte des couvents espagnols. Néanmoins, il ne

paraît pas que, comme les moines de la Péninsule, ils eussent du penchant à encourager ou même à tolérer la fainéantise. L'obligation du travail apparaît au fond de tous les préceptes de la religion aztèque.

Ils s'étaient attribué le monopole de l'éducation, et en conséquence ils prenaient dans les temples, auprès d'eux, les jeunes gens des deux sexes des classes nobles et des classes moyennes, les prêtresses élevant les jeunes filles, et les prêtres les garçons. Ils retenaient les enfants des chefs jusqu'au jour où on les mariait, comme des néophytes dévoués, et leur laissaient croître la chevelure pour ne la couper qu'alors. L'enseignement avait plusieurs degrés, et dans le cadre de l'éducation tout avait un sens ou un but religieux. Le délassement des filles était de tresser de leurs mains des ornements pour les autels et les sanctuaires ; les garçons entretenaient les feux sacrés, chantaient aux cérémonies comme nos enfants de chœur, avaient soin des fleurs qui ornaient les temples et renouvelaient les guirlandes dont étaient entourées les statues des dieux. On les initiait aux secrets de la science ; on leur apprenait la lecture et l'écriture des hiéroglyphes. Dans des écoles supérieures, on leur faisait pratiquer l'astronomie et l'astrologie, et on les familiarisait avec les principes de l'art du gouvernement. La tenue des écoles était extrêmement sévère : le mensonge en était proscrit avec une rigueur particulière, et si un enfant persistait à s'y adonner, pour qu'il servît d'exemple, on lui fendait

la lèvre. Dans tout ce qui touchait aux mœurs, on y déployait une grande austérité.

Après avoir pétri à leur gré l'esprit et le cœur des jeunes gens, les prêtres mexicains les plaçaient et les poussaient dans la société. C'était une garantie pour leur domination.

L'ordre sacerdotal était gouverné par deux grands prêtres, qui étaient élus, dans le sein même du clergé, par le prince assisté des principaux chefs. Cette dignité se conférait à la capacité, quelle que fût la naissance. Après le souverain, les deux grands prêtres avaient la préséance sur tout le monde dans l'État, et rien d'important ne se décidait sans qu'ils fussent consultés.



# X

## DE L'ORIGINE DE LA CIVILISATION MEXICAINE.

Cette description, rapide et fort incomplète, est certainement favorable à la civilisation des peuples que les conquérants espagnols trouvèrent au Mexique. Elle doit rencontrer de l'incrédulité, et l'objection qu'on y fera surtout, c'est que les naturels, qui sont si nombreux encore au Mexique et qui y forment encore le principal fonds de la population, ne ressemblent guère au portrait que je viens de tracer de leurs aïeux, portrait que, au surplus, vingt écrivains autorisés ont tracé avant moi, car ici je ne suis qu'un humble copiste. Portrait de fantaisie, dira-t-on : voyez les descendants de ces peuples prétendus tant civilisés ! A cela, M. Prescott me semble avoir répondu victorieusement par les réflexions suivantes, que je reproduis ici, d'après la traduction de M. Amédée Pichot, qui a rendu heureusement et mot à mot les paroles de son original :

« Les personnes qui connaissent les Mexicains d'aujourd'hui concevront difficilement que la nation ait jamais été capable d'imaginer l'organisation éclairée que nous venons d'exposer; mais il ne faut pas oublier que dans les Mexicains de nos jours nous ne voyons plus qu'une race conquise, aussi différente de ses ancêtres que les modernes Égyptiens de ceux qui construisirent, — je ne dirai pas les lourdes Pyramides, — mais les temples et les palais dont les magnifiques ruines jonchent les bords du Nil, à Luxor et à Karnac. La différence est moins grande entre les Mexicains actuels et leurs ancêtres qu'entre l'ancien Grec et ses descendants abâtardis, errant au milieu des chefs-d'œuvre de l'art qu'ils ont à peine la capacité de comprendre. Et pourtant ils respirent le même air, ils jouissent du même soleil, ils contemplent les mêmes sites que les Grecs qui tombaient à Marathon ou triomphaient dans les jeux Olympiques. Le même sang coule dans leurs veines, mais des siècles de tyrannie ont passé sur eux; ils appartiennent à une race conquise.

« L'Indien d'Amérique a quelque chose de craintif et de recueilli dans sa nature; il se replie instinctivement sous le rude toucher d'une main étrangère; lors même que cette influence extérieure se présente sous la forme de la civilisation, il semble s'affaisser et s'éteindre sous elle. C'est ce qui est arrivé pour les Mexicains. Sous la domination espagnole, leur nombre s'est éclairci en silence; leur énergie, comme peuple, a été brisée; ils ne fou-

lent plus leurs montagnes avec la fière indépendance de leurs ancêtres. Dans leur démarche languissante, dans leur physionomie douce et mélancolique, on lit les tristes caractères d'une race conquise. La cause de l'humanité y a gagné sans doute. Ils vivent sous un meilleur système de lois ; ils jouissent d'une plus grande sécurité, d'une foi plus pure. Mais tout cela est en vain. Leur civilisation avait l'énergique caractère des solitudes du nouveau monde. Les farouches vertus des Aztèques étaient le fonds de leur être, et ils ont refusé de se soumettre à la culture européenne, de se laisser greffer sur une tige étrangère. L'extérieur de l'Indien, son teint, ses traits sont encore les mêmes, mais le caractère moral de la nation, tout ce qui constituait l'originalité de la race, est à jamais effacé[1]. »

Nous pouvons maintenant nous poser une question, celle de savoir d'où dérivait la civilisation de ces peuples. Il est difficile d'y répondre avec quelque certitude. A la fin du douzième siècle, plusieurs peuplades de la même famille étaient venues du nord se fixer dans la belle vallée de Mexico, désignée aujourd'hui encore, avec beaucoup d'extension, par son nom antique d'Anahuac : c'étaient les Chichimèques, race barbare, et ensuite les Nahuatlèques en plusieurs tribus distinctes, parmi lesquelles on distinguait les Acolhues ou gens de Tezcuco, les Mexicains proprement dits ou Aztèques,

1. *Conquête du Mexique*, par M. Prescott, traduction de M. Amédée Pichot, t. I, p. 40.

les gens de Tlascala ou du moins une partie d'entre eux[1], ceux de Chalco et de Xochimilco, et les Tépanèques. La mystérieuse région qui leur avait servi de point de départ était désignée chez les Aztèques par le nom d'Aztlan. Ce devait être bien loin au nord-ouest de Mexico. Le pèlerinage avait été long et périlleux, signalé par beaucoup de vicissitudes. Il avait été interrompu par plusieurs stations, dont une est probablement indiquée par les ruines nommées *Casas Grandes*, éparses sur les bords du Rio Gila. Mais ils ne s'arrêtèrent définitivement que lorsqu'ils eurent rencontré le signe annoncé par l'oracle, un aigle perché sur un nopal sortant d'un rocher isolé au milieu des eaux, et tenant un serpent à son bec[2]. A cette place ils fondèrent leur ville de Tenochtitlan, devenue depuis, sous le nom de Mexico, l'une des plus belles de l'univers. On assure que dans les environs de la baie de Noutka, qui est, comme on sait, sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord, et dans tout l'espace compris entre les 50e et 60e degrés de latitude, des tribus subsistent encore, dont l'idiome en plusieurs dialectes a de remarquables rapports avec la langue mexicaine.

Les peuplades apparues sur le plateau mexicain vers la fin du douzième siècle y avaient trouvé des nations possédant les attributs de la civilisa-

1. Il y a lieu de croire que la population de Tlascala comptait beaucoup de Chichimèques.

2. Ce sont aujourd'hui les armes nationales du Mexique indépendant.

tion. C'étaient les héritiers, plutôt que la descendance directe des Toltèques, peuple remarquable dont nous avons dit un mot plus haut.

On peut penser que l'Asie, mère commune de toutes les civilisations de l'ancien monde, avait contribué pour une part à fournir les éléments de la société mexicaine, ou du moins apporté un contingent aux idées religieuses et aux sciences des nations d'Anahuac. Des traditions, qui, par plusieurs côtés, ainsi qu'on l'a vu, se rapprochent de nos croyances bibliques, et qu'on retrouve, avec peu de modifications quelquefois, dans les religions de l'Asie, sembleraient leur être arrivées de là. Le fait est que la communication de l'Asie à l'Amérique, par le nord-ouest de celle-ci, est très-facile. Le détroit de Behring, qui sépare les deux continents vers le 66e degré de latitude, n'a que *cent kilomètres* de large, et encore au milieu du canal trouve-t-on quelques îles qui peuvent servir de station intermédiaire[1]. Sans remonter tout à fait à ces latitudes septentrionales, où l'Asie n'a jamais offert que des régions glacées et des tribus complétement barbares, il est aisé de passer en canot, du Kamtchatka ou même du Japon par les îles Kouriles, aux rivages américains, en allant d'île en île dans l'archipel allongé des Aleutiennes, de manière à ne jamais rester plus de quarante-huit

1. Quelquefois, selon M. de Humboldt, les Tchouktches d'Asie, malgré leur haine invétérée contre les Esquimaux du golfe de Kotzebue, passent par là aux côtes américaines. Ainsi, ces sauvages auront été, de tous les enfants de l'ancien continent, les premiers, selon toute apparence, à visiter le nouveau; mais ils y allèrent sans rien voir, rien apprendre ni rien apporter.

heures en une fois sur l'Océan. On peut encore remarquer qu'une chaîne d'îles d'une immense longueur s'étend, sans interruption considérable, des parages de la Chine, sinon de beaucoup plus loin, jusques à l'Amérique, car les Aleutiennes se développent du Kamtchatka au nouveau continent, et de la Chine au Kamtchatka on trouve Formose, ensuite le chapelet des îles Liéou-Khieou, puis le groupe du Japon, et enfin les Kouriles. Alors que le Céleste Empire, ayant plus de séve qu'aujourd'hui, éprouvait le besoin de s'épandre, tandis que, depuis, toute sa prétention aurait été de se refermer sur lui-même, l'esprit de commerce et la propagande religieuse ont poussé les hommes à suivre cette immense chaussée de plus de 5000 kilomètres de long, tantôt sous-marine, tantôt apparaissant en archipels allongés au-dessus de la surface des eaux, qui relie les plus belles régions de l'Asie au nouveau monde. Deux cents ans avant notre ère, les annales chinoises mentionnent l'expédition mystique de Thsin-Chi-Houang-Ti, qui parcourut ces mers orientales « pour chercher un remède qui procure l'immortalité de l'âme. » Ces nations commerçantes, alors voyageuses, ont possédé anciennement la boussole pour se guider. On est donc fondé à conjecturer — sauf à contrôler, s'il se peut, cette opinion par le témoignage de l'histoire et par celui de l'archéologie, ou même de la physiologie, à défaut de tout le reste — que quelques-uns de leurs voyageurs au moins avaient pénétré dans le nouveau continent. Pour des peuples aussi

civilisés et aussi puissants que ceux de la Chine, du Japon et de l'Inde, qu'était-ce en effet que le voyage d'Amérique, en comparaison des pérégrinations que des sauvages ont pu accomplir dans le même Grand océan, sur des distances de plus de 2000 kilomètres, de Taïti, par exemple, à la Nouvelle-Zélande, ainsi que c'est constaté par l'analogie des idiomes et des coutumes?

Les rapports anatomiques entre les Asiatiques de l'Orient le plus reculé et les indigènes de l'Amérique sont si nombreux, que M. de Humboldt a pu s'exprimer en ces termes : « On ne peut se refuser à admettre que l'espèce humaine n'offre pas de races plus voisines que celles des Américains, des Mongols, des Mandchoux et des Malais. » Cependant cet argument est loin de suffire à établir que les habitants de l'Amérique soient venus de l'Asie. La science ne contredit point la tradition biblique de l'unité de l'espèce humaine, et du moment que l'on croit à cette unité, il est tout simple d'admettre que la proximité des lieux, proximité extrême ici, on vient de le voir, entraîne celle de la conformation des hommes, comme elle a causé celle des plantes qu'offrent les deux continents lorsqu'ils s'avoisinent, soit par le Groënland, soit par le Kamtchatka.

Ce que nous avons rapporté des croyances et des traditions religieuses des anciens Mexicains offre, avec la cosmogonie ou la théologie des peuples de l'ancien continent, des analogies qui sont trop nombreuses pour que la coïncidence puisse être

considérée comme absolument fortuite. Rien qu'en présence de pareils faits, se refuser à admettre que des communications aient existé entre l'un des continents et l'autre, et que la civilisation des anciens Mexicains en ait reçu et conservé l'empreinte, nous semble impossible, à moins du scepticisme le plus absolu, ou à moins qu'on n'ait voué un culte obstiné à *Sa Majesté le hasard*, ainsi que le disait Frédéric le Grand.

L'ensemble des analogies, joint aux facilités que la nature donne pour le passage, porte à penser que la communication avec l'Asie a eu plus de part que les relations avec l'Europe au développement de la civilisation mexicaine. Humboldt considère que les cycles de la cosmogonie aztèque présentent à cet égard les éléments d'une démonstration positive; mais il cite d'autres similitudes tellement frappantes, qu'elles doivent déterminer la conviction chez les esprits les plus rebelles; j'en cite un exemple, le plus remarquable de tous :

Les Aztèques distinguaient dans leur calendrier les jours successifs par douze signes représentant certains animaux. Les peuples d'origine mongole désignent de même par des figures d'animaux les douze signes du zodiaque. Sur les douze bêtes adoptées par les Orientaux, quatre existent au Mexique[1]; on les retrouvait dans le calendrier mexicain. Trois autres qu'offre l'Asie manquaient à l'Anahuac, mais y avaient, sinon des similaires, du

1. Le lièvre, le serpent, le singe, le chien.

moins des analogues plus ou moins voisins[1] par lesquels les Mexicains les avaient remplacées. Les cinq autres signes mongols[2] n'ayant ni semblables ni analogues au Mexique, on y avait substitué des animaux tout différents. Et ici il ne faut pas perdre de vue que si les signes mongols servaient de préférence à indiquer les années successives des séries composant leurs cycles, on les employait aussi pour représenter les mois et les jours, et même les heures. Enfin, les signes du calendrier aztèque, de même que ceux des Mongols, avaient un usage astrologique, car les Mexicains se livraient avec ardeur à l'astrologie.

Le calendrier lunaire des Hindous, formé de signes plus arbitraires encore, offre une correspondance curieuse avec le calendrier des Aztèques[3].

Voilà, si je ne me trompe, des raisons probantes à l'appui de l'opinion d'après laquelle le Mexique n'était pas sans avoir eu quelques rapports avec les hommes civilisés de l'Asie; mais aussi bien il serait téméraire de considérer la civilisation mexicaine comme une branche sortie du tronc asiatique. En Europe, nous trouvons dans nos institutions et nous portons sur nos personnes la preuve

1. Chez les Mongols ce sont : le léopard, le crocodile, la poule, remplacés sur le calendrier mexicain par l'*ocelotl* (quadrupède féroce semblable au jaguar, mais plus petit), le lézard, l'aigle.

2. La souris, le bœuf, le cheval, le mouton, le porc.

3. Je renvoie sur ce point, et sur l'ensemble des rapports qu'offrait la civilisation mexicaine avec les civilisations de l'Asie, à l'ouvrage de M. de Humboldt intitulé : *Vues des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique.*

de la filiation grecque et romaine. Sans recourir à la philologie, à la technologie et à l'étude des religions et des mœurs, l'histoire la plus authentique nous interdirait le doute sur ce point. Nous dérivons des Romains et des Grecs par voie de colonisation ou de conquête, et avec un peu d'effort on trouve directement chez nous les signes certains d'une origine plus ancienne encore, qui fait descendre notre civilisation de celle de l'Égypte et de la civilisation arienne. Entre l'Asie et le Mexique point de liens aussi directs, aussi multipliés, aussi intimes. La descendance se reconnaît à de frappantes similitudes dans la vie usuelle : or les Mexicains n'avaient de l'Asie ni ses animaux utiles, le cheval, le bœuf, le mouton, le chameau, ni son ver à soie, ni ses grains alimentaires. L'Asie vit de riz; ils se nourrissaient de maïs. Les Mexicains ignoraient le fer, qui était connu en Asie quinze siècles avant l'ère chrétienne. Leur écriture et leur numération ne ressemblaient point à celles des Asiatiques ; on n'a découvert rien de commun entre leur langue et les idiomes de l'Asie. Si pourtant le Mexique eût été colonisé par les Asiatiques, par tous ces côtés il en eût gardé la marque. Les Chinois et les Japonais ont des annales régulièrement tenues, et, malgré ce que de Guignes a pu dire, rien n'y rappelle la découverte d'un continent, rien n'y indique des échanges avec une contrée située comme l'Amérique. De même, aucun souvenir de la Chine et de l'Inde ne subsistait au Mexique. Ainsi les Mexicains n'étaient, par rapport à l'Asie, ni des

enfants, ni des colons, ni des initiés. Les communications entre l'Anahuac et le revers oriental de l'ancien continent se réduisaient probablement au contact de quelques Asiatiques isolés, égarés de leur chemin, desquels les Mexicains avaient tiré quelques notions de science et d'astrologie, quelques traditions cosmogoniques, et qui n'étaient pas retournés chez eux pour raconter à leurs compatriotes qu'ils avaient découvert un nouveau monde d'un admirable climat, afin de les y attirer. Ce que les Toltèques et les Aztèques avaient reçu des grands peuples de l'Asie avait pu contribuer à leur avancement et à leur organisation même; mais ce n'est pas ce qui les avait constitués en corps de nation civilisée.

Quelques-unes des traditions américaines donneraient même à croire que l'autre revers de l'ancien continent, celui qui est opposé à la Chine, l'Europe en un mot, aurait fourni quelques-uns des éléments de la civilisation mexicaine et même de celle des Américains en général. Chez les peuples régulièrement constitués que les Espagnols ont rencontrés dans le nouveau monde, sur les trois plateaux du Mexique, de Cundinamarca et du Pérou, la tradition représente en effet les initiateurs comme arrivant de l'orient, et non pas de l'occident. Quetzalcoatl au Mexique, Bochica dans le pays de Cundinamarca, et au Pérou Manco-Capac viennent de par delà les monts ou même d'au delà des mers, du côté où le soleil se lève, et les descriptions qu'on donne de leurs personnes se rapportent à notre race

caucasienne mieux qu'à toute autre. Quetzalcoatl en particulier offre au plus haut degré ce caractère. Son origine européenne serait attestée en outre par la direction qu'il prend lorsqu'il quitte le Mexique. Il choisit, on l'a vu, celle de l'Europe. Or il est peu douteux qu'il n'ait voulu alors retourner au pays d'où il était venu.

Ce qui rend difficile le partage à faire entre l'influence de l'Asie et celle de l'Europe sur l'ancien Mexique, c'est que ces parties du monde offrent l'une avec l'autre des rapprochements incontestables. M. Prescott fait remarquer que, dans certains usages des Aztèques, comme leurs cérémonies funèbres, on trouve des ressemblances à la fois avec les usages des catholiques, avec ceux des musulmans, des Tartares, et de l'antiquité romaine ou grecque. L'observation est parfaitement fondée; mais ce qui s'ensuit le moins, c'est qu'il faille éliminer l'une et l'autre, l'Asie et l'Europe, des origines de l'ancienne civilisation mexicaine. Les chrétiens et les musulmans, les peuples tartares d'un côté, Rome et la Grèce de l'autre, ont dans leur civilisation des points de départ qui leur sont communs dans une certaine mesure; ils ont puisé à une source commune. L'action que l'Europe et l'Asie ont pu exercer sur le nouveau monde a pu concourir ainsi à lui imprimer un même cachet, et si les similitudes croisées auxquelles se rapporte l'observation de M. Prescott peuvent susciter un doute, ce n'est pas au sujet de l'existence même des rapports du Mexique avec les deux extrémités du vieux continent; ce serait

uniquement sur la question de savoir quelle est la portion de l'ancien monde qui a le plus marqué le Mexique de son empreinte.

Le plus sûr ou le moins incertain est de considérer la civilisation mexicaine comme autochthone dans sa constitution générale. Les races rouges avaient trouvé chez elles-mêmes les principaux matériaux de leur édifice religieux, social et politique. Des êtres supérieurs en avaient tiré les éléments du fond de leur génie, ou les avaient reçus par l'effet d'une de ces illuminations révélatrices auxquelles il faut recourir comme à la cause suprême, lorsqu'on essaye de remonter à l'origine des sociétés. Que si, parmi les analogies qu'on a invoquées en faveur des divers systèmes d'après lesquels la civilisation du Mexique procéderait d'une de celles de l'ancien monde, il est des traits de ressemblance matérielle propres à séduire l'esprit, tels que les pyramides colossales et orientées, quelques autres caractères de l'architecture, et l'emploi des hiéroglyphes, il convient de se demander s'il ne serait pas plus judicieux de les attribuer à ce que l'homme est jusqu'à un certain point semblable à lui-même, dans ses ouvrages comme en sa personne. Quoi de surprenant dès lors à ce que les premiers siècles d'empires situés dans des climats analogues, quelque séparés qu'ils puissent être par la distance, aient offert spontanément quelques similitudes[1] ?

1. Parmi les systèmes qui se sont produits au sujet des origines de la civilisation mexicaine, on doit citer celui de lord

Reste toutefois un certain nombre de signes de l'ordre intellectuel ou scientifique, devant lesquels la saine critique doit se rendre et reconnaître qu'il a existé des relations entre les populations du Mexique et les civilisations de l'ancien continent, soit celles de l'orient, soit celles de l'extrémité occidentale, c'est-à-dire de l'Europe. Il me semble que, tout examen fait, un esprit impartial attribuera un rôle notablement plus étendu ou moins restreint aux peuples asiatiques qu'à ceux de notre Europe.

Pour l'homme qui aime ses semblables et souhaite que l'avancement de la civilisation s'accomplisse aussi régulièrement que possible, sans que les étapes soient marquées par des catastrophes, un sujet d'étude plus intéressant que de pénétrer dans les origines de la civilisation mexicaine, serait de savoir quel est l'avenir réservé à cette race rouge qui, à l'heure qu'il est, forme encore le fonds de la population du Mexique. Assurément la population blanche de l'Anahuac mérite d'exciter

Kingsborough, qui veut la faire descendre directement du peuple juif. En faveur de cette opinion, il est possible en effet de réunir des conjectures; mais on n'a rien trouvé de ce qui pourrait composer les éléments d'une certitude, rien qui puisse équivaloir aux preuves qu'on a d'une communication avec l'Asie la plus orientale. Ce système, s'il ne fait pas de prosélytes, aura du moins produit un admirable monument historique : c'est le fac-simile de tout ce qui a été conservé de manuscrits aztèques, avec des dessins des antiquités de l'Amérique centrale, et le texte de l'*Histoire universelle de la Nouvelle-Espagne*, par le franciscain Sahagun, qui avait séjourné fort longtemps au Mexique, à partir de l'an 1529. Lord Kingsborough a déployé dans cette publication le luxe dont l'aristocratie britannique se plaît à fournir d'éclatants exemples.

la sollicitude du philosophe, de l'homme d'État, de tout le monde; mais on peut croire qu'il y a plus de qualités originales dans les replis de l'esprit et du cœur de la population indigène. Placée dans des conditions autres que l'asservissement sous lequel elle a gémi pendant les trois derniers siècles, cette race pourrait vraisemblablement aspirer à d'utiles destinées et apporter à la civilisation générale un contingent inattendu. Mais comment se risquer dans les obscurités de l'avenir pour tenter de résoudre un problème aussi difficile ?



# DEUXIÈME PARTIE

## LA CONQUÊTE DU MEXIQUE PAR CORTEZ

# I

## DÉBARQUEMENT DES ESPAGNOLS. — ENTREVUES AVEC LES MEXICAINS.

Par quels événements la civilisation européenne est-elle venue, au seizième siècle, se greffer sur celle de l'Anahuac? Quel a été le caractère de la conquête de Cortez? Quels en ont été les incidents les plus dignes d'être enregistrés par l'histoire?

A un homme de ce dix-neuvième siècle qui est l'héritier du dix-huitième et par conséquent, quoi qu'il fasse, peu dévot, un effort est nécessaire pour comprendre l'esprit dont étaient animés les Espagnols, conquérants du nouveau monde. On juge la moralité des événements des temps passés avec les idées de son propre temps, et le plus souvent c'est pour le mieux; car nous pouvons nous flatter d'être initiés à la notion de l'éternelle justice moins mal que les générations qui nous ont devancés de plusieurs siècles. Notre balance est plus exacte. Nous possédons des secrets qui manquaient aux contemporains; venus après eux, nous apercevons des

effets qu'ils ne pouvaient distinguer; enfin nous ne sommes pas, ainsi qu'ils l'étaient, juges et parties. Cependant, quand il s'agit non plus d'apprécier la valeur morale des actes, mais simplement d'en reconnaître les traits les plus saillants, celui qui les regarde avec les yeux de son époque est exposé à l'erreur. Maintes fois, alors, c'est un panorama où les objets sont à faux jour, parce qu'on s'est placé hors du point de vue.

Ainsi, les idées religieuses n'étant plus aujourd'hui assez puissantes pour pousser les peuples aux conquêtes, nous sommes enclins à négliger leur influence dans les événements anciens, ou à l'amoindrir. Nous répétons envers les Espagnols un arrêt que le dix-huitième siècle, en cela inspiré par ses passions dont je ne méconnais pas la générosité et l'opportunité pour leur temps, a prononcé contre cette nation, sans que la cause fût suffisamment entendue. Nous acceptons pour établi que la soif de l'or fut l'unique mobile de leurs entreprises dans le nouveau monde. Je ne prétends pas que l'amour de la richesse et l'espoir de se créer de grandes fortunes et de grandes existences y aient été étrangers : il y a des motifs humains dans toutes les actions des hommes; mais, à la louange de notre espèce, on peut tenir pour certain que toutes les fois qu'il y a eu un déploiement de qualités héroïques bien soutenues, l'homme a obéi à de nobles inspirations. Il répugne de croire que la cupidité seule puisse engendrer des héros. Dans Cortez et dans ses compagnons, il y avait plus et mieux que le dé-

sir de s'enrichir ou de se faire une position princière dans les Indes. Dire le contraire, c'est comme si l'on prétendait que, lorsque la France, en 1789, se leva pour prendre en main la cause de la liberté, l'enthousiasme dont la nation était remplie, et qui lui permit de fournir d'une haleine pendant vingt-cinq ans une glorieuse carrière, était inspiré par tout autre chose qu'un sentiment profond des droits du genre humain; c'est comme si l'on soutenait que les prodiges dont notre patrie a étonné le monde durant un quart de siècle procédèrent simplement d'une sotte vanité de bourgeois envieux des préséances de la noblesse.

Les monuments de l'histoire, au sujet des conquêtes de l'Espagne sur le continent américain, sont assez nombreux et assez variés pour qu'on y trouve toutes les lumières désirables. Ils attestent que les expéditions des Espagnols dans le nouveau monde se firent surtout sous les auspices du sentiment religieux. Si à ce sentiment s'allièrent l'intérêt et l'ambition, ce n'est rien de plus que la dualité de la nature humaine, dualité en vertu de laquelle notre âme est unie à un corps. Je pourrais citer Colomb, qui part dans l'espoir de rencontrer le Grand-Kan et de le convertir, et qui, lorsqu'il a vu qu'il y avait de l'or dans le nouveau monde, n'en veut aller chercher qu'afin de subvenir aux frais d'une croisade en terre sainte, ce qui ne l'empêche point d'être infiniment jaloux de son titre d'amiral de Castille et des avantages matériels qui y sont attachés. Cortez, comme Colomb, comme tous les Espagnols

d'alors, qui venaient d'achever de reprendre les Espagnes sur les Maures, avait dans l'âme une foi active et envahissante. Les imaginations étaient exaltées dans la Péninsule en faveur de la religion. C'était la foi qui avait donné à une troupe de cavaliers réfugiés dans les Asturies la force de résister aux armées des califes, et peu à peu de leur arracher le sol de la Péninsule entière. De quoi n'était-on pas capable, quand on combattait pour la foi! L'ardeur religieuse naturelle à ce temps-là s'était accrue de tout ce qu'y pouvait ajouter le feu sacré du patriotisme. Pour la jeunesse, qui suivait avec transport les pas des vainqueurs de Cordoue et de Grenade, soumettre des infidèles, établir le culte de la croix dans des contrées où le signe de la rédemption n'avait pas brillé encore, c'était la gloire suprême, un bonheur sans pareil. Une expédition dans le nouveau monde devenait ainsi une croisade. La guerre contre les Indiens, par cela seul qu'ils étaient infidèles, était une guerre sainte. Leur faire confesser la foi était un mérite incomparable. A ce prix, qu'on eût donné carrière à ses passions, qu'on eût été licencieux, cupide, qu'on se fût baigné dans le sang, peu importait : tout péché était racheté par une aussi bonne œuvre, et on allait droit au ciel. Envers ces mécréants, tous les moyens étaient bons et tous les actes licites, pourvu qu'on leur fît accepter le baptême.

Cortez, de même que tous les hommes grands ou petits, était de son temps. Il en partageait, à des degrés divers, les illusions et les préjugés, comme

il en avait le courage et la foi. Son chapelain, Gomara, nous a conservé la harangue qu'il adressa à sa troupe, au moment de quitter définitivement l'île de Cuba, à la revue du cap Saint-Antoine. Il termine par ces paroles, que, si leur nombre est petit, ils ont avec eux le Tout-Puissant, qui n'a jamais abandonné les Espagnols dans leurs luttes contre les infidèles. Que fait la multitude des ennemis qu'on peut rencontrer, puisqu'on est sous la bannière de la croix? Cette conviction ne le quitta jamais, et il la maintint chez ses compagnons. C'était une grande raison pour qu'ils triomphassent. Le meilleur moyen qu'un homme accomplisse une œuvre, quelque difficile qu'elle soit, c'est qu'il se soit persuadé qu'il ne la peut manquer. Cortez fut d'une sagacité extraordinaire, d'une politique habile, d'une intrépidité sans égale, d'une vigilance inouïe, d'une prudence consommée en même temps que d'une audace prodigieuse; il possédait au plus haut degré l'empire de soi, gage et condition de l'empire sur autrui. A tous ces dons naturels se joignit, d'un bout à l'autre de la conquête, un incroyable bonheur; les éléments et les événements semblèrent conspirer pour lui. Cependant la principale cause de son succès, ce fut sa foi.

Dans l'île de Cozumel, premier point de relâche, à peine a-t-il rassuré les habitants que son lieutenant Alvarado, débarqué avant lui, avait fait fuir par ses violences et son goût du pillage, qu'il s'occupe de les convertir. Sur leur refus de renoncer à leur idolâtrie, il ordonne aux siens de saisir les

statues des dieux et de les précipiter du haut en bas des temples, disposés, comme ceux des Mexicains, en pyramides. Un autel est mis à la place du sanctuaire païen; le père Olmedo y dit la messe, et les Indiens, saisis de ce que les dieux n'ont pas aussitôt frappé de mort les étrangers qui les ont outragés dans leurs sanctuaires et leurs images, se laissent baptiser. De là on passe à la province de Tabasco, dans la péninsule du Yucatan, et on y trouve des populations plus nombreuses, plus guerrières, plus avancées dans les arts. Celles-là faisaient des sacrifices humains, selon l'exécrable coutume que les Aztèques avaient propagée. Les naturels refusent de communiquer avec l'expédition; il faut se battre. Le combat fut opiniâtre et sanglant. On vit un saint, monté sur un cheval gris, descendre du ciel pour se mettre à la tête des cavaliers espagnols et leur donner l'exemple de charger. Personne n'en douta dans l'armée, et lorsque Cortez rendit compte de l'affaire aux souverains de Castille, il leur dit : « Vos Altesses Royales doivent tenir pour certain que cette victoire fut remportée moins par nos forces que par la volonté de Dieu, car qu'est-ce que nous aurions pu, quatre cents hommes que nous étions, contre quarante mille guerriers? » Terrifiés par l'artillerie et la cavalerie, stupéfaits de l'audace de cette poignée d'hommes qu'ils prennent pour des êtres surnaturels, les Indiens se convertissent. On célèbre leur conversion par une cérémonie pompeuse le dimanche suivant, c'était le dimanche des Rameaux, et on s'embarque pour gagner les terres mexicaines où

l'on sait qu'habite un grand souverain, chef d'un peuple très-nombreux qui possède beaucoup d'or.

Des entrevues ont lieu entre Cortez et Teuhtlile, gouverneur, pour Montézuma, de la province à laquelle correspond aujourd'hui le voisinage de la Vera-Cruz, et puis avec Teuhtlile interviennent bientôt des envoyés directs de Montézuma. Il y a un va-et-vient de communications et de messages du camp des Espagnols à la cour de l'empereur aztèque. Entre Cortez et les personnages venus vers lui, tout se passe à grande étiquette, comme il convient aux représentants de deux potentats dont chacun se tient pour le premier monarque de l'univers. Dès le premier jour, Montézuma par ses représentants, prend l'attitude d'un souverain qui ne veut pas que ces étrangers pénètrent dans ses États. Cortez demande en termes pressants qu'il lui soit permis d'aller dans la capitale saluer l'empereur de la part de son maître. La réponse qu'il reçoit est toujours la même, qu'il ne doit pas venir. L'explication des refus obstinés de Montézuma, c'est qu'à l'époque où Cortez débarqua, des rumeurs étranges circulaient dans l'empire aztèque. Les uns disaient que le moment assigné pour le retour du divin Quetzalcoatl était arrivé. Suivant d'autres, il fallait s'attendre à des désastres, l'empire était sous le coup de calamités imminentes. Le bruit de la venue des Espagnols dans le nouveau monde était parvenu dans le pays, et il n'y a pas lieu d'en être surpris : il y avait déjà des années que Christophe Colomb avait abordé la côte ferme. C'était bien

loin des rivages mexicains; mais les expéditions de Cordova et de Grijalva avaient montré les Européens en armes dans le Yucatan et dans le golfe même du Mexique. Par là on avait des nouvelles positives des Espagnols et presque le retentissement de leur artillerie, qui avait semé l'épouvante et la mort dans le Yucatan. On les considérait comme des êtres formidables dont le contact serait funeste. On connaissait leur hostilité contre le culte du pays, ce qui redoublait l'effroi qu'inspirait leur approche. Quand l'imagination des peuples est excitée, elle est prompte à voir des signes de la volonté céleste dans tout événement fortuit qui se présente; elle aperçoit des pronostics sinistres dans les moindres incidents. La foudre qui tombe, un fleuve ou un lac qui déborde, un incendie, à plus forte raison une comète quelque peu flamboyante, un tremblement de terre, si peu qu'il agite le sol, passent pour des présages dont il y a lieu de s'émouvoir, car c'est l'annonce de quelque calamité. Les esprits en s'exaltant donnent à tous les phénomènes de la nature des proportions inouïes; ils en inventent qui n'ont pas existé et qui n'en augmentent pas moins l'inquiétude et la terreur.

Telle était la situation à la cour de l'empereur aztèque et dans sa capitale. On citait des prodiges monstrueux, on voyait partout les indications d'un prochain cataclysme; mais personne n'était effrayé autant que Montézuma, probablement parce que les prêtres, pressentant que leur domination sanguinaire allait être renversée, soufflaient mille terreurs à son

âme superstitieuse. Si les Espagnols acquièrent de l'autorité dans le pays, c'en est fait d'eux, et ils ont persuadé à Montézuma qu'il serait perdu lui-même; en cela ils ne se trompaient pas et ils n'abusaient pas ce prince infortuné.

C'est ainsi que Montézuma, dès le commencement des négociations que Cortez a entamées, se montre obsédé du désir d'éloigner les Espagnols de la capitale. Par ses envoyés, il les détourne d'y venir, il leur fait dire, en homme qui est accoutumé à être obéi, que cela ne lui convient pas; mais aussi, en prince magnifique, il les comble de présents, sans réfléchir que, plus il leur prouvera qu'il a des trésors, plus il enracinera chez eux la volonté de rester. Ce sont des tissus de coton d'une grande beauté, des étoffes de plumes, article dans lequel, on l'a vu plus haut, les Mexicains excellaient, et qui leur était propre. Ce sont des bijoux et des articles d'orfévrerie d'or et d'argent d'un grand poids et d'une façon égale à la matière. Parmi ces objets en métal précieux les Espagnols admirèrent surtout deux disques, l'un d'or, l'autre d'argent, grands, disent les chroniqueurs, comme les roues d'un carrosse. Le disque d'or était admirablement travaillé, et par le poids du métal, il laissait bien en arrière tout ce qu'on avait en Europe : Bernal Diaz l'évalue brut à plus de 20 000 pesos d'or, et, si le peso fait, comme le pense M. Prescott, 66 francs, on voit de quelle valeur était ce seul présent (1 320 000 fr.[1]). C'est encore

1. C'est la valeur d'après le poids. Le même poids d'or repré-

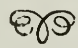
de la poudre d'or à pleins casques; Cortez avait dit à Teuhtlile que ses compagnons étaient sujets à une affection du cœur pour laquelle la poudre d'or était un spécifique souverain. Cortez répondit à ces dons comme il le pouvait, par une toque ornée d'une médaille en or représentant saint Georges et le dragon, par des chemises de Hollande, les plus fines qu'il possédât (les Mexicains ne connaissaient pas le lin), et par des articles de verroterie qui pouvaient paraître d'un grand prix chez ces peuples où l'art du verrier était ignoré. Moyennant ces échanges de cadeaux, on pouvait se croire en bons rapports; les Indiens du voisinage apportaient des vivres en abondance aux Espagnols et se mettaient à leurs ordres pour tous leurs besoins. Cortez continuait de négocier pour qu'on le laissât aller à la capitale de Montézuma, Tenochtitlan, et Montézuma continuait ses refus, dont il s'efforçait d'adoucir la rigueur par de nouveaux présents où l'or figurait toujours.

Cortez profitait de ses conférences avec les officiers de Montézuma pour faire montre des moyens dont il disposait. Il exerçait devant eux ses soldats, faisait galoper et manœuvrer les cavaliers, résonner les trompettes guerrières et retentir les décharges des armes à feu. L'artillerie frappait de stupeur les Mexicains. Le feu et la fumée que projetaient les pièces avec grand fracas, les boulets qui brisaient

sentait alors une valeur au moins quadruple de ce que ce serait aujourd'hui.

ou renversaient des arbres éloignés, laissaient sur leur esprit l'impression de la terreur.

Au milieu d'une de ces entrevues, qui ne résolvaient rien, l'heure des vêpres sonne, et Cortez, que fatiguent les lenteurs des Aztèques, imagine à cette occasion de faire une sorte d'éclat. Par son ordre, le père Olmedo commence une prédication où il expose les mystères du christianisme, et annonce que les Espagnols sont venus dans le pays pour extirper l'idolâtrie et établir le culte du vrai Dieu. Il termine en distribuant de petites images de la Vierge avec le Christ dans ses bras. Les deux interprètes dont nous avons parlé, l'Espagnol Aguilar, qui a été captif dans le Yucatan, et la jeune fille indienne Marina, livrée à Cortez par le principal cacique de Tabasco, transmettent tant bien que mal la parole du bon père aux Aztèques étonnés. Cette tentative de conversion, au lieu de toucher les gens dont on voulait faire des néophytes, leur inspire de la répulsion ou de l'effroi. De ce moment, toute relation est rompue. Pas un des naturels ne se présente au camp, il ne vient plus de provisions, et, parmi les Espagnols, les mécontents commencent à dire qu'il faut s'en retourner à Cuba avec les présents somptueux de l'empereur mexicain.



## II

FONDATION DE LA VERA-CRUZ. — PARTI QUE CORTEZ EN TIRE. IL DÉTRUIT LA FLOTTE.

Au milieu de ces incidents, Cortez réfléchit sur sa situation et songe aux moyens d'affermir le sol sous ses pas. La tâche qu'il a assumée se montre à lui ce qu'elle est réellement, hérissée de difficultés. Des périls se dressent de tous les côtés. Péril qui gronde au sein du pays même où il est venu : il peut à chaque instant être écrasé par les forces de Montézuma dont le mécontentement est visible. Péril du côté de Velasquez qui, dans son courroux, peut se laisser aller à tous les emportements, à toutes les perfidies, et qui compte parmi les chefs même de l'expédition des amis prêts à se rallier à sa cause, si quelque émissaire de Cuba apparaît sur le rivage. Péril parmi la masse des soldats qui souffrent cruellement : le soleil les dévore, ils sont livrés à des myriades d'insectes dangereux ou incommodes, et la maladie les décime; déjà une tren-

taine sont morts; le désœuvrement et la souffrance leur font prêter l'oreille à toutes les insinuations et à tous les complots. Péril majeur du côté de Madrid, où il est dénoncé, lui Cortez, comme un rebelle, à un roi ombrageux et au président du conseil des Indes, homme d'humeur malveillante, Fonseca, l'évêque de Burgos. Il faut sortir d'une inaction où le moral des soldats se pervertit, et qui ouvre toute chance aux tentatives de Velasquez comme à celles de Montézuma. Il faut par des actes décisifs se créer, sans plus de délai, des titres à la sympathie ou du moins à l'indulgence de la cour. Cortez se décide donc à se porter dans l'intérieur du pays, en affrontant les armes de Montézuma. Mais auparavant il juge à propos de fonder une ville sur la plage, au meilleur mouillage qu'il se pourra. Ce sera une place fortifiée, qui offrira un abri contre les coups de main de l'empereur aztèque et de ses satrapes. Avec un commandant sûr, ce sera le moyen de surveiller les expéditions que probablement enverra Velasquez. En cas de revers dans l'entreprise sur l'intérieur, on y trouvera un refuge. La fondation de cette ville sera à d'autres fins en même temps : elle fournira à Cortez, on verra bientôt comment, un expédient légal pour se couvrir vis-à-vis de Charles-Quint contre les dénonciations de Velasquez, et pour enlever tout prétexte aux partisans que celui-ci compte dans l'armée.

Ce projet est mis à exécution. Le nom que donne Cortez à la ville nouvelle mérite d'être remarqué : il porte l'indication des deux passions qu'on est

étonné de trouver accolées l'une à l'autre dans l'âme des Espagnols; l'ardeur du prosélytisme religieux et la soif de l'or. C'est la Ville Riche de la Vraie Croix, *Villa Rica de la Vera Cruz*. Le site choisi après une exploration faite par un officier intelligent, Montejo, envoyé avec deux navires à la découverte, était à quelques lieues au nord du point où l'on avait débarqué. Sous Philippe III, la Vera-Cruz, déjà transportée à *la Antigua*, fut établie sur l'emplacement actuel.

Cependant Cortez avait reçu un message du chef des Totonaques, établis autour de Cempoalla, ville voisine du campement des Espagnols. Las des exigences des Aztèques qui l'avaient récemment soumis, et qui réclamaient non-seulement de lourds impôts, mais des troupeaux de jeunes hommes et de jeunes filles pour être immolés dans la capitale, ce cacique demande la visite et l'assistance de ces merveilleux étrangers qui lancent le tonnerre et ont avec eux des animaux à l'élan irrésistible. Il dévoile franchement les motifs qu'il a de désirer l'intervention des Espagnols. Il se vante d'avoir cent mille combattants, hyperbole extrême, quoique sa capitale Cempoalla eût réellement une trentaine de mille âmes. Ce fut pour Cortez une révélation. Ce grand empire mexicain n'était donc pas uni et compacte; il recélait des germes de division. Une politique habile pouvait s'y ménager des auxiliaires pour s'y faire jour et le dominer. L'ouverture du cacique est donc accueillie avec amitié et on s'apprête à marcher sur Cempoalla.

Avant de se mettre en route, Cortez achève d'assurer, autant qu'il le peut, sa position personnelle. A la faveur d'une organisation nouvelle, fondée sur l'espèce d'autonomie qui de temps immémorial avait appartenu aux communes en Espagne, il rompt les liens de subordination apparente qui l'attachent encore au gouverneur de Cuba, Velasquez. Cette révolution s'opère sans qu'il paraisse rien faire que de suivre le mouvement, au moyen de l'établissement d'une colonie qui, en vertu de son droit municipal, nomme ses officiers. Le conseil municipal de la Villa Rica de la Vera Cruz, qu'on vient de fonder, en partie pour la circonstance, élit pour son chef Cortez, qui préalablement s'est démis de tous ses pouvoirs, et lui confère toute l'autorité que comporte la situation des Espagnols dans un pays étranger, au milieu d'ennemis prochains ou déjà déclarés. Il lui donne le titre et les attributions de capitaine-général et de grand juge.

Cette affaire pourtant ne fut pas consommée sans opposition. Les partisans de Velasquez se répandirent en discours violents et en menaces. Cortez répondit par une sévérité d'autant plus opportune qu'elle se fit moins attendre. Il ordonna de mettre aux fers et de transporter à bord des navires les principaux récalcitrants. Cette prompte répression calma l'orage, et peu de jours après Cortez put remettre en liberté les prisonniers. La création de cette colonie donnait à Cortez un titre qu'à la rigueur il pouvait opposer aux réclamations de Velasquez. Celui-ci, en effet, n'avait qu'une autorité de seconde

main. Il était dans l'île de Cuba, non pas en vertu d'un titre émané du prince, mais seulement comme le délégué, le subalterne du chef espagnol qui résidait dans l'île de Hispaniola (depuis Saint-Domingue); c'était Diégo Colomb, le frère du défunt amiral. Cependant, pour réussir à Madrid, dans cette cour qui espérait de l'or de ses acquisitions dans le nouveau monde et qui n'en voyait guère arriver, il fallait plus qu'une délibération du conseil municipal d'une ville qui restait encore à bâtir, et qui tout au plus était une sorte de camp retranché. Il fallait pouvoir montrer de l'or, il fallait en verser dans les coffres du roi. A ses compagnons émerveillés des présents envoyés par Montézuma et impatients d'en avoir chacun sa part, Cortez propose d'y renoncer au profit du roi, afin que ce soit tout entier et sans délai expédié à Madrid, où l'on verra ainsi sur quelle contrée l'expédition a mis la main et quelle reconnaissance méritent l'armée et son capitaine.

La proposition est acceptée à l'unanimité, non sans laisser quelque regret dans le for intérieur de ces soldats aussi avides qu'ils sont vaillants; mais tout le monde s'exécute noblement. Deux agents dont Cortez se croit sûr sont envoyés en Espagne; c'est Montejo, ancien partisan de Velasquez, qui s'est rallié à la fortune du nouveau chef, et Puerto-Carrero, un ami de plus vieille date. Ils sont chargés d'une lettre de Cortez et d'un exposé du conseil municipal pour le roi. Ce qui doit avoir plus de poids à Madrid, le même navire emporte les ouvrages en

or que Montézuma a donnés, et entre autres le fameux disque dont j'ai parlé et une tête de crocodile. L'ordre est donné de forcer de voiles pour atteindre au plus vite la Péninsule, car rien n'est plus pressé que de devancer l'effet des manœuvres de Velasquez. Pour que le navire aille plus vite, Cortez en confie la conduite à Alaminos, un des navigateurs les plus expérimentés de l'époque. C'est lui qui avait dirigé le vaisseau monté par Christophe Colomb, dans son dernier voyage, et qui avait guidé la navigation de Cordova et de Grijalva, dans les deux expéditions dont celle de Cortez était la suite[1].

Quelques jours après, on est entré à Cempoalla, aux acclamations des populations indiennes. Cortez compromet habilement le cacique vis-à-vis des Aztèques, par un affront qu'il le décide à faire, sans la participation ostensible des Espagnols, aux collecteurs venus pour recevoir le tribut au nom de l'empereur. Il le réconcilie ensuite avec une peuplade voisine qui l'inquiétait et lui garantit sa protection envers et contre tous. En même temps il entreprend de le convertir. Le cacique proposait le mariage de huit jeunes filles, prises dans les

1. Contrairement aux ordres formels de Cortez, Montejo crut devoir toucher à l'île de Cuba, sous prétexte de visiter une propriété qu'il y possédait, et peut-être en réalité pour y donner à Velasquez, son ancien patron, un avis dont il tirât parti, s'il le pouvait. Il y dévoila indiscrètement tout ce qui se passait au Mexique, ce qui eut pour effet de redoubler le dépit et la colère de Velasquez contre Cortez, et de le déterminer à envoyer une expédition formidable, afin d'écraser son ci-devant lieutenant et de se substituer à lui. Velasquez voulut appréhender le navire, mais l'ordre arriva trop tard.

familles les plus considérables de son district, avec des Espagnols. Cortez accepte, à la condition qu'elles seront baptisées, et intime au cacique qu'il faut que lui-même il devienne chrétien. L'Indien veut argumenter et déclare qu'il résistera à toute tentative contre les images de ses dieux : il ajoute que, s'il était réduit à l'impuissance, les dieux sauraient bien se venger eux-mêmes; mais les Espagnols sont révoltés de la sanguinaire idolâtrie qui s'offre à leurs regards et des festins de cannibales qui suivent les sacrifices humains. Ils poussent des cris d'enthousiasme quand leur général leur dit qu'il faut en finir, car, s'ils supportent plus longtemps le spectacle de ce culte diabolique, Dieu, qui seul peut les faire réussir, se retirera d'eux. Ils suivent Cortez, qui s'élance vers le temple l'épée à la main. Le cacique appelle ses guerriers aux armes et barre le chemin aux Espagnols avec ses prêtres aux cheveux épars et aux robes tachées de sang. Cortez fait saisir et entourer par ses soldats le cacique, les chefs des prêtres et les principaux guerriers des Totonaques. « Vous êtes des insensés, leur dit-il, vous n'avez de refuge qu'en moi; car, si je vous abandonnais, la main de Montézuma s'appesantirait aussitôt sur vous. Il faut donc que vous m'obéissiez, et je veux la destruction de vos idoles. » Le cacique à cette pensée s'incline, et, se cachant la figure dans les mains, il s'écrie que Cortez fasse ce qu'il voudra, mais que la colère des dieux va se manifester contre les étrangers profanateurs. Cinquante Castillans montent au sommet de la pyra-

mide, arrachent les idoles de bois, les font rouler sur le parvis et en font un feu de joie. Devant ce spectacle, les éléments, au lieu de se déchaîner en courroux, demeurent impassibles. Le sol ne tremble pas; il ne s'entr'ouvre pas pour laisser passer des flammes dévorantes; le tonnerre s'abstient de gronder. Les naturels qui s'attendaient à une explosion de la fureur des dieux, ne sont pas seulement étonnés; ils sont ébranlés dans leur foi. L'ascendant que Cortez exerce déjà sur leur esprit, et la conviction où ils sont que seul il peut les mettre à l'abri de la vengeance de Montézuma, achèvent leur conversion improvisée. Les Espagnols poursuivent leur œuvre de prosélytisme brusqué, nettoient et purifient le sanctuaire des faux dieux et y dressent un autel. On y apporte processionnellement une image de la Vierge, entourée de fleurs. Plusieurs prêtres des dieux sanguinaires du pays se joignent au cortége, en robe blanche. Le père Olmedo célèbre la messe et adresse à son auditoire une exhortation qu'on traduit à mesure et qui, suivant les chroniqueurs, arrache des pleurs à tous les assistants. Cortez a satisfait au cri de sa conscience et en même temps il s'est assuré la fidélité des gens de Cempoalla qui, bon gré, mal gré, auront désormais les plus puissantes raisons pour faire cause commune avec lui.

Sa confiance est doublée. Il part de Cempoalla pour s'avancer vers Mexico, malgré la défense de Montézuma. Il emmène avec lui 400 fantassins, 15 cavaliers, 7 pièces d'artillerie. Il laisse le reste

de la troupe, sous le commandement d'Escalante qui lui est dévoué, à la Vera-Cruz, comme dans un poste d'observation sur la mer. 1300 guerriers totonaques, que d'autres grossiront bientôt, et 1000 tamanes ou porteurs chargés du bagage se joignent aux Espagnols.

Le moment étant arrivé de se lancer définitivement dans son entreprise suprême, Cortez adopte et accomplit une vigoureuse résolution. Une conspiration avait été ourdie par ce qui restait du parti de Velasquez, et par les hommes turbulents qui ne pouvaient être rares dans une troupe comme la sienne. Il s'agissait de s'emparer du tout ou d'une partie de la flotte et de s'en retourner à Cuba. Circonstance qui montre à quel point s'étaient développés les germes d'insubordination, un des deux chapelains de l'expédition, le licencié Juan Diaz, prêtre de tout point inférieur à l'excellent et digne père Olmedo, était au nombre des conspirateurs. Cortez découvrit le complot et en punit la plupart des auteurs. Pour rendre impossible qu'on renouvelât derrière lui ces tentatives, il prit le parti de détruire la flotte. « A quoi bon, dit-il à ses confidents, ces navires dont la garde tiendra inoccupés des hommes d'élite, tels que les matelots, gens de ressource, dont le concours serait si utile pour tenir tête à l'armée de Montézuma? Anéantir la flotte, c'est donc renforcer l'expédition. Une fois qu'on aura conquis le royaume des Aztèques, il ne manquera pas de navires qui viendront rouvrir aux conquérants couverts de gloire et chargés d'or

le chemin de la patrie, s'ils y veulent retourner. » Pour avoir une réponse prête aux plaintes que vraisemblablement fera entendre le gros de l'armée, quand ce hardi dessein aura été mis à exécution, il fait dresser par des hommes experts un rapport d'où il résulte que la plupart des navires sont hors d'état désormais de tenir la mer. Muni de cette pièce, il donna l'ordre de couler à fond toutes les carcasses, après en avoir enlevé la voilure, le gréement et ce qu'on put de la ferrure; on ne garda qu'un petit navire. L'armée murmura, mais on la calma au moyen de l'attestation que s'était ménagée Cortez, et par la promesse de grandes actions où chacun devait assurer son salut dans l'autre monde et sa fortune en celui-ci.



## III

### GUERRE AVEC LES TLASCALTÈQUES TERMINÉE PAR UNE ALLIANCE.

D'après le conseil des gens de Cempoalla, on se dirige par le pays de Tlascala, peuplé d'une nation qui avait, dans ses montagnes, maintenu son indépendance contre le puissant Montézuma, de même que les Suisses, après avoir secoué le joug, avaient été, dans leurs défilés, au milieu de leurs rochers, invincibles pour l'empereur d'Allemagne, l'orgueilleux héritier des Césars, malgré toute sa puissance et la vaillance de ses hommes d'armes. Les Tlascaltèques étaient à peu près de la même origine que les Aztèques; ils parlaient un dialecte de la même langue et avaient les mêmes mœurs, les mêmes usages, avec moins de raffinement et de culture. Ils se livraient comme eux à l'horrible pratique des sacrifices humains. Malgré tous ces traits de ressemblance, ils détestaient les Aztèques d'une haine féroce. C'étaient les frères ennemis. Cortez, en marchant à eux, était guidé par l'es-

poir de s'en faire des auxiliaires contre l'empire mexicain, mais il n'avait pas songé à la fierté de ces montagnards. Ils refusaient de se soumettre à Montézuma, parce qu'ils voulaient être les maîtres chez eux. Quelle chance y avait-il qu'ils acceptassent une autorité inconnue?

Ici commence pour Cortez la guerre de la conquête. Jusqu'alors il avait trouvé sur son chemin des obstacles à arrêter, l'un après l'autre, vingt hommes ordinaires. C'était le gouverneur Velasquez, malgré lequel il avait fallu audacieusement partir, après s'être approvisionné et recruté à son insu ou en dépit de lui; c'étaient, dans sa petite troupe, les partisans de Velasquez qu'il avait fallu intimider ou séduire, afin que leur glaive ne brisât pas le fil de la combinaison de la Vera-Cruz, grâce à laquelle il s'était dégagé de toute dépendance vis-à-vis du gouverneur de Cuba en suscitant un *cabildo* (conseil municipal) quelque peu imaginaire. Il avait eu à plier à l'obéissance des gens indisciplinés, ramassés de toutes parts, et à surveiller les complots qu'ils étaient enclins à former contre son autorité et même contre sa vie. Il avait fallu obtenir d'eux qu'ils abandonnassent au roi d'Espagne, sans se rien réserver, tous les présents de Montézuma qui étaient leur propriété. Enfin, il avait eu à contenir les murmures qui avaient fait explosion, à la nouvelle de l'incendie de la flotte, parmi ses soldats désormais séparés de leurs amis et entourés d'ennemis valeureux et innombrables. Je ne parle pas des batailles qu'on avait dû ga-

gner contre les habitants de Tabasco. Grâce à sa fécondité en expédients, à sa rare dextérité, à sa résolution, à sa circonspection dans l'audace, à son expérience précoce, à l'ascendant naturel qu'il exerçait autour de lui, à toutes les éminentes qualités qu'il réunissait, Cortez avait pu sortir de tous ces embarras et de toutes ces épreuves. C'était affaire de ressources intellectuelles et de force morale. Maintenant, pour soumettre les armes à la main ces vaillants Tlascaltèques qui refusent de l'accueillir ou de lui livrer passage, c'est de la force matérielle qu'il faut. Comment faire? Rien n'est plus facile aux gens de Tlascala que de mettre en ligne cinquante mille guerriers; ils les ont tout prêts; leurs défilés sont aisés à garder; leur sol montagneux est âpre et couvert de bois où l'on peut organiser des embuscades. Les lieux et le nombre sont pour eux.

Les Tlascaltèques sont commandés par le jeune Xicotencatl, non moins rusé qu'intrépide. On livre un premier combat où Cortez demeure vainqueur, mais avec la perte sensible de deux de ses quinze chevaux. Quelques jours après, c'est une lutte plus rude encore : on se bat toute la journée; l'artillerie, les chevaux, les lances et les épées de bon acier de Tolède font merveille; Xicotencatl est forcé d'abandonner le champ de bataille, mais il se retire en bon ordre. Cortez, dont la petite armée compte beaucoup de blessés, envoie proposer la paix. Xicotencatl, à la tête de ses troupes, répond que le chemin de Tlascala ne sera ouvert aux Espagnols que pour

qu'ils aillent à la pierre du sacrifice, et que s'ils restent dans leur camp, on ira les y prendre.

Après quelques jours, nouvelle bataille. Les Indiens sont nombreux, pleins de ressentiment. Cortez fait un appel à la foi de sa troupe. « Dieu est avec eux ; Dieu veut que la croix soit plantée dans ces belles régions ; comment le serait-elle s'ils lâchaient pied ? » Il leur a donné des instructions intelligentes pour tirer le meilleur parti de leurs armes européennes. Les deux armées s'ébranlent. La victoire était indécise, lorsqu'un des chefs de l'armée de Tlascala, qui avait eu une querelle avec Xicotencatl, s'éloigne avec ses soldats, entraînant un autre chef dans sa fuite préméditée. Xicotencatl tient bon quatre heures de plus et bat en retraite sans être poursuivi. Cortez alors renouvelle ses propositions de paix. Xicotencatl répond par une attaque de nuit. Heureusement Cortez a accoutumé ses hommes à être toujours prêts. Jamais leurs armes ne les quittent ; ils dorment en ordre de combat ; des sentinelles vigilantes gardent le camp, et cette nuit, par bonheur, il faisait clair de lune. Les Tlascaltèques échouent donc encore une fois. Après cet engagement, Cortez, qui suit sa pensée imperturbablement, envoie des Indiens porteurs de paroles de paix, non plus au général ennemi, mais à la ville de Tlascala même. La proposition est favorablement écoutée. Une ambassade solennelle part pour aller trouver Cortez. L'obstiné Xicotencatl la retient dans son camp et se prépare à prendre sa revanche. Chez les Espagnols, pendant ce temps,

le découragement a pénétré; ils comptent leurs morts et leurs blessés; ils voient leur général rongé de la fièvre. Ils souffrent de la fraîcheur des nuits, dans cette partie élevée du pays où ils sont forcés de coucher à la belle étoile. On se dit de l'un à l'autre que l'idée d'aller jusqu'à Mexico est une folie. Le parti de Velasquez se réveille, et une députation de mécontents va présenter au général les griefs de l'armée. « Il se peut que la nature soit contre nous, mais Dieu est plus fort que la nature, » répond Cortez. Il leur cite un vers d'une vieille romance dont le sens est qu'il vaut mieux mourir avec gloire que de vivre avec déshonneur. Ces autres *grognards* se calment, et peu après des gens de Tlascala paraissent avec des enseignes blanches en signe de paix : ils apportent des provisions de la part de Xicotencatl. La joie se répand dans le camp. Cependant Marina, qui a observé de près cette prétendue ambassade de paix, avertit Cortez que c'est un stratagème et que ces soi-disant amis sont envoyés pour l'espionner. Cortez en acquiert la preuve et renvoie aussitôt à Xicotencatl ses émissaires après leur avoir fait couper le poing. C'est ce que César avait fait bien plus injustement, lors du siége d'Alesia, contre des gens qui n'étaient pas des espions. « Rapportez à votre général, leur dit Cortez quand on les jeta hors du camp, qu'il peut venir de jour et de nuit, quand il voudra et comme il le voudra, et il verra qui nous sommes. » A la vue de ses envoyés aussi tristement mutilés, Xicotencatl est déconcerté. Ces étrangers extraordinaires savent donc

lire dans sa pensée! Il se met enfin à désespérer de triompher des Espagnols, soit par la force ouverte, soit par la ruse, et se convertit à la paix. Il vient lui-même en donner l'assurance. A peu de jours de là, on part en bonne harmonie, tous ensemble, pour Tlascala, où Cortez est reçu sous le toit du père de Xicotencatl, et au sein d'une hospitalité cordialement donnée et franchement acceptée, l'union achève de se cimenter.

Ce n'est pas précisément la bravoure virtuelle qui donna aux Espagnols la victoire sur les Tlascaltèques. L'un des compagnons de Cortez affirme que rien n'était plus brave que ces Indiens; il en a vu qui seuls se défendaient contre plusieurs cavaliers. La supériorité des armures, la poudre à canon, une discipline admirable, une incomparable vigilance et surtout le génie de Cortez décidèrent le succès. Les chevaux, sorte de monstres ailés, dont la vue troublait les guerriers tlascaltèques les plus déterminés, plus encore que les éléphants de Pyrrhus les Romains, y furent pour une bonne part. Cortez avait admirablement façonné ses hommes. Il avait fait passer en eux son énergie et sa présence d'esprit, il avait trempé leur corps par toutes les épreuves. La volonté persévérante d'un bon général opère comme le bain du Styx. Par un effet de leur tempérament, les Espagnols, quand un grand sentiment les anime, se recommandent par des qualités militaires qu'on chercherait vainement ailleurs. L'Anglais est assurément très-brave, mais une armée anglaise qui n'a pas un certain bien-être, une

ration régulière de viande, de thé même, se démoralise rapidement. L'Espagnol, lorsqu'une grande passion s'est emparée de lui, peut se passer de tout, de boire, de manger, de dormir, supporter le froid et le chaud, et faire, l'estomac vide, des marches indéfinies. Les soldats de Cortez étaient des Espagnols de la plus forte trempe. On peut croire cependant que ce qui les soutint le plus et le mieux, ce fut la conviction où ils étaient que, par leurs mains, le triomphe de la croix était nécessaire et infaillible. Depuis l'expulsion des Maures, ils étaient persuadés que des infidèles ne pouvaient leur résister. C'est ce que répond Marina à un des chefs cempoallans qui, dans une des batailles contre les Tlascaltèques, dit que c'en est fait de lui et des siens, et Cortez, dans ses discours à ses compagnons, lorsqu'ils lui remontrent les difficultés dont ils sont entourés, revient toujours à cet argument qu'ils ont la bannière de la croix et que cette assistance doit leur suffire.

Mais cette foi robuste, indomptable, qui donne à Cortez tant de puissance et lui vaut de pareils succès, lui crée aussi des périls en le poussant vers des écueils. Une fois à Tlascala, il se demande s'il peut tolérer auprès de lui le culte des faux dieux. Ses nouveaux amis, ses alliés, dont il ne peut se passer pour son entreprise contre Montézuma, sont idolâtres; ils égorgent des victimes humaines et font de grands festins où ils s'en repaissent. Ces atrocités sacriléges continueront-elles d'avoir leur cours, et la croix aura-t-elle traversé l'État de Tlascala sans le pu-

rifier de cette souillure? Le père Olmedo, heureusement, modère le héros. « Il faut faire chaque chose en son temps, lui dit-il ; attendons l'occasion. » Et, en effet, l'occasion se présente bientôt. Voici que les chefs tlascaltèques proposent à Cortez et à ses officiers leurs filles pour épouses. Cortez leur répond que c'est impraticable, à moins que Tlascala ne se convertisse. Il essaye de leur faire comprendre la supériorité infinie de la foi chrétienne. Il leur remontre qu'ils sont voués à la perdition éternelle, s'ils ne secouent leur idolâtrie. Une controverse s'engage; les sénateurs tlascaltèques allèguent, suivant une formule qu'on retrouve souvent dans la bouche des Indiens, que chacun, étant content de ses dieux, doit les garder ; qu'eux, vieillards de la nation, ils n'abjureront jamais le culte des divinités qui ont protégé leurs jeunes ans; que cette abjuration attirerait sur le pays la colère du ciel et soulèverait les populations, car celles-ci sont aussi jalouses de leur croyance que de leur indépendance, et elles répandraient la dernière goutte de leur sang pour l'une comme pour l'autre.

Après la conférence, Cortez, dont l'ardeur s'accommode mal des obstacles, ressent des mouvements d'impatience et d'irritation ; il voudrait éclater. Le père Olmedo lui renouvelle ses recommandations pour qu'il temporise. « Patience; à quoi bon violenter la conscience de ces peuples? Les conversions forcées ne valent rien. Quand vous aurez renversé les autels, en supposant que vous le puissiez, les idoles resteront dans les cœurs. Agissons

par la persuasion ; l'œuvre, si elle est plus lente, sera plus sûre. » Alvarado et Velasquez de Léon joignent leurs instances à celles du moine charitable et avisé. Cortez condescend à la tolérance, prodige pour un Espagnol de ce temps-là, et vertu rare chez les hommes d'État de cette nation même à l'heure qu'il est, après la première moitié du dix-neuvième siècle. Il est convenu que les Espagnols pratiqueront leur religion publiquement, mais aucune contrainte ne sera exercée sur les habitants pour les y convertir. Une grande croix est plantée dans un des carrefours de Tlascala. Elle surmonte un autel, où chaque jour la messe est célébrée. Cinq ou six jeunes filles des premières familles de la république sont baptisées et se marient à des officiers espagnols. L'une d'elles était la fille du vieux Xicotencatl, la sœur du jeune général qui avait défendu le sol de la patrie avec tant de courage et de fermeté. Elle devint la femme d'Alvarado, pour qui les Tlascaltèques ressentaient une admiration profonde, et qui, à cause de ses manières démonstratives, de ses allures hardies, de ses grands cheveux blonds bouclés sur un teint clair, avait reçu le nom du Soleil (*Tonatiuh*). De ce mariage naquirent des enfants qui s'allièrent avec les plus nobles maisons de Castille.

Il fut heureux pour Cortez que l'ardeur de son prosélytisme trouvât pour la tempérer la prudence du père Olmedo, les vues probablement mondaines de quelques-uns de ses lieutenants, et que, par ces conseils, il se laissât ramener à la circonspection qui, en toute autre matière, lui était naturelle.

Il eût soulevé un orage où il eût disparu avec sa troupe, alors épuisée, et dont les rangs étaient éclaircis. Eût-il réduit les Tlascaltèques, ce qui n'est pas probable, ses violences contre le culte du pays lui eussent fermé le chemin de Mexico. L'entreprise eût été manquée. L'histoire mentionnerait son nom comme celui d'un condottiere qui aurait anéanti, par son fanatisme, les espérances qu'avaient fait naître de premiers succès. Ce que c'est pourtant qu'un instant dans la vie d'un grand homme ! Ce que vaut un bon avis quand on a la force de le suivre ! Une magnifique page, en impérissables caractères, dans l'histoire universelle, au lieu d'un de ces souvenirs obscurs et indifférents qui forment le lot des aventuriers abandonnés au courant de leurs passions.

Une fois rentré dans la bonne voie, Cortez dresse son plan de campagne. Il ira maintenant à Mexico; il a une puissante alliance garantie par l'antipathie invétérée des Tlascaltèques contre les Aztèques. Il a le secret de la faiblesse de l'empire mexicain. Il le signale à Charles-Quint dans une de ses lettres, en citant ces paroles de l'Évangile : *Toute maison divisée doit périr*. Ce qu'il a appris à Tlascala a confirmé le dire du cacique de Cempoalla sur la haine qu'une partie des populations tributaires de l'empire a vouée à ses oppresseurs. Montézuma est détesté dans les provinces conquises : un libérateur qui s'offrira pour délivrer les peuples de ce joug pesant, pourvu qu'il soit fort, trouvera de nombreux auxiliaires. Aux portes même de

Mexico, le *Conquistador* sait qu'il aura des amis. Le frère de Cacamatzin, roi de Tezcuco, fils comme lui de Nezahualpilli, le prince Ixtlilxochitl, écarté du trône par l'influence de Montézuma, et réduit à un apanage médiocre, brûle de se venger : il est renommé par son brillant courage, et il a fait offrir ses services à Cortez.



# IV

## MARCHE DE TLASCALA SUR MEXICO. — DRAME DE CHOLULA.

Cependant, à Mexico, l'empereur était livré à une perplexité cruelle. Au fond généreux et intelligent, ce prince, après s'être distingué par sa bravoure, s'était abandonné à une superstition effrénée et à une bigoterie sanglante, on a vu à quel degré. Il est bien difficile de présumer ce qui se passait dans son âme : nous sommes trop étrangers aux idées sous l'empire desquelles on vivait alors à Mexico. La superstition avec ses extravagances est comme un de ces labyrinthes tortueux et sombres où il est impossible de distinguer le chemin qu'un homme a pu suivre. Qu'est-ce donc lorsque la superstition la plus aveugle est associée à l'astrologie? En laissant à part ces mobiles, qui excluent toute logique et tout enchaînement régulier des idées, on pourrait expliquer la conduite indécise de Montézuma et les contradictions de sa politique vacillante en disant qu'il était dominé tour à tour par un penchant à se conformer aux prophéties qui annonçaient le re-

tour de Quetzalcoatl ou de sa race, et par le désir de conserver l'empire, même en dépit des droits sacrés de ce dieu vénéré. Prince jaloux de sa souveraineté, Montézuma redoutait le contact de ces étrangers, sur lesquels des rapports propres à lui inspirer un suprême effroi lui étaient parvenus. D'un autre côté, n'était-ce pas Quetzalcoatl qui revenait, conformément à la tradition, ou qui envoyait ses enfants ? Et dans ce cas ne fallait-il pas, sous peine d'offenser le ciel, recevoir les Espagnols avec respect et amitié ?

Dans les tiraillements de son indécision, Montézuma, à l'arrivée des Espagnols, avait réuni le grand conseil de l'empire, dont faisaient partie les rois de Tezcuco et de Tlacopan. Qu'étaient ces étrangers? Quel accueil leur fallait-il faire? Était-ce ou non la descendance de Quetzalcoatl? Étaient-ce des hommes ou des êtres surnaturels? Ce devaient être des hommes, et bien des raisons donnaient à croire que c'étaient les envoyés de Quetzalcoatl : ils venaient de l'orient; ils étaient blancs et barbus; ils étaient courageux, invincibles. Cependant, s'ils venaient de la part de Quetzalcoatl, comment étaient-ils ennemis des dieux du pays? Quelques personnes avaient incliné à les bien recevoir, et entre autres Cacamatzin, qui avait succédé, avons-nous dit, à son père Nezahualpilli sur le trône de Tezcuco ; mais cet avis n'avait pas été du goût de Montézuma. Finalement l'empereur ne savait plus quoi penser. Il se refusait également à ouvrir aux Espagnols sa capitale et à employer la force ouverte pour les éloigner.

Il les avait fait observer par ses ambassadeurs. Le plus habile d'entre eux, Teuhtlile, avait des instructions à l'effet de constater ce qu'il pouvait y avoir de commun entre les Espagnols et Quetzalcoatl. Ayant remarqué sur la tête d'un des soldats un casque doré semblable à celui que portait l'image du dieu, Teuhtlile avait demandé que le casque lui fût remis, et il l'avait expédié en toute hâte à Tenochtitlan, comme une pièce de conviction. Cependant Cortez insistait toujours pour délivrer en personne à l'empereur le message qu'il prétendait apporter de la part de son souverain. Il faisait plus; il se rapprochait, pendant qu'on lui en déniait la permission. Maintenant il était à Tlascala, chez les ennemis des Aztèques. Il s'était montré plus redoutable encore qu'on ne l'avait supposé. Il était devenu difficile de ne pas l'admettre à se présenter, et l'on pouvait se réserver de s'en débarrasser par quelque bonne perfidie. A Tlascala donc, une dernière ambassade de Montézuma vint trouver Cortez, chargée de riches présents, de même que les autres. Cette fois, Cortez était invité à se rendre auprès de l'empereur, mais on l'engageait à ne pas se lier avec les Tlascaltèques, qui, disait-on, étaient des barbares, des gens de bas étage. On lui indiquait, pour se rendre à la capitale, la route de Chololan, aujourd'hui Cholula, assurant que, dans cette grande cité, des préparatifs dignes de lui avaient été faits pour le recevoir.

Les Tlascaltèques, qui connaissaient toute la duplicité de Montézuma et qui même étaient enclins à

l'exagérer, remontrèrent à Cortez que cette invitation cachait quelque stratagème artificieusement dressé par l'empereur aztèque et par les prêtres, et qu'on ne voulait l'attirer à Chololan que pour l'égorger avec les siens, en l'accablant à quelque moment où il serait sans défense. Cortez ne tint pas compte de ces avertissements. Il avait acquis la mesure de sa supériorité sur les indigènes, et ne les craignait guère. Il était impatient de voir une ville populeuse et riche, d'une grande renommée, dont il n'était qu'à une journée de marche : de Tlascala à Chololan, la distance est de 2 ou 3 myriamètres. C'était une sorte de lieu saint, vénéré au loin dans l'Anahuac : on y venait en pèlerinage, comme les mahométans vont à la Mecque, et les chrétiens à Jérusalem ou à Rome. Chololan était consacrée au culte de Quetzalcoatl, qui y avait le plus beau temple de tout le Mexique, construit, comme tous les temples du pays, sur le sommet d'une pyramide tronquée. C'est cette même pyramide qu'aujourd'hui le voyageur remarque à l'horizon quand, se rendant de la Vera-Cruz à Mexico, il approche de la Puebla. Mais le culte du bienfaisant Quetzalcoatl avait été perverti par le sombre génie des Aztèques : on immolait à ce dieu essentiellement bon, dans son temple de Chololan, 6000 victimes humaines tous les ans. Le désir de détruire ce culte infernal dans son principal siége, et de le remplacer par l'adoration de la croix, ne fut pas étranger, on peut le croire, à la détermination que prit Cortez de se rendre à Chololan. La population de Chololan paraît

avoir été alors de 150 000 âmes au moins. La dévotion, poussée jusqu'au fanatisme, n'empêchait pas les habitants d'être fort industrieux, et c'est à leur habileté dans les arts utiles que la ville devait sa richesse.

Les Espagnols trouvèrent à Chololan un accueil empressé et, en apparence du moins, parfaitement cordial. Les habitants, d'un extérieur plus civilisé que les Tlascaltèques, fêtèrent leurs hôtes d'une façon qui attestait leur culture et leur richesse. Quand les soldats espagnols se présentèrent, les habitants leur jetèrent des guirlandes de fleurs et des bouquets. Un grand nombre de prêtres mêlés à la foule balançaient leurs encensoirs garnis de parfums, tandis que les instruments de la musique indigène faisaient retentir l'air de sons plus ou moins mélodieux. Les Espagnols étaient charmés ; ils admiraient la propreté de la ville, la largeur et la régularité des rues, la solidité des maisons, le nombre et la grandeur des temples. Ils prirent leurs quartiers dans la vaste cour du plus grand de ces édifices sacrés et dans les bâtiments qui l'entouraient. On se hâta de leur apporter des vivres en abondance ; on les entoura de prévenances et de soins. A ce moment-là, il ne paraît pas qu'aucun complot fût ourdi encore ; mais au dire des Espagnols, après quelques jours, des envoyés de Montézuma arrivèrent, et dès lors tout fut changé.

Ces émissaires apportaient au chef de la ville des ordres sinistres. L'attitude des habitants de Chololan

envers les Espagnols se refroidit visiblement. Les Indiens de Cempoalla, que Cortez avait avec lui, l'avertirent des préparatifs hostiles qu'ils remarquaient. Cortez avait eu soin de faire camper hors de la ville les gens de Tlascala qui l'avaient accompagné, parce qu'il connaissait leur rudesse et leur violence; il comprenait qu'un contact entre eux et les gens de la ville amènerait presque nécessairement un conflit à main armée. Réduits au rôle d'observateurs, les Tlascaltèques s'en acquittèrent avec leur esprit soupçonneux; ils découvrirent que dans un faubourg on venait de faire un grand sacrifice, principalement d'enfants, afin de s'assurer la faveur des dieux. Ils signalèrent d'autres faits plus significatifs encore : beaucoup d'habitants de la ville sortaient avec leurs femmes et leurs enfants, comme pour les mettre en lieu de sûreté. Enfin la fidèle interprète de Cortez, Marina reçut de la femme d'un des caciques de la ville la confidence qu'un coup terrible allait frapper les Espagnols, et trouva le moyen de se faire révéler tous les détails de la conjuration. Une armée mexicaine, envoyée par Montézuma, était, disait-on aussi, à peu de distance de la ville, prête à y entrer dès que l'attaque aurait été commencée par la population.

Cortez, d'après le récit des Espagnols et de leurs amis, aurait employé en cette circonstance tous les moyens possibles pour contrôler les rapports qui lui parvenaient. Il se fit avouer le complot par deux prêtres aztèques, après avoir interrogé lui-même

la femme du cacique qui avait fait la confidence à Marina. Une fois ses doutes éclaircis, il prit sa résolution, avec son énergie et sa prévoyance accoutumées. Il arrêta ses dispositions pour le lendemain même. Il fit savoir aux caciques de Chololan qu'à la pointe du jour il évacuerait la ville, et leur demanda de lui amener deux mille porteurs ou *tamanes*, pour lés bagages. Les caciques alors organisèrent l'attaque pour le lendemain matin, non sans avoir promis les deux mille *tamanes* qu'en effet, à la pointe du jour, ils conduisirent dans la grande cour où les Espagnols étaient établis. La lutte s'engagea aussitôt. Les Espagnols, qui s'étaient parfaitement préparés, commencèrent en massacrant la troupe des caciques. Ils accablèrent sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie, et sous les charges de la cavalerie, la multitude des gens de Chololan qui essayait d'envahir leurs quartiers. Entendant les détonations, les Tlascaltèques laissés à l'entrée de la ville se précipitèrent à la rescousse. Ils tombèrent sur des guerriers qui étaient frappés d'épouvante par le tonnerre des armes à feu, qu'ils entendaient pour la première fois, et par le choc des chevaux, qui ne leur étaient pas moins inconnus. Ils purent donc assouvir leur haine et leur vengeance : ils égorgèrent tant qu'ils purent, puis ils se mirent à piller. Les Espagnols, après avoir tué tout ce qui résistait, se livrèrent aussi au pillage. La malheureuse ville de Chololan fut ainsi inondée de sang et saccagée. Cortez cependant avait ordonné qu'on épargnât les femmes et les enfants, et on as-

sure qu'en cela il fut obéi, même par ses cruels auxiliaires de Tlascala.

Telle fut cette tragédie de Chololan, qui n'est connue que par le récit de Cortez et des Espagnols ou par celui d'Indiens ligués avec eux. Nous ne pouvons donc nous flatter de savoir la vérité sur les circonstances qui l'amenèrent ni sur les faits qui s'y passèrent. Une circonstance cependant nous frappe : les récits des chroniqueurs ne disent pas ce que fit dans cette journée l'armée de 50 000 hommes selon les uns, de 20 000 suivant les autres, que Montézuma aurait postée près de la ville, ce qui porterait à douter de l'existence même de cette armée. Nous savons mieux le résultat final de cette sanglante aventure : ce fut de redoubler les perplexités de Montézuma et les secrètes alarmes qui consumaient son âme. Les Espagnols, plus que jamais, lui semblèrent des gens invincibles, des êtres extraordinaires, supérieurs au genre humain, qu'une fatalité insurmontable avait déchaînés contre lui, et il se préoccupa vivement des oracles qui prédisaient d'immenses désastres pour l'empire.

Dans ce drame meurtrier, la superstition des Mexicains se manifesta d'une façon étrange. Les gens de Chololan croyaient à une tradition d'après laquelle le grand temple de leur dieu Quetzalcoatl était dans leur ville comme un Palladium qu'on ne violerait pas impunément. Il était dit que si quelqu'un tentait de le démolir, il sortirait des fondements une rivière qui engloutirait tout sur son passage. Lors donc qu'ils se virent serrés de

près par les Espagnols, les guerriers de Chololan se mirent à renverser de leurs mains les murailles du temple, espérant que l'oracle allait s'accomplir, et que la rivière prédite sourdrait du sol et franchirait ses bords avec furie, à peu près comme le Simoïs et le Scamandre étaient sortis de leurs lits, pendant qu'Achille victorieux poursuivait les Troyens éperdus. Ils mourraient dans ce déluge; mais peu leur importait, si les Espagnols étaient noyés avec eux. Hélas! les pierres des murailles tombèrent, et le fleuve destructeur ne vint pas. Ils périrent, non par le débordement des eaux mystérieuses, mais par les flammes qu'eux ou les Espagnols avaient allumées dans la charpente de l'édifice sacré, et les Espagnols survécurent triomphants. Sur le sommet de la pyramide, Fernand Cortez fit élever une grande croix. Dans ce qui restait du teocalli, on érigea un autel chrétien. A cette même place s'élève aujourd'hui une chapelle dédiée à Notre-Dame de *Los Remedios*. Elle est entourée de cyprès dont l'âge est inconnu. On y conserve une image de la Vierge, qu'on prétend avoir été laissée par le grand *Conquistador*. Un prêtre indien, descendant des anciens habitants de Chololan, y célèbre le paisible sacrifice de la messe, sur le même emplacement où ses ancêtres faisaient couler des torrents de sang.

Il faut dire à la louange de Cortez qu'après la victoire, il se montra tolérant une fois de plus : il laissa les habitants de Chololan libres de suivre leur ancienne religion, sous la condition qu'ils n'immoleraient plus de victimes humaines.

Après ce coup d'éclat, toutes les objurgations, toutes les intrigues de Montézuma étaient sans effet possible, et l'empereur aztèque ne pouvait se faire d'illusion sur l'intention inflexible de Cortez. Celui-ci, dès qu'il eut installé de nouveaux chefs à Chololan, et effacé dans cette cité les traces les plus hideuses des scènes de massacre et de pillage qui l'avaient désolée, se mit en route, avec sa troupe et avec ses Indiens auxiliaires de Tlascala, pour la capitale de l'empire atzèque, la magnifique ville de Tenochtitlan.



## V

### PREMIÈRE ENTRÉE DANS MEXICO.

Je ne m'arrête pas aux détails du voyage de Cholan à Tenochtitlan, quoique ce soit sacrifier la description de villes populeuses et bien bâties, de jardins plus fastueux que ceux de l'orgueilleuse Sémiramis, et de montagnes dont les défilés rappellent les pays enchantés des romans de chevalerie. Abordons la capitale avec Cortez.

Le jour où Cortez, à la tête de sa troupe, fit son entrée à Mexico, Montézuma vint au-devant de lui, entouré de son faste et de son étiquette presque aussi minutieuse que celle de Louis XIV ou du Grand-Mogol. Montézuma avait alors quarante ans environ. Sa taille était haute et élancée, sa physionomie sérieuse, sa démarche remplie d'une noblesse que tempérait un air de bonté. Il plut à ses nouveaux hôtes, et du reste ne négligea rien pour les captiver Quand on se retrouva le même jour, tous ensemble, au palais que les Espagnols devaient occuper, l'empereur tira d'un vase de fleurs porté par un esclave

un grand collier, presque tout en or fort artistement travaillé, et, le passant au cou de Cortez, lui dit : « Ce palais vous appartient ainsi qu'à vos frères ; reposez-vous de vos fatigues, je reviendrai bientôt vous voir. » Dans la même journée Montézuma revint en effet, toujours avec un cortége formé de quelques-uns des principaux nobles.

Le capitaine espagnol et l'empereur aztèque s'assirent et commencèrent, par l'intermédiaire de Marina, la jeune et belle interprète indienne, un grave entretien, tandis que les Espagnols et les nobles Mexicains se tenaient debout dans un respectueux silence. Montézuma adressa à son interlocuteur ce qui était pour lui la grande question : d'où arrivait-il ? quel était son souverain, et surtout pour quel motif venait-il dans l'Anahuac ? Le *Conquistador* motiva son expédition sur le désir de voir un monarque aussi distingué et de lui faire connaître la religion chrétienne, la seule vraie qu'il y eût dans le monde. Montézuma fit ensuite diverses autres questions de détail et termina la conférence en faisant apporter de riches présents.

Voilà donc Cortez dans cette belle cité qu'entoure, à distance respectueuse, un rideau de montagnes. Il habite le palais bâti par l'empereur Axayacatl, père de Montézuma, au pied de la pyramide du principal teocalli. Cette vaste demeure, comprenant plusieurs bâtiments clos dans une même enceinte, suffit à loger les Espagnols et les Tlascaltèques qui les ont suivis, avec les nombreux serviteurs que leur a donnés le prince mexicain. Rien ne leur

manque. Les habitants de la ville leur témoignent le plus grand respect, car décidément ce ne peuvent être des hommes qui ont résisté à tant d'efforts, surmonté tant de périls, traversé, sans en recevoir d'atteinte, tant d'embûches et accompli tant de prouesses : ce doivent être des dieux, et on les appelle les *dieux blancs*. Leur chef Cortez est admiré et craint de tous, sous le nom de Malintzin qu'ils lui ont donné.

Mais Cortez n'est pas homme à s'enivrer de ces hommages et à se contenter de ce genre éphémère de succès. Il a son but toujours devant lui, ce qui lui donne un immense avantage sur Montézuma, qui est torturé par l'hésitation. Ce que Cortez veut, de la forte volonté d'un grand homme, c'est que le Mexique devienne, tout au moins, un pays vassal de son souverain le roi d'Espagne ; c'est que la religion catholique y remplace le culte d'idoles sanguinaires. Il a constaté que le pouvoir de l'empereur aztèque est ébranlé : la terreur qui en était le fondement s'est affaiblie en proportion des triomphes des Espagnols. Cortez a recueilli, même entre Cholula et la capitale, beaucoup de murmures contre la tyrannie à laquelle les peuples sont soumis. L'empereur conserve encore pourtant une grande autorité. Telle est l'opinion qu'on a encore de sa puissance, qu'aux portes de Mexico, les Cempoallans, qui jusqu'alors ont suivi fidèlement Cortez, viennent lui dire qu'il ne leur est pas possible d'en franchir l'enceinte et de s'exposer au courroux du *grand Montézuma*.

Le lendemain, Cortez fit demander à l'empereur

la permission de lui rendre sa visite, ce qui fut aussitôt accordé, et paré de ses plus beaux habits, il se transporta au palais, entouré de ses principaux lieutenants et de quelques soldats en manière d'escorte. L'audience commença par un long discours de Cortez, dont l'objet était de convertir l'empereur en lui faisant un exposé de la religion chrétienne, exposé que Marina traduisit de son mieux. Il traça les mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. Remontant ensuite à l'origine des choses, il entretint l'empereur de la création du monde, d'Adam et Ève, du paradis et de la chute de l'homme. Il affirma que les idoles adorées par les Mexicains n'étaient que différentes formes de Satan, ce qui était bien démontré, dit-il, par les sacrifices humains dont on souillait leurs temples, et qui contrastaient tant avec la cérémonie si pure de la messe. Le culte des idoles devait plonger Montézuma dans la perdition. C'était pour sauver son âme et les âmes de ses sujets des flammes éternelles, en leur révélant la vraie foi, que les Espagnols étaient venus dans son empire. Il supplia l'empereur de ne pas manquer une telle occasion d'assurer son salut et celui de son peuple et le conjura d'embrasser la croix, signe sacré de la rédemption du genre humain.

Montézuma avait écouté jusqu'au bout, avec attention et sans interrompre, la prédication du chef espagnol. Il répondit brièvement qu'il ne doutait point que le Dieu des Espagnols ne fût un Dieu bon, mais que ses dieux aussi avaient été bons envers lui.

Il avoua qu'il trouvait une ressemblance frappante entre ce que Cortez lui avait développé touchant la création et ce que, dès son enfance, on lui avait enseigné à lui-même. Puis changeant de sujet il fit à son tour un exposé dont la substance était que, à tant de hauts faits accomplis par les Espagnols, non moins qu'à la direction suivant laquelle ils étaient venus dans ses États, il lui était impossible de ne pas les reconnaître pour les envoyés du divin Quetzalcoatl ; le souverain au nom duquel s'annonçait Cortez ne pouvait être que Quetzalcoatl lui-même. Quant à lui, il possède un grand empire qui lui est venu de ses pères, avec beaucoup de terres, beaucoup d'or et beaucoup d'argent; mais, ajoute-t-il, je reconnais que votre souverain, qui réside au delà des eaux, est le légitime maître de tout ce que je détiens. Je gouverne en son nom. Puisque vous êtes son envoyé, je partagerai tous ces biens avec vous et avec vos frères. Le palais où vous êtes vous appartient. Vous aurez tout ce qui sera nécessaire à vos besoins, j'aurai soin que vos désirs soient obéis de la même manière que les miens.

En terminant, les yeux de Montézuma se remplirent de larmes, comme s'il eût éprouvé une vive peine de consentir même nominalement à un aussi grand sacrifice. Cortez répliqua en le remerciant de ce qu'il reconnaissait que son souverain était l'être divin qu'il avait nommé, et pour lui rendre de l'assurance, protesta que son maître n'entendait pas intervenir dans le gouvernement de l'empire mexicain, que seulement, par intérêt pour lui, il

désirait le voir converti avec ses sujets à la religion chrétienne. Ce jour-là et les jours suivants, Montézuma combla de présents tous les Espagnols ; il n'était simple soldat qui n'eût deux colliers massifs en or. Aussi dans la troupe de Cortez, du premier de ses lieutenants au plus humble fantassin, chacun s'exprimait sur le compte du monarque aztèque dans les termes du respect et de la reconnaissance. Tout le camp était dans l'allégresse.



## VI

### MONTÉZUMA PRISONNIER DANS LE QUARTIER DES ESPAGNOLS. IL SE RECONNAIT VASSAL DU ROI D'ESPAGNE.

L'esprit supérieur de Cortez était occupé d'autres pensées. La puissance de la nation aztèque se montrait à lui bien plus grande qu'il ne l'avait présumé. Elle pouvait fournir en quantité innombrable des soldats vaillants; elle était fière et on l'avait passionnée contre les Espagnols. Le tempérament violent de ses compagnons d'armes, exalté par tant de victoires, échauffé par la vue de tant de richesses, pouvait à chaque instant déterminer une collision qui serait terrible. L'âpre caractère de ses auxiliaires de Tlascala ne lui inspirait pas moins d'inquiétude; ceux-ci, en effet, sont détestés des Aztèques et le leur rendent bien. Ils ne savent contenir l'arrogance dont le succès les a gonflés, et dans leur humeur sauvage ils peuvent se porter à des excès qui mettront les armes à la main des Aztèques. Sans doute, il paraît être l'hôte respecté de Montézuma, mais au fond il est bien plutôt son

prisonnier, enfermé qu'il est dans cette ville immense dont la sortie est si difficile, car les rues et les chaussées sont coupées de canaux qui barreront le passage quand on le voudra, puisqu'il n'y a qu'à détruire ou à enlever les ponts-levis dont les rues et les chaussées sont parsemées. Et puis, pendant qu'il reste les bras croisés dans Tenochtitlan, à la merci d'un soulèvement populaire que les prêtres mexicains peuvent fomenter, il peut arriver d'Espagne une réponse négative à ses dépêches, une condamnation ignominieuse même par l'effet des accusations et des intrigues de Velasquez, ou de la misérable envie qu'a vouée à tout homme qui se distingue le directeur des affaires des Indes, Fonseca. Le gouverneur de Cuba, lui-même, ne peut-il à tout instant envoyer une nouvelle expédition, qui profiterait de son inaction forcée dans la capitale pour se rendre maîtresse du pays et le renverser, lui, de son piédestal?

Il n'y a donc pas de temps à perdre. Montézuma est sous le charme, il faut en profiter. Telles étaient les réflexions dont était agité Cortez, après qu'il eut apprécié d'un coup d'œil sûr sa véritable situation dans la cité impériale de Tenochtitlan, au milieu des éclatants hommages dont il était l'objet. Il est nécessaire de frapper un grand coup : hôte de Montézuma, il faut devenir son maître. Cortez se fie à sa fortune. Montézuma sera aux yeux de tous le vassal du roi d'Espagne, dans toutes les conditions d'un assujettissement affiché à la face du ciel, et lui Cortez, il aura un gage certain de la subor-

dination et de l'obéissance des peuples : ce sera la personne de l'empereur.

Même après tant de hardiesses heureuses, celle-ci était une suprême témérité. Sous prétexte de la conduite perfide d'un gouverneur mexicain, Quauhpopoca, qui, quelque temps auparavant, avait fait égorger deux soldats espagnols, Cortez se rend au palais impérial suivi de cinq ou six de ses plus intrépides lieutenants, et termine un entretien avec le prince en lui disant de le suivre dans ses propres quartiers. Montézuma refuse; on lui réplique qu'il le faut. Il offre en otages ses enfants; on lui signifie qu'on le veut lui-même, et les Espagnols mettent la main sur la garde de leur épée. Entreprise insensée, dira-t-on; le palais est rempli de gardes, la ville regorge de soldats mexicains prêts à prendre les armes, Montézuma est tout-puissant : ainsi qu'il l'avait dit à Cortez, il n'a qu'à lever le doigt pour que des myriades de guerriers se ruent sur la petite troupe des Castillans et de leurs suivants les Tlascaltèques. Mais Cortez, avec le coup d'œil de l'homme de génie, a vu que son ascendant personnel sur Montézuma est plus grand encore que le pouvoir de ce prince sur ses sujets. Cette autorité absolue de l'empereur, puisqu'il tient l'empereur lui-même dans sa main, lui servira d'instrument pour son dessein. Montézuma cédera et se laissera emmener dans le casernement du *Conquistador*, parce qu'il est fasciné : la superstition, qui lui montre dans Cortez le représentant de Quetzalcoatl, a détruit en lui l'idée de lutter contre ces envahis-

seurs. Il est vain au plus haut degré, donc il fera comme s'il allait par l'unique impulsion de son bon plaisir. A sa cour, parmi ses gardes, et dans sa capitale, on est dressé à lui obéir ponctuellement, avec la soumission la plus aveugle; donc, quand il aura exprimé sa volonté, on n'y résistera pas, on le conduira respectueusement dans cette demeure, qu'il paraîtra s'être choisie. Cependant, quand il demande sa litière, pour aller s'établir dans le quartier des Espagnols, les nobles, chefs de sa garde et de sa maison, semblent stupéfaits; ils n'en croient pas leurs oreilles ni leurs yeux. Dans les rues, la foule le regarde passer, comme terrifiée d'un sacrilége; cependant personne ne bouge : Montézuma répète qu'il lui plaît d'aller vivre parmi ses amis les Espagnols. Il est reçu d'ailleurs dans le quartier de ceux-ci avec un respect affecté. Sa maison avec tout son luxe le suit dans cette captivité.

Une fois Montézuma entre ses mains, Cortez lui fait apercevoir que, s'il est souverain à Tenochtitlan, il n'en est pas moins le subordonné du roi d'Espagne. L'infortuné Quauhpopoca est jugé, condamné, brûlé vif, et, pendant la durée de l'exécution, Montézuma, comme un vassal félon, est mis aux fers, de la main même de Cortez. De ce jour, Montézuma dut être déshonoré à ses propres yeux. Vainement, après le supplice de Quauhpopoca, Cortez recommence à le traiter avec tous les signes extérieurs du respect; Montézuma, au fond de l'âme, se sent déchu, et son influence parmi les populations est plus qu'ébranlée. Le jeune roi de

Tezcuco, Cacamatzin, qui lui doit la couronne et qui est son neveu, exprime hautement son indignation, et organise la résistance. Montézuma lui enjoint de venir auprès de lui; Cacamatzin répond qu'il compte bien, en effet, paraître dans Tenohtitlan, mais que ce sera pour restaurer la religion dégradée, rendre à l'empire son renom et sa liberté; qu'il ira, non la main sur la poitrine, dans l'attitude d'un suppliant, mais armé de toutes pièces, pour exterminer ces Espagnols qui ont infligé tant d'ignominie aux nations d'Anahuac. Cacamatzin poursuivait son dessein, lorsque Montézuma, joignant la perfidie à la bassesse, le fait saisir dans un palais où il l'avait convié à une conférence, et le livre à Cortez. Un prince plus souple est placé sur le trône de Tezcuco. Délivré de tout embarras de ce côté, le *Conquistador*, pour qui une concession obtenue de Montézuma n'est qu'un moyen d'en arracher une autre plus grande, exige du malheureux empereur un dernier sacrifice, la reconnaissance formelle de la souveraineté de Charles-Quint, et celle de sa propre personne comme lieutenant de son maître. Une circonstance l'encourageait fort à tenter cette démarche : dès leur premier entretien, Montézuma lui avait déclaré que pour lui le roi d'Espagne était Quetzalcoalt, et à ce titre le maître du pays.

Tous les chefs de l'empire sont donc convoqués en une espèce de parlement. Du haut de son trône, Montézuma leur rappelle la tradition de Quetzalcoatl. « Vous vous souvenez, leur dit-il, que ce

dieu, en partant, annonça qu'il reviendrait reprendre parmi nous l'autorité royale. Le temps prédit est arrivé : ces hommes blancs viennent des régions situées au delà des mers, du côté où le soleil se lève, et ils revendiquent pour leur roi le pouvoir suprême en notre pays. Je suis prêt à le leur abandonner. Vous qui avez été mes fidèles vassaux pendant le long espace de temps que j'ai passé sur le trône, j'attends de vous que vous me donniez cette dernière preuve de soumission. Vous reconnaîtrez pour votre maître le grand prince qui règne de l'autre côté de l'Océan; en son absence, vous obéirez au capitaine qu'il a envoyé parmi nous. Les tributs que vous m'apportiez, vous les lui payerez ; les services que vous me rendiez, c'est à lui maintenant d'en disposer. » Après ces mots, l'émotion et les sanglots étouffent sa voix, et l'illustre assistance, à son exemple, ne peut retenir ses larmes. Chacun lui répond que, puisque tels sont ses ordres, il sera obéi. Immédiatement après, le serment de fidélité est prêté. Acte en est dressé par un notaire attaché à l'expédition, le même qui déjà avait reçu et constaté par un acte authentique le serment du cacique de Cempoalla.

Des Espagnols partent afin de recueillir le tribut des différentes provinces de l'empire. Déjà Cortez s'était occupé de fonder quelques établissements importants. Il avait détaché cent cinquante hommes sous le commandement de Velasquez de Léon, pour faire le noyau d'une colonie loin de la capitale, mais à une médiocre distance de la Vera-Cruz, à

l'embouchure du Guazacoalco; c'est là que se trouve le meilleur port de tout le Mexique, sur le golfe auquel il donne son nom. Cortez espérait découvrir, en remontant le Guazacoalco, ce qu'il nommait le *secret du détroit*, c'est-à-dire un passage naturel de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique.



# VII

L'HOSTILITÉ DES MEXICAINS GRANDIT. — UNE EXPÉDITION RIVALE, CELLE DE NARVAEZ, FOURNIT A CORTEZ DES SECOURS INESPÉRÉS.— LES MEXICAINS ATTAQUENT LES ESPAGNOLS.— MORT DE MONTÉZUMA.

Tout semblait fini. En six mois le rêve de Cortez paraissait être devenu une réalité : il n'en était rien.

L'ardeur religieuse de Cortez, longtemps contenue, va faire explosion et provoquera des tourmentes auprès desquelles les luttes contre les Tlascaltèques et leur général Xicotencatl seront presque des jeux. Dès le premier jour où il a vu Montézuma, Cortez, on s'en souvient, lui a parlé de se convertir et à cet effet lui a déployé, mais sans succès, toutes ses connaissances théologiques. Peu de jours après, visitant, en compagnie de l'empereur, le grand temple où étaient réunis les sanctuaires de tous les dieux, Cortez, à la vue du sang humain qui les souillait, avait apostrophé son impérial interlocuteur en ces termes : « Comment un prince aussi glorieux et aussi sage que vous l'êtes peut-il adorer ces idoles, représentation de Satan? Ah! si vous

nous permettiez d'ériger ici la croix, d'y placer les images de la Vierge et de son divin Fils, vous verriez ce que deviendraient ces dieux abominables. » — « Ces dieux, avait dit Montézuma, sont ceux qui ont conduit les Aztèques à la victoire depuis le berceau de la nation ; ils nous envoient le temps des semailles et celui de la moisson, et si j'avais pu m'attendre à ce que vous leur manquiez ainsi de respect, je ne vous aurais point admis en leur présence. » Cette scène se passait avant la captivité de Montézuma. Le père Olmedo, intervenant aussitôt, avait calmé Cortez, et bientôt des soucis temporels avaient distrait l'attention du grand capitaine ; mais lorsque Montézuma a fait solennellement sa soumission à Charles-Quint, le zèle religieux de Cortez se réveille plus impétueux. S'il a travaillé pour la couronne de Castille, qu'a-t-il fait pour la foi? Sera-t-il dit que maintenant, dans cette capitale qui reconnaît pour maître Sa Majesté Catholique, les sacrifices humains peuvent poursuivre impunément leur cours?

Suivi de ses principaux officiers, Cortez entre dans l'appartement de Montézuma et lui demande de faire remettre aux Espagnols, pour l'exercice de leur culte, la vaste enceinte du grand temple, afin qu'on puisse inviter le peuple entier à participer aux bienfaits de la religion du Christ. « Mais, Malintzin, répond l'empereur consterné, vos exigences sont poussées si loin que le courroux de nos dieux va éclater, et mes peuples vont se soulever plutôt que de souffrir la profanation de leur temple. » En effet,

la religion d'une nation est, de tous ses biens, celui dont le sacrifice lui est le plus douloureux; tant qu'un peuple a de la foi, la ruine de sa religion lui est plus sensible encore que ne le serait celle de sa nationalité même. A la suite d'une conférence avec les prêtres, Montézuma cependant annonce à Cortez qu'un des deux sanctuaires de la grande pyramide lui est abandonné. On y érige un autel sur lequel la croix s'élève; la messe y est célébrée avec un grand appareil; le sanctuaire attenant demeure consacré au culte affreux du dieu de la guerre, et retentit au même instant des chants des Aztèques indignés.

De ce moment, tout a changé d'aspect à Mexico. Jusqu'alors, Montézuma était d'une extrême affabilité envers les Espagnols; il se plaisait dans la société de quelques-uns d'entre eux, et jouait avec eux en leur laissant toujours des gages de sa munificence. Il devient sombre, il les évite, et passe son temps à s'entretenir avec les principaux des guerriers et des prêtres aztèques. La population dissimule mal son animosité. L'empereur envoie chercher Cortez et lui déclare que les dieux ont fait connaître aux prêtres qu'ils étaient courroucés et demandaient, sous peine des plus grands malheurs pour la ville et l'empire, que les étrangers profanateurs fussent sacrifiés sur leurs autels. « Vous n'avez, dit-il, de chance de salut que dans la retraite; partez, allez d'où vous êtes venus, vous ne serez saufs qu'à ce prix. » Cortez, dont le sang-froid ne se trouble pas, répond qu'il ne se refuse

pas à quitter le pays, mais qu'auparavant il faut qu'il ait des vaisseaux. On se met donc, à la Vera-Cruz, à construire une flotte sous les ordres de Martin Lopez ; mais, sous main, Cortez a soin que la construction aille lentement. En attendant, tout dans la capitale prend un air de plus en plus lugubre et menaçant. On se prépare, du côté des Mexicains, à attaquer, du côté des Espagnols, à se défendre. A la première occasion, les glaives vont être tirés.

Tout à coup on apprend qu'une flotte a paru à la Vera-Cruz. Elle est nombreuse, elle est montée par des soldats espagnols. Ils sont neuf cents, dont quatre-vingts cavaliers, autant d'arquebusiers, cent cinquante arbalétriers, avec beaucoup d'artillerie. C'est plus de quatre fois la force de la troupe castillane qui environne Cortez à Mexico. A cette nouvelle, les Espagnols poussent des cris de joie, ils sont sauvés. Illusion ! c'est le dernier coup qui est porté à Cortez. Cette expédition vient de Cuba, où Velasquez l'a organisée pour qu'elle aille renverser Cortez et s'emparer de sa personne. Depuis la station que Montejo avait faite dans l'île de Cuba, malgré la défense de Cortez, les merveilles qu'il a ébruitées au sujet du Mexique sont venues aux oreilles de Velasquez, et la fureur de celui-ci n'a plus eu de bornes. Il a épuisé toutes ses ressources, afin de composer une armée à laquelle Cortez ne puisse résister, et qui conquière pour lui-même le riche empire mexicain. Telle est l'expédition qui vient de débarquer à la Vera-Cruz, sous les ordres de Narvaez, officier d'une bravoure éprouvée.

Cortez a bientôt pris son parti. Avec soixante-dix Espagnols, il sort de Mexico, laissant le commandement au vaillant Alvarado, auquel il recommande ce que celui-ci est en effet trop prompt à oublier, la prudence et la modération. En route, il rallie les cent cinquante hommes qu'il avait confiés à l'un de ses lieutenants, Velasquez de Léon, pour qu'il allât fonder une colonie sur les bords du Guazacoalco, et il marche droit sur Narvaez, qui se garde assez mal. Cortez, après avoir envoyé à ce compétiteur le père Olmedo, qui lui est dévoué, trouve le moyen de semer un peu d'or et beaucoup de bonnes paroles dans l'armée dirigée contre lui, et, par un prodigieux coup de fortune, il fait Narvaez lui-même prisonnier après un combat de nuit où, à la faveur de l'obscurité, il a pu faire accroire qu'il avait de grandes forces. Toute la troupe de Narvaez, émue de ses hauts faits, séduite par son éloquence, enflammée par les dépouilles que promet, sous un tel chef, l'empire mexicain, passe sous ses drapeaux, et Cortez rentre fièrement à Mexico. C'était le 24 juin 1520.

Cette fois, on dirait que la populeuse cité est déserte. Pas un Aztèque ne se montre pour voir passer le héros triomphant. Sur le lac, le long des chaussées, pas une pirogue. C'est qu'aux griefs religieux des Aztèques Alvarado en a ajouté un autre : par une infâme perfidie, cet homme, aussi avide et aussi cruel qu'il était courageux sur le champ de bataille, a égorgé la fleur de la jeune noblesse, pendant qu'elle célébrait la fête du dieu de la guerre, Huitzilopotchli, sous le prétexte qu'elle se livrait à

des pratiques païennes, mais en réalité afin de s'emparer des ornements d'or dont s'étaient couverts pour la solennité ces six cents infortunés jeunes gens. Cortez, une fois dans ses quartiers, y est bientôt cerné. Il avait eu la précaution de faire construire deux brigantins sur lesquels il aurait pu s'échapper à travers le lac; les Aztèques les ont brûlés.

Un siége furieux commence contre les Espagnols. Une grêle de flèches et de pierres tombe sur tous les points du palais d'Axayacatl, qui leur sert de forteresse. Ils répondent par l'artillerie et la mousqueterie, qui font d'horribles brèches dans les rangs serrés des Mexicains; mais qu'importe? les assaillants sont innombrables, et ils ne demandent qu'à mourir, pourvu que dix des leurs soient échangés contre la vie d'un des *fils du Soleil.* Cortez fait des sorties où il a l'avantage; cependant il n'en demeure pas moins bloqué. Les terrasses des maisons sont garnies de guerriers, les ponts des canaux qui coupent les rues sont levés. « Vous êtes à nous, crient les Aztèques; la pierre du sacrifice est prête, le couteau du sacrificateur est aiguisé. Notre dieu Huitzilopotchli va enfin voir couler devant lui votre sang qu'il attendait. Les bêtes fauves de la ménagerie du palais rugissent de plaisir, parce qu'elles sentent qu'elles vont dévorer votre chair. Nous avons des cages où nous enfermerons pour les engraisser, afin qu'ils soient dignes d'être sacrifiés, les enfants félons de l'Anahuac qui sont dans vos rangs (les Tlascaltèques). » En parlant ainsi, ils combattaient avec tant de bravoure, dit Bernal Diaz, que

« plusieurs de nous, qui avaient servi en Italie dans les *combats de géants* contre les Français, ou dans le Levant contre les Turcs, déclaraient n'avoir jamais rien vu de pareil. » C'est le frère même de Montézuma qui commande le siége, et il est de tous le plus intrépide. Cortez, heureusement, n'est pas homme à se rebuter ni à perdre courage. Il a un corps de fer et une âme de bronze. Il espère qu'à force de carnage il obligera les Indiens à se soumettre. Il essaye de les effrayer par des machines de guerre, des tours qui marchent chargées de guerriers à couvert. Il tente aussi la voie des négociations, et fait intervenir Montézuma lui-même comme médiateur. Le malheureux empereur paraît avec son cortége, sur une terrasse du quartier des Espagnols. A sa vue, la foule, accoutumée à lui obéir, par un premier mouvement s'incline. « Venez-vous pour me délivrer? dit-il du ton calme d'un homme accoutumé à commander; mais je ne suis point prisonnier : je reste ici de mon plein gré, parmi les hommes blancs qui sont mes hôtes. Venez-vous pour les forcer à se retirer? mais ils se préparent eux-mêmes à partir. » Les termes d'amitié dont Montézuma se sert envers les Espagnols rallument la rage des Aztèques; du moment qu'il se dit l'ami de ces étrangers profanateurs, il n'est plus qu'un traître à la patrie et aux dieux. Une décharge de pierres et de flèches est dirigée sur lui. Il est blessé et meurt peu de jours après.

# VIII

CORTEZ ÉVACUE MEXICO. — SIÉGE DE MEXICO. — REVERS ET SUCCÈS. — L'EMPEREUR GUATIMOZIN.

Cette aventure montre à Cortez que les Aztèques ne se soumettront pas. D'un autre côté, ses vivres sont épuisés, et il n'y a plus qu'un parti à prendre : c'est de se frayer à tout prix un passage. Pour sortir de Mexico cependant, il faut passer au travers de longues rues dont les maisons sont converties en citadelles, avec leurs terrasses chargées de projectiles et de combattants. Après les rues sont les longues chaussées jetées dans le lac et bordées de guerriers, aux aguets dans leurs canots, parmi les roseaux. Pour saisir plus sûrement leur proie, les Mexicains ont dans les rues détruit les ponts, érigé des barricades; les chaussées de même ont été rompues. Pourtant Cortez, par une marche de nuit, regagne la terre ferme par la chaussée de Tlacopan, la plus courte des trois; mais quelle nuit ! Dans les récits des *Conquistadores* et dans les annales espagnoles, c'est la Nuit Fatale (*Noche Triste*). Cortez y

perdit la moitié de son armée ; tous ceux qui s'étaient embarrassés de butin périrent ou furent pris, ce qui était pire, car ils devaient être égorgés en sacrifice. Toute l'artillerie resta aux Aztèques, à qui heureusement on avait caché la manière de s'en servir et la composition de la poudre. Il fallut une grande bravoure à la petite troupe espagnole pour atteindre, même au prix de tant de pertes, la terre ferme. Les femmes elles-mêmes se distinguèrent les armes à la main. Deux héros principalement firent le salut de tous, le général d'abord, et Alvarado, qui se surpassa au point d'arracher des cris d'admiration aux Aztèques. Il arrive démonté en un endroit où la chaussée est coupée. Les cavaliers, serrés les uns contre les autres, ont pu passer en se jetant dans le lac, et, avec eux, ils ont conduit une partie de la troupe de l'autre côté de la brèche; mais il est seul, lui : il était demeuré en arrière pour contenir les assaillants. Il semble qu'il ne peut échapper, lorsque, s'appuyant sur sa longue lance et appelant à lui toute sa vigueur, il franchit d'un saut la largeur de la brèche; puis d'un regard il nargue les ennemis étonnés, qui s'écrient qu'il est véritablement le fils chéri du Soleil. Le saut d'Alvarado est demeuré célèbre. Le lieu de cette scène porte aujourd'hui le nom de Saut-d'Alvarado, et, de tous ses exploits, c'est celui qu'on a choisi pour lui faire son nom historique. Le premier lieutenant de Cortez, celui qui a été plus tard le conquérant du royaume de Quiché, est désigné dans les chroniques comme Alvarado du Saut.

Une fois sur la terre ferme, Cortez rencontre une armée qui l'attaque. Alors s'engage la bataille d'Otumba qu'il gagne après avoir cru, comme César à Munda, que c'en était fait, et qu'il ne lui restait plus qu'à mourir glorieusement. De là, il va se refaire parmi les Tlascaltèques et s'y apprête à revenir sur Tenochtitlan avec des ressources nouvelles. Je passe sur les démarches par lesquelles il s'assure de la fidélité des gens de Tlascala, sur les expéditions qui rétablissent parmi les populations son crédit ébranlé par les désastres de la *Noche Triste*, sur les alliances qu'il forme, sur les mécontentements qu'il apaise, ainsi que sur les complots qu'il déjoue parmi les siens. C'est pourtant une série d'événements et d'incidents fort extraordinaires. Mentionnons au moins l'ambassade envoyée par les Aztèques à Tlascala, afin de supplier les Tlascaltèques de se concerter avec tout le pays d'Anahuac pour écarter ces cruels étrangers, ennemis des hommes et des dieux, et sur les débats qui s'engagent alors dans le sénat de Tlascala. On croit relire les grandes séances du sénat romain. Arrivons avec Cortez devant Mexico, où il se présente à la tête d'une armée fort nombreuse d'auxiliaires dont il a perfectionné l'armement, et qu'il a soumise, sous plusieurs rapports, à une loi sévère. Une flotte de treize brigantins portant de l'artillerie doit opérer sur le lac.

Le frère de Montézuma, qui avait succédé à l'empire, est mort, après un règne de quatre mois, de la petite vérole, importée par Narvaez. A sa place a

été choisi Guatimozin[1], neveu et gendre de Montézuma, beau et élégant jeune homme de vingt-cinq ans, d'une bravoure à toute épreuve, d'une intelligence peu commune, qui avait voué aux Espagnols une haine implacable, pareille à celle que jura Annibal aux Romains entre les mains d'Hamilcar. Cortez, qui a mesuré les difficultés de son entreprise et qui ne veut rien négliger pour le succès, établit des règlements qu'il enjoint aux siens d'observer. Ce recueil d'ordonnances militaires nous a été conservé. Le but suprême qu'il indique à ses compagnons d'armes est la conversion des païens ; il leur démontre que leur foi et leur dévouement à la religion sont le secret de leur force et la condition de leur triomphe. Autrement, dit-il, cette guerre est souverainement injuste, et tout ce qu'elle nous procurerait serait un bien mal acquis. De là des dispositions qui interdisent, sous des peines sévères, le blasphème, le jeu, etc. On dirait d'une armée de croisés et de croisés disciplinés, et en effet Cortez se supposait le chef d'une croisade, tout autant qu'avait pu le faire Godefroi de Bouillon. Du côté opposé, les prêtres, qui ont une grande influence sur Guatimozin, prêchent aux Aztèques qu'il n'y a pas de compromis possible avec les Espagnols violateurs des temples, et qu'avec eux il faut vaincre ou périr. Comme dans *la Jérusalem Délivrée,* le ciel est en présence d'un Olympe païen ou d'anges déchus, com-

1. J'emploie ici le nom sous lequel ce jeune héros est connu en Europe. Son vrai nom est Quautemo, qui avec la désinence honorifique, tzin, fait Quautemotzin.

pagnons de Satan. Comme dans l'*Iliade*, les hommes croient voir les habitants du céleste séjour prendre parti pour eux et descendre dans leurs rangs. C'est au moins ce qui advient aux Espagnols, qui, à mainte reprise, sont persuadés qu'ils ont distingué dans les airs la vierge Marie, ou à côté d'eux saint Jacques sur son cheval blanc, ou saint Pierre, patron de Cortez.

De part et d'autre, il y a une multitude innombrable de combattants, car Cortez a eu jusqu'à 150 000 auxiliaires; des deux côtés, un dévouement extraordinaire et une prodigieuse ardeur. Les Aztèques se défendent comme un peuple qui combat pour ses autels et pour ses foyers. Les Espagnols se conduisent à la fois comme des prédestinés qui ont à exécuter un arrêt du ciel, et comme des ambitieux qui ont à conquérir à la pointe de l'épée des richesses et des distinctions. Les Indiens auxiliaires cherchent à assouvir de longs ressentiments et à tirer des représailles; ils veulent exterminer d'anciens maîtres qui les anéantiraient eux-mêmes, s'ils n'étaient détruits. Plus d'une fois la victoire est indécise. Malgré le courage barbare des gens de Tlascala et la vaillance sanguinaire du prince de Tezcuco, Ixtlixochitl, c'est l'intrépidité de cette poignée d'Espagnols, et c'est souvent la bravoure personnelle de Cortez qui décide du succès, quand le drapeau chrétien a la victoire. On se bat par terre et par eau, à distance et corps à corps, de jour et de nuit, sur les plates-formes des pyramides, sur les terrasses des maisons, sur la plage boueuse du lac.

On emploie la ruse aussi bien que l'audace, et plus d'une fois Guatimozin réussit à mettre les *Conquistadores* en péril. Déjà, dans la *Nuit Fatale*, Cortez avait couru de grands dangers. A l'attaque de Xochimilco (*le Champ des Fleurs*), une des villes de la vallée, il est un instant prisonnier. C'en était fait de lui si les Aztèques n'eussent voulu le réserver pour un sacrifice solennel. Un Tlascaltèque et deux de ses propres serviteurs le dégagèrent. Le lendemain, on chercha le guerrier de Tlascala pour le récompenser ; mais ce fut en vain, et il demeura accrédité dans l'armée que c'était saint Pierre en personne qui était venu au secours du général sous ce déguisement.

Cortez, à la sollicitation plus que pressante de ses compagnons, qui souffrent des pluies et du manque de vivres, se décide un jour à donner un assaut général. « On nous laisse, disaient les soldats, exposés à toutes les intempéries des saisons, livrés à la famine, pendant qu'un coup de main serait si facile contre ces païens. Est-ce que l'autre jour nous n'avons pas pénétré de vive force jusqu'au cœur de la ville, jusqu'au palais de l'empereur et au temple où Satan est adoré sous le nom de cette infâme idole Huitzilopotchli ? Est-ce que nous n'avons pas su mettre le feu à cet abominable sanctuaire et au palais, et précipiter du haut en bas de la pyramide les prêtres féroces dont ce repaire était peuplé ? Finissons-en par un assaut. — Vous aurez l'assaut, » dit le général, que les murmures ont ému.

En effet, on convient d'attaquer en deux colonnes,

distinctes. Alvarado commande l'une; Cortez s'est réservé l'autre. On s'ébranle après la célébration de la messe. Cortez partage son corps en trois divisions qu'il porte en avant, chacune par une rue, en recommandant la circonspection aux chefs des deux dont il se sépare. Les Aztèques battent en retraite; la division espagnole conduite par le trésorier Alderete (dans cette expédition les financiers eux-mêmes étaient des héros), et celle à la tête de laquelle le général a placé Andrès de Tapia et le frère d'Alvarado, les pressent vivement. On touche enfin au centre de la ville, au grand marché dans lequel on est désireux de s'établir, et on crie victoire. Tout à coup, du sommet d'un teocalli, se fait entendre le cor de Guatimozin. A ce signal, les Indiens se retournent; d'autres, qui occupent les maisons, se montrent sur les terrasses; les rues latérales s'encombrent de guerriers, il en sort des roseaux du lac, à droite et à gauche de la chaussée. Ils se jettent avec furie sur les Espagnols et sur leurs auxiliaires. Le désordre se met dans les rangs, et l'artillerie ne peut plus rien; c'est une mêlée affreuse. Beaucoup d'Espagnols ont pris ou tués; Cortez, lui-même blessé, est saisi par six hommes aux formes athlétiques, qui, le voyant presque seul, sont accourus avec frénésie en criant : « A Malintzin ! à Malintzin ! » Il est cependant encore une fois arraché des mains de l'ennemi; mais le cor de Guatimozin, qui semble exercer une influence magique comme celui d'Astolphe, continue de sonner, et l'impétuosité des Aztèques va toujours croissant. Ils font rouler aux

pieds de Cortez plusieurs têtes espagnoles en s'écriant : « Voici *Tonatiuh!* (c'était, on l'a vu, le nom qu'ils avaient donné à Alvarado.) Voici Sandoval! (c'était l'ami le plus cher de Cortez.) » Du côté de la colonne d'Alvarado, pour semer l'épouvante parmi les Espagnols, ils lançaient de même des têtes de simples soldats blancs, en faisant retentir le nom de Malintzin. Heureusement ni Alvarado, ni Sandoval n'avaient succombé, pas plus que le général. Cependant les Espagnols étaient en complète déroute; ils gagnèrent avec peine leurs retranchements, et le soir, au coucher du soleil, ils purent contempler avec effroi l'horrible cérémonie qui se passait au sommet du grand teocalli. Leurs frères d'armes prisonniers étaient égorgés devant la statue du dieu de la guerre, et leurs corps sanglants, précipités du haut de la pyramide, tombaient au milieu d'une foule qui s'en disputait les membres pour s'en repaître.

Cette victoire de Guatimozin répandit un grand enthousiasme parmi les Aztèques et ceux qui leur étaient restés unis. Les prêtres proclamèrent que les dieux, satisfaits du sacrifice des prisonniers espagnols, avaient promis de délivrer le pays des étrangers, et que, dans huit jours, cette promesse serait accomplie. A cette nouvelle, l'alarme se répand parmi les alliés des Espagnols. Ils désertent en grand nombre, non pour se rendre chez les Aztèques, dont ils redoutent le courroux, mais pour regagner leurs foyers. Cependant Cortez fait faire bonne garde dans le camp. Les sorties des assiégés

sont repoussées ; les huit jours se passent sans que les Espagnols aient perdu rien de plus que quelques maraudeurs. Les alliés, voyant que l'oracle est en défaut, reviennent aux Espagnols. L'ardeur agressive des assiégés se refroidit, et ils se retrouvent bientôt en face des fléaux qui sévissent ordinairement sur les troupes entassées dans une ville, non-seulement la famine, mais les maladies épidémiques, effet de la misère et de l'encombrement. De l'exaltation plusieurs passent à l'abattement ; ils voient avec désespoir leurs anciens vassaux démolir tous les quartiers de la ville que Cortez a envahis, et dont il fait raser les édifices, afin que les sorties des Aztèques restent pour eux sans avantage possible.



## IX

### PRISE DE MEXICO. — GUATIMOZIN. — SUITE ET FIN DE LA CARRIÈRE DE CORTEZ.

Cortez, qui sait à quoi s'en tenir sur la position des Aztèques, dépêche à Guatimozin trois chefs qui étaient prisonniers. Il le fait conjurer de se soumettre, lui promettant qu'on lui laissera la couronne, que les Aztèques garderont leurs propriétés et leurs dignités, sous la suzeraineté du roi des Espagnes. Le jeune empereur reçut les envoyés avec distinction et écouta attentivement leur message. Probablement parce qu'il n'était pas assez le maître, il s'en remit à un conseil composé des principaux chefs de l'armée et des hommes les plus considérables. Quelques-uns furent d'avis d'accueillir les propositions de Cortez ; mais les prêtres, qui reconnaissaient qu'avec les chrétiens leur influence serait détruite, furent d'un avis opposé. « La paix est un grand bien, dirent-ils à l'empereur, pourvu que ce ne soit pas avec les hommes blancs. Il n'est pas de promesse qu'ils n'aient violée. Leur cupidité est sans

bornes, et qui pourrait dénombrer leurs outrages contre nos dieux ? Fions-nous aux divinités qui ont été si long-temps les protectrices de notre nation. Ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre sous l'esclavage de ces étrangers menteurs et impies ? » Leur éloquence enflamme Guatimozin. « Eh bien ! dit-il, nous mourrons en combattant ; malheur à qui parlera de se rendre ! » En réponse aux offres de Cortez, deux jours après, Guatimozin ordonne une sortie générale ; elle est sans succès. Les Aztèques sont refoulés et tenus de plus en plus à l'étroit. Parmi eux la famine devient plus cruelle chaque jour. Ils se nourrissent des lézards et des rats qu'ils peuvent trouver ; ils recherchent les reptiles et les insectes, rongent l'écorce des arbres, et s'en vont la nuit arracher des racines. Pendant ce temps, Cortez, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de les soumettre, poursuit l'œuvre de destruction à laquelle il s'était déterminé avec beaucoup de regret : les pyramides des dieux et les palais des grands sont rasés, tout comme les huttes en joncs qu'habitait la populace. La démolition s'accomplit par les mains des alliés, auxquels les Aztèques disent : « Malheureux ! plus vous démolissez et plus vous aurez à reconstruire, car, si nous sommes les vainqueurs, nous voudrons avoir une capitale aussi magnifique qu'autrefois, et si les hommes blancs l'emportent, ils seront plus exigeants que nous-mêmes. » Malgré l'âpreté de leurs maux, ces vaillants Aztèques faisaient bonne contenance : ils répondaient avec hauteur et dédain quand on leur

disait qu'ils n'avaient plus de vivres, et l'un des chefs indiens attachés à Cortez leur ayant représenté, dans un de ces entretiens qui se reproduisaient assez fréquemment entre les sorties et les assauts, qu'ils étaient à la dernière extrémité, ils lui jetèrent des crêpes de maïs à la figure, disant qu'ils avaient des subsistances pour eux et pour les autres.

Cependant la faim et la maladie les décimaient. On les voyait amaigris sur leurs terrasses ou derrière les barricades. Quand on gagnait sur eux une rue de plus, on y trouvait les cadavres entassés : eux si soigneux de la sépulture, ils avaient cessé de la donner aux morts. Dans les maisons, on rencontrait des femmes et des enfants décharnés, ne pouvant plus se traîner, car tout ce qui avait la force de se tenir debout se concentrait dans les quartiers qui résistaient encore. Dans cette triste situation, on les entendit plus d'une fois reprocher aux Espagnols de ne pas en finir. « Vous n'êtes pas les fils du Soleil, car il est, lui, rapide en sa course, et vous, que vous êtes lents dans votre destruction ! Achevez-nous donc, afin que nous allions enfin près de notre dieu Huitzilopotchli, qui nous tiendra compte de tout ce que nous souffrons pour lui ! » D'autres fois ils les bravaient, leur disant qu'ils chercheraient en vain les trésors; qu'on avait tout enseveli dans des cachettes dont ils n'auraient pas le secret. Et il ne fallait pas leur parler de se rendre : Cortez ayant adressé à Guatimozin un prisonnier d'un haut rang pour le presser de traiter, on assure que Guatimozin envoya ce parlementaire à la pierre du sacrifice.

Bientôt il ne resta plus aux assiégés qu'un quartier, le plus incommode de tous, faisant à peine le huitième de la cité, et où il n'y avait pas assez de maisons pour leur donner asile. Plusieurs demeuraient, la nuit comme le jour, en plein air dans les bateaux, parmi les roseaux du lac. Chaque jour, Cortez acquérait des preuves nouvelles de l'extrémité à laquelle ils étaient réduits. Pendant quelque temps, ils avaient pu se soutenir en dévorant les prisonniers qu'ils faisaient dans les sorties. Cette ressource même leur était ravie. On en surprenait la nuit qui rôdaient pour ramasser des débris que les animaux immondes eussent dédaignés, ou pour arracher quelques poignées d'herbe, et on raconte qu'on vit des mères égorger leurs enfants pour les manger. Des maladies causées par les miasmes dont l'air était empesté enlevaient ceux qui échappaient au glaive et à la famine. Cortez fut saisi de pitié; il donna les ordres les plus formels pour qu'on épargnât tout ce qui ne commettait aucune agression. Mais quel moyen de se faire obéir de ses alliés, les implacables Tlascatèques et des ci-devant vassaux des empereurs aztèques, qui avaient à exercer des vengeances? En même temps il renouvelait ses efforts pour obtenir de Guatimozin qu'il se soumît. Sur les instances des chefs qui l'entouraient, le jeune monarque, qui ne pouvait plus se faire aucune illusion sur les chances qui lui restaient, consentit enfin à une entrevue. On se donna rendez-vous à la vaste place du marché, sur une grande plate-forme, qui autrefois servait à des représentations popu-

laires. Cortez y fit étendre des tapis et dresser un banquet où il comptait prier son vaillant ennemi d'assouvir sa faim. A l'heure indiquée, Guatimozin ne parut pas, soit qu'il craignît qu'on ne s'emparât de sa personne et que le sort de Montézuma, réduit à n'être plus que l'instrument passif des étrangers, lui semblât la plus grande des infortunes, soit que les prêtres, usant jusqu'au bout de leur ascendant, l'eussent déterminé à résister encore. Le *Conquistador* retint à dîner les pauvres affamés qui lui apportèrent le refus de Guatimozin, et les renvoya avec ses compliments pour leur maître, et avec des provisions, en réitérant sa demande d'une conférence. Le fier Guatimozin retourna présent pour présent; les mêmes personnes revinrent au camp espagnol chargées des plus beaux tissus de coton, mais seules, sans l'empereur. Cortez leur renouvela ses instances les plus vives, si bien que, le lendemain matin, on lui apporta la promesse de la visite de Guatimozin pour midi. Ce fut encore en vain, et l'on s'aperçut que les assiégés, dans leur réduit comblé de morts et de mourants, se préparaient silencieusement à un dernier effort. Il y eut donc, le jour suivant, une bataille; ce fut une boucherie. Les auxiliaires de Cortez, pénétrant dans le quartier occupé par les assiégés, égorgèrent des milliers d'Aztèques, sans distinction d'âge ni de sexe. Leur furie sanguinaire excita l'indignation de ce grand homme, qui, rendant compte de cette scène à son maître, lui dit : « Les cris des enfants et des femmes qu'on égorgeait les uns sur les autres étaient si la-

mentables, qu'il n'y avait personne parmi nous qui n'en eût le cœur déchiré.... Jamais on ne vit cruauté pareille (à celle des alliés); jamais des êtres sous forme humaine ne se montrèrent plus étrangers à l'humanité. » Et cependant le lendemain matin, après une nuit passée dans ce lieu de désastres, Guatimozin refusa encore de se rendre ou de venir traiter avec le capitaine espagnol.

On était au 13 août 1521. Ce devait être le dernier jour de cet empire naguère florissant. Avant de donner un dernier assaut, Cortez fit une dernière fois inviter l'empereur à se présenter. Ses envoyés revinrent avec le *cihuacoatl*, magistrat du premier rang, qui déclara, avec l'air de la consternation, que Guatimozin saurait mourir, mais qu'il ne viendrait pas traiter. Puis, se tournant vers Cortez : « Faites maintenant ce qu'il vous plaira. — Soit, répondit Cortez. Allez dire à vos amis qu'ils se préparent; ils vont mourir. » — En effet, les troupes s'avancèrent: il y eut une dernière mêlée, un dernier carnage, sur terre et sur le lac. Les Mexicains épuisés trouvèrent dans leur désespoir, leur patriotisme, leur attachement à leurs dieux, la force de lutter encore avec héroïsme. Guatimozin, acculé au rivage, se jeta dans un canot avec quelques guerriers, et essaya de s'échapper à force de rames ; mais un brigantin de la flottille espagnole le poursuivit : il fut pris et mené à Cortez, qui le reçut avec les égards dus à une tête couronnée. Lui, s'avançant avec dignité sur la terrasse préparée pour cette triste entrevue d'un prince captif avec son vainqueur : « J'ai

fait, dit-il, tout ce que j'ai pu, Malintzin, pour sauver ma couronne et mon peuple. Vous voyez où je suis tombé maintenant; faites de moi ce que vous voudrez. » Et indiquant du doigt un poignard placé dans la ceinture du général, il ajouta avec véhémence : « Tirez cette arme, et finissez-en avec moi. — Non, répondit Cortez, vous serez traité avec un profond respect. Vous avez défendu votre capitale comme le plus brave des princes; les Espagnols savent honorer la valeur jusque dans leurs ennemis. » Il s'informa ensuite de l'impératrice, qui était fille de Montézuma, l'envoya chercher avec une escorte, et fit servir un repas à ses deux augustes prisonniers. L'empire aztèque avait cessé d'exister; la domination espagnole était établie au Mexique. La croix triomphait dans ce beau pays, et son règne était sans partage.

On estime diversement le nombre des personnes qui périrent dans le siége. Du côté des Aztèques, le calcul le plus modéré le porte à 120 000. Du côté des assiégeants, il succomba beaucoup d'Indiens. L'historien Ixtlixochitl dit que parmi les seuls guerriers de Tezcuco, il y eut 30 000 morts. A la demande de Guatimozin, le lendemain de la prise de la ville, tout ce qui y restait d'Aztèques debout put sortir en liberté. Il n'y eut jamais de plus triste spectacle que cette évacuation. Les guerriers survivants étaient encore au nombre de 30 000, selon les uns, de 70 000, selon les autres. Ils partirent avec des troupes de femmes et d'enfants, tous exténués et désolés. Ils mirent trois jours à défiler par les dif-

férentes chaussées. Ils s'arrêtèrent plusieurs fois après avoir quitté la ville, avant de s'éloigner définitivement, soit que leurs forces épuisées leur commandassent de prendre quelque repos, soit qu'ils voulussent jeter un dernier regard sur les ruines de cette magnifique cité qui avait été le siége de leur domination. Quand ils eurent dit un dernier adieu aux débris de leur capitale, ils se dispersèrent dans toutes les directions, répandant partout l'effroi des Espagnols et le sentiment que leur résister était impossible. Il faut que cette conviction se fût vite et fermement établie, car il n'y eut plus de tentative de résistance, si ce n'est sur un seul point, dans le territoire de Panuco, près de l'océan Atlantique. Les indigènes s'y soulevèrent et massacrèrent une troupe espagnole que Cortez venait d'envoyer par là ; mais ils furent punis si promptement et avec tant de rigueur, que personne n'osa recommencer. Dès qu'il fut le maître de Tenochtitlan, Cortez vit paraître des émissaires des différentes provinces qui venaient constater de leurs yeux la catastrophe des Aztèques, et lui apporter des assurances de soumission. De ces diverses ambassades, la plus importante fut celle du roi de Michoacan, qui commandait à un grand territoire où il était resté indépendant de Montézuma. Le roi arriva ensuite en personne, pour contempler les ruines de Tenochtitlan, et solliciter la protection des invincibles conquérants. Le Michoacan était situé entre Mexico et l'océan Pacifique, par le nord-ouest; la soumission du roi de Michoacan fut pour Cortez l'occasion de s'informer

de ce qu'il pourrait faire du côté de cette mer; quelques années plus tard, ce fut l'objet d'une expédition qu'il conduisit en personne, et qu'il poussa jusqu'en Californie.

Cortez mérite qu'on lui rende la justice de reconnaître que, la ville une fois conquise, il renouvela ses ordres pour qu'on épargnât les vaincus. Lors de leur départ, ils ne furent point molestés. Mais vers le même moment, la cupidité des Espagnols éprouva un amer désappointement qui les poussa à des excès déplorables. L'or qu'on ramassa dans Tenochtitlan fut presque insignifiant en comparaison de ce qu'on avait espéré et de ce qu'il semblait devoir être. Il est vraisemblable que les Aztèques avaient exécuté la menace qu'ils avaient faite plusieurs fois pendant le siége, de cacher leur or si bien que leurs vainqueurs ne pourraient plus le retrouver. On a lieu de croire qu'ils en avaient jeté une partie dans le lac, et qu'ils avaient enfoui le reste. Les soldats irrités se répandirent en discours violents. Ils accusaient leur général d'avoir détourné à son profit une bonne partie du butin. Ils couvraient les murs de leurs quartiers d'inscriptions où ces accusations étaient répétées. Guatimozin, que Cortez avait retenu près de lui, répondait aux questions qu'on lui adressait, qu'il n'existait aucune cachette où l'or des Aztèques eût été enterré de manière à pouvoir être retrouvé. On prétendit alors que Cortez s'entendait avec lui pour lui faire tenir ce langage. Le trésorier Alderete, par avidité ou par un zèle intempérant pour les intérêts du roi, auquel

revenait le *quint* ou cinquième du butin, excita les soldats à demander qu'on mît Guatimozin à la torture, afin qu'il déclarât où il avait mis ses trésors. Cortez, qui admirait Guatimozin, et qui lui avait promis sa protection, résista d'abord; mais à la fin il eut le tort de céder et de condescendre aux indignes violences que voulait la soldatesque. Le prince infortuné fut abandonné à ces hommes grossiers, voulant de l'or à tout prix, même au prix de leur honneur. Il en fut de même du roi de Tacuba. L'un et l'autre furent livrés à des tourments cruels, afin qu'ils parlassent. On leur mettait les pieds sur le feu, après les avoir frottés d'huile. La réponse que fit le généreux et vaillant Guatimozin à son compagnon d'infortune qui se lamentait, pendant qu'ils étaient l'un et l'autre entre les mains de leurs bourreaux, est restée classique comme un trait d'héroïsme [1].

Cortez, honteux du rôle qu'on lui faisait jouer, mit fin à ce lâche acharnement contre un souverain renversé : la torture cessa, mais il est fâcheux pour sa renommée qu'elle eût commencé. Ces indignités envers Guatimozin et le ci-devant roi de Tacuba furent sans résultat. Le jeune empereur avait dit probablement tout ce qu'il savait en faisant connaître ce que tout le monde soupçonnait déjà avant la torture,

1. La version qui s'est le plus répandue, d'après laquelle il aurait dit : « Et moi suis-je sur des roses? » ne paraît pas exacte. Selon les meilleurs témoignages, il aurait dit : « Et moi suis-je à me délecter au bain? » Les mots ne sont pas les mêmes, mais c'est le même sens.

que beaucoup d'or avait été précipité dans le lac. On y fit des recherches, mais elles furent infructueuses. Dans une pièce d'eau des jardins de Guatimozin, on découvrit un soleil en or d'un grand poids. Mais qu'était-ce en proportion de tout ce qu'on attendait! Le cacique de Tacuba avait déclaré, dans l'angoisse de la torture, qu'il y avait de l'or enterré dans une de ses maisons de campagne. On l'y conduisit, mais quand on fut là; il dit qu'il n'avait fait cette déclaration que pour être traîné jusqu'à son ancienne demeure, croyant mourir en chemin (sans doute de la main des Espagnols, au retour).

L'infatigable Cortez s'occupa sans délai d'organiser sa conquête. Il expédia des détachements dans les principales directions. Il fit rebâtir Tenochtitlau, appelée désormais Mexico, sur l'emplacement de l'ancienne ville et dans un grand style. Il envoya à Charles-Quint deux de ses officiers de confiance, Quignones, qui lui avait sauvé la vie dans une bataille, et Avila, avec de l'or et beaucoup d'objets curieux [1].

Cortez finit par l'emporter à la cour de Madrid sur les intrigues de Velasquez. Mais ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté. Il y eut même un moment où il fut condamné. L'indigne Fonseca, en-

1. Ils touchèrent aux Açores, où Quignones périt dans une rixe. Avila s'étant rembarqué, fut pris en mer par les Français avec tout ce qu'il portait. François I[er], à qui tous ces objets furent envoyés, fut saisi d'admiration. Avila sut conserver les dépêches qui lui avaient été confiées et les faire tenir à Charles-Quint.

nemi naturel de tous les hommes supérieurs, acharné à la perte de Cortez comme il l'avait été à celle de Colomb et de Balboa, avait fait signer, le 11 avril 1521, au cardinal Adrien, ancien précepteur de Charles-Quint, qui remplaçait ce prince en Espagne sous le titre de régent, une ordonnance qui récapitulait les torts, réels ou supposés, de Cortez, et prescrivait l'envoi au Mexique d'un commissaire chargé de faire un rapport sur la conduite du *Conquistador*, avec mission de le suspendre de ses fonctions, et même de s'emparer de sa personne et de ses biens. Le commissaire choisi fut un inspecteur des mines d'or de Saint-Domingue, nommé Christoval de Tapia, homme d'une position subalterne, faible de caractère et d'intelligence, que Cortez avait connu jadis. Cet envoyé débarqua à la Villa-Rica de la Vera-Cruz en décembre 1521, quelques mois après que la conquête eût été un fait accompli. Ceux qui commandaient à la Villa Rica étaient des hommes dévoués à Cortez, qui chicanèrent sur les termes de la commission de Christoval de Tapia. De son côté, Cortez lui écrivit une lettre fort polie, où il se félicitait de revoir « un ancien ami » ; mais il s'arrangea de telle façon que le commissaire, malgré tous les pouvoirs dont Fonseca l'avait revêtu, ne put pénétrer dans le pays, ni faire reconnaître son autorité par personne.

Lorsque Cortez le vit embarrassé et dégoûté, il lui fit offrir un gros prix de tout ce qu'il avait amené avec lui, chevaux, équipages, esclaves. Le commissaire se résigna à échanger le pouvoir qu'il lui était

interdit d'exercer contre l'or qu'il était sûr d'acquérir, et il retourna à Cuba les mains pleines. Pendant ce temps, les amis que la famille de Cortez comptait à la cour s'efforçaient de faire revenir le cardinal régent des injustes préventions que Fonseca lui avait inspirées contre le *Conquistador*. Le duc de Bejar, homme considérable qui admirait Cortez, remplit en cette circonstance un rôle qui lui fait le plus grand honneur. Le père de Cortez lui-même, homme fort estimé, don Martin, ne fut pas étranger à la réhabilitation de son fils à la cour. Fonseca reçut l'ordre de s'abstenir de tout ce qui touchait aux intérêts du héros auquel l'Espagne devait une si importante conquête. La décision du 11 avril 1521 fut ainsi révoquée. Sur ces entrefaites, Charles-Quint rentra en Espagne; c'était en juillet. Il composa aussitôt une commission qui dut lui rendre un compte détaillé de l'affaire, et lui proposer une solution définitive. Avec ce prince et sous son inspiration, la chance était meilleure pour un grand homme, et en effet, le 15 octobre 1522, il signa à Valladolid une pièce qui donnait pleine raison à Cortez. Celui-ci était institué gouverneur, capitaine général et grand juge de la colonie. Il réunissait ainsi les pouvoirs civil, militaire et judiciaire. Des largesses étaient faites aux officiers et à l'armée, et une lettre autographe de l'empereur reconnaissait et exaltait leurs services. Il était défendu à Fonseca de se mêler des affaires de la Nouvelle-Espagne[1].

1. Un an ne s'était pas écoulé qu'il en mourait de chagrin.

Cependant Cortez travaillait à reculer les limites de sa conquête. La plus importante expédition qu'il organisa fut celle qu'il dirigea vers l'Amérique centrale. Il la confia à Alvarado, qui s'empara de tout le pays formant aujourd'hui l'État de Guatimala. Une autre, dirigée par Olid, dut aller dans les mêmes régions, mais plus à l'est, dans ce qui compose maintenant l'État de Honduras. Cet officier ayant eu la prétention de se rendre indépendant de Cortez, celui-ci résolut, malgré la distance, d'y aller de sa personne avec une troupe choisie, emmenant Guatimozin, qu'il voulait toujours tenir sous sa main, parce qu'il le redoutait comme pouvant devenir le centre d'une insurrection des Atzèques. Après un long voyage et d'incroyables fatigues, le corps d'armée arriva à sa destination. Il se trouva que l'insubordination d'Olid avait été réprimée et que lui-même avait été décapité par l'ordre d'un autre officier que, sur un premier avis, Cortez avait dépêché. Au milieu des dangers et des souffrances de cette pénible marche, un acte de cruauté avait été commis par la volonté même de Cortez et sous ses yeux. Guatimozin avait été jugé, condamné et exécuté comme méditant un projet de révolte. Il fut pendu à un arbre, avec deux chefs, dont l'un était l'ancien roi de Tacuba, qui, en même temps que lui, avait été torturé à Mexico. Tout porte à croire que Guatimozin était innocent; c'est l'opinion de Bernal Diaz, qui était de l'expédition, et ce chroniqueur ajoute que tous ses compagnons d'armes trouvèrent

injuste la condamnation de ce jeune héros. Cette exécution reste comme une tache sur la mémoire de Cortez. Ce qui aggrave ses torts, c'est qu'elle fut marquée par un raffinement de barbarie. Guatimozin et les deux caciques furent pendus par les pieds, afin que leur mort fût plus lente et leur agonie plus douloureuse. A ce moment Cortez était en péril; sa troupe manquait de vivres, on était perdu dans les bois, et si les Indiens, qui faisaient partie de l'expédition, n'eussent été contenus par ce terrible acte d'autorité, ils auraient pu, dit-on, se retourner contre les Espagnols. Il est probable que quelques-unes des personnes qui étaient dans l'intimité de Cortez eurent cette inquiétude et qu'ils la lui communiquèrent. Mais y avait-il lieu de la ressentir? Le conseil qui put être donné à Cortez de se défaire de Guatimozin n'émanait-il pas de ce zèle funeste dont se parent volontiers ceux qui entourent les souverains et les personnages puissants, par l'effet de l'étroitesse de leur esprit ou de la bassesse de leur cœur? L'histoire ne doit guère accorder aux grands hommes, qui se laissent ainsi induire à mal, le bénéfice de circonstances atténuantes, telles que le soupçon qu'on fit planer sur la tête de l'infortuné Guatimozin. Pour qu'elle leur donne sans réserve le nom de grands, il faut qu'ils aient su porter le poids de leur situation, alors même qu'elle était le plus lourde, et qu'ils aient résisté aussi bien aux suggestions coupables de prétendus amis qu'au choc des événements.

Cortez était à peine rentré à Mexico de l'expédi-

tion de Honduras, qui lui avait pris deux ans, lorsqu'il fut informé de l'arrivée prochaine d'un de ces hauts commissaires, que la cour de Madrid devait envoyer de temps en temps dans ses immenses possessions d'outre-mer, pour examiner comment elles étaient administrées, et qui, pour mieux faire leur examen, s'emparaient du gouvernement même. C'était l'intrigue contre lui qui reprenait le dessus. Cette fois du moins, le commissaire ou juge (*juez de residencia*) était un homme d'une grande distinction personnelle, Ponce de Léon. Il portait une lettre autographe de l'empereur à Cortez, destinée à adoucir le coup. Malheureusement Ponce de Léon, arrivé en juillet 1526, succomba presque immédiatement à une fièvre maligne. En mourant, il délégua son autorité à un subalterne, vieillard tracassier et sans discernement, qui fut confirmé par la cour de Madrid, et qui, infatué de sa soudaine importance, sembla prendre à tâche d'offenser Cortez. Celui-ci se décida à aller exposer lui-même sa conduite à Charles-Quint, qui du reste de son côté, au même moment, l'appelait à la cour pour conférer, disait-il, sur de grands projets relatifs aux Indes, et lui décerner une récompense proportionnée à ses services. En réalité, on craignait à Madrid que Cortez ne voulût se faire indépendant. L'empereur fut plein de courtoisie envers le grand homme auquel il avait tant d'obligations. Cortez resta à la cour, comblé d'attentions par le souverain. Pendant qu'il souffrait de la fièvre, Charles-Quint lui fit une visite, ce qui est signalé par les historiens

du temps comme une faveur après laquelle l'empereur aurait pu se croire quitte envers son serviteur. Charles-Quint ne pensa pas ainsi. Il le fit marquis de la vallée de Oaxaca, et attacha à ce titre des domaines fort étendus, contenant vingt villes et villages et 23 000 vassaux. D'autres possessions furent jointes à ce marquisat. L'acte qui conférait à Cortez les terres de la vallée était conçu dans les termes les plus flatteurs; la fidélité et la loyauté du capitaine y étaient exaltés; il y était loué pour les services qu'il avait rendus à la couronne de Castille et à la foi catholique. Mais Charles-Quint ne voulut jamais rétablir Cortez dans le gouvernement du Mexique. Tout ce qu'on en put obtenir fut qu'il le nommât capitaine général du pays conquis et des côtes de la mer du Sud, c'est-à-dire qu'il lui confiât l'autorité militaire, à l'exclusion des attributions politiques, civiles et judiciaires.

Cortez se décida à retourner au Mexique en cette qualité. Il y éprouva beaucoup de dégoûts de la part des autres dignitaires qui se laissaient gouverner par une misérable envie; il s'en consola en mettant ses terres en valeur par les belles cultures, nouvelles pour le pays, qu'il y établit, et plus encore en organisant des voyages de découvertes et de conquêtes sur les portions encore inexplorées des rivages de la mer du Sud ou océan Pacifique. Mais là même ses desseins furent traversés par l'*Audiencia*, ou tribunal supérieur, qui était pour le moment dépositaire du gouvernement, et par un fonctionnaire, nommé Gusman, type de cette veni-

meuse jalousie qui s'attache aux pas des grands hommes. Il n'en découvrit pas moins la Californie, et son nom est resté, sur les cartes espagnoles, au golfe qui sépare la presqu'île californienne de la Californie continentale. L'expédition pourtant ne ut pas heureuse. Peu s'en fallut que Cortez et ses compagnons ne périssent tous dans un naufrage. Cortez y avait dépensé cent mille *castellanos*[1] et il n'en rapporta pas la valeur d'une piastre. Il y gagna du moins un surcroît de renommée. Ce fut le dernier de ses efforts en Amérique. Pendant ce voyage, le premier vice-roi qu'ait eu le Mexique était arrivé à Mexico, et Cortez ayant voulu renouveler ses recherches dans les mêmes parages, ce haut

1. Il n'est pas toujours facile de se rendre compte de ce que feraient de nos jours, même poids pour poids simplement, les sommes rapportées par les auteurs, alors même que les écrits où ces sommes sont consignées ne remontent qu'à peu de siècles, tant il y a eu de variations dans les monnaies. On a lieu de penser que le *castellano* et le *peso* d'or, dont il a été parlé plus haut (page 145), sont une seule et même chose : mais combien contenaient-ils d'or? J'ai rapporté l'évaluation la plus récente, celle de Prescott, d'après laquelle le *peso* d'or ou *castellano* ferait 66 fr. de nos espèces d'or modernes. A ce compte, les 100000 *castellanos* dépensés par Cortez dans l'expédition de Californie feraient, poids pour poids, 6600000 fr. Mais l'évaluation considérée comme la plus probable par Humboldt est notablement moindre. Elle ne porte le *castellano* qu'à 15 fr. 58 de notre monnaie actuelle d'or. 100000 *castellanos* donneraient alors 1558000 fr.

Tout l'or trouvé à Tenochtitlan, après le siége, n'allait, selon Cortez, qu'à 130000 *castellanos*. Ce serait, selon l'une des évaluations, 8580000 fr., et selon l'autre, 2060000. Mais le métal précieux recelait alors sous le même poids une valeur au moins quadruple de celle qu'il a aujourd'hui. Selon Bernal Diaz, l'or de Tenochtitlan aurait fait le triple environ de ce que dit Cortez, 380000 *castellanos*.

••

dignitaire lui interdit de partir, parce qu'un moine voyageur lui avait dit que l'Eldorado était du côté vers lequel Cortez voulait se diriger, et dès lors il croyait devoir se réserver le droit et le profit de la découverte. Le moine avait dit vrai sans s'en douter ; on l'a su en 1848, quand les mines d'or de la Californie ont été reconnues.

La carrière de Cortez en Amérique se termine après cette querelle du vice-roi. Il retourna en Espagne, d'où il ne devait plus revenir dans le nouveau monde. Il prit part, plutôt comme simple spectateur que comme un des chefs, à l'expédition malheureuse de Charles-Quint contre Alger, en 1541. Dans la tempête qui détruisit une partie de la flotte, il se sauva à la nage. Il y perdit des pierres précieuses d'un prix inestimable, qu'il avait rapportées des trésors de Montézuma. Dans un conseil de guerre que tint l'empereur après l'ouragan, on décida de renoncer à l'entreprise. A cette nouvelle, Cortez, à qui l'on avait fait l'affront de ne pas l'appeler au conseil, manifesta une vive indignation. Il s'engagea à s'emparer de la place, si l'on voulait lui céder le commandement. Il fut éconduit comme un rêveur importun. De ce moment son crédit alla en déclinant à la cour. On le traita comme un personnage incommode, et il mourut accablé d'ennuis le 21 décembre 1547. Il était dans sa soixante-troisième année.

# X

## DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE DRAMATIQUE OU COMME SUJET D'UNE ÉPOPÉE.

Le récit de la conquête du Mexique ressemble à un poëme épique ou à un roman de chevalerie, tant les événements et même les incidents y sont sur des proportions grandioses, tant les hommes s'y montrent au-dessus de la taille ordinaire, tant le merveilleux lui-même y a de part. Voilà un aventurier qui, parti de Cuba avec 553 soldats, 110 marins, 16 chevaux, 13 arquebuses, 32 arbalétriers, 10 pièces de canon, 4 fauconneaux, ose s'attaquer à un empire dont tout lui révèle bientôt que la population est pleine de bravoure, dont le souverain fait d'un signe tout trembler au loin, et peut, dit-on, en faisant appel à ses vassaux, mettre des millions d'hommes sous les armes ! Cortez ne se propose pas seulement de faire reconnaître Charles-Quint comme leur suzerain aux habitants de ce formidable empire et à leur superbe empereur; il forme la résolution de les obliger à abjurer leur religion, c'est-à-

dire à faire le plus grand sacrifice qu'on puisse demander à un peuple. Il le veut, il le tente, et il ne lui faut pas trente mois pour y réussir.

Auprès d'un tel sujet le fonds de l'Iliade paraît bien exigu. Qu'est-ce, en effet, sinon la brouille et le raccommodement d'Achille et d'Agamemnon, avec une action qu'on ne peut qualifier de finale, car elle ne termine rien, dans laquelle le principal des défenseurs de Troie est vaincu et tué par le plus valeureux des Grecs? L'Énéide n'est pas fondée sur de plus larges bases : deux chefs de peuplade, Énée et Turnus, se disputent, avec des forces à peu près égales, la main de la fille d'un roitelet du Latium. Pour chacun de ces deux chefs-d'œuvre impérissables, le poëte a dû tirer de son propre fonds le merveilleux dont il a admirablement brodé l'aventure. A une réalité mesquine il a été nécessaire d'ajouter la fable; il a fallu semer le récit, avec un art infini, de traditions historiques, de descriptions géographiques et des notions de la philosophie la plus avancée du temps. De la sorte l'Iliade et l'Énéide sont les encyclopédies des deux époques, importantes dans les annales du genre humain, où elles furent écrites, mais des encyclopédies sous la forme la plus attachante, tracées de la main d'hommes du plus rare génie et du plus grand savoir. Elles offrent le tableau admirablement animé des croyances et des opinions, des connaissances et des usages, des mœurs et des arts de deux peuples d'élite, de qui notre civilisation dérive, à qui nous nous sentons liés comme par un cordon ombilical. C'est ainsi, bien plus que

par la substance propre de leur sujet, qu'elles nous saisissent, pour ainsi dire, par les entrailles, et qu'elles restent des monuments immortels pour les peuples actuels de l'Europe et pour leurs essaims répandus dans le monde entier. La *Jérusalem délivrée* raconte le choc de deux masses, considérables cette fois, mais à peu près d'égale puissance. La foi y triomphe, parce qu'elle est la foi, conclusion juste sans doute, mais trop prévue et qui par cela même laisse le lecteur assez froid. On a eu beau y mettre du merveilleux, on n'en a point fait une merveille, quoique ce soit une composition que depuis lors on n'a pas surpassée. A la conquête du Mexique, sous le rapport de la valeur intrinsèque des événements qui s'y accomplissent, il n'y a de comparable que l'envahissement de l'Asie par Alexandre, ou la fondation de la puissance portugaise dans l'Inde. De même qu'au Mexique, dans ces deux épisodes de l'histoire du genre humain, la disproportion est énorme entre la force assaillante et celle qui est assaillie. L'infiniment petit triomphe de l'infiniment grand. Le génie se révèle dans toute sa splendeur; par un effort sublime, l'homme dépasse la sphère où il est resserré ordinairement. C'est l'inattendu et l'imprévu à leur plus haute expression.

Si la conquête du Mexique, prise dans son ensemble, est prodigieuse, les détails ne sont pas moins surprenants. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus dans cette suite pressée d'incidents, car de toutes parts le merveilleux ressort des entrailles des faits,

comme du diamant la lumière, comme de la pourpre ou de l'or l'éclat éblouissant. Sera-ce, en effet, l'incendie de la flotte ordonné par Cortez afin qu'il faille vaincre ou périr, ou l'audace avec laquelle le *Conquistador* fait prisonnier Montézuma, dans son propre palais, au milieu de ses gardes, au cœur d'une capitale dévouée? Décernera-t-on la palme à la campagne contre Narvaez, ou à la bataille d'Otumba, dans laquelle Cortez, réduit à une poignée d'hommes presque démoralisés et sans artillerie, met en déroute les Mexicains enivrés de leurs succès de la *Noche Triste*, et tue de sa main leur général au moment où il semble perdu lui-même? Quelle est l'histoire, quel est le roman de façon historique où se passe une aventure pareille au combat livré sur la plateforme du grand Teocalli, à cent vingt pieds de hauteur? Allez plus avant encore dans les détails, vous rencontrez à chaque instant des prouesses romanesques : c'est le saut d'Alvarado, ce sont ces deux jeunes Mexicains qui, dans la mêlée au sommet de la grande pyramide, se prennent par la main et se ruent de toute leur force sur Cortez afin de le précipiter avec eux de toute cette hauteur, contents de mourir, si par leur mort ils achètent celle de l'ennemi de leur patrie et de leurs dieux. Ou bien encore vous avez l'ascension de ces cinq soldats qui vont puiser du soufre dans le cratère du Popocatepetl. Faute de soufre, l'armée va manquer de poudre; on soupçonne que ce volcan aura une solfatare, par analogie avec le mont Etna. Cinq hommes sont détachés pour y aller voir. Ils montent, et Dieu sait

ce que c'est que de gravir le Popocatepetl; depuis eux jusqu'en 1827, personne n'a plus osé le tenter. Après plusieurs jours, ils arrivent à la cime, malgré les laves et la cendre, malgré l'éclat de la neige qui les aveugle, malgré le froid de ces hautes régions. Un goufre de mille pieds de profondeur, au fond duquel on aperçoit une flamme bleuâtre et d'où s'échappent des vapeurs empestées et brûlantes, se montre enfin béant devant eux. Ils tirent aux dés froidement à qui descendra; le sort désigne le chef de la petite bande, Montagno; on le met dans un panier suspendu à une corde, et il se laisse couler dans l'abîme. Parvenu à quatre cents pieds, il fait sa récolte de soufre, et revient comme d'un tour de promenade dans un des jardins de Séville ou de Cordoue.

Dans ce drame apparaît une variété de caractères fortement dessinés, je ne dirai pas comme ceux de l'Énéide, ce ne serait point assez, mais comme ceux de l'Iliade elle-même. Celui que les Aztèques appelaient *Tonatiuh* (le Soleil) à cause de sa haute stature, de sa fière contenance et ses longs cheveux blonds, Alvarado del Salto, a la vigueur colossale du grand Ajax, la vaillance du fils de Tydée, et les audacieux emportements de l'autre Ajax, qui ne s'arrête devant rien, pas même devant le sacrilége. A côté de cette figure terrible, on aime à envisager le jeune et héroïque Sandoval, celui que Cortez appelle son fils, et qui, auprès de lui, représente le fidèle Achate ou le bien-aimé Patrocle; mais il a vingt coudées de plus que l'ami d'Énée ou que le fils de Menœtius :

il commande l'admiration par l'ardeur et l'énergie de son courage; il est touchant par l'affection qu'il reçoit et par celle qu'il rend. Après l'assaut où les Espagnols ont été rudement repoussés par Guatimozin, quand il part de son campement pour aller chercher des nouvelles de Cortez, que les Aztèques se sont vantés d'avoir tué, et que seul, sur un cheval épuisé par une longue journée de combat, il traverse une vaste plaine couverte d'ennemis impitoyables, le lecteur le suit avec autant d'intérêt que Tancrède et Renaud peuvent en exciter dans les moments les plus palpitants, et qu'en éveille le jeune Pallas à l'instant suprême. Christoval de Olid, plus tard cependant félon envers son général, Velasquez de Léon, Avila, Quignones, Andres de Tapia, Escalante, sont assurément comparables à Idoménée, à Philoctète, à Mérion, à Ménélas, à Antiloque, à Mnesthée. Thersite, lâche au combat, plus lâche par la diffamation qu'il répand sur les héros, se retrouve à peu près dans les conspirateurs qui complotent d'attenter à la vie du général, ou dans ces quelques compagnons de Narvaez qui, chargés de butin, veulent retourner à Cuba sans que l'entreprise ait été consommée. Le bon père Olmedo, prêtre rempli d'une foi éclairée et d'une charité inaltérable, qui tempère le prosélytisme ardent des Espagnols et retient Cortez, sur ce seul point impatient, est une physionomie bien autrement belle et pieuse que l'inanimé Calchas. Et qui voudrait changer le vigilant pilote Alaminos pour Palinure l'endormi? Le général de l'armée, Cortez, unit la majesté inflexi-

ble du grand Agamemnon et toutes les qualités de commandement qui distinguent le roi des rois, à l'irrésistible impétuosité d'Achille et à l'habileté d'Ulysse, inépuisable en expédients et en artifices.

Parmi les Indiens auxiliaires, on distingue le prince de Tezcuco, Ixtlilxochitl, jeune homme emporté, d'une bouillante fidélité à ses nouveaux amis, qui, souvent interpellé comme un traître par les Aztèques, répond à l'accusation par des traits multipliés d'un courage brillant; et le jeune Xicotencatl, de Tlascala, héros plus complet, qui est tiraillé sans cesse entre sa haine pour les Aztèques et le soupçon que les hommes blancs viennent asservir tous les indigènes sans exception. Ce sont deux types originaux qui contrastent vivement. Quelle différence aussi entre leurs deux fins! L'un devient cacique de Tezcuco, l'autre périt sur une potence comme un déserteur, pour avoir, pendant le siége, quitté les rangs des Espagnols et s'être dirigé, dégoûté d'eux, vers les montagnes : exemple terrible que Cortez crut devoir donner aux récents vassaux de son souverain, afin qu'ils sentissent l'étendue de leurs devoirs et la vigueur de la main sous laquelle ils s'étaient rangés. Un autre des chefs tlascaltèques, le vieux Magiscatzin, par sa prudence et sa loyauté, et par les éclairs d'énergie qui lui reviennent dans une circonstance critique, lorsque l'éloquence des ambassadeurs aztèques a presque déterminé le sénat de Tlascala à abandonner Cortez, alors fugitif, ressemble au sage Nestor, fidèle aux dieux, quand, à la vue des Grecs qui plient et d'Hector qui s'apprête à

embraser la flotte, il redemande ses javelots. C'est le même qui argumente avec Cortez, comme l'eût pu faire le roi de Pylos, sur le caractère de la religion de ses pères.

Du côté des Mexicains, les traits des personnages ne sont pas moins fortement prononcés. La noble figure d'Hector ne fait point pâlir celle de Guatimozin, et on aimerait autant être dans une ville défendue par ce dernier que sous l'égide du fils de Priam. A vingt-cinq ans, ce prince, le dernier des empereurs aztèques, se montre admirable par son activité et son esprit de ressources. D'une bravoure à toute épreuve, il est en même temps familier avec les ruses de la guerre. Dans ses désastres, on le voit sublime de résignation ; il demeure roi sur le brasier où Cortez, cédant à l'avidité de ses compagnons, le fait placer pour qu'il déclare, dans la torture, où il a caché ses trésors, qu'il n'a point cachés, hélas ! car il ne lui reste rien. Il meurt en roi, quand le *Conquistador*, trompé par de fausses dénonciations pendant sa pénible campagne dans l'isthme de Honduras, lui arrache la vie. Le frère de Montézuma, Cuitlahuac, intrépide soldat, intelligent capitaine et patriote ardent, est un type plus séduisant qu'Agénor ou même qu'Énée. Parmi les autres chefs troyens, il n'est personne qui soit plus beau que le cacique de Tezcuco, Cacamatzin, quand il reçoit avec une généreuse indignation l'ordre envoyé par Montézuma d'obéir aux Espagnols. Et dans les rangs des Aztèques, il n'y eut pas de Pâris qui lâchât pied indignement ; chacun y sut mourir.

Montézuma lui-même, l'infortuné Montézuma, n'est pas un type commun. Généreux jusqu'à la prodigalité, élégant jusqu'aux dernières limites du faste, royalement affable, il est aussi d'un esprit cultivé et fin. Dans sa jeunesse, il s'était montré intrépide à la guerre, et appartenait à l'ordre des Quachictin, qui étaient les braves des braves; mais, par degrés, il était tombé dans une bigoterie imbécile. Il crut que les signes astrologiques et les antiques prédictions du pays lui commandaient de se soumettre aux Espagnols. Par une inconcevable contradiction, qui révèle beaucoup de faiblesse d'âme, la superstition religieuse effaça en lui, vis-à-vis de ces étrangers audacieux, le sentiment du patriotisme, quoique Cortez se présentât avec l'intention avouée d'anéantir la religion mexicaine. Vainement à l'amour de la patrie se joignit, pour le solliciter, le sentiment de l'ambition, la passion du pouvoir qui dévore quiconque en a goûté; il ne sut trouver contre les envahisseurs que des supercheries qui rappellent les Grecs du Bas-Empire. M. Prescott l'a comparé quelque part à Louis XIV, et c'est souverainement injuste pour ce dernier. Si, de même que Montézuma, Louis XIV eut un luxe excessif qui lui fit obérer les populations; si, ainsi que le prince mexicain, il se laissa dominer par des idées fausses et funestes, qu'on lui présentait sous le masque de la religion, et s'il commit la faute impardonnable, et à jamais fatale à notre pays, de révoquer l'édit de Nantes, il n'en est pas moins vrai que jamais, dans sa vieillesse malheureuse comme

dans sa riante jeunesse, il ne cessa de sentir qu'il était le représentant d'une nationalité puissante et fière, et il en conserva la dignité. La veille de la journée de Denain, où devait se jouer la fortune de la France, ses paroles à *l'audacieux Villars* sont sublimes. Jamais on ne lui eût, lui vivant, mis des fers. Quelque bien doués qu'ils soient d'ailleurs, les caractères indécis font une triste figure, lorsque la destinée les appelle à remplir les grands rôles de l'histoire. Tel était Montézuma, tel ne fut point Louis XIV.

Les femmes même ne font pas défaut à l'épopée de la conquête du Mexique. Ce n'est plus cependant la noble et touchante Andromaque; ce n'est pas davantage la douce et plaintive Iphigénie, ni Hécube aux incomparables douleurs, ni la tendre et inconsolable Didon. Mais c'est encore un beau rôle que celui de cette jeune et belle fille des bords du Guazacoalco, issue d'un cacique, qu'une mère dénaturée vend honteusement à des marchands d'esclaves dans son enfance, et qui, cédée par un cacique du Yucatan à Cortez, devient l'interprète, la conseillère affidée et aimante du capitaine. Toujours à côté de Cortez, doña Marina, c'est ainsi que l'appellent les Espagnols, ne se borne pas à transmettre ses discours aux Mexicains. Par l'effet de cette puissance de divination que la femme qui aime possède beaucoup plus qu'homme au monde, elle lui donne, dans les situations les plus difficiles, de salutaires avertissements. Par elle, Cortez devine les espions qui ont été dépêchés par Xicotencatl pour endormir sa

vigilance, et qu'à la suite de sa découverte il renvoie à leur général, le poing coupé. Par elle de même, dans la ville sacerdotale et commerçante de Cholula, il est mis au courant de la conspiration où l'on espère exterminer d'un coup la petite armée castillane. Marina produisait une grande impression sur les indigènes. « *Belle*, dit Camargo, l'historien de Tlascala, *comme une déesse*, elle semblait aux Mexicains un être supérieur à eux-mêmes, quelque chose au delà de la nature humaine. » Sa liaison avec Cortez, qui n'était ignorée de personne, fit qu'ils le nommèrent d'après elle : le nom sous lequel les indigènes la désignaient étant Malinche, Cortez ne fut plus appelé que Malintzin. L'entrevue et la réconciliation de Marina avec sa mère, que le plus étrange des hasards place sur le chemin de Cortez pendant l'expédition de Honduras, est une page fort intéressante.

Si l'on voulait comparer les efforts matériels que rapportent l'Iliade et l'Énéide à ceux de la conquête, la supériorité encore serait tout entière du côté de ce dernier drame. La mêlée de la *Noche Triste* a plus de grandeur et d'horreur que l'assaut de la muraille dont se sont entourés les Grecs. Qu'est-ce que cette muraille elle-même auprès de celles dont se sont fortifiés les gens de Tlascala contre les Aztèques, ou en comparaison des retranchements dont s'entoure Cortez pendant le siége? Qu'est-ce que l'attaque des vaisseaux par Hector auprès des furieux assauts que livrent les Aztèques au palais d'Axayacatl, occupé par les Espagnols, avant la

*Noche Triste?* Que signifie la difficulté d'ériger en ais de sapin la masse caverneuse du cheval fatal à Ilion, proposé par l'artificieux Epeus, auprès de la construction de treize navires de guerre dans les forêts de Tlascala, par les soins du praticien Martin Lopez, et du transport de cette *armada*, pièce par pièce, à dos d'homme, à travers des montagnes escarpées, pendant vingt lieues, jusques aux bords du lac au milieu duquel était située la capitale des Aztèques ?

Le merveilleux proprement dit, l'intervention du ciel, l'historien ou le poëte n'ont pas à l'imaginer pour la conquête du Mexique ; les acteurs de la conquête leur en ont épargné la peine. Du côté de Cortez, ces hommes éprouvés par les combats, qui ont guerroyé, les uns en Italie contre les Français, les autres sur les mers contre les Turcs, croient apercevoir saint Jacques, l'apôtre vénéré, qui tire l'épée pour eux, monté sur un cheval blanc, et la Vierge qui les encourage. Ils l'ont vu, de leurs yeux vu ; l'un d'eux, Bernal Diaz, l'atteste. Cortez lui-même demeure persuadé que son patron saint Pierre a pris les traits et l'habit d'un guerrier de Tlascala pour venir lui sauver la vie. Pour les Espagnols, les divinités mexicaines sont des transfigurations de Satan, qui entasse contre eux des maléfices, auquel le paradis répond, comme de droit naturel, par des miracles. Du côté des Mexicains, à l'origine les cavaliers sont pris pour des êtres à part ; l'homme et la bête ne forment qu'un ; c'est la fable des centaures renouvelée au sérieux. Les hommes blancs

par eux-mêmes ont quelque chose de divin ; c'est attesté par le nom de *dieux blancs* que les Mexicains leur décernent. Une autre forme du merveilleux qu'on trouve dans tous les poëmes épiques, celle des présages funestes, se représente de même ici. Des phénomènes qui attestent le courroux des dieux éclatent de toutes parts. Une comète étincelante apparaît; les eaux du lac se gonflent et envahissent subitement Mexico, sans qu'une tempête ait agité l'atmosphère, sans qu'un tremblement de terre ait ébranlé le plateau d'Anahuac sur ses bases massives ; un vaste incendie désole la capitale ; on entend dans les airs des voix sourdes et lugubres qui annoncent des calamités, et la princesse Papantzin, sœur de l'empereur, morte depuis quatre jours, sort du tombeau pour lui dire qu'une catastrophe est imminente. Quoi de plus merveilleux enfin que la tradition concernant le dieu Quetzalcoatl, au teint blanc et au visage barbu, qui devait débarquer un jour en venant de l'est, ou envoyer ses descendants pour régner à sa place, tradition qui semblait indiquer si clairement Cortez, et dont celui-ci tira un parti si grand!

Parmi les motifs qui autorisent les poëtes à mêler le ciel d'une manière active et directe aux événements de la terre, et donnent, pour ainsi dire, un corps à leurs fictions, à ce degré que le commun des hommes prend leurs récits au pied de la lettre, on peut en signaler deux principaux : l'un est l'extrême difficulté vaincue qui paraît ne pouvoir s'expliquer que par une action surhumaine; l'autre est

le concours de circonstances accidentelles, au nombre desquelles cependant il n'est pas défendu de compter le génie, qui amènent des solutions contraires à toute probabilité. Lorsque des faits historiques présentent profondément l'un ou l'autre de ces caractères, il suffit de les regarder ou de les montrer à travers le prisme de l'imagination pour y voir ou y faire apercevoir le merveilleux. Or, il n'y a pas autre chose dans la conquête du Mexique, d'un bout à l'autre, du débarquement de Cortez à la prise de Mexico. Ce sont à chaque instant d'incroyables obstacles, surmontés à force d'intelligence, d'audace et d'énergie, ou des combinaisons fortuites qui renversent toutes les chances. Les Espagnols, — je devrais dire la Péninsule tout entière, car qui voudrait en séparer, quand il s'agit d'héroïsme, la patrie de Vasco de Gama et d'Albuquerque ? — étaient à ce moment la grande nation de l'Europe et du monde, et il semblait que le ciel se plût à leur prêter assistance.

Peut-être, parvenu ici, le lecteur trouvera-t-il moins étrange ce que j'ai avancé en commençant, que le caractère principal de la conquête lui est venu de la religion, du prosélytisme religieux. De nos jours, c'est l'amour de la gloire ou l'enthousiasme pour la liberté qui portent les hommes aux grandes actions. Il y a trois siècles, parmi les Espagnols la passion dominante était celle de la propagation de la foi. Il fallait un mobile aussi puissant que le sentiment religieux militant, pour que, même avec des instruments tels que le génie et le bras de Cortez,

de pareils prodiges fussent accomplis. Ceux qui prétendraient que la soif de l'or a pu inspirer tant d'héroïsme et faire exécuter de si grandes choses ne connaîtraient pas la nature humaine et la calomnieraient.



## XI

LE CARACTÈRE RELIGIEUX DE LA CONQUÊTE ET L'ESPRIT D'INTOLÉRANCE QUI L'A CARACTÉRISÉE, EXPLIQUÉS PAR L'ÉTAT DES ESPRITS EN ESPAGNE.

La foi religieuse, qu'il faut ainsi reconnaître comme un des principaux mobiles de la conquête du Mexique, bien plus, comme la cause première du succès de l'entreprise, et qui s'y montre indissolublement unie à l'esprit d'intolérance, forme, avec cet accompagnement même, un trait commun à la physionomie des Espagnols de ce temps-là, des plus illustres comme du vulgaire. La nation espagnole était imprégnée alors d'un sentiment religieux ardent et exigeant, qui n'empêchait pas, dans le for intérieur des hommes, les capitulations de conscience et les transactions dictées par l'intérêt ou même, pour l'appeler par son nom, la cupidité, parce que, dans les actes des hommes, l'égoïsme se fait presque toujours sa part. La lutte contre les Maures avait surexcité, on pourrait aussi bien dire exaspéré parmi les Espagnols le sentiment chré-

tien. Chez cette nation remplie d'honneur et disposée aux idées chevaleresques, les victoires remportées sur les musulmans étaient régulièrement suivies non-seulement de rigueurs, mais d'atrocités. C'est qu'une détestable interprétation de la religion le conseillait ou le commandait ainsi. Lorsque Cortez accomplissait son héroïque entreprise, il n'y avait qu'un petit nombre d'années que Dieu avait rappelé à lui Torquemada, ce grand inquisiteur, de sinistre mémoire, qui à lui seul[1] avait fait brûler l'une après l'autre neuf mille personnes, sans compter les milliers de condamnés qui s'étaient soustraits au supplice par l'exil et que le saint-office avait eu le chagrin de ne brûler qu'en effigie. Lorsque Cortez conquérait le Mexique, l'inquisition était plus forte que jamais, et maintenait ses maximes impitoyables. Envers la population non chrétienne on portait le droit de la guerre à une limite que jamais des chrétiens n'auraient dû atteindre : à la fin du quinzième siècle, les Espagnols s'étaient cru permis envers les juifs et les mahométans vaincus les excès qui souillaient la gloire militaire, sous les plus rudes généraux de la république romaine, des siècles avant que la doctrine du Christ fût venue changer la discipline des âmes et enseigner aux hommes la bienveillance réciproque. Dans les guerres contre les Maures, on réduisait en esclavage et on vendait les habitants d'une ville entière, quand on ne les mettait pas à mort froidement. A la prise

1. De 1481 à 1496.

de Malaga, le roi Ferdinand fit onze mille esclaves. On délibéra si l'on n'égorgerait pas ces infortunés; il fallut les instances de la reine Isabelle pour leur sauver la vie. Voilà les enseignements que Cortez et ses compagnons avaient rapportés de leur pays.

L'atmosphère qu'on respirait alors en Espagne était tellement celle d'une foi fervente dans ses manifestations extérieures, mais implacable envers les infidèles, que les étrangers eux-mêmes, lorsqu'ils y avaient vécu quelque temps, en venaient à partager la commune passion contre les non-croyants. On en a un remarquable exemple dans Christophe Colomb, qui était d'une nature bienveillante, et au-dessus de beaucoup des préjugés de son époque. Lorsque Christophe Colomb est devenu Espagnol et qu'il a eu un contact prolongé avec les hommes et les choses de sa nouvelle patrie, le prosélytisme brûlant que nous avons remarqué chez Fernand Cortez s'empare de lui. Il est mystique, il est intolérant, il est cruel.

Tant qu'il est à Lisbonne, à solliciter un vaisseau du roi de Portugal, et dans les premiers temps de son séjour en Espagne, c'est de la science qu'il s'inspire; c'est à ses recherches scientifiques qu'il attribue la pensée dont il poursuit l'exécution, qu'on doit trouver de vastes terres en naviguant dans la direction de l'Occident. Le savant Toscanelli est son oracle, à cause de son savoir même. Pendant son premier voyage, le plus critique et le plus solennel de tous, c'est l'impulsion scientifique qui est manifeste chez

lui. Plus tard, il va jusqu'à répudier tout mobile sorti de la science profane; c'est au Saint-Esprit qu'il fait remonter l'inspiration à laquelle il a obéi. Il pense aux lieux saints, à Jérusalem qui gémit sous les infidèles, il roule dans sa tête des plans de croisade. « La raison, dit-il, la science mathéma-« tique et les cartes de géographie ne m'ont servi « de rien. » A son gré, « il ne s'est rien passé que « ce que le prophète Isaïe avait prédit; avant la fin « du monde les prophéties sacrées doivent recevoir « leur accomplissement; l'Évangile doit être prêché « sur la terre entière et la cité sainte doit être « restituée à l'Église. » Avant l'époque où il traçait ces lignes, qui ne sont antérieures à sa mort que d'une année, au moment de partir pour un de ses voyages, il écrit aux rois catholiques que son but est de se procurer de l'or, afin d'avoir le moyen de racheter beaucoup d'âmes du purgatoire. Dès son retour du premier voyage, il mande au pape que son objet est d'organiser une grande expédition, nouvelle et définitive croisade, qui affranchirait le saint sépulcre du joug des infidèles, et il s'engage à prendre sur les profits qu'il attend de ses découvertes, de quoi entretenir à cet effet pendant sept ans 50 000 fantassins et 5000 cavaliers. Il a déjà calculé que dans trois ans il aura tout l'or nécessaire à ce grand armement. Une autre fois, quand il a débarqué vers l'embouchure de l'Orénoque, ce qu'il se flatte d'avoir découvert, c'est le site du paradis terrestre. La Bible, l'Évangile, les prophéties sacrées, le triomphe de la foi catholique

sur toute la surface de la terre mettent en fermentation sa grande intelligence.

Voilà pour le mysticisme.

Voyons l'intolérance portée jusqu'à la cruauté.

Les Indiens ayant été découverts dans les ténèbres du paganisme, il n'y avait pas de mal à les réduire en esclavage et à les envoyer en cet état dans la Péninsule. C'était pour leur bien, car une fois au milieu des Espagnols, ils ne pouvaient manquer de devenir bons chrétiens. Si on les privait de la liberté, on leur donnait de plus grands biens en échange, la doctrine de l'Évangile et la vraie foi. C'est en se payant de ces sophismes, tirés d'une théologie faussée et corrompue, que Christophe Colomb, cœur foncièrement humain, expédiait des cargaisons d'Indiens à Cadix ou à Séville. A plus forte raison les contraignait-il au travail forcé des mines d'or, en se disant que c'était pour se procurer les richesses avec lesquelles on devait faire la campagne qui délivrerait le tombeau du Christ. La bienveillance de la reine Isabelle fit cesser le trafic des esclaves transportés de Saint-Domingue et des autres îles en Espagne; mais seule, la destruction de cette race malheureuse mit fin à sa servitude dans les mines d'or.

Chez Colomb, l'intolérance se révéla autrement que par l'asservissement des Indiens ou par le travail des mines d'or auquel on les enchaînait sans pitié. Il en faisait volontiers profession ouverte à toute occasion. Dans une de ses premières lettres aux deux souverains catholiques, Ferdinand et Isa-

belle, lorsqu'il leur expose ses vues sur le gouvernement des pays qu'il vient de découvrir, il leur dit expressément qu'il faut fermer ces contrées à quiconque n'est pas vrai croyant. « Je prétends, dit-il, que Vos Altesses ne doivent jamais souffrir qu'aucun étranger, s'il n'est pas catholique et bon chrétien, s'établisse dans ce pays qui n'a été découvert que pour la gloire et l'agrandissement de la chrétienté. »

Il est à remarquer qu'à ce même moment, le lambeau de la foi semblait plutôt s'éclipser dans la najeure partie de l'Europe. Les abus qui s'étaient ncorporés dans la hiérarchie catholique et les vices lont la cour de Rome offrait le trop éclatant tableau détachaient du saint-siége ce qu'il y avait le plus éclairé dans la population européenne, nême en Italie, et en séparaient l'élite intellectuelle t morale en France, en Allemagne et en Angleterre. Iais le fanatisme ne s'éteignait pas : au contraire, l redoublait de fureur. Des souverains pontifes qui l'avaient qu'à abaisser leur regard sur leur poitrine our y apercevoir la croix, emblème de la patience, e la résignation, de la douceur, de l'esprit de paix t de charité, se livraient à des emportements imies, et ordonnaient des exterminations qui auraient épassé les sacrifices humains offerts aux idoles iexicaines, s'ils eussent trouvé des exécuteurs dont a rage sanguinaire répondît à leur pensée. On organisait dans toute l'Europe un système de persécutions religieuses, qui était une révolte contre le entiment chrétien. La France elle-même, notre

noble patrie, cédant à des suggestions qu'on osait présenter sous le voile de la religion, devait bientôt offrir le spectacle d'un des plus grands crimes que le fanatisme ait conseillés et accomplis, le massacre de la Saint-Barthélemy [1], et la papauté d'alors, dans son égarement, devait exalter ce forfait comme une action glorieuse, comme une œuvre de piété.

En montrant ainsi comment le caractère religieux de la conquête, et particulièrement l'intolérance qui s'y déploya, s'expliquent par l'esprit dont l'Espagne d'alors était animée, je n'ai pas entendu justifier en quoi que ce fût l'intolérance. J'ai seulement eu l'intention de montrer un enchaînement de causes et d'effets. Malgré son intolérance, Cortez est inscrit par l'histoire au nombre des grands hommes, parce que l'histoire doit avoir de l'indulgence, la nature humaine en a besoin ; mais il serait plus grand s'il eût été moins intolérant. De la source où il avait puisé son intolérance est sorti un courant empoisonné pour la Péninsule elle-même. C'est par là qu'ont été paralysées les plus nobles facultés de la nation espagnole et que s'est développée en elle une maladie de consomption dont elle a failli périr.

Il est aisé de se rendre compte de ce que renfermait de funeste le système importé par les Espagnols en Amérique, à l'aide d'une comparaison qui s'offre naturellement à l'esprit, celle du Mexique et des colonies espagnoles en général, avec une colonie voisine, celle que fondèrent les puritains, plus

1. De la prise de Mexico à la Saint-Barthélemy il y a 51 ans. Le premier événement est de 1521, le second de 1572.

au nord sur le même continent. Tout juste un siècle après la conquête du Mexique par Cortez, des pèlerins quittaient les rivages, pour eux inhospitaliers, de l'Europe et allaient chercher dans le nouveau monde un asile pour leurs croyances persécutées, comme si le sentiment religieux avait dû être presque de toutes parts un des mobiles principaux de la colonisation du continent donné par Colomb à l'Europe. C'étaient les puritains que le hasard de la navigation jeta sur le sol du Massachussets, au mouillage de Plymouth. Ils étaient en dehors de la hiérarchie catholique; mais ils n'en formaient pas moins un rameau de la chrétienté, et ce n'était pas celui auquel était réservé le moins magnifique avenir.

Ces hommes si estimables par leurs qualités privées, si admirables par leur conviction religieuse et leur héroïque fermeté, par les mains desquels la civilisation chrétienne devait être acclimatée dans de vastes contrées à peine peuplées de petites tribus de sauvages, étaient avant tout animés du désir de pratiquer leurs croyances. La Nouvelle-Angleterre[1], où ils se fixèrent, fut un établissement religieux; il le fut bien plus que le Mexique ou le Pérou, puisqu'à l'origine l'exercice des droits civils y était inséparable d'une forme particulière de la croyance. Les deux pouvoirs temporel et spi-

1. Le nom de la Nouvelle-Angleterre est réservé encore aujourd'hui au groupe des six États peuplés principalement de la descendance des puritains; ce sont le Massachussets, le Connecticut, le Rhode-Island, le New-Hampshire, le Vermont et le Maine.

rituel y furent d'abord confondus, combinaison qui est justement considérée comme engendrant nécessairement le despotisme, et qui en effet aboutit pour un moment à la tyrannie parmi ce généreux essaim de la race anglo-saxonne. Mais bientôt, par l'effet du génie particulier de cette race ou par la vertu propre de ces familles d'élite qui avaient achevé de s'épurer en passant par le creuset de l'adversité, la Nouvelle-Angleterre adopta de meilleurs errements. Les deux pouvoirs y furent séparés, et elle offrit le double épanouissement de la liberté civile et de la liberté des cultes, sans préjudice de la liberté politique qui était destinée à s'y déployer sur des proportions jusqu'alors inconnues dans le monde.

Dans les conditions qu'elle s'était choisies, et qu'elle a su non-seulement perpétuer, mais développer, la race anglo-saxonne s'est trouvée presque aussitôt posséder des éléments de vitalité et d'expansion qui ont manqué aux autres Européens établis dans le nouveau monde, et particulièrement à la race espagnole. Le ressort de la liberté civile, de la liberté religieuse et de la liberté politique a suppléé, pour la population de la Nouvelle-Angleterre, à la pauvreté du terroir sur lequel elle s'était établie. Elle s'est accrue successivement en nombre, en valeur personnelle et en richesse ; elle a peuplé et fertilisé des espaces indéfinis, meilleurs que ceux sur lesquels d'abord elle était descendue, et a acquis dans le nouvel hémisphère une prépondérance qui à la fin a éclaté à tous les regards.

Le culte invariablement maintenu de la liberté civile, religieuse et politique est le caractère distinctif de la Nouvelle-Angleterre, par rapport aux colonies fondées par l'Espagne en Amérique. C'est, sans aucun doute, l'explication et l'origine du revirement complet qui s'est opéré dans la balance politique du nouveau monde, au dix-neuvième siècle où le groupe des nations américaines et de fondation espagnole a été éclipsé par les États-Unis.



# TROISIÈME PARTIE

## LE MEXIQUE SOUS LE RÉGIME COLONIAL

# I

## COMMENT LES POPULATIONS INDIGÈNES ONT ÉTÉ TRAITÉES DEPUIS LA CONQUÊTE.

Nous avons esquissé la chute de l'empire aztèque et l'établissement, sur ses ruines, de l'autorité des rois d'Espagne. Voilà donc les Aztèques et les peuples indigènes qui s'étaient plus ou moins fondus avec eux, passés à l'état de races conquises. Comment ont-ils été traités, et quel a été le sort de la contrée dans la suite des temps?

Le Mexique, devenu une dépendance de la couronne d'Espagne, ne fut pas gouverné d'une manière pire que les autres possessions espagnoles du continent américain. Il le fut même moins mal. Il offrait une population indigène plus nombreuse, plus avancée au moment de la conquête, et d'une plus grande aptitude pour les arts utiles. Égal pour le moins aux contrées du nouveau monde les plus favorisées par la nature, et mieux partagé même que le Pérou sous le rapport de la richesse minérale, il arriva à être plus productif que tout le

reste ensemble pour le trésor de la mère patrie, où il finit par verser tous les ans une somme considérable. La navigation pour s'y rendre était facile et n'était pas des plus longues. Le Mexique devait donc être et fut, en effet, de la part du conseil des Indes et du cabinet espagnol, l'objet de plus de sollicitude que le reste des colonies. Les abus y étaient réprimés d'une main moins indolente. Choisis avec plus de discernement, les fonctionnaires chargés de le gouverner, sous le titre imposant de vice-rois, étaient moins absorbés dans le souci de se créer une fortune personnelle, en négligeant les intérêts du *royaume*[1] confié à leur patriotisme. Plusieurs furent des hommes éminents par leur intelligence et pleins de sentiments généreux qu'ils surent mettre en œuvre. Le comte de Revilla Gigedo et plusieurs autres auraient été cités partout comme d'habiles administrateurs, des amis de l'humanité, des promoteurs de la civilisation.

Les Indiens, c'est le nom sous lequel on désigne la population indigène, par suite de l'erreur de Christophe Colomb, qui croyait avoir abordé dans l'Inde[2], et non pas avoir découvert un nouveau continent, les Indiens ont été protégés au Mexique

1. C'était le titre donné à la colonie dans tous les actes officiels. D'autres colonies et entre autres le Pérou étaient qualifiées de même. Les autres étaient des capitaineries générales.

2. On sait qu'à proprement parler, c'était la Chine et le Japon qu'il croyait avoir trouvés par la route de l'Ouest, supposée par lui plus courte que celle de l'Est. Tous ces pays s'indiquaient par la dénomination générale des Indes, qui, après la découverte de l'Amérique, resta à celle-ci.

avec plus de zèle et de suite que dans les autres colonies. La grande reine Isabelle, qui toute sa vie avait éprouvé une vive compassion pour eux, les avait fortement recommandés, de son lit de mort, au sentiment chrétien de ses successeurs, et c'est une justice à rendre à la cour d'Espagne, qu'en bien des circonstances elle fut loin de se montrer indigne de ce touchant héritage, particulièrement au Mexique. Si elle fut loin de comprendre toute l'étendue de ses devoirs envers les populations asservies, si elle s'inquiéta peu de les faire parvenir à une civilisation élevée, elle eut du moins le mérite de combattre les excès de leurs oppresseurs, autant que c'était possible de la part d'un gouvernement peu éclairé, obligé de s'en remettre à des agents placés à dix-huit cents lieues de là, et avec un système politique qui, excluant toute garantie représentative et toute publicité, par cela même ouvrait la porte à bien des abus. Dans ses efforts pour être humaine envers les Indiens, elle ne se conformait pas seulement au vœu de la reine Isabelle; elle suivait aussi les conseils de l'homme de génie qui avait renversé l'empire de Montézuma et de Guatimozin. Fernand Cortez avait témoigné dans les termes les plus positifs, par son testament, de la nécessité qu'il sentait de se montrer juste et bienveillant envers cette race subjuguée. La pensée royale trouva, pour cette œuvre d'humanité, de précieux auxiliaires dans les rangs du clergé qui, au Mexique, n'oublia jamais que le christianisme a reçu de son divin fondateur la haute et sainte mission de soutenir les

faibles. Elle obtint pareillement un concours utile des cours de justice ou *audiencias*, qui, si elles eurent souvent, ainsi qu'on le verra, le tort de représenter obstinément l'esprit de domination dont étaient animés les Espagnols accourus pour faire fortune, eurent aussi le mérite de rester inébranlables dans leur fidélité à la couronne et dans le désir d'en faire triompher les desseins. Dans sa sollicitude plus sincère qu'intelligente pour le sort des Indiens, la cour de Madrid trouva des instruments plus efficaces que les *audiencias*, qui étaient peu multipliées, et qu'absorbaient leurs devoirs judiciaires, dans des fonctionnaires civils qu'elle institua plus tard, les intendants. Chacun d'eux était préposé à une province et y était chargé de l'administration proprement dite, à peu près comme nos préfets dans les départements, mais avec plus de pouvoirs. Malheureusement les intendances ne furent organisées que vers la fin du dix-huitième siècle, et le mal qui avait été fait alors était incalculable. La population indienne du Mexique, si intéressante par la soumission résignée qu'elle montra après la conquête, et par l'aptitude au travail qui la distinguait de beaucoup d'autres races américaines, avait eu grandement à souffrir de la cupidité et de la brutalité des conquérants, ou des colons leurs imitateurs. Elle avait été comprimée et avilie; la relever était une tâche presque impossible.

Les hommes qui, une fois la conquête consommée, s'étaient précipités de la Péninsule sur le

Mexique, comme, au surplus, sur les îles par où avait commencé la colonisation du nouveau monde, étaient, en général, d'un naturel avide et audacieux, ne reculant pas devant l'emploi de la violence, quand il s'agissait de se satisfaire. A cause du paganisme dans lequel vivaient les naturels quand les Européens les avaient découverts, ils les considéraient comme des êtres en dehors de la loi, et les traitaient sans ménagement ni pitié, prenant en cela modèle des *conquistadores*, pour lesquels les naturels n'étaient que des vaincus soumis à tous les droits rigoureux de la guerre. Les Indiens furent donc écrasés de travail. On les arrachait de leurs villages pour les transporter dans les montagnes où l'on recherchait l'or et l'argent. On les enterrait dans les mines. L'idée que ces infortunés fussent des hommes, leurs semblables, n'entrait pas dans l'esprit de ce premier flot des colons. Dans les îles, et particulièrement à Hispaniola (Saint-Domingue) et à Cuba, où la population indigène était nombreuse, on avait appliqué le fatal système des *repartimientos;* des îles il passa au Mexique. Il consistait à répartir les Indiens entre les Espagnols, comme on eût fait d'une troupe de bœufs ou de chevaux. C'était l'esclavage pur et simple, l'esclavage sans garantie aucune. Les cruautés et les excès de tout genre, qui se commirent sous ce régime, détruisirent rapidement la race indienne dans les deux grandes îles que je viens de nommer, et la décimèrent au Mexique.

Le spectacle de cette extermination de la race

indigène par l'avarice impitoyable des colons, excita l'indignation d'un prêtre éminemment chrétien par sa charité et son désintéressement. Barthélemy Las-Casas fit retentir l'Amérique et l'Espagne de ses réclamations énergiques et infatigables. Il obtint l'envoi de commissaires capables et pieux, afin de constater le mal et de le réparer, s'il était possible. Dans les îles, il était sans remède ; sur le continent américain, où l'arrivée des Européens était de plus fraîche date et où la race indigène, plus robuste et disséminée sur un plus grand espace dont la configuration fournissait plus de moyens de se cacher, avait mieux résisté aux mauvais traitements, que pourtant on lui avait prodigués, il fut possible de la sauver de la destruction.

Le système des *repartimientos* fut aboli au Mexique et remplacé d'abord par celui des *encomiendas*, qui plaçait les Indiens dans une situation analogue à celle des paysans de l'Europe, alors qu'ils étaient attachés à la glèbe : ils avaient un maître auquel l'autorité de la métropole les avait attribués, par groupes de centaines de familles, sous la condition de les consacrer à un objet déterminé, comme l'exploitation d'un domaine territorial. C'est ainsi que se répétait dans le nouveau monde la marche des institutions sociales de l'ancien continent, le servage après l'esclavage. L'amélioration était réelle, quoiqu'on fût encore bien loin de la liberté civile qui est l'accompagnement nécessaire du christianisme, si bien que, en l'absence de cette liberté, on est fondé à dire que la religion chrétienne est détour-

née de ses voies et faussée. Sous ce régime, le curé, dont les Indiens souvent composaient tout le troupeau, put mieux faire entendre sa voix en leur faveur.

Les maîtres entre lesquels les Indiens furent partagés ainsi, sauf la noblesse qui resta libre, étaient des militaires qui s'étaient fait remarquer dans la conquête même, ou des hommes de loi qu'on envoyait de la Péninsule prendre part au gouvernement des provinces, afin qu'ils fissent contre-poids aux conquérants dont les prétentions ne connaissaient pas de bornes, ou enfin des colons de quelque importance. Il n'était pas facile au clergé de ramener à la raison ces différentes classes. Ce fut bien plus difficile quand le clergé eut été placé dans une situation de complicité avec les maîtres des Indiens. Afin de doter les ordres religieux, on eut la malheureuse idée de donner aux couvents un certain nombre d'*encomiendas*, qui n'étaient pas les moindres. De cette manière, la religion, dont l'essence est de favoriser l'affranchissement des populations, se trouva profiter directement de leur asservissement. Cette mesure adoptée dans l'intérêt temporel du clergé était fort regrettable.

Le système des *encomiendas*, ainsi combiné, ne pouvait manquer de donner lieu à de grands abus, et il fut renversé à son tour par l'initiative même de la cour d'Espagne, et le mérite de cette réforme bienfaisante revient au roi Charles III.

Ce prince vraiment éclairé, qui fit de grands efforts pour relever l'Espagne affaissée sous le poids

d'institutions rétrogrades et qui n'y réussit pas, tant était brisé alors le ressort de cette grande nation, appliqua aussi sa pensée de régénération et de progrès à la Nouvelle-Espagne, et, sur ce terrain plus dégagé, il eut un peu plus de succès. Une de ses mesures fut d'abolir les *encomiendas*, dont une partie avait déjà cessé d'exister, parce que les feudataires, qui en avaient été investis, étaient morts sans laisser la descendance voulue par la loi. Une autre fut l'établissement des intendances. Il les institua afin que les Indiens, distribués dans les différentes provinces, eussent des protecteurs haut placés et indépendants des influences locales qui s'exerçaient à l'encontre de l'intérêt et des droits de ces pauvres gens. Les intendants, au nombre de douze, furent choisis avec intelligence. Leur vigilance ne pouvait changer le fond du système supposé paternel, mais effectivement oppressif[1], qui avait été adopté envers les Indiens; mais du moins, par la création des intendances, il y eut, plus à la portée de chaque localité, une surveillance active, s'inspirant de l'amour de la justice.

Cependant cette organisation nouvelle ne profita que peu aux races conquises. Si elle restreignit les actes de violence patents jusqu'au scandale, elle fut impuissante à prévenir les petites vexations toujours renaissantes et les exactions, enveloppées de subterfuges, dont on accablait les Indiens. En créant les intendances, on avait aboli les *alcaldes*

1. Voir le chapitre suivant.

*mayores* qui existaient jusque-là dans toutes les localités, et qui opprimaient les naturels. Mais que mit-on à la place? des agents appelés les *subdélégués*, auxquels on interdisait de faire aucun commerce, parce que leur négoce leur eût fourni le moyen de pressurer les Indiens. Il semble qu'à la suite de cette interdiction il eût été naturel de leur accorder un salaire un peu élevé; on ne leur en donna aucun. Ce qui s'ensuivit est facile à deviner : les subdélégués démontrèrent une fois de plus qu'en général, il n'y a rien de plus onéreux pour les peuples que des fonctionnaires non rétribués. Un vénérable prélat, Antonio de San Miguel, évêque du vaste diocèse de Michoacan, dans un mémoire qu'il adressa au roi d'Espagne, de concert avec son chapitre, en 1799, qualifiait ainsi la conduite de ces agents :

« Les *alcaldes mayores* administraient du moins la justice avec impartialité, quand il ne s'agissait pas de leurs propres intérêts. Les subdélégués, n'ayant de revenu que le casuel, se croient autorisés à recourir à des moyens illicites pour se procurer quelque aisance; de là des vexations perpétuelles, des abus d'autorité envers les pauvres, la connivence avec les riches et un trafic honteux de la justice. »

Ce fut encore Charles III qui défendit aux corrégidors une pratique au moyen de laquelle ces fonctionnaires, de même que les *alcades mayores*, se faisaient des troupeaux d'esclaves. Ces fonctionnaires se constituaient arbitrairement les créanciers des

Indiens en leur vendant, à des prix déraisonnables, des chevaux, des mulets et des vêtements. Les Indiens, ne pouvant s'acquitter, étaient forcés de travailler pour eux, et cette obligation de travail, ou, pour parler clairement, cette servitude, une fois contractée, était aisée à perpétuer par le moyen de nouvelles fournitures ou à l'aide d'artifices que la cupidité de personnages influents, tels que les corrégidors, excellait à imaginer. Malheureusement, à ces fraudes les hommes avides n'eurent pas de peine à en substituer d'autres. Il n'y a aucune sécurité contre les exactions et contre la tyrannie des hommes puissants dans les pays où il n'existe ni institutions représentatives, ni publicité.



## II

### DE LA CONDITION DES INDIENS AU COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ET DE CELLE DES MÉTIS.

Au commencement du dix-neuvième siècle, lorsque Humboldt visita le Mexique, il y trouva les Indiens dans une condition au-dessus du servage féodal. Les *repartimientos* et les *encomiendas* avaient disparu. Cependant, en cessant d'être esclave ou serf, l'Indien n'était pas devenu libre; il portait les chaînes d'une minorité légale qui l'accompagnait jusqu'au tombeau. Dans la pensée de le soustraire à des actes où la violence se mêlait à la fraude, on avait déclaré les indigènes inhabiles à contracter pour toute somme au delà de 5 piastres (25 francs); remède pire que le mal, car sous le prétexte de les garantir de transactions où ils eussent pu être dépouillés, on les mettait dans l'impossibilité d'acquérir. On en tenait la majeure partie parquée dans des villages où il était interdit aux blancs de s'établir, mais où eux-mêmes étaient forcés de résider. L'Indien était ainsi obligé de passer sa vie con-

finé dans un petit cercle tracé autour de son village où, le plus communément, il était sans moyens d'existence, manquant même de terres en un pays où les neuf dixièmes du sol restaient sans culture. Il payait un tribut annuel, ainsi dénommé, qui par cela même était pour lui une humiliation. En retour, il était exempt de l'impôt indirect de l'*alcavala;* mais il eût mieux aimé subir l'*alcavala* et ne pas être tributaire.

Une amélioration précieuse apportée à l'existence des Indiens mexicains consistait en ce qu'ils n'étaient plus astreints à la *mita* ou travail forcé dans les mines; cette charge, à laquelle l'indépendance seule a mis fin au Pérou, avait cessé au Mexique depuis assez longtemps. Sans doute les Indiens mexicains travaillaient dans ces filons métalliques, au sein de la terre; mais c'était librement, et ils en retiraient de bons salaires.

Un certain nombre d'Indiens étaient dans l'aisance. Il y avait d'abord la catégorie des caciques ou nobles indiens, qui étaient affranchis du tribut et placés dans des conditions particulières, dont il sera dit un mot tout à l'heure. En dehors de cette classe, des circonstances diverses avaient procuré la richesse à quelques indigènes, qui avaient su la conserver et dans les familles desquels elle se maintenait. Humboldt cite une vieille femme qui, mourut à Cholula, pendant qu'il était allé y recueillir des souvenirs. Elle laissa à ses enfants des champs cultivés en *maguey*, ou aloès mexicain, d'une valeur de plus de 300 000 francs. D'autres familles

indiennes avaient des fortunes de 800 000 francs et d'un million; mais l'Indien riche ou même aisé était une exception très-peu commune.

Les classes de sang mêlé, provenant principalement du croisement des Indiens avec les blancs, et, pour une faible partie, du mélange des nègres avec les deux autres races, n'étaient guère mieux loties que les Indiens de race pure. Tous ces métis, fort nombreux, rangés sous la dénomination de *castes*, étaient avilis légalement et de fait (*infames de derecho y hecho*), selon l'expression de l'évêque du diocèse de Michoacan, dans le mémoire que nous avons mentionné. Ils payaient le tribut, de même que les Indiens; ils n'étaient pas tenus, comme eux, dans cette perpétuelle minorité qu'on avait inventée à Madrid, afin de protéger ceux-ci, mais ils subissaient beaucoup d'avanies, que l'on commettait au mépris de la loi, en la tournant ou en l'interprétant d'une manière frauduleuse.

Cette classe qui, plus que les Indiens, était mêlée avec les blancs, avait moins de raisons pour les craindre et les respecter. Elle était aussi plus démoralisée que l'Indien pur, et supportait plus impatiemment l'abjection où elle était réduite.

Il y avait en usage au Mexique une dénomination qui n'y est pas abandonnée encore, et qui dépeignait bien la condition des Indiens. Par rapport à eux, on appelait les blancs la *gente de razon*, l'espèce douée de raison. Les Indiens étaient supposés ne pas en avoir et étaient, dans l'opinion générale, en dehors de la *gente de razon*. C'était une explication et une

justification de l'abaissement où on les tenait. Les métis, au contraire, étaient expressément compris dans la *gent raisonnable*.

Faute de pouvoir bien employer leur raison et leur liberté, cette classe, dont il eût été facile aux Européens de tirer un excellent parti, s'en servait quelquefois assez mal. Les attentats contre la propriété, les vols sur les grands chemins, par exemple, étaient le plus souvent du fait des métis. On pouvait être assuré, quand une caravane ou une diligence avait été arrêtée, que les auteurs du méfait n'étaient pas des Indiens. Ceux-ci ne se portaient jamais à rien de pareil. Les soupçons ne pouvaient planer que sur les blancs ou les métis, mais la probabilité était pour, ou plutôt contre ces derniers. A ce sujet, je rapporterai ici une anecdote que je tiens du baron Deffandis, qui, lorsque je passai par Mexico, y représentait la France avec dignité. Il avait fait avec sa famille une excursion dans le Nord et n'était plus qu'à quelques lieues du lac de Chapala. En se préparant à s'y rendre, il s'informa d'un sujet qui, alors comme aujourd'hui, préoccupait quiconque voyageait dans le Mexique; je veux parler des voleurs : depuis l'indépendance, ils exploitent les routes avec une impudence inouïe. « Y a-t-il des voleurs sur la route, demanda donc le baron Deffandis. — Oh non! lui fut-il répondu, vous n'avez rien à craindre; il n'y a pas, dans ce pays-ci, de *gente de razon.* »

Je n'affirmerais pas qu'aujourd'hui la *raison* ne soit venue aux Indiens, et qu'ils ne se soient mis

à prendre part à l'arrestation des diligences et des voyageurs isolés.

En somme, malgré la bienveillance qu'on professait en leur faveur, à la cour de Madrid, le sort de la plupart des Indiens, qui formaient la majeure partie de la population du Mexique, restait misérable au moral comme au physique.

La cause principale de leur misère c'était l'erreur dans laquelle on était tombé à Madrid, au sujet des moyens de les gouverner conformément à leur intérêt. On croyait sincèrement, dans les conseils du Roi, que les restrictions étroites au libre arbitre des Indiens, qu'on avait érigées en système, leur donnaient des garanties et les protégeaient, comme s'il y avait une protection qui valût la liberté! Comment l'homme dépouillé de sa liberté pourrait-il se défendre? Celui qui a les mains liées n'est-il pas à la merci de qui veut l'attaquer? Les mesures adoptées par la cour de Madrid en faveur des Indiens tournaient contre ces infortunés, en vertu des lois de la nature humaine elle-même. L'évêque du Michoacan jugeait ce régime avec sagacité et profondeur quand il disait au roi, dans l'excellent mémoire cité plus haut : « Solorzano, Fraso, et d'autres auteurs espagnols, ont recherché en vain la cause secrète par laquelle les priviléges accordés aux Indiens produisent des effets constamment défavorables à cette caste. Je m'étonne que ces jurisconsultes célèbres n'aient pas conçu que ce qu'ils appellent une cause secrète est fondé dans la nature de ces priviléges mêmes. Ce sont des armes qui n'ont jamais

servi à la protection de ceux qu'elles sont destinées à défendre, et que les autres castes emploient adroitement contre la race des indigènes. Une réunion de circonstances aussi déplorables a produit dans la dernière une paresse d'esprit, un état d'indifférence et d'apathie dans lequel l'homme n'est affecté ni de l'espoir ni de la crainte. »

Les indigènes qu'on avait si malencontreusement placés hors de toutes les conditions de légitime défense, sous prétexte de les protéger, étaient maltraités et rançonnés même par les leurs. Dans chacun des villages qui étaient uniquement peuplés de cette race, on trouvait, jusqu'à la fin de la domination espagnole, huit ou dix vieux Indiens exerçant le monopole de la magistrature locale, et vivant aux dépens des autres, dans l'oisiveté. Leur autorité se fondait ou sur une illustration de famille souvent imaginaire, ou sur une politique adroite, pratiquée de père en fils. Ces chefs étaient habituellement les seuls habitants du village qui parlassent l'espagnol. Ils s'étaient créé un grand intérêt à maintenir leurs frères dans l'ignorance la plus profonde. Ils contribuaient, autant qu'ils le pouvaient, à perpétuer parmi eux les préjugés et la barbarie.

Il y avait lieu de présumer que, s'il venait à souffler quelque vent nouveau, favorable aux idées d'indépendance, la race indigène, chez laquelle n'était pas éteint le souvenir du temps où elle avait été la maîtresse du pays, pourrait bien se soulever, et alors ne devait-elle pas se porter à tous les excès qu'un ressentiment longtemps comprimé peut in-

spirer à un peuple tenu à l'écart des lumières et de la civilisation? Il était urgent, depuis quelque temps déjà, de pourvoir à l'amélioration du sort des Indiens par des actes qui fussent plus efficaces et plus caractérisés que tout ce qu'on avait fait jusque-là et qui fussent dans un esprit différent. Il fallait, en un mot, se décider à des mesures du genre de celles que peut suggérer le sentiment de la liberté. Pareillement pour les métis. A la fin du dix-huitième siècle, le gouvernement de la métropole avait reçu sur ce point des avertissements qu'il eut le tort de négliger. Le plus remarquable est ce même mémoire de l'évêque du diocèse de Michoacan, dont je me suis servi déjà. Les abus dont les Indiens et les *castes* étaient les victimes, et l'abaissement moral que l'oppression déterminait chez eux y étaient dépeints d'une main ferme. Les malheurs de l'avenir y étaient prédits avec une sinistre clarté, que la bienveillance et l'esprit de charité du pieux évêque ne parvenaient pas à voiler. « Quel attachement, disait-il, peut avoir pour le gouvernement l'Indien méprisé, avili, presque sans propriété et sans espoir d'améliorer son existence? Il est attaché à la vie sociale par un lien qui ne lui offre aucun avantage. Qu'on ne dise point à Votre Majesté que la crainte seule du châtiment doit suffire pour conserver la tranquillité dans ces pays; il faut d'autres motifs, il en faut de plus puissants. Si la nouvelle législation que l'Espagne attend avec impatience ne s'occupe pas du sort des Indiens et des gens de couleur, l'influence du clergé, quelque grande qu'elle soit sur

le cœur de ces malheureux, ne le sera pas assez pour les tenir dans la soumission et dans le respect dus à leur souverain. »

« La nouvelle législation que l'Espagne attendait avec impatience, » pour me servir des expressions de l'évêque de Michoacan, ne vint pas, et les conséquences que ce prélat vénérable avait prévues ne tardèrent pas à se révéler.



## III

### LES CACIQUES OU INDIENS NOBLES SYSTÉMATIQUEMENT PLONGÉS DANS LA DÉGRADATION.

Les conquérants, nous l'avons indiqué déjà, avaient reconnu et consacré l'inégalité qui existait parmi les naturels, en ce sens que les caciques ou Indiens nobles furent rangés à part de la classe commune des indigènes. Ils furent même admis nominalement à participer aux priviléges de la noblesse de Castille ; mais ils n'en profitèrent pas, ou furent empêchés d'en profiter. Fidèles en cela à l'exemple qu'a offert presque partout l'aristocratie des pays conquis, ils avaient peu de goût à s'associer aux Espagnols et s'allier à leurs familles. Ils allaient jusqu'à mieux aimer labourer de leurs mains les champs que sous l'ancien régime ils faisaient cultiver par leurs vassaux. Leur fierté naturelle et le ressentiment de leur défaite les portaient à rester plutôt mêlés au peuple indien et à vivre comme lui, affectant la même simplicité dans la nourriture et le vêtement. Cette humble existence fut peut-être,

à l'origine, un expédient adopté par les Indiens nobles pour se dissimuler aux regards des Espagnols qu'ils avaient combattus avec la rage du désespoir. Peut-être aussi l'adoptèrent-ils parce qu'elle leur offrait la satisfaction de retrouver, en s'isolant ainsi de leurs conquérants et en vivant confondus au milieu de leurs anciens vassaux, quelque chose de la patrie abattue et de la nationalité détruite. Cette illusion était favorisée par le respect que leur témoignaient les Indiens, restés imbus des notions de la hiérarchie sociale de l'empire aztèque. L'éducation, avec un peu de temps, aurait triomphé de cet esprit d'isolement et de ces répugnances patriotiques. L'autorité espagnole eut un moment l'idée de recourir à ce puissant moyen. Rien ne pouvait au même degré cimenter la fusion entre les vainqueurs et les vaincus et accélérer le mouvement de la civilisation dans le pays. On se proposa d'attirer dans des établissements fondés à cet effet les jeunes générations de la noblesse indigène. C'était ce qu'on appelait les colléges des Indiens nobles. Ce projet généreux devait s'étendre à toute l'Amérique espagnole. Mais une pareille pensée, politique autant qu'humaine, ne cadrait pas avec la méfiance systématique qui animait l'Espagne envers ses colonies. Les mauvais gouvernements craignent tout, et, au fait, ils n'ont pas tort, car leur autorité n'est jamais assise et reste toujours à la merci des accidents. On se mit à supposer que si les descendants de la noblesse indienne étaient initiés aux connaissances de l'Europe, ils s'en serviraient comme d'un

levier pour agiter le pays et reconquérir leur indépendance. On ne donna donc aucune suite sérieuse au sage dessein de répandre l'instruction parmi les Indiens, en commençant par les débris de leur aristocratie.

M. Alaman rapporte qu'au Mexique, avant qu'on eût établi rien de semblable pour la jeunesse espagnole, un collége fut fondé pour les Indiens nobles, dans le couvent de Santiago de Tlatelolco appartenant à l'ordre des Franciscains. Le premier vice-roi qu'eut le Mexique, après l'apparition éphémère de Cortez au gouvernement, don Antonio de Mendoza, vint de sa personne en faire solennellement l'inauguration. Mais à peine ce collége était-il ouvert que, la politique d'abaissement prenant son cours, on s'arrangea de telle façon qu'il se désorganisât, et on empêcha qu'il ne s'en instituât d'autres. Vers la fin du siècle dernier, un riche cacique qui habitait la Puebla, don Juan de Castilla, fit le voyage de Madrid pour solliciter l'autorisation de créer un collége destiné aux Indiens, dans sa ville natale. Il se morfondit pendant des années dans les antichambres, sans rien obtenir. Le vice-roi d'alors, marquis de Branciforte, avait coutume de dire qu'en Amérique l'instruction devait se borner au catéchisme. Conformément à ces maximes, la masse des Indiens restait sans rien apprendre, si ce n'est ce qu'ils pouvaient saisir dans les instructions religieuses que leur faisait le curé, pendant leur enfance; et encore, dit M. Alaman, ce qu'on y enseignait était, par rapport à son objet même, bien

incomplet et bien court. Soumis au même régime, réduits à la même pitance intellectuelle, les nobles indiens n'en savaient pas plus long que le vulgaire.

Avec le genre de vie qu'ils menaient et la torpeur où l'on prenait soin de tenir leur esprit plongé, les nobles Indiens ne pouvaient que tomber dans la dégradation. C'est ce que voulait le gouvernement Espagnol, et l'effet répondit pleinement à son attente. Au commencement du siècle et sans doute bien auparavant déjà, on observait en eux la même absence de culture, la même grossièreté de mœurs que chez le bas peuple indien. Ils ne participaient à aucune des fonctions recherchées des classes civilisées. Quel qu'eût pu être le rang de leurs ancêtres dans la hiérarchie aztèque, on ne les trouvait ni dans la carrière des armes, ni dans celle de la justice. Et comment, après avoir croupi dans la profonde ignorance que nous venons de dire, auraient-ils pu y être admis ? La seule magistrature qu'ils exerçassent était celle des villages indiens, et là, au lieu de songer au bien-être de leurs compatriotes, le plus souvent ils semblaient prendre plaisir à les opprimer. Chargés de lever l'impôt de la capitation, ils profitaient de l'occasion pour extorquer de petites sommes. Ils se faisaient les instruments des Espagnols pour tourmenter leurs frères, pourvu qu'ils en retirassent quelque profit. Ils offraient ainsi le triste spectacle d'une complète et humiliante déchéance.



## IV

### COMMENT LES INDIENS SONT DEVENUS CHRÉTIENS.

La religion chrétienne s'était introduite assez facilement parmi les populations mexicaines, une fois la conquête consommée. Les classes inférieures, qui déjà formaient le grand nombre, du temps de l'empire aztèque, se trouvèrent en proportion plus forte encore après le siége et la prise de Mexico, parce que la classe supérieure avait été presque détruite dans cette terrible guerre. Elles étaient préparées à accepter des mains du vainqueur de nouvelles divinités, comme de nouvelles lois : leurs dieux indigènes leur paraissaient vaincus. D'ailleurs, au milieu de l'extrême complication de la théologie et de la cosmogonie des mexicains, il n'était pas difficile de trouver ou d'arranger une certaine parenté entre l'olympe aztèque et les traditions bibliques ou chrétiennes. On en a l'indication dans le parti que Cortez tira adroitement de la ressemblance que la physionomie des Espagnols présentait avec celle du roi-dieu Quetzalcoatl. Les livres rituels de l'Église

catholique, traduits en hiéroglyphes pour l'intelligence des indigènes, aussitôt après la conquête, témoignent de l'effort qui eut lieu alors pour faire entrer le christianisme dans les esprits, à l'aide des analogies que présentait la mythologie mexicaine. C'est ainsi que le Saint-Esprit s'y identifie avec l'Aigle sacré des Aztèques. La plupart des missionnaires, sentant combien leur tâche en serait facilitée, non-seulement toléraient, mais favorisaient, dans une certaine mesure au moins, cette confusion d'idées qui ne les empêchait pas d'enseigner la morale chrétienne. Ils persuadaient aux indigènes, afin de les attacher à l'Évangile, qu'il avait déjà été prêché en Amérique dans des temps très-reculés et que leurs anciennes croyances en portaient la trace profonde.

Jusques à un certain point, il est permis de croire que ce fut moins un dogme qui en remplaça un autre qu'un cérémonial nouveau qui se substitua à l'ancien, car, pour la grande majorité au moins des Indiens, les formes extérieures du culte étaien et sont encore la religion même. Le culte catholique leur offre des satisfactions particulières, qui sont des jouissances pour le bas peuple indien. Par leur pompe et leur éclat, les fêtes de l'Église catholique sont dans toute l'Amérique espagnole une source féconde de distractions et même de divertissements On y a toléré le mélange de ce qui, chez des popu lations plus avancées, serait un alliage réprouvé celui des feux d'artifice, par exemple, ou celui des danses et même des travestissements. Partout, dans

le but de mieux enraciner la religion même, le rite catholique a pris des nuances accommodées au pays dans lequel il a été transplanté : « aux îles Philippines et Marianes, dit Humboldt, les peuples de la race malaise l'ont mêlé aux cérémonies qui leur sont propres. Dans la province de Pasto, sur le dos de la Cordillère des Andes, j'ai vu des Indiens masqués et ornés de grelots exécuter des danses sauvages autour de l'autel, tandis qu'un moine de Saint-François élevait l'hostie. »

Un certain nombre d'Indiens étaient admis dans es ordres sacrés. Les hommes se prêtaient volontiers à la vie ecclésiastique, surtout à celle de curé. Les jeunes filles indiennes consentaient plus facilement que les hommes à entrer dans les couvents. Les prêtres sortis des rangs des Indiens n'avaient que fort peu d'instruction. Les séminaires où ils taient élevés n'offraient qu'un enseignement d'une ualité fort médiocre; il se restreignait tout juste ux connaissances dogmatiques et théologiques les lus indispensables pour l'exercice du saint mi-istère.



## V

### COMMENT ON TRAITAIT LA POPULATION BLANCHE NÉE AU MEXIQUE.

Il y avait, au Mexique, une autre partie de la population que les liens d'une affinité complète auraient dû faire chérir des Espagnols ; je veux parler des *créoles* ou blancs nés au Mexique, dans les veines desquels le sang espagnol coulait sans mélange. Rendons compte succinctement des conditions dans lesquelles elle vivait, lors de la domination espagnole.

A l'égard de cette population, l'on avait adopté des règles qui avaient paru savantes et habiles, mais qui avaient un vice radical : bientôt les libertés publiques en avaient été complétement absentes. Chacun des États de l'Europe qui avaient fondé de grands établissements dans le nouveau monde les avait modelés sur ses propres institutions. Ainsi, dans les colonies anglaises, le génie de la mère patrie, qui ne peut se passer des assemblées délibérantes, avait obtenu une certaine satisfaction. Rien

de pareil n'existait dans les colonies espagnoles, une fois qu'il y eut été pourvu à une organisation régulière. Nulle part en Amérique on ne maintenait dans une pareille nullité politique les habitants d'origine européenne; c'est qu'aussi nulle part en Europe le pouvoir absolu n'était porté au même point que dans la Péninsule. Aucun gouvernement ne professait et ne pratiquait à ce point l'opinion que les peuples sont essentiellement des mineurs, et que l'exercice de leur libre arbitre est contraire au droit du souverain, funeste à leurs propres intérêts, si même ce n'est une sorte de rébellion contre la divine Providence. Certes en France, depuis Louis XIV, le pouvoir absolu existait, de la façon la plus blessante pour la raison publique comme pour la dignité des peuples, dans les formules du gouvernement et dans sa pensée. La finale des édits des rois, *car tel est notre bon plaisir*, fournit, avec diverses maximes que les historiens ont recueillies, la preuve de l'idée, exagérée jusqu'à l'absurde, que le gouvernement royal s'était formée au sujet de sa prérogative. Mais en France le pouvoir absolu du roi était tempéré non pas seulement par *les chansons*, comme on disait alors, mais aussi par un certain ressort de l'opinion, que les parlements, malgré l'étroitesse de leur esprit et leur égoïsme, ne contribuaient pas peu à entretenir, et par l'imperturbable effort des écrivains qui revendiquèrent toujours les droits de l'esprit humain. En Espagne, l'inquisition avait brisé toutes les résistances et organisé dans les régions de la pensée

le silence des tombeaux. Le seul hommage que la liberté reçut dans la Péninsule, c'étaient quelques protestations qui restaient enfouies au fond de l'âme ulcérée des hommes généreux.

La politique du gouvernement espagnol au Mexique, comme dans ses autres possessions, offrait les mêmes traits principaux qu'on retrouve dans toutes les tyrannies systématiques : diviser pour régner, entretenir les dissensions entre les diverses classes, d'autant plus qu'elles avaient plus de moyens d'influence, contenir et enchaîner les intelligences, parquer l'homme dans l'enceinte étroite de son individualité où il est nécessairement faible, en interdisant l'usage de l'association; centraliser le pouvoir, de sorte que l'exercice entier en fût réservé aux agents directs de la métropole. C'était encore une règle de tenir les colonies isolées les unes des autres, de peur qu'elles ne cherchassent, dans un effort commun, la chance de respirer plus librement.

Voici en quels termes M. Lucas Alaman, qui pourtant est un juge débonnaire quand il s'agit du gouvernement des Espagnols au Mexique, rend compte de la manière dont était réglée la pâture de l'esprit, dans toute l'étendue de l'Amérique espagnole. « La faculté d'imprimer n'était pas seulement subordonnée, comme en Espagne, à la surveillance des deux autorités civile et ecclésiastique; rien ne pouvant être imprimé sans la permission de l'une et de l'autre, permission qui ne s'accordait qu'après un examen fait par des personnes commissionnées à cet effet, dont le rapport devait porter

que le manuscrit ne contenait rien qui fût contraire aux dogmes de la sainte Église romaine, aux prérogatives de Sa Majesté et aux bonnes mœurs. En outre on ne laissait imprimer aucun livre qui traitât des affaires de l'Amérique, sans l'approbation du conseil des Indes. L'ordre avait été donné de retirer tout ce qui avait été mis en circulation sans que cette condition eût été remplie. Ces restrictions étaient observées avec tant de rigueur, que Clavigero, un ecclésiastique et un homme inoffensif, ne put obtenir qu'on imprimât en langue castillane, dans la Péninsule même, son histoire du Mexique, et fut réduit à la faire traduire en italien et imprimer en Italie. Les livres publiés en Espagne ou à l'étranger, concernant l'Amérique, ne pouvaient être délivrés dans les colonies, à moins de la même permission. Pour veiller à ce que ces règles sévères fussent observées, et pour empêcher l'entrée dans les colonies « de tous les livres traitant de matières profanes, « ou fabuleuses, ou des romans, » le contenu de tout ouvrage qu'on embarquait à cette destination devait être spécifié sur les registres de bord. Des proviseurs ecclésiastiques et des officiers de la couronne devaient assister à la visite des navires, pour reconnaître les livres. Ensuite venait l'examen de l'inquisition. Il y avait eu quelque relâchement dans ces dispositions, mais non pas dans la dernière. »

Une des précautions que le gouvernement espagnol considérait comme particulièrement efficaces, pour maintenir sa domination dans ses colonies, était une préférence absolue pour les natifs d'Es-

pagne, à l'exclusion des blancs créoles. Les Espagnols proprement dits formaient ainsi une caste à part dont étaient repoussés même leurs propres enfants : par cela seul que ceux-ci avaient vu le jour au Mexique, ils étaient suspects et frappés d'interdit. Aux péninsulaires, et à eux seuls, les emplois politiques, administratifs et judiciaires. Que ce plan contre nature qui séparait le père des enfants, et même le frère du frère, lorsque l'un était né en Espagne et l'autre au Mexique, eût été adopté par le cabinet de Madrid comme un système de gouvernement facile à perpétuer, on ne doit pas beaucoup s'en étonner : porté à un certain point, le despotisme se fait les plus étranges illusions; il se croit tout possible, il déroule à perte de vue, avec une sorte de naïveté, les conséquences de son mauvais principe.

Les créoles avaient longtemps semblé se résigner à cette absence de toute action sur le gouvernement et l'administration de leur patrie; c'était comme ces biens qu'on s'abstient de revendiquer parce qu'on en ignore l'existence. On les tenait étrangers au reste du monde, on ne laissait paraître sous leurs yeux que des livres approuvés de l'inquisition. Ils ne soupçonnaient pas que cette chose qui s'appelle la liberté politique existât quelque part, de par le monde. Dans leur ignorance, ils étaient persuadés que le cercle rétréci auquel finissait leur horizon bornait la vue, les espérances et la félicité de tout le genre humain. La vie d'ailleurs n'était pas pour eux sans le mélange de quelques joies; ils s'en-

richissaient par l'exploitation des mines ou par celle du sol, qui n'était pas moins profitable. Ils se livraient à des plaisirs faciles. On n'avait pas négligé de satisfaire chez eux, par des hochets, une des passions qui occupent le plus de place dans le cœur de l'homme, la vanité. Des titres de noblesse étaient accordés à quelques-uns qui avaient fait une grande fortune. On répandait en beaucoup plus grande quantité une autre distinction qui était lucrative pour le trésor ou pour la caisse particulière du vice-roi, les brevets d'officiers de milice que les enrichis s'estimaient heureux de payer cher. L'étranger, qui par aventure avait été admis à parcourir l'Amérique espagnole, était surpris de voir dans de petites villes tous les négociants transformés en colonels, en capitaines ou en sergents-majors, et de trouver quelquefois ces officiers de milice en grand uniforme, avec l'ordre de Charles III, assis gravement dans leurs boutiques, pesant dans cette tenue le sucre, le café ou la vanille : « mélange singulier, dit M. de Humboldt, d'ostentation et de simplicité de mœurs. »

Cependant l'indépendance des colonies continentales de l'Angleterre, s'érigeant en république fédérative sous le nom d'Etats-Unis, avait tiré de leur somnolence les intelligences bien douées, au Mexique et partout ailleurs dans le nouveau continent. Ce grand événement, qui s'était passé aux portes du Mexique et dont le retentissement avait frappé les oreilles distraites des peuples, avait rempli d'étonnement les créoles, et avait ouvert à leur

imagination des perspectives qu'elle ne connaissait pas encore. Plus tard, la prospérité croissante des États-Unis, le rôle qu'ils commençaient à jouer dans le monde, leur donnèrent davantage encore à réfléchir. Ils avaient recherché les livres européens, ceux des novateurs qui avaient le plus de vogue, et comme l'argent ne leur manquait point, ils s'en étaient procuré malgré la surveillance des inquisiteurs, et les avaient dévorés furtivement, s'assimilant le mal comme le bien. La révolution qui avait transformé les colonies continentales de l'Angleterre en Amérique, et en avait fait la république des États-Unis, n'était pas la seule qui eût contribué au réveil des Mexicains, et qui les eût fait incliner vers les innovations politiques. La révolution française de 1789, qui avait éclaté comme le tonnerre, en retentissant dans toutes les parties du monde, avait répandu au Mexique, comme en tous lieux, une vive émotion parmi les classes qui avaient reçu quelque culture. C'est ainsi que les créoles mexicains avaient acquis peu à peu une notion plus juste de leurs droits. Une agitation mystérieuse se propageait. Or quel accueil les autorités espagnoles du nouveau monde faisaient-elles à cette disposition nouvelle des esprits? Elles y répondaient par ces mesures coercitives que les gouvernements frappés de vertige considèrent comme une panacée. « On crut voir, dit Humboldt, le germe de la révolte dans toutes les associations qui avaient pour but de répandre les lumières; on prohiba l'établissement des imprimeries dans des villes de quarante à cinquante

mille habitants; on considéra comme suspects d'idées révolutionnaires de paisibles citoyens qui, retirés à la campagne, lisaient en secret les ouvrages de Montesquieu, de Robertson ou de Rousseau. Lorsque la guerre fut déclarée entre l'Espagne et la république française, on traîna dans les cachots de malheureux Français qui étaient établis au Mexique depuis vingt ou trente ans. Un d'eux, craignant de voir renouveler le spectacle barbare d'un auto-da-fé, se tua dans les prisons de l'inquisition. Son corps fut brûlé sur la place du Quemadero, consacré à ces exécutions odieuses. A la même époque, le gouvernement local crut découvrir une conspiration à Santa-Fé, capitale du royaume de la Nouvelle-Grenade; on y mit aux fers des individus qui, par la voie du commerce avec l'île de Saint-Domingue, s'étaient procuré des journaux français; on condamna à la torture des jeunes gens de seize ans, pour leur arracher des secrets dont ils n'avaient aucune connaissance. » Comment une politique aussi brutale et aussi insensée n'aurait-elle pas attiré un châtiment exemplaire?

La cour d'Espagne avait reçu, un peu avant cette époque, un avis que la suite des temps devait rendre prophétique, d'un des hommes d'État qui ont laissé les meilleurs souvenirs dans ses annales, le comte d'Aranda. Il avait pris part, comme négociateur au nom du cabinet de Madrid, au traité de Paris de 1783, qui consacra l'indépendance des États-Unis. A la suite de cet acte qu'il regrettait, il adressa à Charles III une lettre où il esquissait avec une

admirable sagacité le grand avenir réservé à la nouvelle république. C'est maintenant un pygmée, disait-il; mais avec un peu de temps ce sera un géant, un colosse formidable dans le nouveau monde. Elle oubliera l'immense service que lui ont rendu l'Espagne et la France, car c'est à elles qu'elle doit son indépendance, pour ne plus s'occuper que de sa propre grandeur. La liberté de conscience, la certitude qu'auront les hommes industrieux de se faire un patrimoine dans ce vaste territoire, et les avantages propres aux institutions politiques qui y sont en vigueur attireront dans la Confédération une population intelligente et laborieuse, de toutes les parties du monde civilisé, et nous aurons la douleur de lui voir exercer une domination exclusive et tyrannique sur le nouveau monde. Après cette prédiction que le temps a vérifiée presque de point en point, d'Aranda annonçait la politique de conquête qu'adopteraient un jour les États-Unis vis-à-vis de l'Amérique espagnole, et les facilités, que, avec l'organisation sous laquelle vivait celle-ci, les Américains du Nord auraient pour accomplir leurs projets ambitieux sur des pays placés à leur proximité et séparés de leur mère patrie par l'Océan; « ils commenceront par prendre la Floride, ce qui les rendra maîtres du golfe du Mexique, et ensuite ils s'attaqueront au bel empire la Nouvelle-Espagne. » Il signalait avec non moins de clairvoyance le succès qui attendait les idées d'indépendance auprès des habitants des possessions espagnoles du nouveau monde. Ces populations

étaient mal gouvernées et devaient l'être tant qu'elles seraient livrées à des autorités sans aucun contrôle, si ce n'est celui d'une métropole placée si loin. C'était une loi de la nature que d'aussi vastes contrées ne restassent pas indéfiniment sous la dépendance d'États si éloignés. Il fallait donc sans retard chercher, sinon à prévenir le fait même d'une séparation inévitable, du moins à en régler les conséquences et à les adoucir. C'était pour atteindre ce but qu'il proposait au roi un plan qu'il présentait comme le résultat de ses longues méditations. La couronne d'Espagne ne se réserverait dans l'Amérique du Nord que les îles de Cuba et de Porto-Rico, et dans l'Amérique du Sud qu'un poste correspondant autant que possible. Elle donnerait à tout le continent l'indépendance sous une forme qu'elle déterminerait et qui serait celle-ci : Trois trônes y seraient érigés, chacun occupé par un infant d'Espagne : l'un au Mexique, le second au Pérou, le troisième dans la Côte-Ferme. Le roi d'Espagne prendrait le titre d'empereur et tiendrait groupées autour de lui ces trois monarchies, au moyen le tous les liens possibles, une alliance politique offensive et défensive, des arrangements commerciaux établis sur le pied d'une entière réciprocité, les mariages entre les familles souveraines. En reconnaissance de l'indépendance ainsi octroyée, le lexique eût payé à la ci-devant métropole un tribut nnuel en barres d'argent, produit de ses mines, le Pérou en lingots d'or et la Côte-Ferme en denrées e son cru, particulièrement en tabac. Le pro-

gramme du comte d'Aranda n'eût probablement pas obtenu la perpétuité d'existence qu'espérait l'illustre homme d'État; mais il eût épargné à l'Espagne et surtout à ses colonies des épreuves cruelles. En tout cas, il atteste la perspicacité de l'auteur, et fait honneur à son patriotisme et à l'élévation de ses idées. M. d'Aranda s'y exprimait en homme qui comprend l'heureuse influence qu'exercent des institutions libérales sur la condition des peuples et sur la puissance des États. Il ne paraît pas que la cour d'Espagne ait pris en sérieuse considération ces sages conseils. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne les mit pas en pratique. Les événements se chargèrent de montrer tout ce qu'ils avaient d'opportun. Dans la Nouvelle-Grenade, le Vénézuéla et le Pérou, le sentiment de l'indépendance fit bientôt des prosélytes ardents et des tentatives d'insurrection s'y produisirent[1]. Au Mexique, le mouvement se borna à quelques conspirations obscures, presque toutes tramées par des Espagnols, sans consistance et qui furent étouffées sans peine avant qu'elles eussent pu faire explosion. Mais le feu couva sous la cendre jusqu'à ce que vint une occasion qui fit éclater l'incendie.

1. Un des chefs insurgés qui s'y étaient fait remarquer, et qui s'exilèrent quand l'insurrection eut été comprimée, Miranda, servit comme général dans les armées de la République française.

## VI

### SYSTÈME ÉCONOMIQUE DES ESPAGNOLS AU MEXIQUE.

Le système économique établi au Mexique, comme dans les autres colonies espagnoles, était celui que pratiquaient, il y a trois cents ans et même à une époque bien postérieure, tous les États de l'Europe envers leurs possessions du nouveau monde. Il était dans les idées de ce temps-là que les colonies fussent pour le profit exclusif de la métropole ne commerçant qu'avec elle et n'ayant d'industries que celles dont s'accommodait le monopole métropolitain. Ainsi il était de principe que certaines fabrications leur fussent interdites, afin qu'elles présentassent un marché assuré aux productions de la mère patrie. L'Angleterre, qui accordait à ses colonies beaucoup plus de liberté que les autres États, s'était souvent montrée presque aussi rigoureuse sur ce point que les rois castillans. Ainsi l'on avait proposé au Parlement d'interdire, dans l'intérêt des forges anglaises, aux habitants de la Pensylvanie de fondre les minerais de fer que cette pro-

vince offrait en abondance. C'était aussi une maxime de cette période de l'histoire que les colonies fussent hermétiquement fermées au reste du monde. L'Espagne appliqua à outrance ces préceptes, communément admis à cette époque, et y persévéra même sans y rien changer, ou à peu près, lorsque d'autres États en eurent mitigé les rigueurs. Presque tous les articles manufacturés devaient venir de la mère patrie. On permettait seulement que le chef de famille fît fabriquer dans sa maison les articles usuels nécessaires à ses serviteurs. L'accès du pays était interdit aux étrangers, et plus sévèrement à ceux dont on craignait que la conversation n'excitât chez les habitants quelques idées novatrices. Il fallut à Humboldt une autorisation royale, qu'il dut aller de sa personne chercher à Aranjuez, pour qu'il pût faire dans les colonies espagnoles cette grande exploration des régions équinoxiales qui a été si profitable à la science. De la meilleure foi du monde, M. Lucas Alaman, qui, malgré un degré d'instruction exceptionnel parmi les Mexicains, resta jusqu'à la fin imbu des maximes décrépites de l'ancienne mère patrie, a exprimé, dans sa vaste publication sur l'*Indépendance du Mexique*, le regret que Humboldt ait pu ainsi réunir les matériaux de son *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, ouvrage aussi remarquable par la sage modération des réflexions qui y sont présentées, touchant l'organisation de la société dans l'Amérique espagnole, que par la profusion des renseignements qu'il a offerts à ceux qui cultivent les sciences. Suivant

M. Alaman, ce beau livre contribua à provoquer le mouvement de l'indépendance au Mexique, en inspirant aux Mexicains « une idée excessive de la richesse de leur pays, » d'où vint, suivant lui, « qu'ils se figurèrent qu'une fois indépendant, le Mexique serait la nation la plus puissante de l'univers. »

Le commerce, même avec la métropole et les autres possessions espagnoles, n'était permis que par deux ports : celui de la Vera-Cruz pour l'Espagne, celui d'Acapulco pour les Philippines, par où l'on communiquait avec la Chine. De toute l'Espagne, deux villes seulement, Cadix et Séville, pouvaient commercer avec le Mexique. Les négociants de ces deux cités prenaient leurs aises à l'égard de cette grande colonie. Tous les trois ou quatre ans, pas plus souvent, un certain nombre de navires chargés des marchandises destinées au Mexique faisaient voile de conserve, du port de Cadix, sous la dénomination de la *Flotte*. Tout ce qu'ils apportaient était vendu d'avance à huit ou dix maisons de Mexico, qui exerçaient ainsi le monopole. A l'arrivée de la Flotte de Cadix, une grande foire se tenait à Xalapa, et l'approvisionnement d'un empire se traitait comme celui d'une place bloquée. La contrebande ne laissait pas de corriger un peu les effets de ce régime si restrictif. Elle avait été facilitée par le privilége qui avait été accordé à l'Angleterre, sous le nom d'*asiento*, d'envoyer tous les ans dans l'Amérique espagnole, un vaisseau de 500 tonneaux chargé d'esclaves. On avait fraudé sur le chargement du navire et fraudé par un moyen plus hardi qui consistait à expédier

plusieurs vaisseaux au lieu d'un seul. Ce fut seulement en 1778 qu'on renversa une partie de l'échafaudage de ces monopoles entassés l'un sur l'autre, par une réforme qui s'étendait à toute l'Amérique espagnole, et dont l'honneur appartient au roi Charles III. Cette réforme, qu'on a décorée du nom pompeux de la liberté du commerce, consistait à permettre à plusieurs ports d'Espagne, au nombre de quatorze, de trafiquer directement avec les colonies du nouveau monde, par certains ports expressément désignés de celles-ci et en fort petit nombre. L'étranger demeurait exclu, et cependant les effets du nouveau régime commercial furent considérables, tous les documents en font foi. Quant au commerce avec l'Asie par Acapulco et les Philippines, il s'est borné, tant que l'Espagne a été la maîtresse au Mexique, à un seul navire par an, *le Galion*, bâtiment de 1500 tonneaux, commandé par un officier de la marine royale.

Le despotisme espagnol se manifestait par une multitude de règlements venus tout faits de Madrid, sans que les vice-rois les pussent changer. De la part du conseil des Indes, auquel aboutissaient à Madrid toutes les affaires des colonies, ces règlements étaient, on doit le croire, à bonne intention; mais ils étaient faits sans une connaissance suffisante du peuple auquel ils devaient s'appliquer, et ce qui était plus regrettable encore, ils étaient conçus et combinés dans cet esprit minutieux qui a l'impossible prétention de tout prévoir, et qui est la négation du libre arbitre chez les gouvernés. Par cela

même contraires à la nature humaine, ils opprimaient les populations et les empêchaient de se livrer à un travail productif. Des volumes ne suffiraient pas à exposer les actes de mauvaise administration, les restrictions funestes à l'esprit d'entreprise, les contrôles entre-croisés, les décisions dictées par la faveur, les lenteurs indéfinies, par lesquels se révélait le régime administratif pratiqué par l'Espagne dans le nouveau monde. Pour compléter ce tableau de toutes les entraves et de tous les dégoûts qu'y rencontrait l'homme industrieux, il y faudrait joindre les exactions d'une partie des fonctionnaires. Les vice-rois s'enrichissaient par la distribution arbitraire du mercure entre les exploitants des mines d'argent ; d'autres agents se faisaient des fortunes par la contrebande, un certain nombre en pressurant les Indiens. Même lorsqu'on ne procédait qu'avec de bons et honnêtes sentiments, les principes de gouvernement d'où l'on partait étaient si radicalement mauvais qu'ils avaient pour effet, alors même que l'on croyait faire le bien, de sacrifier tels ou tels éléments de la prospérité des colonies : j'en citerai des exemples empruntés principalement à M. Lucas Alaman, qui les avoue sans dissimuler son indulgence pour le défunt gouvernement de la métropole, et qui même, dans certains cas, les expose avec la pensée de les faire tourner à sa réhabilitation.

Dans le dix-septième siècle, alors que le Mexique était loin de la richesse à laquelle il parvint depuis, et que le Pérou lui-même était en arrière de ce qu'il

est devenu plus tard, il y avait un certain commerce entre les deux royaumes de la Nouvelle-Espagne et du Pérou. La province de la Puebla fabriquait pour le Pérou une grande quantité de tissus, de coton particulièrement[1]. Sur toute la distance de la ville de la Puebla à celle de Cholula s'élevaient une suite de manufactures de ce genre. On représenta à la cour de Madrid que, à la faveur de ce commerce entre les deux colonies, les Hollandais et les Anglais faisaient la contrebande en introduisant au Pérou des étoffes chinoises qu'on déclarait d'origine mexicaine. Un autre gouvernement eût cherché et eût trouvé, ce qui ne paraît pas bien difficile, le moyen direct d'empêcher le commerce interlope des Anglais et des Hollandais, puisqu'on le réprouvait. Le conseil des Indes agit différemment. Pour couper court à la contrebande, il limita les expéditions du Mexique au Pérou à deux navires, qui ne pouvaient charger des étoffes pour plus de 200000 ducats (600000 francs). Plus tard, on réduisit le chargement à des tissus de qualités déterminées, et à la fin, on prohiba absolument le trafic entre les deux colonies. Le Pérou, de son côté, envoyait des vins dans d'autres possessions espagnoles, dans la capitainerie générale de Guatimala notamment; sans doute on avait fait au Pérou la faveur d'y autoriser la culture de la vigne et la vendange, qu'on interdisait ailleurs. Ces vins étaient recherchés par la population indienne de l'Amérique centrale. On avisa que c'était une bois-

1. On sait que le coton est indigène au Mexique.

son trop ardente et que les Indiens en faisaient de trop fortes libations, au point de s'enivrer. Par intérêt pour les Indiens, les vins du Pérou furent prohibés dans la capitainerie générale de Guatimala.

Des fabriques de tissus s'étaient élevées, nous l'avons dit, dans quelques-unes des colonies, au Mexique plus particulièrement, parce que les bras s'y offraient en plus grande abondance et elles tendaient à se développer ; mais la pensée de protéger les Indiens vint se mettre en travers. On représenta les abus que les chefs d'industrie se permettaient ou pourraient se permettre vis-à-vis de la population indigène qui travaillait ou travaillerait dans ces manufactures. En conséquence, par des lois successives, le conseil des Indes en gêna l'établissement de plus en plus. On donna à l'autorité coloniale le pouvoir de les fermer dans tous les cas où elle croirait en avoir des motifs suffisants, tirés de l'intérêt des Indiens. En pareil cas, les vice-rois et les *audiencias* étaient autorisés même à faire démolir la fabrique et à soumettre personnellement les fabricants à des peines. On conçoit que, dans des conditions pareilles, les hommes industrieux durent être peu portés à ériger des manufactures.

Sans être trop enclin à mal penser de son prochain, on peut croire que le conseil des Indes, quand il traçait des lois aussi peu intelligentes de l'intérêt public, n'était pas indifférent à la pensée d'assurer un débouché aux vins ou aux tissus de la Péninsule, et que l'intérêt des Indiens, qu'on alléguait, n'était qu'un prétexte. Il y a cependant tel fait qui sem-

blerait autoriser la dénégation qu'oppose à cette appréciation M. Lucas Alaman. Suivant lui, le principal, l'unique mobile de ces restrictions abusives, c'était la bienveillance qu'on éprouvait pour les Indiens, ainsi que le portaient les documents officiels. A preuve, il fait remarquer la prohibition d'une autre culture qu'il cite, et qui fut prohibée dans le Guatimala, en alléguant la santé des Indiens, qui en faisaient une liqueur enivrante. Cette prohibition, dit-il, ne pouvait avoir rien de commun avec le système protectionniste, puisque la culture dont il s'agissait n'était pas pratiquée en Espagne. Il est vrai, le système protectionniste ne fut pour rien dans le fait spécial que cite M. Alaman, mais il ne s'ensuit pas qu'il fut étranger aux mesures que j'ai rapportées et dont j'aurais pu allonger la liste. Le gouvernement espagnol aimait les Indiens à sa façon, mais il aimait pour le moins autant le régime prohibitif.

Au surplus, quand il s'agit de prononcer sur le système économique imposé à ses colonies par l'Espagne, la question est de savoir, non si les mesures dont nous avons cité quelques exemples ont été dictées par tel sentiment, ou par tel autre, mais bien si, par elles-mêmes, elles étaient judicieuses et civilisatrices, si elles favorisaient le développement des colonies espagnoles ou si au contraire elles n'en empêchaient pas la croissance. Elles étaient funestes, parce qu'elles relevaient de la politique qui prohibe l'usage afin de prévenir l'abus, politique qui est la négation de la liberté, et qui s'attelle

par derrière au char de la raison et du progrès. On n'aperçoit donc guère ce que la renommée de l'ancien gouvernement espagnol peut gagner à l'interprétation produite par ses apologistes. Ce qui en ressort au contraire, c'est sa condamnation, c'est l'explication du soulèvement général qui l'a renversé, non-seulement en Amérique, mais tout aussi bien dans la Péninsule[1].

L'idéal du genre est le dessein qu'avaient chaudement épousé bon nombre de personnes, mais devant l'accomplissement duquel on recula, d'interdire la culture de la banane dans l'Amérique espagnole, afin, disait-on, de rendre plus laborieux les Indiens des régions chaudes. Les partisans de cette idée, que rapporte M. de Humboldt, raisonnaient à peu près de la sorte : La banane est une culture qui nourrit l'homme avec la plus grande

1. C'est peut-être ici le lieu de faire remarquer que le régime des colonies françaises est resté jusqu'à ces derniers temps entaché du même vice que nous venons de reprocher au gouvernement espagnol. L'esprit prohibitionniste s'y déployait sur les plus grandes proportions, dans l'intérêt prétendu de la métropole. Le commerce d'une des colonies avec une autre était interdit ou entouré de tant de restrictions, que c'était l'équivalent de la prohibition. Il y a moins de deux ans que ce régime abusif subsistait encore, à peu près intact. A la suite du traité de commerce avec l'Angleterre, le système libéral d'économie publique, qui enfin prévalait en France, a été appliqué aux colonies, en ce sens qu'on les a ouvertes au commerce étranger, par la loi du 3 juillet 1861. En outre, cette loi a modifié heureusement la législation qui régit le commerce intercolonial. L'Espagne avait profondément changé depuis bien des années déjà le régime commercial des colonies qui lui restaient, telles que les Philippines et surtout Cuba et Porto-Rico. En somme, par rapport à elle, nous étions fort en arrière.

facilité, donc elle encourage chez les Indiens les habitudes de la paresse, donc elle est un fléau, donc il faut l'extirper. Ce projet, qui tendait ouvertement à rendre difficiles avec préméditation les conditions de l'alimentation publique, avait, fort heureusement pour les populations, le tort d'être impraticable. Rien qu'au Mexique, vingt ou trente mille employés n'auraient pas été de trop pour surveiller les cultures et en faire disparaître la plante ennemie, dans les vallées escarpées qui, sur toute la longueur du pays, découpent le double plan incliné, disposé, comme nous le dirons dans une autre partie de cet essai[1], entre l'immense plateau qui constitue l'intérieur et le littoral des deux océans Atlantique et Pacifique. C'eût été une armée dont la solde aurait ruiné les finances mexicaines. D'ailleurs il y a des extrémités contre lesquelles l'humanité et le sens commun protestent avec tant de force qu'elles en deviennent impossibles à exécuter. Celle-ci eût été du nombre.

Si l'on voulait guérir les Indiens de l'apathie à laquelle ils s'abandonnaient, le moyen était tout indiqué : il consistait non pas à les priver de la banane, ce qui n'eût fait qu'augmenter leur misère, mais bien à leur accorder la liberté civile, au sein de laquelle leur ressort intellectuel et moral se fût fortifié, et leur désir du bien-être développé par l'espoir même qu'ils auraient pu concevoir d'y parvenir, devenus libres. Il fallait, selon le conseil du

1. Cinquième partie, chapitre I.

respectable évêque du diocèse de Michoacan, abolir la minorité perpétuelle qu'on avait imaginé de leur imposer pour leur bien, les laisser résider où ils voudraient, leur partager les indivis des villages et une portion des terres de la couronne qui restaient incultes[1]. Il fallait en outre les instruire sérieusement et, en un mot, employer les procédés bien connus pour avoir la vertu de susciter le travail et par le travail la prospérité des peuples.

Encore un exemple propre à montrer dans quelles contradictions et dans quels embarras on tombe, et combien de mal on traîne après soi, quand on s'abandonne tout entier au système réglementaire et à une centralisation absolue. Dans l'intérêt supposé des Indiens, on les retenait, avons-nous dit, dans des villages fermés aux Européens. Resserrés dans un espace étroit (environ un demi-kilomètre de rayon), les indigènes n'avaient pour ainsi dire pas de propriété individuelle ; ils étaient tenus de cultiver les biens de la communauté. Le produit de ces biens communaux avait été mis en ferme par les intendants, qui en cela croyaient bien faire. Le revenu ainsi obtenu était versé dans les caisses royales, au compte, disait-on, de chaque village ; mais quand il fallait disposer de ces fonds, on trou-

1. L'évêque de Michoacan allait même plus loin : il demandait en outre « une loi agraire semblable à celle des Asturies et de la Galice, où il est permis au pauvre cultivateur de défricher, sous certaines conditions, les terres que les grands propriétaires ont laissées incultes depuis des siècles, au détriment de l'industrie nationale. »

vait, comme une barrière infranchissable, des formalités sans fin et de la mauvaise volonté. Il y avait d'abord un règlement qui interdisait aux intendants de disposer, de leur propre autorité, en faveur des villages dont ils provenaient, de ces fonds une fois versés dans les caisses royales; il leur fallait, au préalable, solliciter et obtenir une permission particulière du conseil supérieur des finances du Mexique. Ce conseil demandait des mémoires à divers fonctionnaires, qui ne se pressaient pas de les faire; des années se passaient à entasser des pièces et à former des dossiers, et les Indiens lassés renonçaient à suivre leur réclamation. On s'était tellement habitué à regarder cet argent des villages indiens comme une somme sans destination, qu'à l'époque du voyage de M. de Humboldt, l'intendant de Valladolid en envoya à Madrid près d'un million de francs, qui s'étaient accumulés depuis deux ans. On dit au roi que c'était un don gratuit et patriotique que les Indiens du Michoacan étaient trop heureux d'offrir à Sa Majesté pour l'aider à continuer la guerre contre l'Angleterre.

Je ne prétends pas cependant qu'il n'y ait que du mal dans les mesures économiques ou administratives qui étaient prises par l'Espagne ou qu'elle autorisait. Le mal absolu n'est pas plus de ce monde que le bien absolu. Le bien a toujours une place, petite ou grande, dans le cœur de l'homme et dans ses actes; il n'est même pas très-rare que, en vertu d'une loi supérieure, les combinaisons de la politique, alors même qu'elles découlent d'un mauvais

principe, déterminent quelques bons effets. Il serait injuste de ne pas rendre hommage à ce qu'il y eut de généreux et d'éclairé dans les visées de Charles III, à l'égard du gouvernement des possessions de l'Espagne dans le nouveau monde. La direction qu'il y voulait imprimer était salutaire. S'il n'y changea pas suffisamment à fond l'esprit des institutions, il fit des efforts assez habituellement heureux pour prévenir les abus du régime existant et pour introduire des améliorations sérieuses. Après qu'il eut été remplacé sur le trône par un prince honnête et bon, mais d'une incapacité radicale, sa pensée lui survécut dans le nouveau continent par une sorte de force des choses, ou, pour mieux parler, parce que le génie du progrès politique et social, ayant pris son essor en Europe, s'efforçait de faire sentir son influence dans toutes les parties du monde où l'esprit de la civilisation européenne avait pénétré, et y réussissait plus ou moins, excepté là où le système du retardement n'avait pas tendu tous ses ressorts de manière à paralyser complétement l'intelligence et l'activité des peuples. Dans les deux principaux centres commerciaux du Mexique, la capitale Mexico et la Vera-Cruz, le goût des améliorations publiques était, à la fin du dix-huitième siècle et à l'origine du dix-neuvième, plus vivace que dans la Péninsule elle-même. Tandis que la détestable administration du favori Godoy, impuissante à répudier les traditions rétrogrades et inhabile à favoriser les innovations qui sont justement chères à la civilisation moderne, laissait tout dépérir

en Espagne, les Espagnols établis dans les principales villes du Mexique, et surtout dans les deux que je viens de nommer, faisaient des efforts heureux pour féconder les germes de prospérité dont la nature avait doté le pays. Chacune de ces cités, et avec elles une troisième, celle de Guadalaxara, avaient un *consulado*, corps analogue à nos Chambres et à nos tribunaux de commerce, en supposant celles-là réunies à ceux-ci, mais possédant, sous le contrôle du vice-roi, des attributions plus étendues que celles qui pourraient résulter chez nous de la concentration de ces deux assemblées en une seule. Les *consulados* percevaient des impôts pour le compte du roi ou pour le leur propre; ils dressaient des plans de chemins et d'autres travaux publics, et les mettaient à exécution. Les commerçants qui composaient le *consulado* de Mexico et celui de Vera-Cruz, à peu près tous natifs de la Péninsule, déployaient en faveur du bien public une intelligente activité qui eût été comprimée dans la mère patrie. On devait déjà à celui de Mexico l'achèvement[1] d'une des entreprises les plus hardies qui aient été faites dans le nouveau monde pendant le dix-huitième siècle, le *Desaguë*, ou canal d'écoulement, de Huehuetoca, destiné à dégorger le trop-plein des lacs, afin de

1. Les travaux du *Desaguë* avaient commencé à peu près avec le XVII^e^ siècle, en 1607. L'entreprise, supposée terminée, laissait encore beaucoup à désirer en 1767. lorsque le *consulado* de Mexico s'en chargea. Il l'acheva en 1789. Il avait promis de le faire en cinq ans ; mais les difficultés furent plus grandes qu'on ne l'avait pensé, et on était fort peu expert alors au Mexique, en fait de canaux.

préserver Mexico des inondations qui l'envahissaient périodiquement. On y admire une tranchée qui n'avait pas d'égale en Europe[1] jusqu'à ce dernier tiers de siècle, où, pour la construction des chemins de fer, il a fallu déployer des moyens jusqu'alors inconnus dans l'histoire des voies de communication. Dans les dernières années du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, le *consulado* de Mexico redoubla de zèle pour les entreprises utiles. Il construisit dans la capitale de beaux édifices publics, entre autres la douane, et entreprit une route d'une importance vitale pour le pays, celle de Mexico à la Vera-Cruz par Orizaba, avec embranchement sur Oaxaca, et par conséquent vers l'océan Pacifique. Le *consulado* de la Vera-Cruz, rivalisant avec celui de Mexico, s'était chargé, à la même époque, de joindre Mexico à la Vera-Cruz par Xalapa, et il établit, avec une solidité romaine, une magnifique chaussée s'élevant du niveau de la mer jusques à l'altitude de 2353 mètres, à Perote. Il avait élevé un phare perfectionné pour l'époque, dans le château de Saint-Jean-d'Ulua; il avait fait construire dans le port de la Vera-Cruz un môle capable de résister à la violence extrême des vents de nord-ouest. Il avait amélioré les hôpitaux; il s'occupait d'approvisionner la ville en eaux potables dont l'absence ne contribuait pas peu à y donner une grande intensité à la fièvre jaune.

1. Sur plus de 3500 mètres elle avait une profondeur de 30 mètres

A côté de ces travaux dus à des corps composés de natifs d'Espagne, une classe où les créoles étaient en très-grande majorité, celle des exploitants des mines d'argent, avait été autorisée en 1774 à former une association, sous le nom de la *Mineria*. Une petite retenue sur l'argent extrait de chaque mine lui fut affectée, et, grâce au développement de l'exploitation, lui fournit d'abondantes ressources.

La *Mineria* se proposa divers objets d'utilité publique et d'abord de poursuivre l'amélioration de la législature relative aux mines, ce qu'elle obtint en 1783. Elle s'efforça de répandre dans le pays les connaissances spéciales que réclame l'exploitation des mines et le traitement des minerais. Elle fonda, à cet effet, à Mexico un collége des mines qui fut organisé avec soin. Il devait y avoir vingt-cinq bourses pour des jeunes gens de la race blanche ou de la noblesse indienne, et un nombre indéfini d'élèves payants. Elle érigea à Mexico un édifice élégant dont malheureusement les dispositions n'étaient pas les meilleures pour la solidité, eu égard aux tremblements de terre peu violents, mais répétés, qui y éprouvent les grandes constructions. Elle se mit à faire des avances aux mineurs et n'apporta pas à la distribution de ses prêts le discernement et l'esprit d'ordre qu'il y aurait fallu. Elle se constitua ainsi témérairement en avances, et aboutit à une banqueroute de 4 millions de piastres (plus de 21 millions de francs). Le public fit un parallèle entre la gestion de la *Mineria* et celle des *consulados* de Mexico et de la Vera-Cruz, et les Es-

pagnols purent en conclure qu'ils s'entendaient autrement que les créoles à conduire les affaires publiques.

Le gouvernement de Charles III s'était montré favorable aux sciences ; on commençait à les cultiver avec succès à Mexico, dans les branches les plus relevées, comme l'astronomie. Humboldt cite en ce genre les noms d'Alzate et de Gama, et surtout celui de Velasquez, qui fut un homme de génie. Né d'une famille pauvre, et orphelin dès l'âge de quatre ans, il s'était formé lui-même par des prodiges de volonté, et rendit à son pays des services éminents dans des genres très-divers [1].

A Guanajuato, l'intendant Riagno avait accompli des améliorations sérieuses. Même dans les villes secondaires l'esprit de perfectionnement se mani-

1. « Lorsque l'abbé Chappe, plus célèbre par son courage et son dévouement pour les sciences que par l'exactitude de son travail, arriva en Californie, il y trouva déjà établi l'astronome mexicain. Velasquez s'était construit, en planches de mimosa, un observatoire à Sainte-Anne. Ayant déjà déterminé la position de ce village indien, il apprit à l'abbé Chappe que l'éclipse de lune du 18 juin 1769 serait visible en Californie. Le géomètre français douta de cette assertion jusqu'à ce que l'éclipse annoncée eut lieu. Velasquez, lui seul, fit une très-bonne observation du passage de Vénus sur le disque du soleil, le 3 juin 1769. Il en communiqua le résultat, le lendemain même du passage, à l'abbé Chappe et aux astronomes espagnols, don Vincente Doz et don Salvador de Medina. Le voyageur français fut surpris de l'harmonie que présenta l'observation de Velasquez avec la sienne. Il s'étonna sans doute de rencontrer en Californie un Mexicain qui, sans appartenir à aucune académie, et sans être jamais sorti de la Nouvelle-Espagne, faisait autant que les académiciens. » Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. I, p. 432, édition de 1824.

festait par des fondations utiles. C'est ainsi qu'à Xalapa, par exemple, une bonne école de dessin, entretenue par les habitants les plus aisés, répandait des éléments d'instruction parmi les artisans. Une école de peinture et de sculpture, créée à Mexico, donna les résultats les plus satisfaisants. Le statuaire Tolsa y fit et y coula en bronze une statue équestre du roi Charles IV qu'admirent encore aujourd'hui les étrangers connaisseurs, dans le local où elle a été séquestrée depuis la chute de la domination espagnole. Malgré les vices nombreux et profonds du système qui prévalait dans le gouvernement, la population était en croissance, le bien-être y faisait des pas rapides dans un grand nombre de localités, les lumières même commençaient à se propager. Mais le progrès n'était pas en proportion de l'impatience des esprits les plus distingués, et la permanence d'institutions réprouvées par la raison heurtait le sentiment intime de ceux des habitants qui savaient quelque chose de l'Europe et des données sur lesquelles la civilisation moderne aime à se fonder.

## VII

### LE CLERGÉ MEXICAIN.

Nous devons nous arrêter sur la situation qu'avait le clergé dans la colonie de la Nouvelle-Espagne. Dans tout pays civilisé, le clergé est une puissance du premier ordre, et dans la plupart des pays catholiques, jusqu'à ces derniers temps du moins, on peut dire à nulle autre pareille.

En un pays qui avait été organisé par les Espagnols, on s'attend instinctivement à ce que le clergé jouît d'amples pouvoirs et possédât une très-grande influence. Il en était ainsi en effet, pas autant cependant qu'on pourrait le croire. Les rois d'Espagne, ou les conseils administratifs qui gouvernaient sous eux, avaient compris quel avertissement ressortait de l'état des choses qu'offrait la Péninsule, où ils n'étaient plus les maîtres. En conséquence, dans l'intérêt de leur propre puissance, ils s'étaient montrés plus circonspects pour les possessions d'outre-mer. Ils avaient fait à l'autorité

religieuse une part qui était large encore, mais qui n'était plus l'abandon des rênes de l'État.

Dès l'origine, avant que le Mexique fût conquis, et même avant qu'on en soupçonnât l'existence, l'époux de la grande Isabelle, Ferdinand, prince plus prévoyant et plus véritablement habile que ne devait l'être après lui Philippe II, se mit en garde contre les empiétements de l'autorité religieuse sur l'autorité royale, dans les dépendances de la couronne situées au delà des mers, apparemment pour compenser les sacrifices qui avaient été faits à la papauté dans la Péninsule même. Le gouvernement de l'Eglise dans les Indes fut rendu entièrement indépendant, non-seulement de l'Église d'Espagne, mais du tribunal de rote et de toute nonciature, c'est-à-dire de la cour de Rome. Il fut expressément délégué aux rois catholiques par un acte du pape Jules II, de 1508. Les appels qui, dans la Péninsule, s'adressaient au saint-siége apostolique durent, dans les colonies, se faire d'un siége épiscopal à un autre. Le roi nommait les évêques, et ceux-ci, par le fait seul de cette nomination, étaient investis du gouvernement des diocèses. Le conseil des Indes résidant à Madrid avait le pouvoir d'autoriser ou de refuser la publication des bulles et des brefs pontificaux, dans les possessions d'outre-mer. C'est par son intermédiaire que devaient passer toutes demandes expédiées de là à la cour de Rome, et il pouvait les arrêter au passage. Les actes des conciles provinciaux ne pouvaient avoir d'effet qu'après avoir obtenu la sanction du même conseil, et ne re-

cevaient de publicité que moyennant son autorisation. La cour d'Espagne, pour rendre plus complète l'indépendance des Églises des Indes par rapport au saint-siége, aurait voulu les placer sous la direction d'un patriarche qu'elle aurait choisi. La cour de Rome, qui n'aimait à voir nulle part de ces dignitaires, dont les attributions lui portaient ombrage, ne se prêta pas à la création de ce haut emploi; la cour de Madrid insistant, il y eut une transaction qui consista à conférer à une seule et même personne les fonctions de grand aumônier de la couronne à Madrid, et celles de vicaire général d'Espagne et des Indes, avec le titre et les honneurs du cardinalat, sans que ce fût un patriarche.

Immédiatement après la conquête, il fallut une grande quantité de prêtres et de religieux dans la Nouvelle-Espagne, puisqu'on eut à catéchiser tout un peuple épars sur une superficie immense, et à le maintenir dans les pratiques de la religion, après qu'on l'eut converti. Il se fonda donc beaucoup de couvents; il y en eut des deux sexes, et surabondamment de l'un et de l'autre. L'*ayuntamiento* (conseil municipal) de Mexico, corps qui conserva oujours une vie propre, en fit l'objet d'une réclamation adressée au roi Philippe IV, en 1644. Il uppliait le roi de s'opposer à cette multiplication ndéfinie des communautés de frères et de nonnes, n faisant remarquer que le nombre des couvents e femmes surtout était excessif et celui des relieuses plus exorbitant encore. Il demandait qu'une imite fût assignée à l'importance des propriétés que

pourraient posséder les couvents, et même qu'on les empêchât d'en acquérir davantage. Il se plaignait de ce que la majeure partie des domaines territoriaux fût devenue, par la voie des donations ou par achat, la propriété des ordres religieux, et assurait que, si l'on n'y mettait obstacle, tout le sol du Mexique serait à eux bientôt. Il recommandait qu'on suspendît l'envoi des prêtres de la Péninsule et qu'il fût prescrit aux évêques mexicains d'ajourner les ordinations nouvelles. Il faisait remarquer qu'on en comptait dans le pays plus de six mille déjà, qui n'avaient rien à faire, et qu'on avait ordonnés sous prétexte de desservir des chapelles insignifiantes. Enfin il demandait qu'on diminuât le nombre des fêtes chômées, qui était excessif et qui fournissait un prétexte à la fainéantise et à tous les vices qu'entraîne l'oisiveté.

Une sorte d'assemblée des cortès, accidentellement réunie à Mexico vers le même temps, émit un vœu semblable, et la même opinion aurait été exprimée, selon M. Alaman, par le conseil de Castille, qui était le conseil supérieur du gouvernement à Madrid, mais qui ne statuait pas sur les affaires d'Amérique, celles-ci étant dévolues au conseil des Indes. M. Alaman dit que le gouvernement espagnol ne tint aucun compte de ces observations. Ce serait donc le cours naturel des choses et le changement spontané des vocations qui aurait déterminé la diminution, constatée au commencement du dix-neuvième siècle, du nombre des personnes engagées dans les ordres.

Lorsque M. de Humboldt explora le pays, le clergé n'était plus composé que de 10 000 personnes, religieux et religieuses ; en y ajoutant les frères lais ou servants et les sœurs converses, c'est-à-dire les simples gens de service, qui ne sont point dans les ordres, c'était un total de 13 à 14 000 individus, soit moins que ce qu'il y avait alors en Espagne de moines franciscains seuls. Le clergé espagnol montait, à la même époque, à 177 000 personnes, soit 16 par 1000 habitants, tandis que dans la Nouvelle-Espagne c'était moins de 2.

La richesse du clergé était considérable. Sur ce point cependant, les meilleures autorités ne sont pas d'accord. Humboldt, s'appuyant d'un document émané, en 1805, des habitants de Valladolid, dit que les biens-fonds du clergé ne s'élevaient alors qu'à 12 ou 15 millions de francs, tandis que les capitaux mobiliers constituant les dotations, et les fonds des œuvres pies, s'élevaient à 234 millions. La somme est grosse assurément; elle paraît cependant fort inférieure à la réalité. M. Alaman, qui écrivait longtemps après Humboldt, et qui avait entre les mains tous les renseignements qu'une longue participation au gouvernement lui avait fournis, affirme que les biens, tant immeubles que meubles, du clergé mexicain ne pouvaient, lors du voyage de Humboldt, s'estimer à moins de la moitié de la valeur de toutes les propriétés foncières du pays.

Le clergé percevait en outre la dîme, qui montait annuellement à 10 millions de francs environ.

La richesse du clergé se répartissait fort inégalement entre ses membres. Il y avait quelques prélats fastueusement rétribués et beaucoup de curés réduits à une modeste prébende. L'archevêque de Mexico avait un revenu de 700 000 francs; l'évêque de Valladolid un de 550 000; des curés de villages indiens recevaient cinq ou six cents francs.

Les capitaux proprement dits du clergé, son avoir mobilier, distincts des fonds de terre et des propriétés urbaines, s'administraient suivant un mode remarquable. Le clergé mexicain, sans s'arrêter à des prescriptions surannées relativement à la perception d'un intérêt, prêtait ses capitaux à des propriétaires fonciers principalement, sous la garantie d'une hypothèque, et à un taux modéré. C'était communément six pour cent, quotité qu'il faut juger, non d'après les usages de la place de Paris et de celle de Londres, mais par rapport à ce qui se paye habituellement dans les colonies. Le clergé mexicain se trouvait ainsi avoir la gestion d'une sorte de caisse hypothécaire ou de crédit foncier, dont le capital lui appartenait. Le cours des événements l'avait conduit naturellement par la main, pour ainsi dire, à assumer ce rôle financier, et il le remplissait avec un louable esprit de ménagement envers le public emprunteur. Ces prêts hypothécaires, qui, en génréal, lui présentaient une garantie suffisante, se renouvelaient ordinairement à l'échéance : il y avait une convention tacite en vertu de laquelle tout propriétaire qui désirait le renouvellement l'obtenait sans contestation.

Les mœurs d'une partie du clergé mexicain étaient peu exemplaires. Il paraît qu'elles l'étaient d'autant moins qu'on s'éloignait davantage de la capitale. Un grand nombre des curés se soustrayaient à la loi du célibat, et souvent dans les villages ils ne prenaient pas la peine de dissimuler les relations qu'ils entretenaient, contrairement aux règles de la discipline ecclésiastique. Quant au public, ainsi qu'on l'a remarqué pour d'autres pays catholiques, il se conformait antérieurement à la lettre, sans se soucier de l'esprit. On affectait de sauver les apparences, sauf à donner par derrière un libre cours à ses passions. C'est pourtant un témoignage qu'on peut rendre aux femmes de la race blanche, qu'elles étaient en général de bonnes mères de famille et de chastes épouses, attentives à l'éducation de leurs enfants, non cependant sans une extrême faiblesse pour les garçons, dont on ne faisait pas toujours, à beaucoup près, des sujets économes et laborieux. Les fêtes religieuses étaient, pour la classe inférieure, une occasion de dévorer en un jour le fruit du travail de mois entiers; pour la classe supérieure, c'était de même le prétexte d'un débordement de luxe et de dépense. On organisait des réunions fastueuses, où l'on savourait les émotions des combats de taureaux et de coqs, et où l'on jouait aux cartes avec frénésie. On s'imaginait honorer ainsi Dieu et les saints. Le vice-roi duc de Linares, dans un mémoire qu'il laissa pour l'instruction de son successeur, disait justement : « En ce pays, on se croit catholique parce qu'on porte un rosaire et

qu'on a baisé la main d'un prêtre, et l'observation des dix commandements s'est changée en cérémonies extérieures. »

La division intestine qui partageait la population blanche en deux groupes, portés à devenir des factions, et près de former deux partis belligérants, celui des créoles et celui des Européens, se retrouvait dans le clergé. Les dignitaires de l'Église étaient choisis par la couronne parmi les natifs d'Espagne. Des neuf siéges épiscopaux qui existaient dans le pays, huit, au commencement du siècle, étaient occupés par des prêtres nés dans la Péninsule; un seul, celui de la Puebla, était rempli par un créole. Les curés de village étaient tous des Mexicains, principalement des créoles, assez souvent cependant des Indiens. Ils regardaient leurs supérieurs d'un œil de jalousie. On verra la part qu'ils prirent à l'insurrection et au mouvement de l'indépendance.

L'opposition entre les créoles et les Espagnols ou *Gachupines* se manifestait d'une autre manière dans les rangs du clergé. Tel ordre, ou tel couvent en particulier, était sous la bannière des Gachupines, tel autre sous celle des créoles. Ces divisions n'étaient pas de nature à ajouter au respect que la religion inspirait aux peuples.

Un des événements qui marquèrent au Mexique dans l'histoire du clergé, et même dans celle du pays, fut l'abolition de l'ordre des Jésuites, en 1767. Cet ordre fameux était au premier rang dans la Nouvelle-Espagne, comme dans toutes les colonies

espagnoles. Il y possédait de grandes richesses et une influence plus grande encore. Il se distinguait des autres ordres religieux en ce qu'il était plus instruit et d'une conduite plus régulière, sous le rapport des mœurs, et aussi par l'union et l'ordre parfait dont il donnait l'exemple. Il n'était point divisé en Gachupines et créoles, il était uniquement apostolique et romain; il ne jugeait pas qu'en cette qualité il eût à demander à l'autorité politique, en faveur de l'autorité religieuse, rien au delà de ce qu'elle faisait au Mexique. Il n'avait pas d'élections agitées ni d'assemblées bruyantes: le système électif et délibérant n'était pas dans l'esprit de son institution. Il jouissait d'un grand crédit auprès de toutes les classes de la population et prenait une très-utile part à l'enseignement, non-seulement de la religion, mais aussi des lettres et des sciences. Lorsqu'il disparut de la scène du monde, ce fut certainement un malheur pour l'Amérique espagnole, où il était, par rapport au temps, le promoteur de la civilisation.

Il n'est pas vraisemblable que l'histoire blâme les gouvernements des grands États de l'Europe d'avoir provoqué, imposé à la cour de Rome la fermeture des établissements des jésuites dans cette partie du globe qui était la plus civilisée. L'influence des jésuites contrariait alors le mouvement qui emportait le monde dans le sens du progrès. Les jésuites avaient été étroitement associés aux mesures violentes, antichrétiennes, par lesquelles le saint-siége, en cela d'accord avec une partie des

rois, était parvenu à rétablir, dans une partie de l'Europe, son autorité ébranlée ou renversée par la Réforme. Cet ordre, dont, individuellement, les membres étaient bienveillants et doux, avait été le complice de toutes les horreurs commises par l'inquisition, de toutes les persécutions dirigées contre les protestants, et des attentats sanglants contre la civilisation, dont la Saint-Barthélemy est le plus éclatant exemple. Il était une réunion d'esprits cultivés, et il faisait des efforts systématiques pour réveiller des superstitions grossières, et pour accréditer des miracles manifestement fabriqués, et par là il semblait avoir à cœur de dégrader l'intelligence publique et de la flétrir. Les jésuites ont eu un autre tort, celui d'être en Europe les instruments infatigables de l'espérance impossible que la papauté ne cessait de nourrir, et à laquelle elle n'a pas renoncé encore, de reprendre à l'égard des rois et des peuples la domination politique qu'elle avait exercée dans le moyen âge; ils ont justifié ainsi bien des antipathies, entre autres celle des parlements, qui leur ont porté des coups terribles, et celle des philosophes du dix-huitième siècle, aux yeux desquels la prétention du saint-siége à la suprématie dans le monde politique était plus coupable encore que chimérique.

Après la première moitié du dix-huitième siècle, quand l'esprit libéral eut repris l'ascendant sur les intelligences, l'ordre des Jésuites avait ainsi de redoutables comptes à régler avec l'opinion publique et avec la civilisation européenne. Le fond

même des doctrines de l'ordre répugnait plus que celles de tout autre au sentiment d'indépendance qui était en honneur enfin parmi les hommes, car il était en opposition directe avec le généreux essor qui portait dès lors les peuples à conquérir ou à recouvrer, pour la société, des institutions représentatives et, pour l'individu, des garanties. Organisé au seizième siècle dans le but d'extirper l'esprit du libre examen, l'ordre était l'antagoniste déclaré et irréconciliable ennemi des idées libérales. Lors donc que, il y a un siècle, le moment fut venu où le génie de la liberté dut déployer ses ailes en Europe, l'ordre des Jésuites, pesé dans la balance du destin, y fut trouvé trop léger. Mais dans les autres parties du monde, il pouvait rendre encore d'éclatants services. En Amérique, il est vraisemblable qu'il eût retiré de la barbarie les populations indigènes, si nombreuses encore, quoiqu'elles eussent été décimées par les conquérants. Dans les grandes monarchies de l'Asie orientale, il s'était conduit avec une habileté et une raison qui eussent fini par porter les fruits les plus heureux dans ces populeux empires et eussent épargné peut-être aux générations présentes de l'Europe la peine qu'elles semblent aujourd'hui devoir être obligées de prendre pour les sauver de la destruction, et pour les placer dans les conditions d'un contact régulier et harmonique avec la civilisation de notre Occident. Restreints au rôle de missionnaires en dehors de l'Europe, les jésuites auraient donc pu faire, pour l'avancement du genre humain, d'utiles

auxiliaires. Quand ils disparurent du Mexique, ils n'y furent pas remplacés dans les établissements d'éducation ; ils ne le furent qu'imparfaitement pour les rapports avec les Indiens; de même pour l'exemple qu'ils donnaient au clergé d'une tenue digne et respectable.

Le clergé avait reçu, à l'origine, des droits particuliers de juridiction. Il avait en outre son *fuero* ou privilége légal, en vertu duquel c'était un tribunal ecclésiastique qui statuait dans les causes où un de ses membres était partie ou accusé. Mais avec le temps, ces prérogatives furent amoindries. L'autorité politique revendiqua les attributions qui lui appartiennent d'après le nouveau droit politique institué par les souverains à partir du moyen âge. Elle établit dans beaucoup de cas, et particulièrement à l'égard des poursuites criminelles, la compétence des tribunaux ordinaires. Le vice-roi fut investi de la puissance de statuer, dans chaque cas particulier, sur la compétence respective de la juridiction ecclésiastique et de la juridiction civile. Ce fut sur l'initiative du comte de Revilla Gigedo que ce pouvoir fut dévolu aux vice-rois. L'intervention de l'autorité ecclésiastique ne fut cependant pas supprimée, même dans le cas des crimes les plus étrangers à la religion, et le *fuero*, c'est-à-dire le droit propre au clergé, resta tel, qu'il n'eût pas été impossible à un évêque de suspendre le cours de la justice, s'il l'avait bien voulu. L'autorité politique eût été désarmée, si elle n'eût possédé la ressource, toujours regrettable, de trancher les dif-

ficultés à la façon d'Alexandre, par la force matérielle. Quand un ecclésiastique était poursuivi pour un crime, il fallait qu'avant toute sentence et à plus forte raison avant toute exécution, il eût été condamné et dégradé par ses supérieurs, et livré par eux au bras séculier.

Lorsque le curé Hidalgo, le premier organisateur de la lutte de l'indépendance, eût été fait prisonnier, avec la majeure partie de l'état-major de l'armée des insurgés, on mit à part les ecclésiastiques assez nombreux parmi les captifs, pour instruire séparément leur procès. La capture avait eu lieu le 21 mars 1811; quelques-uns des prisonniers, qui, avant l'insurrection, servaient dans l'armée régulière, et qui, par conséquent, appelaient davantage la rigueur des lois militaires, furent sommairement jugés sur place et fusillés. Cette première exécution accomplie, tous ceux qui n'étaient pas dans les ordres furent traînés à Chihuahua, où l'on arriva le 23 avril. Le 6 mai fut nommée la commission militaire chargée de prononcer sur le sort de cette première catégorie de prisonniers ; la condamnation fut immédiate, et on fusilla successivement les condamnés à partir du 10 mai. Pour Hidalgo, on procéda différemment : l'évêque du diocèse où il avait été arrêté, celui de Durango, nomma un commissaire ecclésiastique le 14 mai. Celui-ci ne se crut pas autorisé à prononcer la dégradation du prisonnier, et pour l'y décider, il fallut un mandement particulier de l'évêque. La dégradation, prononcée le 27 juillet, se fit solennellement le 29 en présence

du peuple, dans l'église du couvent de Saint-François, de Chihuahua. Ainsi dépouillé du caractère ecclésiastique, Hidalgo fut immédiatement livré au bras séculier, avec une recommandation de clémence qui n'était qu'une vaine formalité. Trois jours après, il passait par les armes.

Restaient les autres ecclésiastiques au nombre de cinq. Pris comme Hidalgo, presque tous aux puits de Bujan, ils furent jugés par le conseil de guerre, sans que la dégradation eût été prononcée, et condamnés à mort. Mais avant de leur faire subir leur peine, il fallait obtenir de l'autorité ecclésiastique qu'elle les dégradât. L'évêque s'y refusa. L'autorité militaire tint bon ; on s'envoya réciproquement des dépêches, et à la fin, le général qui commandait dans le pays prit sur lui de faire exécuter la sentence, nonobstant toute opposition : ce qui eut lieu le 17 juillet 1812. La pièce par laquelle il en donna l'ordre à des chefs du corps, était ainsi conçue : « Le greffier ira donner lecture de leur sentence aux condamnés ecclésiastiques qui sont sous votre garde. Dans les vingt-quatre heures, vous mettrez cette sentence à exécution, en les faisant fusiller par derrière, en ayant soin de ne pas tirer à la tête, et après leur avoir enlevé leurs vêtements ecclésiastiques, qui leur seront remis ensuite. En cet état, vous conduirez les corps escortés de toute votre troupe, au sanctuaire de Guadalupe, où vous les livrerez au curé, afin qu'il les ensevelisse, et vous m'informerez de la cérémonie. » « Cet ordre fut accompli de point en point, dit M. Alaman ;

la tonsure et les habits de ces religieux furent respectés, mais on se défit de leurs personnes. »

L'inquisition, sans laquelle il semblait à la cour d'Espagne que le genre humain ne pût vivre, fut importée dans les possessions d'outre-mer, et le Mexique, par conséquent, la vit peser sur lui. L'inquisition mexicaine avait dans sa circonscription la capitainerie générale de Guatimala, les Antilles et même les Philippines. Elle relevait du tribunal suprême de l'inquisition à Madrid. Elle exerça ses fonctions avec l'esprit ombrageux qui était de son essence. Cependant, sur ce point encore, l'autorité royale, représentée par les vice-rois, avait trouvé le moyen de faire ses réserves et de cantonner la puissance dressée à côté d'elle. Le comte de Revilla Gigedo obtint que l'inquisition mexicaine, avant de publier aucun édit ou ordre, serait tenue d'en donner communication au vice-roi. C'était subordonner complétement à la puissance du vice-roi celle de l'inquisition, et ce fut compris ainsi. L'inquisition dut se soumettre, mais on peut croire qu'elle n'attendait que l'occasion pour reconquérir ses attributions primitives. Aussi l'on verra qu'elle se fit la geôlière du vice-roi Iturrigaray, au début de la crise de l'indépendance.

Dans les premiers temps et jusque vers la fin du dix-huitième siècle, l'inquisition n'eut pas lieu de déployer, au Mexique, une grande activité; elle traquait quelques juifs portugais qui s'étaient introduits dans le pays et tâchaient d'y faire leurs affaires; elle poursuivait quelques religieux qui avaient jeté le

froc aux orties ; elle recherchait et découvrait quelques cas de bigamie ; elle inspectait les imprimés que le commerce apportait, et examinait les très-rares manuscrits que les Mexicains essayaient de faire imprimer chez eux. Elle commença à avoir beaucoup plus à faire lorsque les États-Unis eurent conquis leur indépendance. Le mouvement alors se déclara dans les esprits, et comme l'objet principal de l'inquisition est de pétrifier l'intelligence publique, le métier d'inquisiteur devint dès lors assez laborieux ; il y eut des suspects d'incrédulité qui donnèrent prise ; il y eut à contrôler une bien plus grande quantité de livres, parce que les Mexicains s'en firent envoyer d'Europe beaucoup plus, et surtout des livres français. Le tribunal de l'inquisition se trouva avoir à certains moments plus de mille causes à instruire et à juger. L'inquisition demanda en conséquence qu'on lui augmentât son budget. M. Alaman mentionne la dépêche du vice-roi qui transmettait cette demande à la cour d'Espagne. Parmi les personnes qui furent dénoncées au saint-office et contre lesquelles celui-ci instruisit, on peut citer un prêtre d'une grande instruction, qui a laissé au Mexique les souvenirs les plus honorables, l'abbé Abad y Queipo. Il trouva grâce devant le soupçonneux tribunal ; il était tellement orthodoxe, que depuis il fut promu à un siége épiscopal. Un professeur de mathématiques renommé, qui rendait de grands services dans l'enseignement, à Guanaxuato, M. Rojas, fut moins heureux que l'abbé Abad y Queipo. Il fut con-

damné et enfermé dans une prison, mais il eut le bonheur de s'échapper, et se réfugia à la Nouvelle-Orléans, d'où il causa du souci aux inquisiteurs par les écrits énergiques qu'il trouva moyen de faire passer dans la Nouvelle-Espagne, afin de recommander à ses compatriotes d'imiter les ci-devant colonies continentales de l'Angleterre en Amérique.



# QUATRIÈME PARTIE

## GUERRE DE L'INDÉPENDANCE AU MEXIQUE

# I

MOUVEMENT DE L'OPINION AU MEXIQUE A LA NOUVELLE DU RENVERSEMENT DES BOURBONS PAR NAPOLÉON Ier. — COUP DE MAIN EXÉCUTÉ PAR LES ESPAGNOLS SUR LE VICE-ROI.

On l'a vu dans ce qui précède, depuis l'affranchissement des États-Unis et l'ébranlement que la révolution française avait communiqué au monde, il y avait dans la partie la plus éclairée de la société mexicaine une aspiration mal définie vers un ordre de choses libéral, lorsque, en 1808, on y sut les événements dont la substance était que l'autorité royale, d'où émanait tout pouvoir dans la colonie, et à laquelle tout revenait, avait subitement disparu, presque comme la personne de Romulus dans un ouragan. Au lieu des Bourbons, c'était Napoléon qui tout à coup devenait le maître en Espagne. Le premier mouvement de toutes les classes qui pouvaient manifester une opinion fut un débordement d'enthousiasme en faveur de Ferdinand VII, qui en était si peu digne, mais que l'adversité, tombant si

rudement sur cette tête si jeune, entourait à ce moment d'une séduisante auréole.

Les Espagnols, qui donnaient le ton partout, qui faisaient la loi et la mode, furent dans leur rôle en manifestant avec chaleur un profond dévouement à la personne de ce prince et un sincère attachement à la métropole. Les Mexicains suivirent cet exemple par imitation et par politique. Tous les *ayuntamientos* (corps municipaux), se portant fort pour les populations, envoyèrent au vice-roi, qui représentait à Mexico la couronne d'Espagne, des adresses où respirait le plus grand zèle en faveur du rejeton de leur race royale, que le dominateur de l'Europe tenait captif dans un château du Berri. Le conseil municipal de Mexico se signala par l'ardeur de ses démonstrations. A cette explosion de sentiments royalistes se mêlèrent tout naturellement, dès le premier jour, chez les Mexicains, le désir et l'espoir d'être comptés enfin pour quelque chose. Le pouvoir royal, de qui toute autorité émanait directement dans la Nouvelle-Espagne, était subitement anéanti, puisque Ferdinand VII avait abdiqué comme son père, et que, reployé sur lui-même sous les ombrages de Valençai, il ne donnait de là aucun signe de vie à ses partisans. Aucune des juntes qui s'étaient formées dans la Péninsule n'avait un titre, pas même un simple billet du prince détrôné, transmis par la fidèle main de quelque Blondel, dont elle pût s'autoriser pour se dire instituée de lui. Les habitants de la Nouvelle-Espagne reprenaient donc possession d'eux-mêmes et étaient au-

torisés à pourvoir de leurs propres mains à leurs destinées. En cette conjoncture, le mot de souveraineté nationale, qu'on avait lu en *cachette* dans les livres français échappés aux recherches de l'inquisition, et dont les intelligences d'élite s'étaient emparées pour ne plus s'en dessaisir, devait de lui-même se placer sur les lèvres des Mexicains. Cette pensée, une fois exprimée, se répandit avec la vitesse de l'éclair et fit battre tous les cœurs, car rien n'est plus contagieux que les principes dont le temps est venu. Quoi de plus légitime, dans les circonstances graves où l'on venait d'être jeté par le hasard des événements, que d'avoir une junte mexicaine semblable aux corps politiques sortis en Espagne des entrailles du pays pendant l'éclipse totale du gouvernement national? En un mot, les Mexicains presque aussitôt imprimèrent au mouvement la direction qui répondait à leurs propres besoins et à leurs vœux.

L'*Ayuntamiento* de Mexico prit à cet égard une initiative résolue. C'était l'effet de cette activité des esprits qui se manifeste particulièrement dans les capitales où se réunit d'elle-même l'élite du pays. Mexico était de toute la Nouvelle-Espagne le point où les opinions nouvelles dont l'Europe était travaillée depuis 1789 avaient le plus de prosélytes, quoique personne encore n'y osât les avouer. L'opulence d'un certain nombre de familles qui exploitaient soit les mines d'argent de la Cordillère, soit les vastes *haciendas*, dans lesquelles on faisait du sucre ou de la cochenille, la richesse à laquelle

s'étaient élevées d'autres plus nombreuses, avaient favorisé ces idées, ne fût-ce qu'en donnant aux personnes intelligentes le loisir de s'instruire, en leur inspirant le désir et en leur procurant les moyens de se signaler par des encouragements aux sciences et aux arts. Il y a une force irrésistible qui oblige tout ce qui sort du niveau commun, même par la richesse, à rendre ainsi hommage à la civilisation. Quand les événements de la Péninsule eurent été bien connus, en juillet 1808, l'*Ayuntamiento* de Mexico résolut de faire une démarche solennelle auprès du vice-roi. Il vint en corps, dans ses carosses et en costume de gala, lui remettre une délibération où il protestait de son attachement sans bornes à la maison de Bourbon, se déclarant prêt à faire les plus grands sacrifices pour la défendre. En même temps, se constituant l'organe de la Nouvelle-Espagne, il demandait la convocation d'une assemblée nationale formée des délégués des différentes provinces. Cette démonstration de la municipalité de Mexico fit une immense sensation dans tout le pays. Le vice-roi, don José Iturrigaray, ne repoussa pas la proposition : il y fit même bon accueil, et la renvoya à l'*Audiencia* de Mexico pour en avoir l'opinion. L'*Audiencia* était investie d'une grande autorité, et dans certaines circonstances d'un droit de contrôle sur le vice-roi. Ce haut dignitaire était tenu d'en prendre l'avis dans un grand nombre de cas. Elle formait le fonds de ce qu'on nommait le *Real Acuerdo*, conseil qu'il devait consulter dans les affaires importantes. Mal-

heureusement on ne s'était pas contenté de la composer exclusivement des natifs d'Espagne ; on avait pris des précautions pour qu'elle personnifiât l'esprit de domination de la mère-patrie dans sa plus grande rigueur. C'est ainsi qu'il était défendu à ses membres de se marier au Mexique, afin qu'ils ne pussent avoir des intérêts différents de ceux de la Péninsule.

L'idée d'une junte nationale, élue par les habitants, ou par les conseils municipaux dans lesquels les créoles formaient la majorité, froissait les préjugés et l'orgueil des résidents espagnols qui se considéraient comme les maîtres du pays, sans partage même avec les descendants de la race espagnole qui avaient vu le jour au Mexique. Sur la nouvelle que, dans les circonstances extraordinaires où l'on était placé, le vice-roi Iturrigaray agréait la combinaison qui donnerait aux créoles des droits politiques égaux à ceux dont ils jouiraient eux-mêmes, les Espagnols furent saisis d'indignation, comme si c'eût été le renversement de toutes les lois divines et humaines. Ils se voyaient noyés dans une masse quinze ou vingt fois égale à la leur, car ils étaient cinquante mille peut-être, soixante-dix mille au plus, et les créoles faisaient bien un million. La conséquence du système électif et représentatif, si l'on avait le malheur de l'introduire, ne serait-elle pas que prochainement des droits politiques fussent conférés aux *castes* jusqu'alors déclarées ignobles, et même aux Indiens, auxquels le langage ordinaire refusait même l'attribut de la

raison[1]? L'*Audiencia* entra dans cette pensée de réprobation plus énergiquement que personne et combattit rudement la proposition de l'*Ayuntamiento* de Mexico. Celui-ci tint bon, et le vice-roi se montra décidé à lui donner raison. Dès lors le parti espagnol conçut un dessein qui ne pouvait qu'affaiblir le respect dont jusqu'alors avaient constamment été entourés les pouvoirs émanés de la Péninsule. Sous la direction apparente d'un Espagnol, riche propriétaire de sucreries dans les environs de Cuernavaca, don Gabriel Yermo, mais plus probablement sous l'inspiration de l'*Audiencia*, parmi les membres de laquelle deux magistrats éminents d'ailleurs, les *oïdores* Aguirre et Bataller, se faisaient remarquer par leur véhémence, les notables espagnols ourdirent contre le vice-roi une conspiration qui réussit, parce que Iturrigaray manqua, dans cette circonstance au moins, de résolution et de clairvoyance. Le nombre des conjurés était si grand qu'il eût dû dix fois découvrir le complot, s'il eût pris la peine de surveiller les mécontents, et il avait bien plus de troupes qu'il n'en fallait pour les intimider, surtout en s'aidant de l'*Ayuntamiento* et des créoles. Une nuit, après avoir séduit la garde du palais, les conjurés vinrent au nombre de trois cents l'arrêter dans son lit. Ils l'enfermèrent avec ses deux fils aînés dans les prisons de l'inquisition, en faisant circuler un prétexte d'hérésie dont personne ne fut dupe. Sa femme et ses autres en-

1. Voir, plus haut, p. 268.

fants furent confinés dans un couvent. A sa place, l'*Audiencia* appela à la vice-royauté un militaire obscur qui, par le grade et l'ancienneté, était le premier des officiers espagnols; mais il fallut le remplacer après quelques mois, et on lui donna pour successeur l'archevêque de Mexico, qui lui-même dut plus tard céder la place à l'*Audiencia*, et celle-ci gouverna jusqu'à ce que la régence espagnole eût, de la Péninsule, envoyé un vice-roi.

Aussitôt qu'on eut déposé le vice-roi Iturrigaray, on mit sous les verrous plusieurs Mexicains des plus influents qui appartenaient à l'*Ayuntamiento* de Mexico ou qui s'étaient prononcés dans le même sens. Quelques-uns furent bannis aux îles Philippines, d'autres emprisonnés dans le château de Saint-Jean-d'Ulua, citadelle de la Vera-Cruz réputée imprenable. Il y en eut même d'envoyés en Espagne pour y subir leur jugement. L'*Audiencia* ordonna aux Espagnols de former des juntes de salut public, et de s'organiser en troupes armées, qui prirent le nom, bizarrement choisi, de patriotes. On se flattait ainsi de comprimer l'élan qui avait porté les Mexicains à se croire quelque chose. On obtint le seul résultat possible de tant de violence et de présomption : on démontra aux Mexicains qu'entre eux et les Espagnols il y avait un abîme. Le langage que tenaient les meneurs de l'*Audiencia* et des péninsulaires n'était pas de nature à calmer le mécontentement des Mexicains; l'*oïdor* Bataller avait coutume de dire que tant qu'il resterait dans la Péninsule un savetier de la Castille ou un mulet de la Manche, ce

serait à eux qu'appartiendrait le gouvernement de l'Amérique. L'*Ayuntamiento* de Mexico ayant voulu élever des réclamations en faveur du ci-devant vice-roi, il lui fut répondu sèchement par l'*Audiencia* que son pouvoir se bornait à tenir en respect les *leperos* (*lazzaroni*) de la capitale.



## II

### L'ÉTENDARD DE L'INDÉPENDANCE EST LEVÉ. — CAMPAGNE DE HIDALGO.

De ce moment, une rupture était inévitable entre les Mexicains, opprimés et insultés, et les natifs d'Espagne, qui s'érigeaient si audacieusement en dominateurs absolus. L'indépendance du Mexique devenait nécessairement l'objet même du conflit. Deux partis se dessinèrent d'une manière tranchée : celui des Espagnols, pour lesquels nous avons dit qu'on avait depuis quelque temps fabriqué le nom de *Gachupines*, et celui des Mexicains indépendants, appelés le plus souvent Américains et quelquefois *Guadalupes*, d'après un magnifique couvent des environs de Mexico qui est dédié à la Vierge. Notre-Dame de Guadalupe était réputée la protectrice spéciale du Mexique[1]. De plusieurs côtés, dans les provinces, on se prépara à la lutte à main armée contre les Espagnols, et elle éclata enfin dans l'intendance

1. Il se forma à Mexico même une société secrète sous le nom de Guadalupes.

de Guanaxuato. Là se trouvait, dans la petite ville de Dolorès, à peu près uniquement peuplée d'Indiens, comme la plupart des villes subalternes, un curé d'un certain savoir et d'un tempérament énergique et actif, qui aimait son pays. Il était édifié sur les mérites du gouvernement espagnol par la lecture qu'il avait pu faire de quelques livres d'Europe. Il avait manifesté ses sentiments, et des poursuites avaient été commencées contre lui pardevant l'inquisition. L'activité de son esprit et l'ardeur de son caractère s'étaient alors tournées d'un autre côté : il avait voulu améliorer par la pratique intelligente des arts utiles l'existence de ses paroissiens. Ce prêtre, destiné à acquérir dans le nouveau monde une grande célébrité, sur laquelle il y a malheureusement de larges taches de sang, s'appelait don Miguel Hidalgo y Costilla. Il avait introduit dans sa paroisse l'éducation du ver à soie et la culture de la vigne; mais comme, en vertu du régime protectionniste, que l'Espagne pratiquait plus encore que les autres nations de l'Europe vis-à-vis de ses colonies, il fallait que tout le vin bu au Mexique vînt de la mère-patrie, l'ordre était arrivé de Mexico d'arracher les vignes dont le pampre ornait les coteaux des environs de la ville de Dolorès, et il avait été mis à exécution [1]. Cet acte de tyrannie avait redoublé dans l'âme de Hidalgo le ressentiment qu'il nourrissait déjà contre la domination de l'Espagne.

1. M. Alaman conteste le fait, et il en donne pour preuve qu'il a vu de ses yeux des vignes sur les coteaux qui entourent la ville de Dolorès. La preuve n'est pas péremptoire. Il est très-

Après les événements de 1808 à Mexico, il fit ses préparatifs d'insurrection contre la Péninsule avec une ardeur surprenante chez un homme de cet âge. L'historien de l'indépendance, M. Lucas Alaman, qui l'avait beaucoup vu chez son père à Guanaxuato, dit qu'il était de 1747. Il avait donc plus de soixante ans dès 1808. Hidalgo entra d'abord dans une conspiration qui se forma à Queretaro, ville située à une assez grande distance au nord de Mexico. Le corrégidor même de la ville, don Miguel Dominguez, et avec lui sa femme, qui montra un grand caractère, étaient au nombre des conjurés. Par ce moyen, Hidalgo se trouva en relation intime avec plusieurs jeunes officiers créoles des régiments de milice qui tenaient garnison à Guanaxuato, et entre autres avec les trois capitaines Allende, Abasolo et Aldama, destinés à figurer avec éclat autour de lui, Allende principalement. La conspiration fut dénoncée aux autorités de Mexico, et plusieurs des conjurés furent arrêtés, entre autres Dominguez. Cet incident, qui aurait découragé une âme d'une faible trempe, n'eut d'autre effet sur Hidalgo que de lui faire hâter l'exécution de ses desseins. Le 16 septembre 1810, tout juste deux ans après l'arrestation d'Iturrigaray, il leva l'étendard de l'indépendance. Les populations étaient si bien préparées, par l'attitude arrogante des Espagnols, à répondre à ce signal, que dès le lendemain il put prendre posses-

possible que, par l'effet d'une faveur faite à quelques personnes privilégiées, une partie des vignes eût été épargnée, et n'eût pas subi l'arrêt fatal.

sion de deux villes, chacune de seize mille âmes. Un de ses premiers actes fut d'y confisquer les biens des Espagnols et de les distribuer à sa troupe. Quelques jours après, il entrait avec une armée nombreuse, mais sans discipline et presque sans armes, dans la belle cité de Guanaxuato, qui ne comptait pas moins de 75 000 habitants, et qui était citée pour sa richesse. Elle était le centre d'un district renommé pour ses mines d'argent. C'est près de Guanaxuato que se trouve le fameux filon exploité avec un si grand succès alors, à Valenciana et ailleurs, dont M. de Humboldt a dit qu'à lui seul il donnait le quart de l'argent que produisait le Mexique et le sixième de celui que fournissait l'Amérique. Il y avait toujours dans Guanaxuato une grande quantité de lingots du précieux métal.

La victoire de Hidalgo fut souillée par un acte d'affreuse barbarie. L'intendant de la province, Riagno, homme éclairé et bienveillant, s'était enfermé avec les Espagnols et avec les créoles les plus riches dans l'Alhondiga, vaste bâtiment qui servait de magasin public pour les grains. Il y avait reçu, sans se soumettre, la sommation de Hidalgo, que lui avait apportée Abasolo en costume de colonel, et s'était mis à se défendre aussi vaillamment que le permettaient les moyens dont il disposait, pris comme il l'était à l'improviste. Les feux de mousqueterie et d'une espèce d'artillerie qu'il avait imaginée [1]

1. Les projectiles étaient des pots en fer fondu dans lesquels on transportait le mercure dont on employait une grande quantité autour de Guanaxuato pour l'extraction de l'argent. Les as-

avaient fait des ravages parmi les assaillants, dont la plupart combattaient avec des frondes, ce qui les obligeait de se tenir tout près de l'édifice assiégé; mais Riagno fut tué dans une sortie dès le début du siége. Sa mort mit le désordre dans la défense. Bientôt une des portes de l'édifice, contre laquelle les assiégeants avaient amoncelé des fagots, fut réduite en cendres, et la foule des Indiens put se précipiter dans l'Alhondiga. Exaspérés par les décharges qui les avaient accueillis quand ils se ruaient dans l'édifice, ils égorgèrent tout ce qui s'y trouva et recherchèrent dans la ville, avec la fureur de la bête fauve, ce qui pouvait y rester d'Espagnols pour assouvir leur vengeance dans le sang. Il ne paraît pas que Hidalgo ait rien fait pour arrêter ce massacre, commis sur de malheureux vaincus, auxquels individuellement il n'y avait rien à reprocher. Chez la multitude des Indiens qui marchaient avec Hidalgo, le ressentiment des souffrances que leur race avait éprouvées pendant une longue suite de générations, semblait s'être subitement réveillé. La nation des Aztèques s'était fait remarquer jadis par ses goûts sanguinaires; nulle part l'histoire ne mentionne autant de sacrifices humains exécutés solennellement sur les autels. Leur ancien naturel, peut-être dissimulé plutôt que déraciné par les pratiques du culte chrétien, sembla reparaître à Guanaxuato, excité par les passions qu'allume la guerre. Hidalgo, s'il eût essayé de retenir cette multitude, ivre de colère

siégés de l'Alhondiga remplissaient ces pots de poudre et de balles : c'étaient de grossiers obus.

et altérée de sang, aurait probablement échoué; mais son devoir était de le tenter en y appliquant toute son énergie, qui était grande, et on ne voit pas qu'il l'ait fait. Plus tard, à Valladolid et à Guadalaxara, il ordonna de sang-froid sur la population espagnole des massacres, qui furent exécutés sous le voile de la nuit, loin de la ville, dans des gorges isolées, sans que le déchaînement des Indiens pût être allégué, je ne dirai pas comme une excuse, en pareille matière il n'y en a pas, mais comme une aveugle fatalité contre laquelle la lutte était matériellement impossible. On est autorisé à supposer que, par un de ces épouvantables calculs politiques qu'on retrouve dans le paroxysme d'autres révolutions, et, avouons-le, de la révolution française elle-même, Hidalgo jugeait ces assassinats en masse comme un moyen de réussir. Il se flattait de glacer ainsi les Espagnols d'effroi et de les faire fuir du pays, ou encore il regardait leur extermination systématique comme une des conditions de l'affranchissement du peuple mexicain; mais, envisagé même comme un calcul, le système de sang pratiqué par Hidalgo se trouva faux et tourna contre lui-même. Un sentiment d'indignation et d'horreur se répandit parmi les créoles, dont beaucoup avaient été égorgés en même temps que les Espagnols dans le sac de Guanaxuato. Ce fut le point de départ d'une division parmi les forces qui aspiraient à l'établissement de l'indépendance. Une partie des créoles, les plus riches et les plus influents, firent dès lors cause commune avec les Espagnols, et contribuèrent

de leur épée aux désastres qu'après quelque temps éprouva la cause de l'indépendance.

A plus forte raison, après que le bâtiment de l'Alhondiga eut été emporté, tout ce qu'on put atteindre des richesses de la population espagnole de Guanaxuato fut confisqué au profit de l'insurrection; mais ce ne fut pas une ressource pour la caisse de l'armée de Hidalgo. Presque tout ce butin fut la proie du pillage. Dans l'intérieur de l'Alhondiga seulement, les pillards avaient trouvé, en métaux précieux et en bijoux, une valeur de seize millions de francs.

L'enlèvement d'une cité aussi importante démontra à tous les yeux que l'insurrection était puissante et formidable. Après s'être emparé de Valladolid, autre grande ville dont la conquête suivit immédiatement celle de Guanaxuato, Hidalgo marcha fièrement sur la capitale, où il était notoire que l'indépendance avait beaucoup de partisans. Le 28 octobre 1810 il était à Toluca, à douze lieues de Mexico. Il remporta sur les troupes qui combattaient pour la métropole une victoire très-chèrement achetée, à Las Cruces, et s'avança jusqu'en vue de la capitale; mais il ne jugea pas qu'avec ses troupes indisciplinées il fût possible de s'en emparer. Ce n'était plus comme Guanaxuato ou Valladolid, qu'il avait surprises sans qu'elles eussent des forces militaires pour se défendre. Il reconnut qu'il n'y avait pas lieu d'espérer qu'une révolution accomplie par les habitants le rendît maître de Mexico, à cause des troupes accumulées dans la capitale, qui restaient fermes et

qui contenaient la population. Il se résigna donc à se retirer vers l'intérieur. Dans ce mouvement de retraite, il fut battu à Aculco, où les régiments créoles de l'armée espagnole montrèrent de la résolution en faveur de leur drapeau. Des plaines d'Aculco, Hidalgo, vaincu, mais non abattu, se retira vers le nord, fit une entrée triomphale à Guadalaxara où il devait souiller son nom par de nouveaux massacres. Il se fortifia ensuite au pont de Calderon avec les canons que ses lieutenants avaient pris dans les ports du littoral du Pacifique, particulièrement dans l'arsenal de San-Blas, et il y attendit l'armée qui tenait la campagne pour la métropole. La victoire se déclara pour les Espagnols, que commandait Calleja, le même qui avait gagné la bataille d'Aculco. Cette fois la défaite fut une déroute. Les chefs des insurgés, avec les débris de leur armée, se dirigèrent à marches forcées vers la frontière des États-Unis pour y acheter des armes et se réorganiser; mais sur la route, le 21 mars 1811, un officier de l'indépendance, Elisondo, les trahit et les livra pour gagner son pardon. Hidalgo et ses compagnons furent fusillés quelque temps après, et on publia d'eux des confessions où ils s'accusaient de leur entreprise, en demandant pardon à Dieu et aux hommes. Selon toute probabilité, c'étaient des pièces fabriquées, car les autorités espagnoles, non contentes d'ôter la vie à leurs adversaires, voulaient leur ravir même l'honneur. Le fait est que Hidalgo mourut avec le plus grand calme. La veille de sa mort, au milieu des préparatifs qu'on faisait pour

l'exécution, il composa deux pièces de vers pour remercier ses geôliers des attentions qu'ils lui avaient montrées. M. Alaman les rapporte.

Un fait digne de remarque, c'est que Hidalgo, en se séparant de la Péninsule, s'exprimait dans ses documents officiels comme s'il fût resté fidèle à la maison de Bourbon. Il se donnait comme dévoué à Ferdinand VII. Il se faisait accompagner du portrait de ce prince. Il en avait mis les initiales sur la coiffure de ses soldats. On a même dit qu'il avait cherché à faire accroire aux Indiens que Ferdinand VII suivait l'armée, sous ces déguisements.



## III

### CAMPAGNE DE MORELOS. — SES SUCCÈS ET SES DÉSASTRES.

Malgré de si grands revers, la cause de l'indépendance n'était pas perdue. Les indépendants battus se partagèrent en bandes composées des hommes les plus déterminés, sous des chefs pleins de courage et de dévouement. Il restait entre autres le curé Morelos, ancien ami de Hidalgo, qui était accouru près de lui après la prise de Guanaxuato et s'était chargé d'opérer dans la province dont la ville principale était le port militaire d'Acapulco, sur l'Océan Pacifique.

Il ne peut entrer dans le plan de cette étude de raconter les péripéties de la guerre de l'indépendance au Mexique. Il suffira de dire que peu après la défaite et la prise de Hidalgo, l'insurrection se ralluma sous l'impulsion énergique de Morelos, et qu'elle s'étendit, comme un incendie qu'excite un vent violent, à un grand nombre de provinces où des chefs intrépides surgirent presque de toutes parts, mais tous reconnaissant l'autorité du curé

généralissime. Aux environs de la Vera-Cruz, dans l'enceinte de laquelle ils ne pénétrèrent pas (le canon de Saint-Jean-d'Ulua le leur interdisait), à Acapulco, à Guadalaxara, et plus au midi, dans le pays qui entoure Oaxaca, les insurgés montrèrent une activité intelligente et hardie qui semblait un gage de leur triomphe. Il y eut un moment où ils furent les maîtres de plus de la moitié du Mexique, du moins des provinces peuplées. Les Espagnols étaient consternés, et Calleja appelait Morelos un second Mahomet, pour donner la mesure de son influence, de l'ardeur avec laquelle les Mexicains se rangeaient sous son drapeau, et de la rapidité de ses conquêtes. Ainsi se passèrent l'année 1812 et la presque totalité de 1813. Malheureusement pour les insurgés, ils ne savaient pas faire la guerre; non que leurs armées manquassent de bravoure, mais elles étaient mal équipées, peu exercées, ou, pour mieux dire, complétement étrangères à la tactique moderne, qui donne aux troupes qui la possèdent un si grande supériorité sur celles qui l'ignorent. Sur les champs de bataille, la qualité, fort médiocre cependant alors, des troupes espagnoles était excellente relativement, et le vainqueur de Hidalgo, le redoutable Calleja, sut entretenir et exciter leur moral et les bien diriger. Les insurgés eurent souvent des rencontres heureuses. Une des remarquables fut la bataille du Palmar, où ils écrasèrent des troupes qui avaient appris la guerre en se mesurant avec les Français dans la Péninsule; mais à la fin ils subirent des défaites accablantes. Ils

furent forcés dans Cuautla Amilpas, où Morelos s'était établi et entouré de redoutes ; mais du moins ils y avaient soutenu un long siége, signalé par une héroïque résistance, et ils évacuèrent la place en bon ordre, sans être entamés. Ensuite, il furent battus complétement devant Valladolid, dans la position de Santa-Maria, où ils ne firent qu'une médiocre contenance (25 décembre 1813), et les débris de leur armée furent quelques jours après anéantis dans le combat de Puruaran (5 janvier 1814). Leurs mouvements avaient été trop dispersés entre les provinces diverses. Après Puruaran, leurs corps éparpillés furent presque tous détruits en détail. A la fin de 1815 (le 5 novembre). Morelos, vaincu une dernière fois, tomba au pouvoir des Espagnols, alors qu'il cherchait à rejoindre, par une marche à travers les montagnes, le colonel Teran, qui avait formé un rassemblement à Tehuacan, dans la province de la Puebla. Ce funeste engagement, qui le livrait à l'ennemi, eut lieu à Temescala. C'est à peine si à ce moment il lui restait cinq cents hommes.

La partie de la lutte dont Morelos fut l'âme fut marquée par des incidents très-variés, par des batailles sanglantes, par des traits de brillante audace et des actes d'héroïsme. Elle n'en fut pas moins complétement inaperçue de l'Europe qui, plus tard, contempla avec une vive sollicitude les combats du même genre que le Libérateur Bolivar soutenait contre les Espagnols dans l'Amérique méridionale. Et comment les grandes nations de l'ancien continent auraient-elles pu la remarquer? A

cette époque de 1812 à 1815, leur attention était absorbée par le drame imposant où se jouaient leurs propres destinées. Comment le bruit des combats du Palmar, de Valladolid et de Puruaran eût-il pu être entendu en Europe, quand notre continent retentissait des chocs épouvantables de Smolensk, de la Moskowa, de Lutzen, de Bautzen, de Dresde, de Leipzig, de Vittoria, de Paris, et palpitait d'émotion ou d'angoisse en présence d'événements tels que la prodigieuse campagne de France, en 1814, le retour de l'île d'Elbe et le cataclysme de Waterloo! Les déchirements du Mexique et les accidents de la guerre qui le désolaient étaient assurément dignes d'intérêt ; mais qu'était-ce auprès du tragique spectacle de la France épuisée qu'une coalition foulait aux pieds et parlait de démembrer? La fin de Hidalgo et de Morelos est terrible ; mais qu'était-ce auprès du sort de ce grand homme, élevé au plus haut faîte de la fortune, et puis précipité du plus beau trône du monde pour être cloué sur un rocher, au milieu des mers, par la colère et la peur des rois, naguères avides de sa faveur?

Dans cette guerre civile du Mexique, de nobles et même de grandes figures se produisirent. Sous les drapeaux espagnols, le principal personnage est le général, ensuite vice-roi Calleja ; après lui, le plus remarquable fut Iturbide, officier créole d'une extrême bravoure, d'une intelligence peu ordinaire, d'une activité infatigable, qui, de concert avec un Espagnol, le général Llano, remporta sur Morelos les victoires décisives de Valladolid et de

Puruaran. Parmi les insurgés, on aurait une multitude de noms à citer, indépendamment de Hidalgo et de son principal lieutenant, Allende. Et d'abord le curé Morelos, qui fut le centre et le chef de l'insurrection pendant quatre années; homme supérieur, courageux sur le champ de bataille et d'une grande capacité dans le conseil, qui réprouvait les traditions sanguinaires de son prédécesseur et ami Hidalgo, pour lequel il professait cependant de la vénération. Morelos fit de vains efforts pour décider les Espagnols à se montrer moins implacables envers les prisonniers, mais il n'y put réussir; c'était une partie essentielle de leur politique. Il existe des proclamations et des ordres du jour du vice-roi Venegas, de Calleja et d'un de ses subordonnés, le général Cruz, qui font dresser les cheveux sur la tête[3]. Les atrocités commises par Hidalgo avaient dû les exaspérer. Il faut pourtant le dire, la terreur et la cruauté étaient des moyens affectionnés de l'ancienne politique espagnole, et elle les pratiquait spontanément, sans avoir besoin d'y être provoquée par un sentiment de représailles. Quand elle s'est trouvée en présence d'une insurrection, et en Amérique plus encore qu'en Europe, c'est dans des tor

1. M. Lucas Alaman cite le texte d'une proclamation sanguinaire du vice-roi Venegas, sous la date du 25 juin 1812, et d quelques autres de Calleja, devenu vice-roi. C'est un systèm d'extermination, laissé à la discrétion de tous les chefs de détachements. L'ordre du jour du général Cruz est plus révoltan encore : il porte qu'il faut poursuivre, incarcérer et tuer le insurgés, comme des animaux féroces (*bestias feroces*).

rents de sang qu'elle s'est proposé de l'éteindre. Heureux les peuples quand on ne se servait des supplices et des exécutions qu'à titre de répression, car on les a employés souvent à titre préventif! On fusillait les gens, non à cause de la part qu'ils avaient prise à la lutte, mais à cause de celle qu'ils pourraient bien être tentés d'y prendre. Le général espagnol Morillo, l'antagoniste de l'illustre Bolivar, s'est vanté, dans un document officiel, de n'avoir pas laissé dans la capitainerie-générale de Caracas un seul homme dont la Péninsule pût prendre ombrage. Faut-il s'étonner ensuite de l'antipathie qu'excitent dans l'Amérique, jadis soumise à l'Espagne, l'autorité de cette nation et ses soldats, dont on a fait si souvent des exécuteurs des hautes œuvres!

Le curé Matamoros, lieutenant de Hidalgo et de Morelos, est un personnage digne d'admiration. Morelos et Matamoros furent pris par les Espagnols et passés par les armes, le premier après un jugement solennel à Mexico, le second, plus d'un an auparavant, après avoir fait des prodiges de valeur dans la fatale journée de Puruaran. Morelos, pour sauver la vie de ce lieutenant, qu'il affectionnait, et auquel il avait donné le premier rang après lui-même, offrit à Calleja de l'échanger contre un assez grand nombre de soldats espagnols qu'il semblait que le vice-roi aurait à cœur de sauver : c'étaient les derniers restes du bataillon des Asturies, qui avait combattu à Baylen et était venu au Mexique avec une grande renommée. Les indépendants les avaient

faits prisonniers au Palmar. L'inflexible Calleja aima mieux sacrifier ces braves gens que d'épargner Matamoros. Et pourtant sur le champ de bataille de Puruaran les Espagnols semblaient avoir assouvi leur fureur : ils avaient célébré leur victoire en fusillant dix-huit colonels ou lieutenants-colonels. Comme si ce n'eût pas été assez de sang, Calleja répondit à la proposition de Morelos en faisant fusiller son prisonnier. Morelos répliqua par l'ordre d'exécuter les malheureux soldats du bataillon des Asturies ; ils étaient plus de deux cents[1]. Voilà ce qu'était cette guerre!

Mais continuons l'énumération des principaux personnages de l'armée de l'indépendance. Miguel Bravo périt de la main du bourreau, à la Puebla. Plusieurs autres chefs tombèrent sur le champ de bataille; tel Galiana, membre d'une famille qui se dévoua pour l'indépendance; Morelos lorsqu'il apprit sa mort, qui suivit de près la capture de Matamoros, s'écria : « J'ai perdu les deux bras! » Tel Albino Garcia, qui fit des coups de main heureux contre les Espagnols et finit par succomber : il est devenu un personnage légendaire dans sa province. D'autres, en assez grand nombre, eurent le bonheur de vivre assez pour voir l'étendard de l'indépendance flotter sur toute l'étendue du sol de la patrie. Parmi ceux-ci, l'histoire enregistrera avec honneur le nom de Guadalupe Victoria[2], dont les aventures

1. L'exécution fut cependant retardée, et l'on n'en fusilla qu'une partie.

2. Son nom, à ce que rapporte M. Lucas Alaman, était Félix

de 1815 à 1820, alors que l'Espagne avait repris le dessus, ressemblent à un roman. De même Bustamante échappa à tous les hasards de la guerre, quoiqu'il s'y fût exposé plus qu'un autre, et, comme Victoria, il fut élevé par le suffrage de ses concitoyens à la présidence de la république, une fois l'indépendance reconnue. Tel l'intrépide Guerrero, qui jamais ne déposa les armes et resta jusqu'au bout à la tête d'un corps d'armée; il devait un jour être immolé par la haine aveugle des partis, après avoir exercé pendant quelques instants la suprême magistrature. Tel encore un autre général, Nicolas Bravo, dont le nom mérite d'être transmis à la postérité, moins encore pour les victoires qu'il remporta et pour sa vaillante résistance quand l'adversité poursuivit les indépendants, que pour un acte de générosité dont il y eut trop peu d'exemples dans cette lutte acharnée et impitoyable. Son père, don Leonardo Bravo, était entre les mains du vice-roi Calleja, qui se disposait à le faire juger, ce qui veut dire condamner à mort et exécuter. Morelos autorisa don Nicolas à disposer de trois cents prisonniers espagnols qu'il avait entre les mains, pour obtenir la liberté de son père. Nicolas Bravo les offrit en échange au vice-roi; mais celui-ci, systéma-

Fernandez. Il le changea pendant la guerre, pour en prendre un qui fût de circonstance. Guadalupe signifiait un indépendant, et Victoria l'annonce de la victoire qu'il espérait. Son compagnon depuis célèbre, l'insurgé Teran, auquel il communiqua son dessein, lui dit qu'à tant faire il serait plus significatif de s'appeler *Americo Triunfo* (Americ Triomphe).

tiquement cruel envers les insurgés, fit exécuter don Leonardo. A cette nouvelle, Nicolas Bravo ordonna de passer par les armes ses trois cents prisonniers et les fit mettre en chapelle, afin que le lendemain matin ils fussent fusillés; mais pendant la nuit la pensée de cette boucherie obséda son âme et finit par le révolter. Il sentit qu'il allait déshonorer la cause de l'indépendance, dont la gloire lui était si chère[1], et au lever du soleil il les mit en liberté en disant qu'il ne fallait pas qu'ils restassent un jour de plus entre ses mains, de peur que l'envie ne lui prît de venger sur eux son malheureux père. Nous aurions à mentionner encore le général Rayon, qui servait avec distinction sous Hidalgo, et tint bon jusqu'à la fin, prenant asile, quand il était serré de près, en un camp retranché qu'il avait établi dans le Cerro de Gallo. Le général Teran, dont les services datent de la même époque, et ont été brillants jusqu'au bout, ne saurait être omis sans injustice. Nous pourrions allonger cette liste de vingt autres noms encore, tous dignes, à des degrés divers, d'être transmis à la postérité.

Un personnage auquel on porte une vive sympathie est le *jeune* Mina, qu'on nommait ainsi non-seulement à cause de son âge, mais aussi pour le distinguer de son oncle, le fameux Espoz y Mina, si connu pour son intrépidité et son intelligence de la guerre de guérillas. Quand Férdinand VII eut violé

1. C'est lui-même qui le raconte ainsi dans une lettre adressée à M. Lucas Alaman, et qui figure dans l'histoire de celui-ci.

ses promesses à l'Espagne, en remplaçant la constitution des cortès par le gouvernement absolu, le jeune Mina, plein d'enthousiasme pour les idées libérales, organisa, de concert avec son oncle, à Pampelune, une tentative d'insurrection qui échoua. Obligé de s'exiler, il conçut le hardi dessein d'attaquer l'autorité de ce prince ingrat et parjure en conquérant au régime constitutionnel le plus beau fleuron de sa couronne d'outre-mer, le Mexique. Renouvelant la tentative de Fernand Cortez, il vint débarquer, le 15 avril 1817, dans un petit port du nord, avec une poignée d'aventuriers de toutes les nations, et obtint d'abord des succès merveilleux; mais, coupé dans ses communications avec la mer, peu appuyé par les chefs indépendants, qu'il avait rejoints à travers deux cents lieues d'un pays occupé par les Espagnols, il n'eut bientôt plus de ressource que dans l'excès de la témérité, et tenta le coup désespéré de s'emparer de Guanaxuato par surprise, avec une petite troupe. Malheureusement, il ne lui restait plus que cinquante de ses intrépides compagnons de débarquement. Repoussé dans cette attaque, il fut réduit à fuir, suivi de trois ou quatre hommes à peine, et fut pris dans un *rancho* (petite habitation rurale), où il venait de se reposer, le 27 octobre. Il fut fusillé quelques jours après. Orrantia, l'officier espagnol à qui était échue la bonne fortune de le prendre, eut, quand on le lui amena, la lâcheté de le frapper du plat de son épée et de le mettre aux fers. Le jeune Mina n'avait que vingt-huit ans quand il fut exécuté.

## IV

### CONGRÈS DES MEXICAINS INDÉPENDANTS.

Une révolution déterminée par les causes que nous avons signalées avait nécessairement pour objet de secouer le joug d'une métropole égoïste et oppressive. L'indépendance était l'idée fixe des insurgés, la haine de la domination des *Gachupines* était la passion qui enflammait leurs cœurs et soutenait leurs bras. Quant à savoir quelle serait la forme du gouvernement, une fois l'indépendance constituée, c'est une question qui demeurait dans l'ombre ou sur le second plan. La majeure partie des insurgés ne songeait guère à s'écarter du système monarchique, auquel on était habitué ; mais on n'avait pas le moyen de l'organiser. Il fallait cependant un gouvernement dans lequel l'élément civil eût au moins sa part, et qui, au lieu de suivre l'armée comme une portion des bagages, fût à résidence fixe dans une ville. Les chefs militaires le sentirent bientôt. Dès 1811 une junte de gouvernement (*junta de gobierno*) fut installée dans la ville de

Zitacuaro, province de Valladolid, par les soins du général Rayon, qui commandait une des principales bandes après le désastre de Hidalgo. Elle fut composée d'abord de trois et puis de cinq membres, qui s'étaient à peu près élus eux-mêmes ; mais il était entendu qu'elle devrait aussitôt que possible céder la place à une assemblée choisie par le pays, autant que ce serait praticable. Le général Rayon s'était placé à la tête de la junte.

L'attitude de ce fantôme de gouvernement fut aussi modérée qu'elle pouvait l'être. La junte déclara brisés les liens du Mexique avec la Péninsule ; mais elle offrit à Ferdinand VII le trône mexicain, sous la condition qu'il viendrait résider dans le pays. Ainsi c'était une royauté que l'on voulait. La junte exprima même le désir de conserver de bons rapports avec la Péninsule, et elle fit des démarches auprès du vice-roi pour entamer une négociation sur la base de l'indépendance. Pour toute réponse, le vice-roi, c'était alors Venegas, le premier qu'eût envoyé la régence de Cadix, fit brûler la dépêche de la junte par la main du bourreau sur la grande place de Mexico.

Cette apparition d'un gouvernement insurrectionnel, qui publiait des décrets et des proclamations, et affectait d'exercer tous les attributs de l'autorité politique, excita au plus haut point la colère des Espagnols, et pour étouffer le monstre dans son berceau, le fléau des indépendants, le général Calleja, fut envoyé contre Zitacuaro. Il prit la ville de vive force, après une résistance moins acharnée

cependant qu'on n'aurait pu le supposer, eu égard aux préparatifs qu'on avait faits et aux ouvrages qu'on avait amoncelés autour de la ville. Il fit fusiller plusieurs des notables, qui n'avaient pas eu la prudence de s'enfuir avec la junte. Il enjoignit à tous les habitants sans exception de vider les lieux immédiatement, avec ce qu'ils pourraient emporter de leurs meubles et effets, déclarant tout le reste confisqué, ainsi que les terres. Les ecclésiastiques furent traînés à Valladolid pour y être mis à la disposition de l'évêque, auquel tous les vases sacrés et les ornements d'église furent pareillement délivrés. Les Indiens du voisinage n'eurent grâce de la vie qu'à la condition de venir détruire les fortifications érigées par les insurgés autour de Zitacuaro. La ville fut condamnée à être brûlée au départ de l'armée, et le fut en effet; il fut défendu de la rebâtir. La même proclamation portait que toute ville ou village qui recevrait les membres de la junte ou quelqu'un de ses agents, ou qui résisterait aux troupes royales, éprouverait le même châtiment. On livra aux flammes ceux des villages indiens des environs qui s'étaient fait remarquer par leur zèle en faveur de l'insurrection. Zitacuaro, qu'on traita comme une autre Carthage, était une des plus florissantes villes de l'intendance de Valladolid; elle s'est relevée de ses ruines.

Ces actes cruels n'empêchèrent pas la junte de subsister, mais elle ne donna plus de signes de vie que par ses discordes intestines, jusqu'au moment où elle fut remplacée par une réunion du même

genre, plus nombreuse, et à la formation de laquelle l'élection était moins étrangère. Celle-ci prit, à l'imitation des États-Unis probablement, le nom de Congrès, et se tint dans la ville de Chilpancingo. Le Congrès nomma Morelos généralissime, nonobstant les prétentions de Rayon, et lui conféra le titre d'altesse, qu'il déclina ; il le remplaça par celui de Serviteur de la Nation (*Siervo de la Nacion*). La première manifestation politique du Congrès fut une déclaration de l'indépendance du Mexique, acte qui fut concerté avec Morelos, et dont il avait même fourni les principales données dans une note qu'il avait intitulée : *Sentiments de la Nation*. La Déclaration d'indépendance fut ce qu'elle devait être après les violences de Calleja sur Zitacuaro. Le Mexique rompait absolument avec Ferdinand VII. En cela, Morelos, se montrait plus sincère que Hidalgo, qui détestait trop cordialement les Espagnols pour vouloir réellement du gouvernement de ce prince, et qui sans doute n'en avait proclamé le nom que pour grossir le nombre de ses partisans et les rangs de son armée. La Déclaration ne s'expliquait qu'incomplétement sur la forme qu'aurait le gouvernement, une fois le Mexique affranchi. Les termes de cette pièce, combinés avec la note émanée de Morelos et avec une proclamation qu'il publia un peu plus tard, en janvier 1813, à Oaxaca, sembleraient indiquer que les opinions politiques de ce chef étaient un mélange des idées qui avaient été proclamées par la révolution française, et ensuite par les cortès de Cadix, avec celles que les jésuites

avaient mises en pratique dans les missions du Paraguay. On aperçoit en effet dans ces trois documents mexicains les germes d'une théocratie qui eût passé le niveau sur toutes les têtes. Il y était dit que la nation mexicaine reprenait sa souveraineté et l'exerçait par ses représentants, que l'esclavage des noirs était aboli, que les priviléges de la naissance ou de la couleur disparaissaient, que la justice criminelle n'emploierait plus la torture; mais en même temps la religion catholique était déclarée la seule qui fût reconnue et pût être pratiquée, même en secret. La liberté de la presse était instituée, mais seulement pour les sciences et la politique, ce qui voulait dire à l'exclusion des matières religieuses. Le commerce extérieur était permis sous des droits modérés, mais les étrangers n'étaient reçus qu'autant que ce seraient des ouvriers ou artisans pouvant enseigner leur profession, et ils devaient séjourner dans des ports désignés à cet effet, sans qu'il leur fût loisible de pénétrer dans l'intérieur, quand bien même ils auraient appartenu à la *nation la plus amie*. La propriété devait être respectée : le congrès devait faire des lois qui obligeassent les hommes à la constance et au patriotisme, modérassent également l'opulence et l'indigence, et eussent pour effet d'élever le salaire du pauvre, d'améliorer ses mœurs, de dissiper son ignorance et de l'éloigner du vice et du crime. Il était défendu de jouer autrement que pour se distraire ou s'amuser; la fabrication et l'usage des cartes étaient interdits. Les dettes contractées jusqu'alors envers les

Européens, c'est-à-dire les Espagnols, étaient annulées, par application de la règle que tous les biens des Espagnols étaient confisqués. La protection ou l'assistance donnée aux Espagnols, par action, par parole ou par écrit, était érigée en crime de haute trahison, de même que le refus de contribuer aux frais de la guerre de l'indépendance. A ces dispositions politiques étaient venues se mêler des prescriptions assez difficiles à faire passer dans la pratique, telles que de fuir les vices qui découlent de l'oisiveté, et en conséquence de se livrer au travail, chacun dans sa profession, les femmes se consacrant aux occupations domestiques, les prêtres au salut des âmes, les laboureurs au soin de leurs champs, les ouvriers au maniement de leurs outils. Un des premiers actes du Congrès fut de rétablir l'ordre des Jésuites, aboli dans les domaines de l'Espagne depuis Charles III. C'était, disait-on, afin d'assurer à la jeunesse le bienfait de l'instruction chrétienne dont elle manquait, et d'avoir des missionnaires zélés pour la Californie et les provinces frontières du nord.

C'est lorsqu'il escortait le Congrès traqué par les commandants espagnols, que Morelos fut fait prisonnier à Temescala. Pour mieux protéger cette assemblée, il s'était placé à l'arrière-garde, où il faisait bravement face aux Espagnols, tout près de l'enlever. L'officier espagnol entre les mains duquel il tomba, don Manuel Concha, lui témoigna de grands égards; quant à lui, il montra une résignation courageuse. « Ma vie n'est rien, dit-

il, si le Congrès est sauvé. Ma tâche était finie du moment qu'un gouvernement indépendant était établi. » Le Congrès en effet fut sauvé par Nicolas Bravo, que Morelos avait chargé de sa sûreté, et il arriva à Tehuacan, où Teran lui fit d'abord bon accueil. Mais au milieu de l'adversité commune l'harmonie ne fut que de courte durée. La discorde se glissa bientôt entre ce chef militaire et ce gouvernement civil qui voulait prendre la direction des affaires, devenues si difficiles. Le 15 décembre, Teran dispersa le Congrès par la force. Morelos, au fond de sa prison de Mexico, eut la douleur d'apprendre que cette création, à laquelle il attachait un si grand prix, ne lui survivrait pas. Le Congrès n'avait jamais possédé une autorité bien effective. Il n'en était pas moins une utile machine de gouvernement; il formait un point de ralliement, il était l'unité de l'insurrection. Sa destruction fut un malheur et un symptôme aggravant de la mauvaise fortune des indépendants.

C'est un fait digne d'être signalé, que le Congrès n'avait pas perdu courage dans l'adversité. Après les malheurs qui accablèrent l'armée principale des insurgés à partir de la fin de 1813, il fut presque toujours fugitif. Deux corps espagnols, commandés l'un par le brigadier Negrete, l'autre par le capitaine don Miguel Béistéguy, étaient à sa poursuite. Il n'en continuait pas moins ses travaux. Il acheva ainsi la discussion d'une constitution politique. Cette œuvre, qui était destinée à rester sur le papier, fut proclamée en octobre 1814. On célébra

à cette occasion des fêtes aussi solennelles qu'on le put, dans la petite ville d'Apatzingan, où siégeait alors le Congrès. Une médaille fut frappée en commémoration de l'événement. Morelos y assistait, comme l'un des trois membres du pouvoir exécutif que créait la constitution. C'était une compilation des idées de l'assemblée constituante française de 1789 et des formules consacrées par les cortès espagnoles en 1812. Le seul incident digne d'être relevé par l'histoire, auquel ait donné lieu cette constitution d'Apatzingan, est l'explosion de colère qu'elle provoqua de la part des autorités espagnoles. Le vice-roi Calleja déféra la constitution au Conseil Royal (*Real Acuerdo*), qui la condamna avec appareil, le 14 mai 1815. A la suite de cet arrêt, le vice-roi la fit brûler par la main du bourreau sur la grande place de Mexico et ordonna que la cérémonie se répétât dans toutes les capitales de province. En même temps il publia une proclamation portant que tous les détenteurs d'exemplaires de la constitution ou de papiers de même nature étaient tenus de les délivrer à l'autorité dans les trois jours, sous peine de la mort et de la confiscation de leurs biens. Les mêmes peines devaient être appliquées à quiconque défendrait ou appuierait la révolution ou en « parlerait favorablement. » Quiconque, ayant entendu une pareille conversation, se serait abstenu de la dénoncer au gouvernement ou aux tribunaux, devait être déporté, avec confiscation de ses biens. Il était défendu de se servir, par parole ou par écrit, des termes d'*insurrection* et d'*insurgés* pour désigner la

révolution et ses partisans. On devait dire la *rébellion* ou la *trahison*, les *rebelles* ou les *traîtres*. Toutes les localités étaient tenues de déclarer par acte authentique qu'elles n'avaient pris aucune part à la nomination des membres du Congrès.



## V

VAINCUE SUR LES CHAMPS DE BATAILLE, LA RÉVOLUTION DOMINE DE PLUS EN PLUS LES ESPRITS. ELLE EST ACCOMPLIE DÉFINITIVEMENT PAR ITURBIDE. — LE PLAN D'IGUALA.

Déjà avant la prise de Morelos, dès la bataille de Valladolid et le combat de Puruaran, la cause des indépendants était perdue militairement. Livrer une bataille était au delà de leur puissance. Ce n'étaient guère plus que des guérillas obligées de se tenir reployées dans des retraites impénétrables, où elles rentraient après des excursions faites à l'improviste. Calleja, alors vice-roi, fit, le 22 juin 1814, après tous ses succès et ceux de ses lieutenants, une proclamation où il exaltait son armée et, dans les termes les plus dédaigneux, signalait l'insurrection comme extirpée; mais cet habile militaire, qui avait un coup d'œil sûr, savait bien, alors même qu'il parlait si pompeusement de ses victoires et de l'anéantissement prétendu des insurgés, que la cause de l'indépendance n'en était pas moins assurée de

triompher, parce qu'elle était gagnée dans le cœur des Mexicains. On en trouve la preuve dans une pièce officielle qui était destinée à rester secrète, mais que le cours des événements postérieurs a fait tomber dans le domaine de la publicité. C'est un rapport de Calleja au gouvernement de Ferdinand VII, rapport à peu près contemporain de sa proclamation si orgueilleuse et si confiante, car il est du 14 août 1814. Ce document porte que l'esprit de *rébellion* s'est emparé du pays, se manifeste partout et toujours, de manière à être insaisissable et à défier tous les moyens de répression. Ce n'était pas seulement le guérillero caché derrière un rocher ou parmi les cactus ; c'était une complicité universelle à laquelle participaient toutes les classes et tous les âges. « Le juge, disait Calleja, dissimule les crimes des insurgés ou s'abstient de les punir, quand il n'y met pas la main. Le clergé, dans le confessionnal, insinue la désobéissance et l'indépendance aux fidèles, quand il ne la recommande pas du haut de la chaire. Les écrivains corrompent l'opinion en sa faveur. Les femmes séduisent les militaires. Le fonctionnaire avertit les rebelles des plans de ses supérieurs ; la jeunesse se tient prête et s'arme ; le vieillard intervient par ses conseils. Les corporations affectent d'être en mésintelligence avec les Européens, refusent de les admettre dans leur sein et esquivent toute assistance au gouvernement. On travestit les actes de l'autorité pour les faire détester ; on les discrédite par des remontrances pour lesquelles on trouve toujours un prétexte. C'est ainsi que tout le monde

est d'accord pour miner l'édifice de l'État en s'abritant sous les institutions libérales. »

Ces dernières paroles de Calleja font allusion à la constitution des cortès, qui, proclamée en 1812 dans la Péninsule, avait été introduite dans les colonies par la volonté expresse des cortès elles-mêmes. Le premier effet de la constitution fut de conférer des droits électoraux à la population blanche ou supposée telle. Ce fut pour les partisans de l'indépendance une occasion de se compter. Ils posèrent en principe d'écarter systématiquement les Espagnols (cette qualification signifie toujours ici les natifs d'Espagne). Dès le premier moment, on eut six cent cinquante-deux élections à faire pour les *ayuntamientos* et pour diverses autres fonctions. Sur ce nombre d'élus, pas un n'était Espagnol. L'*Audiencia*, à une *représentation* de laquelle j'emprunte ce fait, ajoute que les choix tombèrent sur des hommes connus par leur attachement à l'indépendance, qui s'étaient signalés en s'opposant aux emprunts et aux souscriptions volontaires destinés à secourir la métropole, qui avaient même signé la demande d'une junte mexicaine en 1808, ou encore sur des prêtres qui s'étaient fait remarquer par leur sympathie affichée pour l'indépendance.

Le régime constitutionnel n'avait pas eu seulement pour effet de concentrer entre les mains des Mexicains tout ce qu'il avait de fonctions électives en vertu de la constitution même; il avait aussi donné beaucoup de facilités aux amis de l'indépendance par les obstacles qu'il opposait aux exécutions

sommaires et aux arrestations préventives. Il les avait particulièrement aidés par la liberté de la presse, qui s'était révélée par un déluge d'écrits. On avait dévoilé tous les abus de la domination espagnole, en les amplifiant et en les grossissant de griefs imaginaires. Quand le vice-roi, d'accord avec l'*Audiencia*, prit sur lui de suspendre la liberté de la presse, il était trop tard ; l'éruption du volcan n'avait duré que soixante-six jours, mais elle laissait des traces ineffaçables. La domination de l'Espagne était jugée. Ce n'était pas un des moindres résultats du régime constitutionnel d'avoir aboli l'inquisition, l'effroi des personnes qui se permettaient de penser avec quelque liberté sur les matières religieuses ou politiques.

Peu après la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, la constitution fut abolie au Mexique comme dans tout le reste de la monarchie. Le vice-roi fut armé de nouveau de toutes les ressources du gouvernement absolu, y compris l'inquisition, qu'on s'empressa de rétablir. L'Espagne, débarrassée de la guerre, envoya des troupes avec lesquelles on put occuper solidement les villes principales, poursuivre et disperser les bandes des insurgés, et enfin une amnistie générale fut proclamée. Presque tous les indépendants en profitèrent, sans que leur cœur renonçât à ce qui était devenu la passion de leur vie. Un observateur superficiel pouvait penser que le pays était pacifié, que la restauration de l'autorité métropolitaine était définitivement accomplie. Le vice-roi par lequel Ferdinand VII avait remplacé

Calleja, en septembre 1816, don Juan Ruiz de Apodaca, se montrait modéré et bienveillant. Ce fut lui qui reçut la soumission d'un grand nombre de chefs. Dans la joie que lui causaient ces succès, il écrivit à Madrid, c'est du moins M. Ward qui le rapporte, que la révolution était définitivement vaincue[1]. Il était certain au contraire qu'il ne manquait qu'une occasion pour que l'esprit d'indépendance fît une nouvelle explosion, cette fois irrésistible par l'accord des volontés. Or, quand les peuples ont une résolution bien arrêtée, la Providence se charge de leur fournir l'occasion attendue, et c'est à eux de la saisir.

En 1820, le gouvernement absolutiste du roi Ferdinand VII, se croyant bien le maître dans la Péninsule, porta ses regards à l'extérieur, et résolut de faire un grand effort pour rétablir son autorité dans la partie du nouveau monde qui lui échappait le plus visiblement. En conséquence, il organisa une expédition formidable qui avait pour destination les contrées qu'arrose la Plata. L'armée expéditionnaire était réunie dans l'île de Léon, et elle allait partir, sous les ordres de Calleja, appelé alors le comte de Calderon, en mémoire d'une de ses plus

1. Il avait cependant quelques raisons personnelles de savoir qu'il existait encore des guerillas mexicaines remplies d'audace. Après son débarquement, quand il se rendait de la Vera-Cruz à Mexico, escorté par des troupes assez nombreuses qu'il avait amenées avec lui de la Havane, il avait été attaqué à Ojo de Agua, entre Perote et la Puebla, et si le commandant des insurgés, Teran eût mieux pris ses dispositions, il aurait pu être enlevé.

insignes victoires sur les Mexicains. Cette agglomération de troupes dans l'île de Léon devait amener de grands événements, bien différents de la conquête pour laquelle on l'avait préparée. Les officiers principaux, nourris des idées de la révolution française, d'où était déjà née la constitution des cortès de 1812, supportaient avec indignation le despotisme dégradant sous lequel Ferdinand VII avait courbé leur patrie. Quelques hommes courageux se résolurent à renouveler une fois de plus la tentative qui avait coûté la vie à de braves gens tels que Porlier, Lacy, Richard, Vidal et Bertrand de Lis. Une conspiration se forma pour le rétablissement de la constitution de 1812, et le 1er janvier 1820 le colonel Riego, qui commandait le bataillon des Asturies, cantonné près de Séville, proclama la constitution et marcha sur le quartier général. Il fut secondé par le colonel Quiroga, qui, poursuivi pour sa participation à un complot antérieur et mis en prison, s'en était échappé et avait décidé plusieurs bataillons à le suivre. Peu de temps après, la constitution était rétablie en Espagne, et par cela même, virtuellement au moins, dans les colonies, car elle était impérativement applicable aux possessions d'outremer. Cette nouvelle excita une grande émotion dans tout le Mexique. Le vice-roi Apodaca se prêta de mauvaise grâce à remettre en activité la constitution. Il lui fallut cependant se soumettre en apparence; mais on assure qu'il conçut le dessein de relever l'autorité absolue de Ferdinand VII dans le Mexique, en opposant une insurrection militaire à celle qui

avait réussi dans l'île de Léon. Sous le prétexte de détruire les restes des corps indépendants qui tenaient encore dans les montagnes du sud, du côté de l'océan Pacifique, sous les ordres de l'indomptable Guerrero et d'Asentio, il rassembla des troupes et mit à leur tête un officier sur lequel il croyait pouvoir compter.

Il était encouragé dans ces projets par Ferdinand VII, qui lui avait secrètement écrit qu'il se disposait à fuir l'Espagne pour venir s'établir à Mexico, où il se flattait de trouver, au milieu de sujets plus dévoués que ceux de la Péninsule, un asile contre le génie des révolutions [1]. Le colonel don Augustin Iturbide, choisi par le vice-roi pour l'œuvre réactionnaire, était le créole dont nous avons déjà parlé, qui avait donné des gages multipliés à la cause de la mère patrie, pendant le cours de la guerre contre Hidalgo et Morelos. On citait de lui non-seulement de grands faits d'armes, tels que ceux de Valladolid et de Puruaran, mais aussi des actes d'une révoltante cruauté. En 1814, pour célébrer dignement le vendredi saint, après un combat où il avait eu l'avantage, à Salvatierra, il avait imaginé de faire fusiller ce jour-là trois cents prisonniers, sous prétexte qu'ils étaient excommuniés, car les autorités espagnoles du Mexique employaient les armes spiri-

1. M. Lucas Alaman donne cette lettre dans son Histoire. La famille d'Apodaca a nié qu'elle fût parvenue au vice-roi, et même que celui-ci eût voulu organiser la contre-révolution. M. Alaman publie cette réclamation dans un chapitre additionnel. Je considère comme un devoir de la mentionner ici.

tuelles en même temps que le sabre, la mousqueterie et le canon pour soumettre les indépendants. M. Ward, qui, en sa qualité de chargé d'affaires de l'Angleterre, était en position d'être bien informé, dit que la dépêche adressée au vice-roi par Iturbide, pour lui annoncer cet acte d'une bigoterie sanguinaire, existait de son temps dans les archives de Mexico. En 1820, Iturbide, de même que les autres créoles qui s'étaient rangés d'abord sous le drapeau de l'Espagne, était plus qu'ébranlé. Dans les premières années dela lutte de l'indépendance, le sentiment de la conservation avait rattaché un grand nombre de propriétaires créoles à la cause de la mère patrie, malgré les griefs légitimes qu'ils avaient contre elle. M. de Humboldt, qui a observé l'Amérique espagnole en philosophe non moins qu'en naturaliste, écrivait en 1803 : « Depuis 1789, la crainte qu'inspire aux blancs et à tous les hommes libres le grand nombre de noirs[1] et d'Indiens arrête les effets de leur mécontentement. » Les massacres tolérés par Hidalgo ou ordonnés par lui, à Guanaxuato et ailleurs, avaient augmenté ces appréhensions des blancs et refroidi leur zèle pour l'émancipation ; mais en 1820, l'amour de l'indépendance nationale avait enfin surmonté tout autre sentiment. Iturbide suivit le torrent de l'opinion, avec la pensée de le diriger. Il n'est pas interdit de supposer qu'il entrevit dès lors la chance de faire tourner le mouve-

1. Cette observation de M. de Humboldt s'applique à l'Amérique espagnole en masse, et non pas au Mexique spécialement. Le nombre des noirs était fort limité au Mexique.

ment à son avantage personnel. Il reçut les confidences du vice-roi (je suppose que celui-ci lui en eût fait réellement) en serviteur zélé, de manière à l'endormir dans une sécurité complète, et alla se placer à la tête des troupes qu'on lui confiait. Une fois à son poste, comptant sur sa popularité parmi les soldats mexicains rangés sous le drapeau de l'Espagne, il ne balança pas à entreprendre une révolution diamétralement opposée à celle que rêvait le vice-roi. La force espagnole au Mexique se composait de onze régiments de soldats de la Péninsule contre vingt-quatre d'indigènes : si, par un programme habilement combiné, il réussissait à mettre ces derniers de son côté, il était le maître de la situation, car une fois qu'il aurait relevé l'étendard mexicain, les soldats de l'indépendance ne viendraient-ils pas grossir les rangs de son armée? L'opinion, qui se taisait, par la terreur qu'inspiraient les Espagnols, ne lui fournirait-elle pas alors cet appui moral, qui est l'invincible auxiliaire et l'irrécusable justification de la force matérielle? S'étant transporté dans la ville d'Iguala avec la partie de ses troupes dont il était le plus sûr, il y proclama, le 24 février 1821, l'indépendance du Mexique, avec un programme qui est resté célèbre sous le nom de *Plan d'Iguala*. C'est une pièce remarquable par sa modération et par la pensée de conciliation qui l'a dictée. Il y est dit que le Mexique sera un État indépendant, que la forme du gouvernement sera monarchique, sous la dénomination d'empire que la gloire de Napoléon avait accréditée partout,

avec une constitution en rapport avec les mœurs du pays. Le trône du Mexique était offert à Ferdinand VII, ainsi que l'avait déjà voulu la junte de Zitacuaro, des idées de laquelle il semble qu'Iturbide se soit inspiré sur plusieurs points. Sur le refus de Ferdinand VII, la même offre serait adressée aux deux infants d'Espagne, ses frères, don Carlos et don François de Paule, puis à l'archiduc Charles d'Autriche, celui qui avait eu le rare honneur de disputer la victoire, une ou deux fois en sa vie, à l'empereur des Français. A défaut de ces princes, on appellerait un membre de quelqu'une des maisons régnantes de l'Europe. Iturbide avait trop longtemps combattu dans les rangs des Espagnols pour n'être pas enclin à les ménager ; c'était d'ailleurs conforme à la pensée de conciliation générale qu'il proclamait sagement. En conséquence, le Plan d'Iguala assimilait complétement les natifs d'Espagne aux autres habitants du Mexique ; il leur promettait la conservation de leurs emplois, ce qui était beaucoup s'engager, car c'eût été laisser le pays pendant quelque temps entre les mains des Espagnols, à l'exclusion des Mexicains, puisqu'en vertu du système imperturbablement pratiqué jusqu'alors, excepté pendant le court intervalle de la constitution, toutes les places avaient été réservées aux natifs de la Péninsule, et le renouvellement, abandonné aux seules causes naturelles, ne pouvait qu'être fort lent.

La proclamation qui précédait le Plan méritait le meilleur accueil par l'excellent esprit dont elle portait l'empreinte, et elle produisit dans tout le pays

un excellent effet. Iturbide eut aussitôt l'adhésion de Guerrero, qui, avec une abnégation dont peu de généraux mexicains ont par la suite donné l'exemple, et dont plus tard il eut le malheur de se départir lui-même, vint se placer sous ses ordres avec ses bandes, qui offraient le singulier mélange d'un aspect martial et des marques les plus apparentes des privations et du dénûment [1]. De divers points, des signes d'assentiment répondirent à Iturbide. Les natifs de la Péninsule, cependant, persistaient dans leur système. Ils ne pouvaient se faire à l'idée de traiter les Mexicains autrement qu'en peuple conquis. Leur force principale était à Mexico, où résidaient, entourées d'une garnison choisie, les principales autorités, et où siégeait la formidable *Audiencia*, qui donnait l'exemple d'un immuable attachement aux anciennes règles du gouvernement. Leur attitude implacable, par l'effroi qu'elle inspirait, contint un moment l'enthousiasme des populations; mais ce fut court. Ils recommencèrent la faute de 1808; ils déposèrent le vice-roi Apodaca comme ils avaient fait d'Iturrigaray, sans l'incarcérer néanmoins, et ils installèrent à sa place un officier d'artillerie le général Novella, qui ne sut ou ne put rien combiner de mieux que de s'enfermer dans la capitale avec les troupes espagnoles. Cependant de toutes parts les appuis surgissaient pour Iturbide. Les villes et les provinces se décla-

1. Une partie de ses hommes avaient contracté des maladies hideuses en bivaquant indéfiniment dans les forêts de la région chaude, qui sont infestées d'insectes dangereux.

raient pour le Plan d'Iguala. Les régiments indigènes se prononçaient. Ce qui restait des soldats de l'indépendance reprenait les armes pour se rallier à l'armée libératrice. Nicolas Bravo reparut ainsi sur la scène. Bientôt ce fut Guadalupe Victoria, que l'on croyait mort, et dont un bulletin officiel, signé du chef de la troupe envoyée à sa recherche, avait annoncé qu'on avait trouvé le cadavre dans le bois où il s'était réfugié, plutôt que d'accepter l'amnistie qu'on lui offrait. Sur ces entrefaites, arriva à la Vera-Cruz le nouveau vice-roi que le gouvernement constitutionnel de Madrid envoyait en remplacement d'Apodaca : c'était le général O'Donuju, l'un des amis des héros de l'île de Léon, Riego et Quiroga. Il n'amenait pas de troupes, il était seul. Iturbide fit envers lui une démarche hardie et intelligente. Il lui proposa une entrevue qui aurait lieu à Cordova, ville située à peu de distance de la Vera-Cruz, sur la route de Mexico. O'Donuju s'y rendit, et là, le 27 septembre, fut signé par les deux chefs un traité qui reproduisait les termes du Plan d'Iguala, sauf quelques modifications accessoires ou qui semblaient telles. C'est ainsi qu'un troisième infant d'Espagne, don Carlos Luiz, héritier du grand-duché de Lucques, était substitué à l'archiduc Charles d'Autriche, et que la qualité de membre d'une maison régnante cessait d'être indispensable chez le candidat que les cortès de l'empire mexicain pourraient élever au trône, à défaut de l'acceptation de Ferdinand VII et des trois infants d'Espagne. Pour surveiller l'exécution loyale du traité de la part des Mexicains,

O'Donuju devait être un des membres de la junte provisoire chargée de diriger le gouvernement, et il siégeait en cette qualité lorsque la mort vint le surprendre.

A partir de ce moment, l'indépendance du Mexique était consommée de fait.



# CINQUIÈME PARTIE

## GOUVERNEMENT DU MEXIQUE INDÉPENDAN

## I

### L'EMPIRE ÉPHÉMÈRE D'ITURBIDE.

En acceptant la transaction de Cordova, O'Donuju s'était conduit en homme judicieux, en politique éclairé, en véritable patriote heureusement inspiré. Réclamer davantage pour l'Espagne eût été chimérique, et pourtant, lorsque les commissaires envoyés du Mexique arrivèrent à Madrid, ils y furent très-mal accueillis. Le roi Ferdinand VII trouvait peu d'attrait à un trône pour lequel il lui faudrait renoncer à jamais à celui des Castilles, et qui serait de même environné des entraves, à ses yeux fort déplaisantes, d'une constitution. D'ailleurs les Espagnols, quoiqu'ils n'aimassent guère ce prince, ne l'auraient pas laissé partir, n'ayant pas mieux ou n'ayant que pire pour le remplacer. L'infant don Carlos, un moment séduit par la perspective de régner à Mexico, était retenu par l'espérance de succéder au trône d'Espagne, le roi son frère n'ayant pas d'enfant alors. Seul, l'infant don François de Paule aurait goûté le programme concerté

à Cordova, et on assure qu'il eut un moment le projet de se jeter dans un navire de commerce et de partir à tout hasard ; mais avant tout et par-dessus tout, c'était aux Cortès de prononcer. Au sein des Cortès, le traité de Cordova fut blâmé, répudié avec dédain, déclaré nul et non avenu, et, malgré la pénurie où l'on était, on forma la résolution d'envoyer des renforts aux corps espagnols, qui occupaient encore des positions de résistance en Amérique. C'est ainsi qu'au Mexique même une garnison espagnole tenait ferme dans le fort de Saint-Jean-d'Ulua et dominait le principal siége du commerce du Mexique avec l'Europe, la Vera-Cruz. M. Lucas Alaman, qui depuis a joué un grand rôle au Mexique parmi les chefs du parti conservateur, était alors député aux cortès, à titre de Mexicain. Il a vu de près, comme témoin et comme acteur, tout ce qui se passait dans cette assemblée. Il en a consigné le détail dans sa volumineuse Histoire. Il fait remarquer avec raison que la conduite tenue par les cortès et par le cabinet se comprendrait si la Péninsule avait eu les forces nécessaires pour comprimer le sentiment d'indépendance qui régnait dans les cœurs des habitants de presque tout un continent, et du Mexique en particulier ; mais de bonne foi en était-on là ? N'était-on pas réduit alors aux dernières limites de l'impuissance ?

La conséquence pour le Mexique fut celle qu'il était aisé de prévoir. Iturbide jouissait d'une popularité immense d'un bout à l'autre du pays, et dans l'ivresse qu'inspirent toujours les acclamations

de la foule, il devait être tenté d'user et d'abuser des grands pouvoirs dont il avait été aussitôt investi, et dont l'exercice lui était peu familier. Il s'ensuivit qu'il fut bientôt en désaccord avec le Congrès qui s'était réuni, afin de constituer le pays, aux termes mêmes du Plan d'Iguala. Travaillée par les Anglo-Américains, qui avaient organisé dans le pays des loges maçonniques, celles des *Yorkinos*[1], où l'on était pour la démocratie, par opposition à celles du rit écossais ou des *Escoceses*, qui avaient la tendance monarchique, frappée d'ailleurs de la prospérité que le système républicain avait procurée aux États-Unis, cette assemblée était de moins en moins favorable au régime monarchique, pour lequel le personnage le plus nécessaire, le monarque, faisait défaut. Par l'effet de la lutte qui existait entre le Congrès et lui, et sous l'influence des discussions animées qui avaient lieu dans le public sur les avantages respectifs de la monarchie et de la république, Iturbide, de la position de champion du régime monarchique, passa par degrés à celle de candidat à la couronne. Le texte de la convention de Cordova lui permettait ces hautes visées. Un parti nombreux se mit à l'y pousser. Selon le témoignage de M. Lucas Alaman, le haut clergé, redoutant les principes qui dominaient dans le Congrès, lui était favorable. Des menaces proférées contre sa vie, et enfin une conspiration, dont l'objet était de l'assassiner, eurent un résultat semblable à celui qu'avaient déterminé en

1. D'après le nom de la ville de New-York.

France la machine infernale et les complots de Georges, Moreau et Pichegru. Le zèle de ses partisans en fut redoublé, et lui-même fut mis en demeure de se prononcer.

Dans la soirée du 18 mai 1822, des soldats, guidés par un sous-officier, parcoururent la ville au cri de *Vive Augustin Ier!* La multitude acclama. Le lendemain matin, le Congrès fut envahi, et dut délibérer sous les regards impatients des tribunes, que remplissait une foule ardente. Iturbide, appelé à assister à la délibération, s'y était rendu, et ne la quitta pas un instant. Quelques députés essayèrent de faire prévaloir des moyens dilatoires, et par exemple de faire décréter qu'on demanderait des pouvoirs aux provinces. Ce fut en vain. A la fin, 71 voix contre 15 décernèrent la couronne impériale à Iturbide. L'empire était institué. Une cérémonie splendide pour le couronnement de l'empereur et de l'impératrice, et dans laquelle on copia autant qu'on le put le sacre de Napoléon Ier et de l'impératrice Joséphine en 1804, charma la population de la capitale, avide de spectacles. On organisa une cour nombreuse, où l'étiquette déployait ses exigences et son faste. J'ai rencontré à Mexico, en 1835, un tapissier français qui était allé proposer à Iturbide, devenu empereur, de lui faire un lit sur le modèle de celui du grand Napoléon aux Tuileries. L'offre avait été acceptée avec empressement, et le lit payé un prix fabuleux. Puériles parodies! Comme si c'était en lui empruntant son tapissier qu'on s'égale à un grand homme! Quelques mois s'étaient à peine

écoulés que le nouveau trône tremblait sur ses fondements. La plupart des généraux étaient mécontents d'obéir à un chef qui n'avait pas de titres plus brillants que les leurs, et qui les avait combattus, eux soldats de l'indépendance, lui enrôlé parmi les Espagnols, et impitoyable entre tous envers les indépendants vaincus. On avait un autre grief contre cet empereur improvisé. Dans cette guerre où les propriétés n'étaient pas plus respectées que les personnes, la spoliation s'était donné carrière. Iturbide, déjà couvert du sang des prisonniers, ses concitoyens, s'était signalé aussi par ses excès dans cet autre genre. La province de Guanaxuato avait été particulièrement le théâtre de ses rapines. Il fut dénoncé au vice-roi par des personnes respectables, pendant l'espèce de suspension des hostilités qui suivit l'anéantissement de l'armée de Morelos et l'exécution de ce chef, et la clameur publique fut telle que le vice-roi dut ordonner une instruction judiciaire; mais ce vice-roi était Calleja, qui faisait grand cas de la bravoure d'Iturbide et qui considérait comme des péchés véniels toute espèce d'actes sommaires envers les indépendants, pourvu qu'on réprimât l'insurrection. Sous l'inspiration du vice-roi, l'instruction judiciaire, qui d'ailleurs avait été confiée à un magistrat acharné contre les insurgés, l'oïdor Bataller, dont il a été parlé plus haut, aboutit à ce que nous appellerions en France un arrêt de non-lieu de la chambre des mises en accusation; mais la conscience des honnêtes gens n'avait pas ratifié cette indulgence. Ainsi le gouver-

nement impérial d'Iturbide soulevait des répugnances motivées et des haines violentes, sans parler des jalousies individuelles, qui de toutes les résistances dressées contre lui n'étaient pas la moins dangereuse.

Dès le mois de septembre 1822, l'antagonisme était patent entre Iturbide et le Congrès. En novembre, le général Santa-Anna, qui avait été comblé de faveurs inouïes par Iturbide[1], leva à Vera-Cruz l'étendard de la révolte. Guadalupe Victoria s'associa presque aussitôt à ses efforts. Au commencement de janvier, Guerrero et Bravo s'unissaient aux insurgés, et dans les derniers jours de mars 1823 il n'y avait plus d'empire. Au mois de mai, une frégate anglaise emportait vers l'Europe l'empereur déchu avec sa famille. Le Congrès, reconnaissant les services qu'à partir de 1820 il avait rendus à la patrie comme champion de l'indépendance, lui assignait une pension de 125 000 francs, à la condition de ne pas rentrer dans le pays.

C'est ainsi que succomba au Mexique la cause de la monarchie. Elle y conserva cependant des partisans nombreux. Très-peu de personnes gardaient l'espoir ou le désir de voir monter sur le trône un prince de la maison d'Espagne. Cette idée eut même bientôt contre elle l'unanimité du vœu national. On était irrité du refus de Ferdinand VII et des cortès d'accorder un prince de la famille royale, et de reconnaître le Mexique indépendant en négociant avec

1. En peu de mois, du grade de capitaine il avait été porté à celui de brigadier, c'est-à-dire d'officier général.

lui sur des bases qui eussent assuré au commerce espagnol un traitement de faveur. A ce dépit se joignit en 1829 l'irritation causée par une nouvelle tentative à main armée pour faire rentrer le Mexique sous le joug. Une petite armée espagnole, commandée par le général Barradas, vint débarquer à Tampico, mais ce ne fut que pour essuyer une défaite humiliante, que lui infligèrent immédiatement les généraux Teran et Santa-Anna. La haine contre les Espagnols, qui était déjà vive, en fut grandement envenimée, et elle reste aujourd'hui le sentiment politique le plus vivace qu'il y ait dans le pays. Un exil en masse, voté par le Congrès dans un moment de passion publique, frappa toutes les personnes nées dans la Péninsule. Mesure funeste, non-seulement par cette raison générale que la violence est rarement profitable, mais aussi parce qu'ici on faisait perdre au Mexique une population plus instruite et plus industrieuse que le reste, et avec elle une grande quantité de capitaux.

Rebuté par l'Espagne et en retour rempli contre elle d'une extrême répugnance, le parti monarchique, parmi les Mexicains, se flattait au moins de la pensée qu'un pays aussi vaste, aussi beau, aussi bien doté en richesses de toute sorte, et aussi parfaitement situé, tenterait quelque rejeton de quelqu'une des maisons souveraines de l'Europe; mais, au moment de la chute d'Iturbide, les opinions légitimistes, mises à la mode et érigées en système par M. de Talleyrand, à l'époque du congrès de Vienne, exerçaient une domination absolue dans

les conseils des monarchies catholiques, les seules auxquelles on eût pu s'adresser. A Paris, à Vienne ou à Munich, on eût repoussé comme un larcin et une usurpation l'idée d'envoyer à Mexico, pour y être empereur, un prince de la famille régnante. Le sentiment monarchique des Mexicains, ainsi éconduit et bafoué par les rois de l'Europe, ne s'en maintenait pas moins; il cherchait au hasard l'objet de son culte. C'est ainsi que, tant qu'il a vécu, le jeune fils d'Iturbide, le prince Félix, né pendant le règne éphémère de son père, et réfugié à Philadelphie après la catastrophe où périt le ci-devant empereur [1], a eu des partisans fidèles.

1. Iturbide, réfugié en Angleterre, conçut le malheureux projet de reprendre la couronne. Il arriva à peu près seul, le 14 juillet 1824, à Soto-la-Marina. Fait prisonnier par le général Garza, il fut fusillé par ordre des autorités de l'État de Tamaulipas, conformément à un acte du Congrès de Mexico, qui l'avait mis hors la loi.



## II

### LA RÉPUBLIQUE MEXICAINE. — LE GÉNÉRAL SANTA-ANNA.

Sous le nom de république, le Mexique n'a eu qu'une anarchie déplorable, avec tout ce qui en forme le triste accompagnement : l'absence de sécurité pour les propriétés et pour les personnes, les engagements de l'État violés, l'industrie languissante ou anéantie, les routes régulièrement exploitées par des brigands, le moral de la nation affaissé, ses connaissances obscurcies et les rares établissements d'instruction publique désorganisés, une corruption hideuse dans l'administration et dans la justice. Le nombre des hommes qui tour à tour ont occupé la présidence et se sont renversés l'un l'autre est presque indéfini, surtout dans les six dernières années; le doute et le désespoir dévorent l'âme des bons citoyens.

Au milieu de cette confusion, il y a pourtant une figure qui domine tout le reste, celle du général Santa-Anna. M. Lucas Alaman a sur ce personnage une page qui est bonne à reproduire. « Une fois

Iturbide renversé, dit-il, l'histoire du Mexique pourrait s'appeler l'histoire des révolutions du général Santa-Anna : tantôt les organisant pour son propre compte, tantôt y prenant part après que d'autres les avaient commencées, travaillant aujourd'hui à l'agrandissement d'autrui et demain au sien propre, élevant une faction pour l'abaisser et l'opprimer ensuite en soutenant la faction opposée; entretenant ainsi un jeu de bascule entre les partis, il est le moteur des événements politiques, et le sort de la patrie s'enlace avec le sien propre à travers toutes les alternatives qui quelquefois l'ont porté à la possession du pouvoir le plus absolu pour le précipiter bientôt dans la captivité ou dans l'exil. Néanmoins au milieu de cette agitation perpétuelle dans laquelle il a incessamment maintenu la république, parmi ces démentis qu'il se donne et par lesquels on l'a vu adopter sans hésiter, lorsque son intérêt l'y portait, des idées entièrement contraires à celles qu'il préférait dans son for intérieur, au milieu des maux immenses qu'il a attirés sur le pays pour parvenir au pouvoir suprême, dont il se servait comme d'un moyen d'amasser des richesses, on l'a vu en 1829, lors de la tentative des Espagnols pour rétablir leur domination et dès leur débarquement à Tampico, se précipiter sur eux, sans attendre les ordres du gouvernement, et les obliger à mettre bas les armes, en 1835 affronter au Texas les colons américains insurgés et porter l'étendard mexicain jusqu'à la frontière des États-Unis, être au moment de rendre au Mexique son autorité sur cette partie

du territoire national, et ne succomber que par l'effet d'un hasard de la guerre qui l'a livré à un ennemi déjà vaincu, auquel il ne restait plus qu'un coin de terre dans les provinces qu'il avait voulu usurper. Quand les Français s'emparent du château de Saint-Jean-d'Ulua et pénètrent dans la ville de la Vera-Cruz en 1838, Santa-Anna leur tient tête, et dans l'action qui s'engage il est mutilé. Enfin, dans la plus injuste des guerres que puisse citer l'histoire, guerre dont le mobile était l'ambition, non d'un monarque absolu, mais d'une république qui prétend être à la tête de la civilisation du dix-neuvième siècle, quand l'armée des États-Unis a envahi les provinces du nord, Santa-Anna combat avec honneur à la Angostura. Avec une incroyable célérité il transporte dans les défilés de l'État de la Vera-Cruz l'armée avec laquelle il avait fait la guerre dans celui de Cohahuila. Battu sur ce point, il lève une autre armée pour défendre la capitale avec un plan aussi mal exécuté qu'il avait été bien conçu, et mérite l'éloge que le sénat romain, dans des circonstances semblables, avait décerné au premier plébéien qui eût obtenu les faisceaux consulaires, de n'avoir pas désespéré du salut de la république. L'étranger envahisseur le considère, avec le général Paredès, comme l'unique obstacle à une paix qui doit ravir au Mexique la moitié de son territoire, et fait tous ses efforts pour s'emparer de sa personne. Mélange de bonnes et de mauvaises qualités, on trouve en lui un grand talent naturel sans culture littéraire ou morale, un

esprit entreprenant sans fixité dans les desseins, l'énergie et le sens du gouvernement avec d'énormes lacunes. Habile à tracer le plan général d'une campagne comme d'une révolution, il est malheureux dans la direction d'une bataille : il n'en a gagné qu'une seule. Il a formé des élèves et a réuni de nombreux lieutenants quand il s'est agi de combler de maux la patrie; il n'a pas su en trouver quand il a fallu résister au canon français à la Vera-Cruz, ou à la cavalerie américaine dans l'enceinte de Mexico. »

Jusqu'en 1833, le jeu de Santa-Anna fut de contribuer plus que personne à faire et à défaire les présidents, sans prétendre pour lui-même à la magistrature suprême. En 1833 seulement, il prit cette dignité pour son compte. Il l'a occupée jusqu'en 1856, mais seulement par intervalles, car il a été forcé de s'en retirer souvent : une première fois en 1836, quand il tomba prisonnier au pouvoir des Américains du Nord, après la bataille de San-Jacinto, au Texas, la seconde fois en janvier 1845, la troisième en septembre 1847, après l'invasion du pays par les États-Unis, et enfin en août 1856. Quand il rentra au pouvoir en 1853, il semblait que ce fût pour toujours. Le suffrage universel lui avait conféré la dictature à vie avec le titre d'altesse sérénissime; mais le mal organique du pays est si profond, qu'après trois ans sa dictature, qu'on eût dit l'unique refuge d'une nation aux abois et avide de repos, s'est écroulée sur elle-même, et depuis ce moment on peut dire que le Mexique reste tota-

lement privé de gouvernement. C'est à peine s'il y reste une société.

En se retirant de la dictature, Santa-Anna a emporté la conviction que les institutions du pays réclamaient un changement radical dans le sens monarchique, et on assure que dans son exil, volontaire au surplus, il n'a pas cessé d'exprimer cette opinion. Cette conversion de Santa-Anna aux idées monarchiques pourrait être considérée comme le dépit d'un chef de gouvernement renversé, sans une circonstance dont l'exactitude nous est attestée par des preuves qui nous semblent irrécusables. Dès 1853, quand il fut investi de la dictature, Santa-Anna, reconnaissant que la forme républicaine était impraticable dans sa patrie, avait commencé des démarches dont l'objet était d'obtenir de quelqu'une des maisons régnantes de l'Europe un prince qui consentît à venir à Mexico porter la couronne, et des principaux cabinets leur acquiescement et leur appui, moral au moins, pour cette combinaison.

Auparavant, le vœu de la monarchie s'était fait jour avec un certain éclat, malgré l'intolérance des partis opposés. Un des citoyens les plus distingués du Mexique, M. Gutierrez de Estrada, qui avait occupé dans son pays de grandes positions politiques, successivement ministre, sénateur et chargé de représenter sa patrie en Angleterre, fit paraître en 1840 à Mexico un écrit courageux qui fit une grande sensation[1]. L'auteur fut poursuivi et obligé de s'exiler;

1. *Lettre au président de la république sur la nécessité de*

mais sa publication avait fourni aux partisans de la monarchie l'occasion de se compter, et elle leur avait donné du cœur. Quelques années après, le parti monarchique arriva aux affaires en janvier 1845, sous la présidence d'un des siens, le général Herrera, puis sous celle d'un chef plus énergique et plus éclairé, le général Paredès. Celui-ci publia un manifeste qui ne laissait aucun doute sur ses intentions. Tout en reconnaissant qu'il appartenait à une assemblée constituante de déterminer le mode de gouvernement qui convenait au pays, il indiquait clairement que seule la monarchie pouvait le tirer du désordre et l'arracher à la ruine. Mais, pour fonder une monarchie, il fallait un monarque. En l'absence d'un prince qui s'offrît franchement et qui fût accepté de la nation, les succès mêmes du parti monarchique ne pouvaient être que des aventures.

La forme de la constitution politique du pays a été d'abord fédéraliste; elle fut adoptée après le renversement d'Iturbide. On crut alors devoir prendre modèle sur les États-Unis, chez lesquels le système fédéraliste était tout spontanément sorti du sein même de la situation. Isolées les unes des autres avant l'indépendance, ayant non-seulement leurs gouvernements distincts, mais aussi leurs chartes propres, et façonnées de longue main à s'administrer elles-mêmes, les treize ci-devant colonies de l'Angleterre sur le continent américain, lors-

*réunir une convention pour chercher le remède possible aux maux qui affligent la république.*

qu'elles se séparèrent de leur métropole, continuèrent ce mode d'existence, en organisant entre elles les rapports strictement nécessaires par le moyen d'un congrès semblable à ces conférences où des puissances indépendantes se font représenter par des ambassadeurs. Plus tard, en 1787, elles ont modifié ce régime en y substituant deux assemblées délibérantes à la réunion desquelles on a conservé le nom de Congrès, et en établissant ce qui manquait absolument jusque-là, un président muni de pouvoirs effectifs. Toutefois, le principe de la souveraineté individuelle des États a été maintenu religieusement. Un pareil plan n'avait aucune racine dans le passé du Mexique. Les provinces diverses de la Nouvelle-Espagne n'avaient jamais eu le gouvernement d'elles-mêmes, et le pouvoir était centralisé, condensé, absorbé tout entier entre les mains des représentants de la royauté espagnole à Mexico, sauf ce que s'en était réservé la royauté elle-même à Madrid. Le système fédéral fut aboli sous la première présidence du général Santa-Anna, en 1835, et remplacé par le système unitaire; mais le mouvement des partis et le débordement des passions locales et des ambitions personnelles le firent reparaître en 1846. Il succomba de nouveau sous le poids du malaise public en 1853. On l'a relevé en 1856, après la retraite de Santa-Anna. Depuis lors le pays est l'image du chaos. Il y a là une nation, un État, une société à refaire, de la base au sommet.

Qu'on me permette de transcrire ici des notes de

voyages prises dans le port de la Vera-Cruz lorsque je visitai le pays, quatorze ans après que l'indépendance avait été consommée. C'est un tableau qui donne une idée affaiblie de ce qu'est le Mexique aujourd'hui. « Ce port, si animé du temps des Espagnols, n'est plus qu'une solitude. Cinq ou six bâtiments, français, anglais ou américains, las d'y attendre les piastres qui ne descendent pas de Mexico, se disposent à aller charger du bois de teinture à Campêche. Entremêlées à ces navires, quelques goëlettes servant au cabotage et quelques bateaux pêcheurs complètent la représentation du commerce de la Vera-Cruz. *Le Robert Wilson* pourrit à l'écart; la douane mexicaine, vigilante une fois, l'a confisqué à bon droit, pour avoir apporté des caisses d'une monnaie de billon, la quartille, sur laquelle il y avait à gagner 400 pour 100, bénéfice que se réserve le gouvernement mexicain. Le vaisseau à trois ponts *l'Asia*, que son capitaine espagnol livra aux insurgés pendant la guerre de l'indépendance, est submergé aux trois quarts. On n'en aperçoit plus que les bastingages à demi démolis. Il forme un récif de plus au milieu des brisants dont le port est cerné. La frégate *le Guerrero*, transformée en un ponton de galériens, se balance lentement entre les débris de *l'Asia* et le château de Saint-Jean-d'Ulua, bâti sur un îlot, qui sert de citadelle à la place. C'est un événement que de voir sur la tour du château les signaux qui annoncent un navire. Dès que se fait entendre la cloche que l'on sonne alors, tout le monde accourt pour jouir de ce

rare spectacle. La population a disparu de la ville presque autant que les navires du port. La Vera-Cruz, sous le régime colonial, avait seize mille habitants, sans compter la garnison et les gens de passage; il n'y en a plus que quatre ou cinq mille. L'aspect de la ville est lugubre et désolé. La fameuse citadelle de Saint-Jean-d'Ulloa, que l'Espagne construisit à grands frais, au milieu des bas-fonds du port, et qui a bravé les violentes tempêtes que le vent du nord-ouest entraîne avec lui, ne tient pas contre l'insouciance des Mexicains indépendants, et se délabre de jour en jour. De temps en temps, quelques soldats apparaissent, mal vêtus et mal armés, dans les embrasures, et attestent que l'état militaire du pays n'est pas moins que le reste en décadence. Le môle, qui du rivage s'avance dans le port, pour faciliter le débarquement des voyageurs et des marchandises, n'est plus entretenu; chaque hiver, la mer furieuse en détache des pans de maçonnerie que l'on ne remplace pas. Les clochers de la ville sont écornés par les boulets et les bombes. La fièvre jaune est la seule chose qui ne baisse pas à la Vera-Cruz. »

Que l'on compare le Mexique avec un autre état de l'Amérique qui, occupé par une race blanche fort analogue à celle qui domine dans l'ancien Anahuac, a voulu, lui aussi, le gouvernement monarchique, mais qui, plus heureux, a pu satisfaire son vœu. Le Brésil, il y a un demi-siècle, était moins peuplé que le Mexique. Il était plus en arrière dans les arts utiles. Il n'est pas plus privilégié sous le

rapport du climat, il l'est même moins, car il n'offre pas à cet égard la succession si profitable qui caractérise le territoire mexicain, et dont nous signalerons les principaux effets dans la suite de cette étude[1]. Dans ses ressources minérales, le Brésil ne présente rien qui puisse être mis en parallèle avec ces filons argentifères d'où le mineur mexicain a tiré tant de millions, image affaiblie de ce qu'on en extraira un jour. Le Brésil avait, au commencement du siècle, et il conserve, dans l'institution de l'esclavage et dans la multitude de ses noirs, des causes de retardement. Aujourd'hui le Brésil est peuplé plus que le Mexique. Il est bien plus prospère, il compte davantage dans l'aréopage des nations. On le cite comme un des États qui avancent, et le Mexique n'est plus mentionné que comme un de ceux sur lesquels un destin inexorable semble avoir appesanti sa main. Les Mexicains ont si complétement aujourd'hui la preuve de l'impuissance, pour le bonheur et la prospérité de leur pays, des institutions politiques qu'ils ont essayées, n'en pouvant adopter d'autres, que le moment semble venu où ils iraient au-devant de la monarchie, s'ils étaient rassurés sur la capacité et le caractère du prince qui se présenterait à leurs suffrages.

Le bilan de la république au Mexique est tout entier dans un simple fait, plus éloquent que tous les exposés, qu'on pourrait tracer, des maux dont est accablé ce pays infortuné. Quand fut établie l'indépen-

1. Voir la *Sixième Partie* ci-après.

dance, le territoire de la république comprenait, d'après un relevé dressé par M. Lucas Alaman, 216 012 lieues carrées [1]; aujourd'hui il n'est plus que de 106 067. La perte est de 109 945 lieues carrées, plus de la moitié, que les Américains du Nord se sont appropriées, et dont au surplus ils tirent parti dans l'intérêt général de la civilisation infiniment mieux que les Mexicains ne l'eussent su faire; présage du sort qui attend tout le reste, à moins d'une entière réorganisation du pays.

En septembre 1846, le Mexique a subi ce cruel affront qu'une armée étrangère, venue dans une pensée de conquête et d'abaissement, campât dans sa capitale et que le drapeau étoilé des États-Unis flottât en maître sur le palais de son gouvernement. Il y reviendra flotter, ce drapeau, mais cette fois à demeure, si le Mexique ne se régénère par le moyen de combinaisons politiques tout à fait différentes de celles qu'il subit depuis quarante ans.

1. La lieue dont il s'agit ici est celle du Mexique, de 5000 vares, ou 4179 mètres. La lieue carrée fait 1747 hectares, de sorte qu'il reste encore au Mexique 185 millions d'hectares, soit environ trois fois et demie la superficie de la France; celle-ci est, la Corse comprise, de 54 300 000 hectares.



# SIXIÈME PARTIE

## DES RESSOURCES ET DE L'AVENIR DU PAYS

# I

## LE CLIMAT DU MEXIQUE ET LES CULTURES QU'IL COMPORTE.

Le Mexique est aujourd'hui parmi les peuples civilisés ce qu'on appelle une non-valeur. Excepté par la production des mines d'argent, qui fournissent à l'orfévrerie une matière première qu'autrement elle payerait plus cher, c'est une nation inutile au reste du genre humain. Un si complet effacement n'a sa raison d'être que dans des circonstances passagères. Il serait dans la nature des choses que le Mexique jouât un rôle sur la scène du monde; il suffirait que ses habitants en eussent la volonté et qu'ils fussent organisés de manière à faire valoir les dons que leur a prodigués la Providence. C'est ce que je vais essayer d'établir par un examen rapide des avantages qui lui ont été départis : je signalerai ainsi son climat, en nommant les principales cultures qui s'y sont adaptées, sa richesse minérale et sa situation géographique.

La majeure partie du territoire qui reste au Mexique, depuis qu'il a été tant diminué par les

Américains du Nord, est comprise dans cette région distribuée également à la droite et à la gauche de la ligne de l'équateur, limitée au nord et au midi par les tropiques, à laquelle jadis on avait donné le nom de zone torride, parce qu'on supposait que, par l'ardeur de sa température, elle était à peu près inhabitable pour l'homme. Cette zone, en effet, lorsque les terres y sont peu élevées au-dessus du niveau de l'Océan, présente, à côté d'une végétation luxuriante, une telle chaleur que l'homme de la race blanche n'y résiste pas à un labeur pénible, et que pour y vivre il est dans l'obligation de s'enfermer dans l'inaction, de s'abriter presque constamment entre d'épaisses murailles et de faire exécuter tout travail de force, particulièrement celui qui se doit accomplir à la face du soleil, par une race mieux constituée pour en affronter les rayons dévorants. Encore dans les îles, le voisinage de la mer tempère de diverses façons l'influence brûlante du roi des astres. Lorsqu'au contraire la superficie des terres se présente sur la vaste dimension des continents, la chaleur sévit dans la plénitude de sa redoutable puissance, à moins d'une configuration particulière que la Providence s'est plu à accorder au territoire mexicain dans une mesure qui semblerait indiquer une prédilection : je veux dire à moins d'une grande *altitude*[1]. Plus est prononcée l'altitude d'un pays, plus

1. C'est le mot par lequel s'indique l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer, idéalement prolongée sur toute l'étendue du globe terrestre.

sa température moyenne s'abaisse, comme s'il s'éloignait de l'équateur pour se rapprocher du pôle, à ce point que, si l'altitude devient extrêmement considérable, on rencontre sous la ligne même les glaces éternelles et une température moyenne à peu près pareille à celle de l'Islande ou du Groënland.

La grande masse du territoire mexicain, au lieu de ne présenter qu'un petit relief par rapport au niveau de la mer, comme les rives du Niger ou du Sénégal en Afrique, ou comme celles de l'Amazone dans l'Amérique du Sud, constitue un plateau exhaussé, que sur chacun de ses flancs un plan incliné à pente rapide rattache au rivage de l'Océan, ici l'Atlantique, là le Pacifique. Ce n'est pas le moindre privilége du plateau mexicain que de se tenir dans les hauteurs qui sont le plus favorables pour que la race européenne y prospère, s'y entoure des cultures qu'elle aime et des industries où elle excelle, et y vive dans des conditions propices pour sa santé et pour l'exercice de ses facultés en tout genre. C'est pour cela que, même avant l'arrivée des Espagnols, ce beau plateau était le siége d'une civilisation remarquable, sous l'autorité du prince et de l'aristocratie militaire et religieuse des Aztèques. Le plateau mexicain est l'épanouissement de la Cordillère centrale de la chaîne des Andes. Cette Cordillère, qui sert pour ainsi dire d'épine dorsale au nouveau continent sur la prodigieuse longueur de 14 000 kilomètres, presque en ligne droite, se présente diversement dans les di-

verses régions. Après avoir atteint sa plus grande hauteur et sa masse la plus épaisse dans l'Amérique méridionale, elle constitue entre les deux Amériques la surprenante chaussée de 2300 kilomètres de long qu'on désigne sous l'appellation assez modeste d'isthme de Panama, non sans y offrir plusieurs dépressions fortement accusées qui semblent inviter l'industrie humaine à entreprendre, en profitant de ces facilités, la jonction si désirable des deux océans. Une fois au Mexique, la grande Cordillère s'étale de manière à occuper la majeure partie de l'espace entre les deux mers, quoique cet espace aille sans cesse en s'étendant à mesure qu'on s'avance vers le nord. De là une région suspendue au-dessus de l'Océan, à une hauteur qui est, au midi des villes de la Puebla et de Mexico, dans le Mixteca, de 1500 mètres, — c'est-à-dire la même que celle du Ballon d'Alsace, la cime culminante des Vosges, — à la Puebla de 2196 mètres et à Mexico de 2274[1]. Au nord de Mexico, la belle ville de Guanaxuato, célèbre par les mines d'argent qu'on exploite dans son voisinage, est à l'altitude de 2084 mètres, c'est-à-dire sensiblement en contrebas de la capitale; au delà de Guanaxuato, le terrain se relève de nouveau.

De la surface du plateau s'élancent quelques montagnes dont plusieurs dressent leur sommet jusque dans la région inhospitalière des neiges éternelles. Telles les deux au pied desquelles sont bâties, du

1. Les altitudes données ici pour la Puebla, Mexico et Guanaxuato sont celles du sol de la *Plaza Mayor*.

côté du midi, la belle ville de la Puebla, du côté du nord la capitale, Mexico, et qui ont conservé leurs noms aztèques, l'Istaccihuatl (la femme blanche) et le Popocatepetl (montagne fumante)[1]; elles s'élèvent à 4786 et 5400 mètres. Tel, à une petite distance de Mexico, le Nevado de Toluca : il monte à 4621 mètres; mais, quelque colossales qu'elles soient, ces saillies du terrain ne sont que des accidents sur la grande étendue que présente le plateau, elles sont même réunies dans une zone fort resserrée. Les six grandes montagnes du Mexique, à savoir les trois qui viennent d'être nommées et trois autres qui n'attirent pas moins les regards, le pic d'Orizaba, le Coffre de Perote et le volcan de Colima, sont rassemblées sur une même ligne parallèle à l'équateur, suivant le cercle de 19 degrés de latitude. Sauf la bande étroite que marquent ces cimes majestueuses, le Mexique offre un plateau se prolongeant au loin vers le nord, avec des ondulations qui n'en changent notablement l'altitude que sur de longues distances. D'immenses plaines, qui paraissent être les bassins desséchés d'anciens lacs, se suivent les unes les autres; elles ne sont séparées que par des collines qui ont à peine 200 ou 250 mètres au-dessus de la surface aplanie du fond. On chemine ainsi indéfiniment à la hauteur des passages du Mont-Cenis, ou du Saint-Gothard, ou du grand Saint-Bernard dans les Alpes; mais, transportées près de l'équateur,

1. Je rappelle que c'est un volcan qui brûle encore.

ces fortes altitudes, au lieu d'être ce qu'elles sont dans les Alpes, âpres et rigoureuses à l'homme, lui deviennent bienfaisantes au contraire. Le plateau mexicain conserve sa grande élévation dans la direction du nord jusqu'au delà du cercle du tropique du Cancer. Il avait commencé par la latitude de 18 degrés; il finit par celle de 40 degrés : total de son développement, 22 degrés, qui, à raison de 111 kilomètres l'un, font 2440 kilomètres. C'est une distance égale à celle qu'il faudrait parcourir pour aller de Lyon au cercle du même tropique, en traversant toute la Méditerranée et le grand désert africain. On voit que c'est une constitution géographique établie sur les plus vastes proportions.

Sur les deux flancs de ce long plateau, le plan incliné, qui descend jusqu'au rivage de l'un ou de l'autre Océan, offre, à mesure que l'on se rapproche du niveau de la mer, des températures de plus en plus élevées. La pente, est rapide, et détermine par cela même une variation très-accélérée dans le climat et dans tous les phénomènes qui dépendent de la chaleur, particulièrement dans la végétation. Le voyageur qui descend le plan incliné, ou qui le gravit, assiste à des contrastes pittoresques et même merveilleux; il passe en revue presque toutes les cultures et contemple, presque l'une à côté de l'autre, les productions qui ailleurs se répartissent sur des distances sans fin. S'il part du plateau, par exemple, il commence par traverser soit des forêts de pinsqui lui rappellent celles de l'Europe, soit des

champs d'oliviers, de vigne, de blé ou de maïs encore plus semblables aux nôtres, entrecoupés cependant d'espaces couverts de grands cactus, végétation à l'aspect triste, que le territoire le plus aride ne rebute pas, et de beaux aloès tantôt sauvages et tantôt cultivés. En continuant sa marche, il arrive successivement à l'oranger, que les Espagnols ont multiplié extrêmement, et dont on trouve, même à Mexico, le fruit exposé en véritables montagnes sur le marché; au coton, qui y est indigène, et dont, avant les Espagnols, les Indiens tissaient leurs vêtements et faisaient même des cuirasses résistant à la flèche; à la variété du cactus, sur laquelle s'élève l'insecte de la cochenille, production qui date aussi des Aztèques; à la soie, dont il y a des qualités particulières au pays, produites par un insecte différent de notre *bombyx*; à la banane, au café, à la canne à sucre, à l'indigo, qui sont des cultures importées, mais toutes réussissant admirablement; à la liane sur laquelle on récolte la vanille, et au cacaoyer, tous deux essentiellement d'origine mexicaine, car le chocolat parfumé de vanille est un mets mexicain que Montézuma fit servir à Cortez; enfin, à toute cette réunion de fruits à forte saveur et de plantes embaumées ou de couleur éclatante qui réclament un soleil ardent, et dont la présence est considérée justement comme le signe d'une grande richesse agricole déjà tout acquise ou aisée à acquérir.

Sous le rapport du climat et des cultures, le Mexique offre trois grandes divisions que les Espa-

gnols avaient depuis longtemps désignées par des noms caractéristiques, et qui pourraient se sous-diviser elles-mêmes presque à l'infini, soit en raison des altitudes successives, soit par l'effet de plusieurs circonstances, notamment la diversité des expositions. La première de ces trois zones, appelée la *Terre-Chaude* (*Tierra Caliente*), part du littoral et s'étend jusqu'à une certaine hauteur sur le plan incliné par lequel on monte au plateau. La nature végétale y est d'une puissance exubérante, par l'excès même de la température et par la présence des eaux courantes, qui s'y montrent plus qu'ailleurs. Cette zone a une végétation particulièrement active sur le versant oriental du Mexique, parce que les vents dominants, les vents alizés, arrivent de ce côté chargés de l'humidité qu'ils ont recueillie dans leur longue course sur la surface de l'Océan. Elle se distingue par les cultures connues sous le nom de tropicales. Malheureusement, sur plusieurs points, surtout dans le voisinage des ports que baigne l'océan Atlantique, elle est désolée par la fièvre jaune, dont le foyer pestilentiel est dans des marécages que l'industrie humaine réussira quelque jour à dessécher, quand elle voudra y appliquer les puissants moyens dont elle dispose aujourd'hui. Au-dessus, à mi-hauteur sur le plan incliné, s'étend la zone appelée la *Terre-Tempérée* (*Tierra Templada*), qui présente une température moyenne annuelle de 18 à 20 degrés, et où le thermomètre n'éprouve que très-peu de variation d'une époque à l'autre de l'année, de sorte qu'on y jouit d'un printemps perpé-

tuel. C'est une région délicieuse, dont le type le plus parfait s'offre aux environs de la ville de Xalapa, et qu'on retrouve avec ses charmes autour de la ville de Chilpancingo, où s'était réuni le premier Congrès dans la guerre de l'indépendance. Elle possède une végétation à peu près aussi active et aussi vigoureuse que celle du littoral, sans avoir l'atmosphère embrasée et les miasmes empestés de la plage et de la contrée qui l'avoisine. Elle est exempte de ces myriades d'insectes incommodes ou venimeux qui pullulent dans la région basse de la Terre-Chaude et y font le tourment de l'homme. On y respire l'atmosphère pure du plateau sans en subir les passagères fraîcheurs et l'air vif, dangereux aux poitrines délicates. La zone tempérée est un paradis terrestre, quand l'eau y abonde, comme à Xalapa et dans quelques autres districts, où les glaciers éternels de quelques montagnes, telles que le pic d'Orizaba et le Coffre de Perote, se chargent d'en fournir aux sources toute l'année.

Au-dessus de la zone tempérée se déploie la *Terre-Froide* (*Tierra Fria*), ainsi nommée en raison de l'analogie que des colons venus de l'Andalousie durent lui trouver, sur une partie de son développement, avec le climat assez cru des Castilles; mais les Français, les Anglais et les Allemands transportés au Mexique dans la Terre-Froide s'y jugent à peu près partout en un climat fort doux. La température moyenne de Mexico et d'une bonne portion du plateau est de 17 degrés ; c'est seulement un peu moins que celle de Naples et de la Sicile, et c'est celle des

trois mois de l'été à Paris. D'une saison à l'autre, les variations, comme partout entre les tropiques, y sont bien moindres que dans les parties les plus tempérées et les plus belles de l'Europe. Pendant la saison qu'on n'y saurait appeler l'hiver que par une extension excessive des termes du dictionnaire, la chaleur moyenne du jour à Mexico est encore de 13 à 14 degrés, et en été le thermomètre, à l'ombre, ne dépasse pas 26 degrés.

A la faveur d'une pareille constitution physique, les cultures les plus variées peuvent être et sont en effet réunies, je ne dirai pas seulement dans les diverses provinces d'un même pays, mais dans les environs d'une même ville. Quatre bassins, échelonnés à des altitudes fort inégales, environnent la capitale du Mexique. Le premier, qui comprend la vallée de Toluca, a 2600 mètres d'élévation au-dessus de la mer; le second, ou la vallée de Tenochtitlan (Mexico), 2274 mètres; le troisième, ou la vallée d'Actopan, 1966 mètres, et le quatrième, la vallée d'Istla, 981 mètres de hauteur. Ces quatre bassins diffèrent au moins autant par le climat et les productions du sol que par leur élévation au-dessus de l'Océan. Le quatrième, qui est le moins élevé, est propre à la culture de la canne à sucre, le troisième à celle du coton, le second à la culture du blé d'Europe, et le premier, celui de Toluca, se distingue par des plantations d'agave ou aloès mexicain, qui étaient les vignobles des Indiens Aztèques, et qui fournissent la boisson fermentée dont s'abreuvent encore la plupart des Mexicains. Si donc le Mexique

avait ce qu'il est bien loin de posséder aujourd'hui, mais ce qu'il aura nécessairement un jour, en fait de communications intérieures, quelque chose de semblable à ce qu'on rencontre dans les moindres États de la fédération américaine du Nord, il y suffirait d'un petit nombre d'heures pour voir défiler sous ses yeux toutes les cultures comme les climats les plus divers. Sur une distance comme celle de Paris à Orléans et même de moitié, on passerait du blé à la canne à sucre, du peuplier et du frêne au palmier, de cyprès gigantesques[1] à cette multitude d'arbres à feuillage toujours vert qui sont propres aux pays les plus chauds de la terre. Supposez au Mexique un seul chemin de fer, un chemin qui sera construit dès que l'ordre y renaîtra, celui de la Vera-Cruz à Acapulco par Mexico, en un trajet d'une heure ou deux, en se dirigeant de Mexico sur Acapulco, d'une végétation assez analogue à celle des environs de Paris, on sera arrivé aux plantes qui frappent les regards dans l'île de Cuba ou à Saint-Domingue, car de Mexico à Cuernavaca, où les sucreries prospèrent, il n'y a guère plus loin que de Paris à Fontainebleau. Indépendamment des phénomènes que déterminent çà et là des expositions exceptionnellement favorables, l'extrême variété du tableau que le règne végétal déploie sous les yeux du voyageur est accrue encore par l'élasticité particulière que paraît avoir au Mexique, au milieu des circonstances propres au pays, le tempérament

(1) De l'espèce *cupressus disticha.*

des plantes, de celles même qui, comme la canne à sucre, sont supposées très-délicates. Cette riche culture, qui y est assez développée, et qui pourrait l'être bien davantage, s'y rencontre par des altitudes très-différentes. Elle commence dans la plaine même du littoral, et elle continue avec toute sa fécondité jusqu'à la hauteur de 1000 mètres; elle réussit même dans les vallées qu'une exposition favorable abrite contre les vents du nord, à 1500 mètres et plus haut encore. C'est ainsi que dans le Michoacan on trouve des sucreries florissantes aux environs de Valladolid, par une altitude de plus de 1800 mètres, et les plantations de sucre de Rio Verde, situées au nord de Guanaxuato, sont à plus de 2000 mètres; mais le vallon qu'elles occupent est étroit et creux, les montagnes, dressées comme des murailles à pic, y réverbèrent les rayons du soleil à ce point que la chaleur y est insupportable. Enfin, il est prouvé par le testament de Fernand Cortez que de son temps il y avait des sucreries dans la vallée même de Mexico. Rien que par cet article, l'agriculture mexicaine, bien dirigée et bien desservie, aurait un brillant avenir.

Il n'existe probablement pas sur la terre entière un autre pays dont la configuration soit aussi particulière et aussi avantageuse. En Europe, les terrains élevés qui se présentent sous la forme de grandes plaines sont à peu près constamment entre 400 et 800 mètres d'altitude. Le plateau des Castilles est à 700 mètres environ. En France, le plateau des départements du centre, d'où surgissent

le mont Dore, le Puy-de-Dôme et le Cantal, a la même élévation à peu près. Le plateau de la Bavière est à 500 mètres. Les plateaux des Castilles ou du centre de la France, et à plus forte raison celui de la Bavière, n'ont pas ce qu'a le plateau mexicain, la mer presque immédiatement à leur pied, que dis-je, la mer? les deux grands océans. Et puis ce n'est pas en Europe qu'en descendant des plateaux vers la mer l'on peut rencontrer cette succession admirable de tous les climats et de toutes les merveilles du règne végétal. Dans l'Amérique méridionale, le vaste territoire de l'ancienne république de Colombie, aujourd'hui fractionnée en trois, dont le contour, du côté de la mer, se présente sous la forme générale d'un grand demi-cercle, sur lequel vient se souder l'isthme de Panama, offre, comme le Mexique, ce caractère d'un territoire compris entre les tropiques et descendant par gradins d'une grande altitude jusqu'à la mer, qui là aussi est l'un et l'autre Océan; mais l'élévation des plaines y est plus grande que sur la majeure partie du plateau mexicain, et elle y est trop grande. La ville de Santa-Fé-de-Bogota est assise sur un plateau à 2625 mètres de hauteur. Caxamarca, l'ancienne résidence des Incas, qu'ont rendue célèbre les trésors attribués à Atahuallpa et la catastrophe de ce prince, est à 2860 mètres. Les grandes plaines d'Antisana sont plus exhaussées encore : elles se tiennent à 4100 mètres, dépassant ainsi de 389 mètres la cime du pic de Ténériffe. Portée à la hauteur de Santa-Fé seulement, l'altitude devient un désavantage, elle dé-

termine un abaissement marqué de la température ; paralysant ainsi la puissance de la végétation, elle empêche l'établissement d'une agriculture qui soit bien féconde, et par là même elle devient un obstacle à la marche ascendante de la richesse publique et privée et au progrès de la civilisation. Sur le plateau mexicain, on observe que, passé 2500 ou 2600 mètres, le sol cesse de recevoir, pendant l'été, la quantité de chaleur qui est nécessaire pour amener à maturité beaucoup de productions que l'homme civilisé recherche pour sa subsistance ou pour son agrément. La température moyenne de l'année reste encore supérieure à celle des pays de l'Europe où l'agriculture et le jardinage sont le plus florissants; mais en fait de calorique la température moyenne n'est pas la seule circonstance qui détermine la réussite ou l'insuccès des cultures et fixe le système agricole convenable à une contrée. Il faut aussi tenir en grande considération la température estivale, car c'est celle qui provoque le développement de la floraison, celle qui mûrit les moissons et les fruits, celle, par conséquent, qui fait la fortune du cultivateur. Lorsqu'on a dépassé une certaine altitude, un pays situé dans la zone comprise entre les deux tropiques, a, par rapport à la production de la plupart des plantes les plus utiles, une infériorité marquée relativement aux régions plus éloignées de l'équateur qui auraient la même température moyenne annuelle. Entre les tropiques, sur le plateau de Bogota ou sur celui d'Anahuac, l'hiver est plus doux qu'en Europe ou que dans les contrées dites à climat

tempéré de l'Amérique, de Boston ou de Chicago à la Nouvelle-Orléans; mais aussi, à une certaine altitude, les rayons du soleil de l'été ne sont plus de force à donner le coup de feu qu'exigent au moment décisif tant de graines et de fruits précieux pour l'alimentation de l'homme et pour les arts de la civilisation.

Entre le plateau mexicain et les contrées élevées de l'Amérique méridionale, il y a cette autre différence, à l'avantage de celui-là, que les plaines de l'hémisphère austral sont plutôt des vallées longitudinales enfermées entre deux branches de la Cordillère, tandis qu'au Mexique c'est le groupe même de la chaîne qui forme le plateau : d'où suit que dans le sens de la largeur, c'est-à-dire perpendiculairement à l'équateur, les plaines de l'Amérique du Sud sont bornées en étendue. Elles le sont dans l'autre sens par une autre cause : le pays est déchiré par des crevasses transversales dont la profondeur va jusqu'à 1400 mètres, et qui opposent aux communications des obstacles presque insurmontables. Ainsi l'Amérique du Sud, au lieu d'un immense plateau comme celui du Mexique, présente un échiquier de petits plateaux séparés par des précipices énormes. Selon M. de Humboldt, ils n'auraient en moyenne que quarante lieues carrées (75000 hectares), c'est-à-dire la moitié de l'étendue moyenne d'un arrondissement en France. Ils forment comme des îlots isolés au milieu de l'océan aérien. L'existence de ces fentes profondes qui sillonnent le continent dans les régions élevées de

l'Amérique méridionale empêche les marchandises de se déplacer et interdit aux hommes de voyager autrement qu'à cheval, ou à pied, ou sur le dos d'Indiens, pour lesquels ce labeur de bête de somme est, de nos jours encore, une profession. Dans le Mexique, au contraire, quoiqu'on y ait fort peu fait pour les routes, les voitures roulent sur un sol nivelé à grands traits par la nature, depuis Mexico jusqu'à la ville de Santa-Fé, dans la province appelée le Nouveau-Mexique, qui aujourd'hui, absorbée par les États-Unis, forme le territoire du même nom. C'est une longueur de plus de 2200 kilomètres.

Une autre supériorité du Mexique sur une partie des autres régions équinoxiales de l'Amérique, c'est le petit nombre de ses volcans et l'absence de ces violents tremblements de terre qui ailleurs viennent de temps en temps détruire les villes. Dans toute l'étendue du Mexique, on ne comptait, il y a cent ans environ, que quatre volcans encore en feu : le pic d'Orizaba, qui n'a pas fait d'éruption notable depuis trois cents ans; le Popocatepetl, qui constamment jette de la fumée, en très-petite quantité depuis une suite d'années[1], et qui ne dévaste pas ses alentours; la montagne de Tustla et le volcan de Colima, qui ne paraissent pas avoir jamais causé de désastres. En septembre 1759, un phénomène sans exemple fit sortir de terre, au milieu des circon-

1. Il paraît qu'à l'époque de la conquête il en jetait beaucoup plus.

stances les plus effrayantes, un volcan nouveau, celui de Jorullo, aujourd'hui encore enflammé, autour duquel apparurent en même temps une infinité de petits cônes qui n'ont pas cessé de fumer[1]. Aucune des cités du Mexique n'a éprouvé de ces tremblements de terre terribles, qui ont désolé et quelquefois renversé Guatimala, Lima, Caracas et d'autres centres de population de l'Amérique centrale ou de l'Amérique du Sud. Sous quelques-unes d'entre elles, assez fréquemment le sol remue. Mexico même est dans ce cas, mais ce sont des tremblements si faibles qu'ils n'inquiètent pas les habitants. Ils n'empêchent pas de bâtir des maisons à plusieurs étages; ils obligent seulement de donner aux murs une solide assiette et de s'abstenir de l'architecture élancée. Le bel édifice de la Mineria de Mexico, qu'on avait cherché à rendre élégant en y introduisant des colonnes légères, a bientôt menacé ruine. Les encoignures des maisons de Mexico ne sont pas toujours parfaitement d'aplomb, et une petite inclinaison, par rapport à la verticale, dans les arêtes des édifices frappe quelquefois le regard au croisement des rues; mais c'est à ces perturbations inoffensives que s'arrêtent les effets des agitations du sol. On ne saurait s'en tirer à meilleur marché.

1. Dans la province de Valladolid, à côté de belles plantations de sucre et de coton, auprès de nombreux villages peuplés d'Indiens. On aura une idée des proportions que prit l'éruption et des caractères qu'elle présenta par ce simple détail, que les toits de la ville de Queretaro, éloignée de plus de 200 kilomètres, furent couverts de cendres.

Le côté faible du Mexique, ce sont les cours d'eau. Il en est fort mal pourvu. Ceux qu'on y voit sont des torrents qui, pendant la belle saison, répondant, de même que dans les Antilles, à notre hiver, sont presque tous à sec. Le Rio-Bravo-del-Norte, autrefois en plein dans le pays, est à la frontière depuis que les États-Unis se sont emparés du Texas. Au midi, le Guasacoalco, fleuve navigable, dont l'embouchure pourrait devenir un bon port, n'est pas davantage à la portée des provinces populeuses. Il paraît certain néanmoins que dans les temps primitifs, je veux dire à l'époque de la conquête, ses bords étaient couverts d'habitants. Le Santiago ou Tololotlan, qui débouche dans l'océan Pacifique près du port de San-Blas, rencontre des villes et baigne de grands espaces cultivés; mais il est presque une exception solitaire dans la région peuplée, au moins par l'étendue de son cours. Heureusement, pendant la saison des pluies, qui dure quatre mois de notre été, chaque jour la terre mexicaine est abondamment arrosée dans l'après-midi, et alors s'emplissent non-seulement les réservoirs naturels qui alimentent les sources, mais aussi les bassins disposés par la prévoyance des hommes pour assurer des approvisionnements à l'agriculture. Sur le plateau, les ruisseaux et même les sources sont assez rares. C'est le même phénomène qui se rencontre dans un certain nombre de pays calcaires. La cause en est dans la constitution du terrain. Non qu'il soit calcaire comme certains plateaux du midi de la France, désignés communément

sous le nom de *causses*, et où se montrent fort peu de sources ; mais il est de même fissuré. Les eaux pluviales, absorbées par le sol, descendent par d'innombrables fentes imperceptibles, de manière à aller former les cours d'eau petits ou moyens qui sourdent sur la pente des deux plans inclinés conduisant à la mer. En somme, le Mexique est un pays sec, assez souvent aride. Quelques lacs cependant y sont épars. Le plus grand est celui de Chapala, dont la surface est de plus de 300 000 hectares. C'est le double du lac de Constance, dont l'étendue est déjà peu commune. Il est situé dans la partie peuplée du plateau, non loin de l'importante ville de Guadalaxara. Il faut aussi signaler les lacs qui forment un réseau à côté de la ville de Mexico ; ils sont au nombre de cinq et portent les noms de Tezcuco, Xochimilco, Chalco, San-Cristoval et Zumpango ; ils occupent ensemble une superficie de 44 000 hectares. On en compte neuf autres au nord de la ville de Zacatecas et cinq autour de Chihuahua. Malheureusement, l'eau de la plupart de ces lacs contient une proportion très-sensible de carbonate de soude, à ce point qu'on a pu y établir l'exploitation de ce sel ; mais cet avantage manufacturier est acheté par un grave inconvénient : l'eau des lacs est impropre à l'irrigation, qui partout est une si précieuse ressource pour l'agriculture. Elle ne vaut rien non plus pour les usages domestiques.

Le même sel dont nous venons de parler imprègne une partie du sol du Mexique. Il monte à la surface, attiré qu'il est par la sécheresse de l'at-

mosphère. Il apparaît en efflorescences qui sont très-visibles à cause de leur couleur blanche. On le remarque, par exemple, dans la vallée de Mexico, sur les bords des lacs de Tezcuco, de Zumpango et de San-Cristoval, et dans une partie des plaines qui entourent la ville de la Puebla. La présence de ce sel est certainement un obstacle à la culture. Nulle part ce phénomène n'est plus prononcé que dans la Californie orientale, dans la vallée comprise entre la Sierra-Nevada et les montagnes Rocheuses. C'est un espace fort vaste, où récemment on a signalé et commencé à exploiter de riches mines d'argent, parmi lesquelles celles de Washoë ont eu, dès le premier moment, une célébrité prématurée et probablement excessive, en comparaison de ce qu'elles valent. La salure du sol est très-marquée, dans cette vallée, au point d'y rendre la végétation presque impossible. Mais cette contrée a cessé de faire partie du Mexique : elle est incorporée dans l'Union de l'Amérique du Nord. Dans l'état actuel du Mexique, il n'y a pas lieu de beaucoup se préoccuper de la présence de ces sels toujours efflorescents, quoiqu'elle condamne une partie du territoire à une dénudation dont le regard est affligé; mais il reste bien d'autres terres, et d'excellentes, pour exercer l'industrie du cultivateur et pour produire des récoltes riches et variées dont profiteraient le travail intérieur et le commerce d'exportation.

## II

### DE LA RICHESSE MINÉRALE DU MEXIQUE. — LE PASSÉ ET L'AVENIR.

Si la surface du Mexique est fertile, si elle ouvre à l'agriculture une carrière bien plus variée que celle qui s'offre partout ailleurs à peu près, ce que, dans le langage juridique, on nomme le tréfonds, en d'autres termes les entrailles de la terre ne laissent pas que de recéler aussi de riches trésors. Les mines d'argent y abondent, et le pays fournit une certaine quantité d'or qui provient presque en totalité des mines d'argent; on le retire des lingots mêmes de ce dernier métal, par l'opération connue sous le nom de *départ*. Depuis quelques années, le Mexique a été dépassé dans la production des métaux précieux par deux contrées, la Californie et l'Australie. La première, qui est un démembrement du Mexique même, s'est mise, à partir de 1848, à rendre, en or, une somme fort supérieure à l'extraction combinée de l'or et de l'argent dans la république mexicaine, et tout nou-

vellement on a commencé à y exploiter des mines d'argent qui promettent. L'Australie ne produit encore, en fait de métaux précieux, que de l'or ; et de même que la Californie, elle en donne pour une somme qui excède la production de l'argent, non-seulement dans le Mexique, mais même dans l'Amérique entière. Cependant jusqu'à 1848 le Mexique était le premier pays de la terre pour la production des métaux précieux. Ce qu'il donnait des deux réunis surpassait en valeur le produit de tout le reste du nouveau continent. Si le Mexique s'est ainsi laissé ravir le premier rang, ce n'est pas la faute de la nature, c'est celle des hommes. On retrouve ici la funeste influence de la mauvaise organisation politique qui y arrête le progrès en tout genre.

Les filons d'argent du Mexique n'eurent pas, immédiatement après la conquête, la renommée de ceux du Pérou. C'est au Pérou que, peu d'années après l'audacieuse invasion des Espagnols sous la conduite des Pizarre et d'Almagro, fut découverte une mine d'argent prodigieusement riche, dont le nom est employé encore pour désigner une richesse sans limites. Cette mine merveilleuse est celle de la Montagne appelée le *Hatun Potocchi* dont par euphonie les Européens ont fait le Potosi. Il en est sorti près de 7 milliards de francs[1]. Sous Montézuma et ses prédécesseurs, les Aztèques exploitaient quelques mines d'argent, mais ils n'étaient point

1. On l'exploite encore aujourd'hui, mais les minerais d'une grande richesse qu'elle fournissait autrefois sont remplacés par d'autres d'une extrême pauvreté.

assez habiles en métallurgie pour s'adresser à d'autres qu'à celles qui renfermaient le métal à l'état natif. Or de telles mines se présentent assez rarement. Dans la plupart des minerais qui se traitent avec avantage, l'aspect de l'argent est entièrement voilé par son association intime avec le soufre, l'antimoine, l'arsenic, si bien que l'œil d'une personne qui n'est pas versée dans la science n'y reconnaît pas le métal, et, ce qui est plus grave, il n'est pas aisé, il est même fort difficile de le dégager en entier de ces diverses combinaisons. On sait qu'au contraire, dans les mines d'or, le métal est à l'état natif, et, disons-le en passant, cette différence explique ce phénomène constaté par l'histoire, que les Espagnols trouvèrent chez les peuples d'Amérique plus d'or que d'argent, quoique les mines d'argent soient plus abondantes et plus considérables que les mines d'or, dans les contrées du nouveau monde où les Européens établirent et développèrent d'abord leur domination. Même dans l'empire aztèque, qui était plus avancé que tout le reste, la production de l'argent était très-bornée, quoique ce fût le pays le plus riche en mines de ce métal.

Au commencement du dix-huitième siècle, les mines du Mexique ne donnaient encore, en or et en argent, que 27 millions de nos francs d'aujourd'hui, presque tout en argent. Cinquante ans après, elles étaient montées à 65. A la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, c'était moyennement de 125 à 130 millions, dont les neuf dixièmes en argent. C'est à peine si aujourd'hui le

Mexique est revenu à ce niveau, qu'il avait perdu pendant l'agitation et les désordres dont furent accompagnées les guerres de l'indépendance. Il n'en reste pas moins le principal producteur d'argent dans le monde entier. Si on laisse la Californie à part, on trouve qu'il produit à peu près les trois cinquièmes du rendement de l'Amérique entière pour les deux métaux réunis ; par rapport à l'argent envisagé isolément, sa quote-part est un peu plus forte.

Le nombre des filons argentifères que présente le Mexique est à peu près illimité. Au nord de Mexico, et particulièrement dans la partie occidentale du pays, ces filons se multiplient. Quand on approche du golfe de Californie, toute la pente de la Cordillère est composée de roches dans la masse desquelles un peu d'argent est disséminé, et qui sont traversées par des bancs de cette autre roche dure, ordinairement d'un blanc laiteux, que les minéralogistes appellent le quartz. A cause de leur dureté, ces bancs de quartz ont résisté le plus souvent à l'action prolongée de l'air et des intempéries : c'est pourquoi ils font saillie au-dessus de la surface. Ce sont les filons argentifères, et ils contiennent l'argent de la manière suivante : ils sont parsemés de sulfures métalliques, dans le nombre desquels se trouve celui d'argent, accompagné de combinaisons caractérisées par la présence de l'antimoine et de l'arsenic en même temps que du soufre, et dont fait aussi partie le métal précieux. C'est à ces filons que s'attaquent les mineurs, en choisissant les endroits où ils présument qu'ils sont riches

Ce qui distingue les filons argentifères du Mexique, et au surplus ceux de la plupart des autres contrées de l'Amérique, c'est la grandeur de leurs dimensions beaucoup plus que la forte proportion du métal. Le filon de la *Biscaïna*, qu'on exploite à la mine mexicaine de Real-del-Monte, a plusieurs mètres d'épaisseur. Le filon nommé la *Veta-Madre*, à Guanaxuato, est ordinairement épais de 8 mètres; quelquefois il l'est de 50, et on l'a exploité sur une longueur de 13 kilomètres. Plusieurs autres filons connus ont 5, 7, 10 mètres, et par places le double. Au Pérou, selon le témoignage d'un savant naturaliste allemand, M. de Tschudi, on trouve des filons plus puissants encore que celui de Guanaxuato lui-même, là où il l'est le plus. C'est ainsi qu'à Pasco on connaît et on exploite depuis longtemps deux filons, l'un de 114, l'autre de 123 mètres d'épaisseur. En général, et sauf des exceptions qui ne laissent pas que de se répéter, le minerai qu'on extrait de ces filons n'a pas, même après qu'on en a rejeté les matières stériles, une teneur utile de plus de deux à trois millièmes, c'est-à-dire qu'on extrait à peine 2 ou 3 kilogrammes d'argent de 1000 kilogrammes de minerai soumis au traitement; mais l'immense quantité de minerai que fournissent ces puissants filons permet d'arriver, même avec une aussi faible proportion, à un rendement considérable et assez fréquemment à de beaux bénéfices.

Ce qui distingue les mines du Mexique de celles du Pérou et de la plupart des autres contrées

d'Amérique qui possèdent des filons d'argent, c'est le caractère des sites où on les rencontre. La plupart des mines mexicaines sont dans des contrées hospitalières pour le genre humain. Il est rare qu'elles soient situées à plus de 2000 ou 2200 mètres au-dessus du niveau des mers. Les célèbres mines de Valenciana et de Rayas, près de Guanaxuato, qui, au commencement du siècle, rendaient annuellement plus que n'a jamais donné la montagne du Potosi, sont dans un climat charmant, à portée d'un pays qui produit en abondance tout ce qu'il faut pour bien nourrir les mineurs et pour la subsistance des mules que l'exploitation emploie en très-grand nombre. Les mines du Pérou au contraire sont dans des régions glacées, qui touchent aux neiges éternelles. C'est ainsi que les mines de Pasco se trouvent à plus de 4000 mètres d'altitude, dans les montagnes élevées où l'Amazone prend sa source. La mine de Gualgayoc est à 4080 mètres. La célèbre mine du Potosi a été exploitée jusqu'à la hauteur du sommet du Mont-Blanc. La montagne du Potosi, des flancs de laquelle on a tiré tant de trésors, a une élévation de 4865 mètres au-dessus de la mer, et 945 au-dessus de sa propre base, ce qui fait que la moindre altitude où l'on puisse l'aborder est encore de 3920 mètres. Le pays qui entoure le pic est aride, affreux, et, ce qui aggrave la situation des mineurs, inaccessible, faute de chemins qui seraient très-dispendieux à établir. Cette seule circonstance, de se trouver dans un climat favorisé, assure aux mines du Mexique de grandes

facilités d'exploitation, et par conséquent un grand développement. Toutes choses égales d'ailleurs, la main-d'œuvre est moins chère lorsque les vivres sont à meilleur marché, et lorsque les ouvriers sont attirés par les agréments du climat, on est bien plus assuré qu'ils abonderont.

Ce fut un mineur mexicain, Barthélemy Médina, à la mémoire duquel aucun monument n'a été consacré encore, qui imagina au seizième siècle, en 1557, la méthode suivant laquelle l'exploitation de la presque totalité du minerai a continué de se faire jusqu'à ce jour. Cette méthode est celle qui est dite *par amalgation à froid;* elle repose sur l'emploi du mercure et de quelques ingrédients beaucoup moins chers, tels que le sel et une substance appelée dans le pays le *magistral*[1]. Elle permet d'extraire le métal des minerais pauvres sans avoir à les fondre, par conséquent sans combustible, circonstance fort heureuse dans un pays où déjà les bois n'étaient pas communs à l'époque de la conquête, et où les Espagnols les ont détruits, comme dans tous les pays à peu près où ils se sont établis. Elle présente en outre l'avantage de se prêter à une exploitation fort en grand; mais si elle ne dévore pas de combustible, elle consomme du mercure, et en grande quantité. On calcule que, pour produire 1 kilogramme d'argent, on sacrifie 1 kilogramme 1/2 de cet autre métal. On voit par là que l'abondance et

1. C'est un minéral composé de sulfure de fer et de sulfure de cuivre, qu'on a préalablement calciné.

le bas prix du mercure sont les conditions d'une grande activité dans les mines et d'une grande production d'argent. C'est ce qui explique les réclamations incessantes que les mineurs mexicains autrefois adressaient à la cour d'Espagne, pour qu'elle leur vendît à un prix modéré le mercure dont elle avait le monopole : la majeure partie du mercure livré au marché général, et particulièrement tout celui qui allait à Mexico provenaient de la mine d'Almaden, en Espagne, qui appartenait à la couronne[2]. Il avait été fait droit à ces réclamations. A partir de 1777, le mineur mexicain payait, à Mexico, le mercure sur le pied de 5 francs le kilogramme seulement. Après l'indépendance, le gouvernement espagnol ayant mis en ferme la mine d'Almaden, le fermier en a beaucoup augmenté le prix, et jusqu'à ces derniers temps, le mercure revenait au mineur mexicain de 15 fr. 50 cent. à 17 fr. 50 cent. le kilogramme, selon l'emplacement de la mine. Cette nécessité absolue d'avoir beaucoup de mercure pour retirer l'argent du minerai rend compte aussi des sollicitations des exploitants auprès des vice-rois, qui en étaient les distributeurs, et qui souvent, par une exigence criminelle, ne

1. Au commencement du siècle, les mines d'argent du nouveau monde absorbaient annuellement 1 350 000 kilogrammes de mercure. Celles du Mexique à elles seules en consommaient 750 000. Les mines d'Europe, dont la principale de beaucoup était celle d'Almaden, en rendaient 1 750 000 kilogrammes, dont 1 150 000 allaient en Amérique. La mine de Huanca-Velica, au Pérou, en fournissait une certaine quantité aux mines péruviennes.

craignaient pas de s'en faire payer cher à eux-mêmes la répartition.

Dans les circonstances où était placée l'industrie des mines d'argent, par le fait du monopole des mines d'Almaden, ce fut pour elle un grand bienfait que la découverte faite en Californie, il y a quinze ou vingt ans, de mines nouvelles de mercure d'une grande richesse. Les Américains du Nord, une fois les maîtres du pays, en ont fait la reconnaissance et organisé l'exploitation avec cette incomparable activité qui les caractérise. Ils ont été aidés, dans la création de vastes ateliers d'extraction, par la situation des mines nouvelles dans un des plus jolis et des plus fertiles vallons de toute la Californie, à proximité de la capitale, San-Francisco. Les mines de la Nouvelle-Almaden, c'est le nom qu'on a donné à ce gisement, sont aujourd'hui en plein rapport; elles rendent déjà autant de métal que toutes celles de l'Europe ensemble, elles le produisent dans d'excellentes conditions, et on peut croire qu'il n'y aura d'autre limite à leur production que celle de la grandeur même des besoins des mines d'argent. Il résulte d'un excellent mémoire de M. Laur, ingénieur des mines, sur les richesses métallurgiques de la Californie, qu'on s'attend à voir bientôt le mercure offert à l'exportation, à San-Francisco, à un prix de peu supérieur à 3 francs le kilogramme. Il n'en faudrait pas davantage pour donner à l'exploitation des mines d'argent du Mexique, et du nouveau monde en général, une impulsion extraordinaire. Si le Mexique adoptait enfin

une organisation politique qui y rétablît l'ordre, la sécurité, le respect de la propriété; si de bonnes routes et quelques chemins de fer s'y construisaient, de manière à réduire les frais de transport, qui sont exorbitants; si la législation des mines y recevait un certain nombre d'améliorations que les hommes compétents ont signalées, la production de l'argent y acquerrait bientôt les plus grandes proportions.

Au commencement du siècle, M. de Humboldt écrivait ces lignes : « En général, l'abondance de l'argent est telle dans la chaîne des Andes, qu'en réfléchissant sur le nombre des gîtes de minerais qui sont restés intacts, ou qui n'ont été que superficiellement exploités, on serait tenté de croire que les Européens ont à peine commencé à jouir de cet inépuisable fonds de richesses que renferme le nouveau monde.... » — « L'Europe serait inondée de métaux précieux, si l'on attaquait à la fois, avec tous les moyens qu'offre le perfectionnement de l'art du mineur, les gîtes de minerais de Bolanos, de Batopilas, de Sombrerete, du Rosario, de Pachuca, de Moran, de Zultepec, de Chihuahua, et tant d'autres qui ont joui d'une ancienne et juste célébrité. » Un autre observateur fort éclairé, venu quarante ans plus tard, M. Duport, disait : « Les gisements travaillés depuis trois siècles ne sont rien auprès de ceux qui restent à explorer.... » — « Le temps viendra, un siècle plus tôt, un siècle plus tard, où la production de l'argent n'aura d'autres limites que celles qui lui seront imposées par la baisse toujours

croissante de la valeur. » Le moment paraît proche où ces prédictions doivent s'accomplir, soit parce que le Mexique se sera reconstitué lui-même, soit, s'il s'y refusait ou s'il y échouait, par la conquête qu'en feraient les Américains du Nord.

Il ne faut pas croire que le Mexique soit dépourvu de mines d'or proprement dites. Il en a même qui paraissent étendues et riches, mais dont l'exploitation n'a jamais été poussée avec vigueur; par ce motif, elles n'ont jamais donné et ne donnent encore que des produits médiocres. Il y en a d'intéressantes dans la province d'Oaxaca, et on en a retiré une certaine quantité d'or; mais les plus remarquables en ce genre sont celles de la province de la Sonora, que les Américains du Nord ont convoitée et dont ils ont été au moment d'obtenir le roc contre une somme de onze millions de piastres environ 57 millions de francs) qu'ils auraient avancée au trésor mexicain dans l'embarras[1].

La Sonora paraît être, sous ce rapport de l'or, le

1. Le ministre américain à Mexico, M. Corwin, a négocié, n 1862, avec le gouvernement mexicain, un traité en vertu uquel les États-Unis auraient avancé au Mexique cette somme e onze millions de piastres, dont partie aurait été affectée à ayer les indemnités dues à des sujets anglais. En retour, le exique engageait aux États-Unis ce qui restait invendu des ens du clergé, et toutes les terres inoccupées de la république. ette hypothèque indéfinie eût été appliquée, selon toute apparence, à la Sonora. Une première fois le sénat des États-Unis fusa de sanctionner le traité. La seconde fois ce fut le président Lincoln qui le répudia de son propre mouvement, sans le férer au sénat. De son côté, le gouvernement anglais avait cliné ce mode d'indemniser les sujets britanniques.

prolongement de la Californie dont elle est limitrophe. Tous les voyageurs s'expriment avec admiration au sujet des beaux gisements d'alluvions aurifères qu'elle recèle. C'est M. de Humboldt qui, à la vérité, n'en parle que par ouï-dire, mais qui excellait à apprécier à leur juste valeur les renseignements qu'on lui apportait. C'est M. Duport, qu n'avait pas pénétré non plus dans la Sonora, mai qui avait recueilli avec une grande sagacité de informations détaillées sur cette province. C'es M. Duflot de Mofras qui a parcouru les pays du continent de l'Amérique du Nord baignés par l'océar Pacifique et la mer Vermeille, et y a tout observ avec soin. Le manque de bras, cause et effet tou à la fois de l'inculture à laquelle la Sonora es abandonnée, empêche ces beaux gîtes aurifère d'être mis à profit. Mais c'est le cas de répéte ce que nous venons de dire pour les mines d'argent du Mexique : ou bien les Mexicains tireron meilleur parti de ces éléments de richesse publiqu et privée, ou bien ils perdront la province même comme ils ont perdu la Californie.

La province de Sinaloa, qui prolonge la Sonor dans la direction du midi, sur l'océan Pacifique, d même que la Sonora continue la Californie, offrirai aussi, selon des témoignages dignes de foi, des gi sements d'or d'un grand intérêt.

## III

SITUATION GÉOGRAPHIQUE. — POSITION AVANTAGEUSE ENTRE LES DEUX REVERS DE L'ANCIEN CONTINENT, ET ENTRE LES DEUX GRANDS OCÉANS.

Le Mexique a reçu de la nature d'autres priviléges encore que ce don précieux d'une grande variété dans son climat et dans ses productions, et que ces mines d'argent qui sont sans pareilles au monde. Il a été doté d'un avantage qui peut aussi devenir une source de prospérité et de grandeur; c'est sa position à cheval sur les deux océans. Par son rivage oriental, il est vis-à-vis de l'Europe, et son rivage occidental est sur le grand Océan, justement nommé en ces parages, pour la majeure partie de l'année du moins, le Pacifique. Par ce dernier, il peut entretenir des relations faciles avec un grand nombre de contrées productives : ce sont les populeux empires de l'Asie, l'Inde, la Chine et le Japon; ce sont pareillement les colonies prospères que, depuis un demi-siècle ou moins encore, le génie entreprenant de la race européenne a fondées

dans les archipels dont est semée l'immensité du grand Océan, ou sur les rivages naguère inhabités qu'il baigne. L'Australie et la Californie sont les deux plus éclatants produits de cette activité intelligente de la race de Japhet, et on peut prévoir la création prochaine de nouveaux établissements parmi ces îles innombrables. N'a-t-on pas vu depuis quelques années dans ces parages, les Marquises, les îles de la Société, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, s'ajouter au domaine de la civilisation occidentale? Parmi les anciennes colonies de l'Europe dans ces régions lointaines, la plupart ont grandi en puissance de production. Java en offre le plus bel exemple. Les Philippines, qui à elles seules pourraient constituer un empire, semblent sortir de leur immobilité séculaire. Ainsi une vie nouvelle, soufflée par le génie de l'Europe, pénètre de toutes parts dans le grand Océan. Un pays aussi bien situé que l'est le Mexique, par rapport à ce bassin si vaste et si varié, ne semble-t-il pas appelé à en retirer des bénéfices considérables?

Le temps n'est plus où un philosophe éminent, d'ordinaire très-clairvoyant dans ses pronostics, pouvait écrire qu'il fallait considérer comme presque nulle l'influence que l'Asie exercerait jamais sur le nouveau continent, et réciproquement, parce que, dans un sens au moins, la « constance des vents alizés et le grand courant de rotation, qui est constant entre les tropiques, » rendraient ces relations éternellement difficiles. Depuis que M. de Humboldt s'exprima ainsi, le navire à vapeur est apparu; il

a successivement reçu des perfectionnements qui en ont fait un appareil merveilleux de rapidité et d'exactitude, et parfaitement satisfaisant sous le rapport de la sécurité. Grâce à cette invention, la communication accélérée entre l'Amérique occidentale et l'Asie, qui semblait impossible, est devenue d'une facilité extrême.

Pour se faire une idée de l'énergie avec laquelle aujourd'hui le courant de la civilisation européenne se précipite vers le champ que lui offraient, depuis quelques siècles, l'océan Pacifique et les terres qui le bordent, on n'a qu'à se rendre compte de ce qu'était, il y a soixante ans à peine, le commerce de l'Europe ou des États-Unis avec l'Inde, avec la Chine ou avec les colonies environnantes, et à en comparer les proportions avec celles qu'il a acquises de nos jours. Alors la compagnie anglaise des Indes accaparait les échanges entre l'Europe, l'Inde et la Chine, et ces échanges monopolisés étaient bien médiocres. Les États-Unis, faibles encore et sans capitaux, y prenaient part au moyen d'un petit nombre de navires. Le Japon était fermé, Java languissait, Singapore n'existait pas. En Australie, quelques milliers de condamnés se façonnaient lentement et péniblement aux pratiques d'une vie honnête, en cultivant le sol. On n'y avait pas encore découvert le système d'exploitation territoriale qui a fait de cette colonie le principal centre de la production de la laine pour l'industrie européenne, encore moins les mines de cuivre et surtout les mines d'or, qui aujourd'hui présentent une

carrière illimitée à l'industrie du mineur. La Californie alors n'était peuplée que de quelques couvents de missionnaires apprenant tant bien que mal les rudiments du christianisme à quelques peuplades de pauvres Indiens. On ne soupçonnait pas qu'elle recélât les mines d'or dont la présence, subitement révélée par le hasard au génie audacieux des Américains du Nord, y a, de toutes les parties du monde, fait accourir des colons intrépides et converti les vallées désertes du Sacramento et du San Joaquin en un des foyers les plus intéressants de la civilisation occidentale.

Il résulte d'un relevé que je dois à l'obligeance d'un de nos plus habiles statisticiens, M. Chemin-Dupontès, qu'à l'origine du siècle le commerce que les peuples occidentaux, à savoir les nations européennes et les États-Unis, faisaient avec l'Inde, la Chine, le Japon et les colonies éparses dans les îles du grand Océan, exportation et importation réunies, était de 410 millions de francs, et qu'en 1860, il était monté à 2 milliards et demi (exactement 2 milliards 477 millions), sans compter l'importation que l'Angleterre effectue aujourd'hui en Chine, de l'opium de l'Inde, ce qui représente une valeur de 180 millions environ[1].

1. Le relevé de M. Chemin-Dupontès montre, que depuis le commencement du siècle, le commerce des États-Unis avec le bassin du grand Océan, défini comme il vient d'être dit, a quadruplé (239 millions contre 59). Celui de l'Angleterre a décuplé, si l'on compte les 180 millions de francs d'opium importé en Chine (1960 millions contre 195), tandis que celui de la France n'a que doublé (92 millions contre 50). Il est vrai qu'en outre, par l'in-

Mais ce n'est pas seulement le besoin de commercer ou l'appât du plus précieux des métaux, et le désir, si vif chez la plupart des peuples, d'en arracher des parcelles aux alluvions ou même aux entrailles de la terre, qui aujourd'hui attirent la race européenne dans les parages du grand Océan. A ces mobiles se joignent le sentiment que le globe terrestre est le patrimoine des fils de Japhet, et cette pensée, dont sont saisis les grands gouvernements de l'Europe, qu'il leur appartïent de s'immiscer dans les affaires des peuples de la civilisation orientale et de renverser les barrières dont ils s'obstinaient à entourer leur routine vaniteuse. Le canon de l'Europe a forcé les portes du plus populeux empire de la terre, la Chine, qui renferme un nombre d'hommes double de l'Europe entière, de Cadix et de Lisbonne à Christiania, et de Dublin à Saint-Pétersbourg, 537 millions d'âmes contre 270 [1]. Les drapeaux de la France et de l'Angleterre ont flotté sur les murs de Pékin, et cette dernière campagne a laissé sur les imaginations chinoises de profonds souvenirs. On est enfin autorisé à croire que l'empereur *Fils du ciel* ne re-

termédiaire de l'Angleterre, la France a tiré des soies de la Chine pour une centaine de millions. Par le moyen des nouveaux paquebots, ce commerce désormais doit se faire sous pavillon français.

1. La population de l'Europe tout entière, en y comprenant la Turquie dite d'Europe, s'élève à 270 millions; voy. la *Géographie* de Malte-Brun, édition Cortambert, tome VI, p. 352. Le recensement de 1852 a constaté en Chine une population de 537 millions; voy. l'article *Pé-king*, par M. Natalis Rondot, dans le *Dictionnaire du Commerce* de M. Guillaumin.

prendra plus cette politique d'isolement[1] qui a conduit le Céleste Empire à tant d'affaiblissement et d'humiliation. Cette campagne, dont l'Europe aurait le droit d'être fière, si elle n'eût été marquée par des actes de vandalisme, a accompli un fait immense : c'est pour ne plus se relever que la muraille de la Chine est renversée. Le Japon, intimidé par le retentissement des campagnes de l'Angleterre et de la France en Chine, a de lui-même abaissé ses barrières, dès que l'invitation lui en a été adressée. Il y avait déjà des années que l'Inde et les royaumes limitrophes, jusques et y compris la vallée de l'Indus et l'empire des cinq vallées, ou Pendjab, avaient été conquis par les armes anglaises. Ainsi la civilisation occidentale, soit qu'elle réside au Mexique ou dans l'Union américaine, soit qu'elle ait son siége dans les États dont Londres, Paris, Berlin, Vienne et Saint-Pétersbourg sont les

1. Je ne voudrais pas que le lecteur supposât qu'en parlant de la profonde impression qu'ont reçue les imaginations chinoises pendant la dernière campagne, j'attribue un effet salutaire à l'acte d'intimidation qui a consisté à incendier les palais enfermés dans le parc impérial de Yuen-mien-yuen. Le sentiment de l'Europe éclairée a condamné cette violence calculée. Une déplorable circonstance a aggravé cet acte barbare : le pillage a accompagné l'incendie. Celui des deux gouvernements dont le plénipotentiaire a insisté pour l'accomplissement de ce méfait s'est donné le tort de paraître l'approuver, par cela même qu'il s'est abstenu d'en faire l'objet d'un blâme public. Plus les États européens affectent la supériorité envers les autres parties du monde, plus ils doivent être attentifs à se conduire honorablement envers elles. Dominer l'Asie par la force des armes, si l'on n'y joignait le respect des droits de l'humanité, serait se placer sur la même ligne qu'Attila et Gengis-Khan.

florissantes capitales, voit devant elle en Asie des espaces infinis, désormais ouverts, qui appellent son commerce et ses hommes entreprenants.

Le cours des événements semble être guidé par une force supérieure qui tend incessamment à multiplier les points de contact et à préparer la liaison, la solidarité même entre l'Europe, ou, pour mieux dire, la civilisation occidentale et les diverses branches de la civilisation asiatique. Les besoins de l'industrie déterminent, entre l'une et l'autre, des échanges toujours croissants. Les accidents du commerce et les perturbations de l'agriculture concourent avec les crises de la politique, ainsi qu'on va le voir, pour faire sentir à l'Occident, si orgueilleux de sa supériorité, qu'il ne peut se passer de cet Orient extrême qu'il serait porté à mépriser. Ainsi la production de la matière première d'une des plus belles industries de l'Occident, celle des soieries, a été tout d'un coup profondément atteinte en Europe par un fléau inouï dans les fastes de l'agriculture, la maladie du ver à soie, contre laquelle jusqu'à ce jour tous les efforts ont échoué. Dès lors les manufactures de l'Europe, pour se procurer ce que nos magnaneries avaient cessé de leur fournir en suffisante quantité, ont dû s'adresser à la Chine, où la soie abonde. De là une importation énorme en Europe des soies de l'empire chinois. Lyon, Elberfeld et Manchester ne pourraient plus vivre si la Chine ne leur venait en aide en leur livrant des soies. Mais voici un autre exemple plus saisissant encore : récemment, la guerre civile ayant

éclaté dans la confédération de l'Amérique du Nord, le coton, dont l'Union était le principal fournisseur, a cessé d'arriver sur les marchés de l'Europe. De là une émotion très-vive que les gouvernements eux-mêmes ont partagée, car lorsque la plus vaste des industries manufacturières, celle qui occupe la plus grande masse d'ouvriers, celle dont la production représente la plus forte somme d'argent, court le danger d'être paralysée, l'affaire est politique au premier chef. On a frappé à toutes les portes pour obtenir des approvisionnements de l'indispensable textile. Il a été constaté qu'à cet égard, dans l'état actuel des choses, l'Asie offrait déjà aux ateliers de nos contrées des ressources inespérées, qui deviendraient presque indéfinies, moyennant l'entreprise de divers travaux publics, lignes ferrées et ouvrages d'irrigation. Dans l'Inde et dans le sud de la Chine, une innombrable population s'habille de tissus de coton ; donc, déjà la production du coton y est extrêmement grande. Les cotons de l'Asie, surtout ceux de l'Inde anglaise, sont entrés subitement dans la consommation des fabriques européennes, et même de celles du nord de l'Union américaine. Un ensemble de travaux publics, destinés soit à en faciliter le commerce, soit à en multiplier et perfectionner la culture dans l'Inde, est en cours d'exécution et se poursuit avec la vigueur persévérante qui est propre à la nation anglaise. Il n'y a pas de bonnes raisons pour penser que la Chine ne fournirait pas aussi d'importantes quantités de coton brut à l'industrie européenne, si elle en était sollicitée.

Ces exportations nouvelles et imprévues des soies et des cotons de l'Asie vers l'Europe appellent naturellement une contre-partie : on voit et on verra de plus en plus se développer l'importation en Asie, non-seulement des marchandises des États qui lui empruntent ses matières premières, mais même des autres parties de la civilisation occidentale. Voilà donc des liens puissants qui s'établissent entre l'Asie et les pays où nos races européennes sont fixées, et ce ne sont pas les seuls. Les relations entre les grands empires asiatiques, qui bordent le bassin du grand Océan, et les régions occupées dans les deux hémisphères par la civilisation énergique et active à laquelle nous appartenons, sont en voie de s'étendre par un autre côté, qui n'est pas le moins important ni le moins curieux.

Le manque de bras s'est fait sentir dans la plupart des colonies à sucre, à la suite de l'émancipation des noirs, parce que, dans la majeure partie de ces possessions, beaucoup d'esclaves émancipés avaient profité de leur liberté pour abandonner le travail des sucreries. Dans leur extrême embarras, les colons ont fixé leurs regards sur l'Asie méridionale et ont remarqué que ces régions si populeuses offraient à des prix modiques une main-d'œuvre surabondante. On a d'abord puisé dans l'Inde, qui, sans la moindre gêne, a pu donner, sous le nom de *coulis*, les travailleurs nécessaires pour remplacer les noirs. De l'Inde, on est passé bientôt à la Chine, qui présente en cela des ressources bien plus vastes,

car la population de la Chine est triple de celle de l'Inde tout entière[1]. L'Asie se présente donc maintenant comme un inépuisable marché de main-d'œuvre, et, il faut le dire à l'honneur de notre temps, de travail libre, car l'Asiatique hindou ou chinois, qui émigre à destination des colonies, le fait en vertu d'un marché librement débattu, limité à un nombre d'années qui n'a rien d'excessif, et la condition qui lui est faite n'est point celle de l'esclave. Une fois ce mouvement commencé à l'instigation des entrepreneurs d'émigration, les Chinois, qui sont les plus industrieux des Asiatiques, l'ont spontanément continué. Ils sont venus d'eux-mêmes chercher du travail dans certaines contrées où l'absence de bras leur avait été signalée. Ils sont accourus en Californie, où ils sont maintenant au nombre de 35 000[2], presque tous adonnés au lavage des alluvions aurifères. En Australie, l'industrie de l'or a exercé sur eux la même puissance d'attraction. Dans ces deux pays, ils donnent l'exemple de l'amour du travail, de l'économie et de l'obéissance aux lois. Si les gouvernements et les populations des régions que dessert le grand Océan les accueillaient avec bienveillance, ce qui, disons-le avec regret, n'a pas été le cas en Californie ni

1. D'après la *Géographie* de Malte-Brun, édition Cortambert (tome III, page 487), les pays de l'Inde possédés par l'Angleterre ou soumis à son patronage ont une population totale de 174 millions, celle de la Chine étant de 537 millions.

2. Le recensement des États-Unis de 1860 a constaté en Californie la présence de 34 919 Chinois.

en Australie, il n'y aurait pas de limite à la multitude qui quitterait la Chine pour venir ainsi se mêler au courant de la civilisation occidentale dans tous ces parages. Aucun pays n'en pourrait profiter plus que le Mexique, s'il le voulait. C'est un sujet sur lequel nous reviendrons quand nous traiterons de la population [1].

Enfin, au Mexique, par un autre privilége, les deux océans se trouvent fort rapprochés l'un de l'autre. La largeur du continent vers Tehuantepec, au midi de la Vera-Cruz, se réduit à 220 kilomètres. Si l'on veut passer par Mexico, après avoir débarqué à la Vera-Cruz, pour se diriger sur Acapulco, qui est au pied de l'autre versant, le trajet (toujours à vol d'oiseau) n'est encore que de 550 kilomètres, à peu près la distance de Paris à Bordeaux. Plus au nord, par Durango, l'intervalle devient de 1000 kilomètres. Parmi les directions nombreuses suivant lesquelles on a projeté de traverser la chaussée, longue de 2300 kilomètres, qui unit le massif de l'Amérique méridionale à celui de l'Amérique septentrionale, et qu'on appelle l'isthme de Panama, le passage par le Guazacoalco et Tehuantepec est le plus septentrional de tous, le plus à portée de l'Europe et des États-Unis. Pour les Européens qui n'auraient pas pris la route de Suez et pour les Américains du Nord, c'est celui qui abrégerait le plus le voyage de la Californie, de la Chine, du Japon et des Grandes-Indes. Rien ne serait plus

1. Voy. le chapitre suivant.

aisé que de faire passer par là un chemin de fer[1]. Il n'est même pas absolument interdit d'y espérer quelque jour un canal maritime, car le plateau de Tarifa, où serait le bief de partage, n'est pas à plus de 200 mètres d'élévation au-dessus de l'Océan. On peut désirer mieux, et même l'exploration incomplète encore d'un autre point de l'isthme, sur lequel M. de Humboldt avait appelé l'attention, fait espérer des conditions meilleures sous le rapport de l'altitude du bief de partage et sous plusieurs autres[2]. On sait cependant que 200 mètres sont à peu

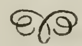
1. Le chemin de fer de l'isthme de Tehuantepec occupe les esprits depuis un certain nombre d'années, aux États-Unis, plus encore qu'au Mexique. Il fut concédé par le président Santa-Anna à don José Garay, dès 1842. La concession, depuis, a changé de mains par l'effet de la versatilité, pour ne pas dire la mauvaise foi du gouvernement mexicain, qu'entretenait la rivalité entre les capitalistes de New-York et ceux de la Nouvelle-Orléans, et que fomentaient aussi les prétentions des maisons anglaises. Cependant les études ont été achevées avec soin; les travaux même ont été commencés, et une route carrossable a été ouverte parallèlement à la ligne du chemin de fer, comme un moyen d'exécution. Eu égard à ses inflexions, la ligne ferrée aurait 231 kilomètres entre Minatitlan, point situé sur le Guazacoalco, à 32 kilomètres de l'embouchure, et le port de Ventosa. La dépense du chemin de fer a été évaluée à 8 millions et demi de dollars, soit 43 millions 775 000 francs, y compris l'achèvement de la route carrossable, le creusement de la barre de Guazacoalco, et 2 millions et demi de francs pour l'amélioration du port de Ventosa.

L'importance de ce passage peut s'apprécier par ce fait que le gouvernement des États-Unis a offert 15 millions de piastres au gouvernement mexicain pour en obtenir la concession en toute propriété et souveraineté.

2. Dans la partie de l'isthme qu'on nomme le Darien, beaucoup plus au midi que le Mexique.

près l'élévation du point de partage du canal des Deux-Mers, creusé par l'illustre Riquet, à travers le Languedoc[1]. On aurait des facilités suffisantes pour faire arriver au bief de partage la quantité d'eau nécessaire à l'alimentation du canal. Une des conditions essentielles à remplir pour l'exécution d'un canal maritime, c'est de trouver un port sûr et offrant un mouillage d'une certaine profondeur à l'extrémité de chacun des versants. Il y a lieu de penser que cette condition serait passablement remplie ici. Sur le versant oriental, on a le Guazacoalco, dont l'embouchure est abritée et où de forts navires pourraient stationner une fois la barre franchie. L'obstacle de cette barre ne paraît pas insurmontable : on assure que le lit du fleuve peut y être creusé à assez peu de frais. Sur le versant occidental, le port de Ventosa, vers Tehuantepec, fait concevoir beaucoup d'espérances. Il paraît qu'il serait possible d'y créer un bon abri suffisamment profond, moyennant des travaux qui n'auraient rien d'excessif.

1. L'élévation du bief de partage du canal des Deux-Mers au-dessus de la Méditerranée est de 189 mètres.



# IV

LA POPULATION. — LES ÉLÉMENTS QUI LA COMPOSENT. — LES CHANCES D'ACCROISSEMENT QU'ELLE PRÉSENTE. — DE L'IMMIGRATION POSSIBLE DES CHINOIS.

La population actuelle du Mexique paraît être d'environ huit millions d'âmes, dont plus de la moitié en Indiens de race pure. Sur le reste, la majorité est formée des *castes* de sang-mêlé, qui sont principalement issues de blancs et d'Indiens. Les noirs et les métis résultant du croisement de la race africaine avec les blancs ou avec les Indiens forment d'autres catégories distinctes, mais tous ensemble ils ne composent qu'une fraction insignifiante de la population totale. Au commencement du siècle, les noirs purs n'excédaient pas 10 000, ce qui donne une idée de ce que pouvaient être alors et de ce que doivent être aujourd'hui les sang-mêlés de noir et de blanc, ou de noir et d'Indien. Cette faible proportion de l'élément africain et de ses dérivés a été et continue d'être un bien pour le Mexique. Et d'abord elle a rendu très-facile l'émancipation des noirs. A

ce sujet, un fait à mentionner à l'honneur des Mexicains, c'est que l'émancipation s'y était accomplie, par la volonté spontanée des propriétaires d'esclaves, avant que le pays ne s'appartînt encore, avant même que le mouvement de l'indépendance ne fût commencé [1]. En proclamant l'abolition de l'esclavage, les constitutions que s'est données le Mexique indépendant ont simplement reconnu un fait déjà consommé. En second lieu, de l'absence presque complète des nègres résulte une certaine supériorité de l'intelligence moyenne du peuple mexicain, par rapport à ce que présentent quelques autres parties de l'Amérique espagnole. Je ne voudrais pas décrier les descendants de Cham, et il n'entre

1. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans M. Ward : « Les plantations de Cuernavaca (à quinze lieues de Mexico) furent d'abord exploitées par des esclaves achetés à la Vera-Cruz au prix de 300 ou 400 piastres (de 1600 francs à 2140 francs) chacun. La difficulté de se procurer des esclaves en cas de guerre maritime, le nombre de ceux que l'on perdait durant le trajet et par le changement de climat, firent naître chez plusieurs grands propriétaires l'idée de propager une race de travailleurs libres, en affranchissant annuellement un certain nombre d'esclaves et en les encourageant à se marier parmi la population indigène, ce à quoi les esclaves se prêtèrent volontiers. Ce plan fut trouvé si avantageux, qu'en 1808 il n'y avait plus un seul esclave dans la plupart des grandes plantations. La sagesse de cette mesure devint encore plus évidente en 1810. Aussitôt que la révolution éclata, ceux des planteurs qui n'avaient pas adopté le système d'émancipation graduée furent aussitôt délaissés par leurs esclaves, et dans plusieurs cas forcés de fermer leurs établissements, tandis que ceux qui s'étaient pourvus à temps d'une classe mêlée de travailleurs libres continuèrent à avoir en toute circonstance à leur disposition un nombre de bras suffisant pour continuer leur exploitation, quoique sur une moindre échelle. » — Ward, *le Mexique en* 1827, p. 67.

pas dans ma pensée qu'à l'avenir rien puisse justifier l'esclavage de cette race infortunée. De l'infériorité intellectuelle du noir on n'est pas autorisé à conclure à la légitimité d'une institution sociale qui fait de cette variété de l'espèce humaine un troupeau de bétail. Ceci bien expliqué, je ne crains pas de dire que, pour le Mexique, ou tout au moins pour la *Terre-Tempérée* et la *Terre-Froide*; il est heureux d'être presque uniquement peuplé de blancs et d'Indiens et de leurs croisements, à l'exclusion du sang africain. L'Indien a spontanément plus que le noir le goût du travail, et par les facultés de l'esprit il l'emporte manifestement sur lui. Si l'on met en parallèle la civilisation à laquelle étaient parvenus les Aztèques dans l'espace d'un nombre restreint de siècles[1] avec la grossière barbarie des royaumes nègres les plus remarquables qu'il y ait eu en Afrique, on sera frappé de la supériorité des premiers. On l'a vu plus haut[2], Cortez trouva au Mexique non-seulement un grand nombre d'arts utiles, mais encore un certain développement des beaux-arts, avec des lois régulièrement pratiquées, et un grand nombre de villes populeuses dont l'existence même impliquait nécessairement un certain avancement de la sociabilité et un système administratif déjà perfectionné.

1. Les Aztèques n'étaient venus au Mexique qu'à la fin du XII[e] siècle de l'ère chrétienne, et la fondation de Tenochtitlan n'est que du XIV[e]. Si l'on veut embrasser, ainsi qu'il convient, l'espace de temps occupé par les Toltèques, il faudrait remonter jusqu'à la fin du VII[e] siècle, ce qui ferait environ 830 ans jusqu'à la prise de Tenochtitlan par Cortez.

2. Pages 15-40.

Ce qui est plus significatif encore, les Aztèques possédaient une littérature dont quelques débris sont venus jusqu'à nous et offrent un véritable intérêt; j'en ai cité des fragments[1]. Ils avaient quelques notions des sciences, et par exemple ils savaient la longueur de l'année mieux que les Européens eux-mêmes à cette époque, ce qui a excité l'étonnement et l'admiration de l'illustre Laplace. Quant au moral, ils déployèrent dans la défense de leur pays contre les Espagnols des qualités héroïques dont on n'a qu'une faible idée par le récit rapide de la conquête que nous avons tracé plus haut. Quelques-unes des variétés de l'Indien mexicain offrent même la ressource particulière qu'on attend des nègres, et qui, après avoir été l'origine de l'asservissement systématique des enfants de l'Afrique par les Européens au seizième siècle, est mise en avant encore par ceux qui voudraient la perpétuité de leur servitude : elles sont douées de la vertu de résister parfaitement à l'ardeur du soleil, et par là elles sont aptes à cultiver la terre dans les pays les plus chauds. C'est ainsi qu'avant la conquête du Mexique par Fernand Cortez, la région aujourd'hui connue sous le nom de la *Terre-Chaude* était plus habitée que de nos jours, et présentait les caractères d'une prospérité relative. Les récits de la conquête qu'ont donnés avec détail quelques-uns mêmes des compagnons d'armes de ce grand homme, tels que Bernal Diaz, attestent dans la Terre-Chaude

1. Pages 41 et suiv.

l'existence de belles villes; aujourd'hui l'on n'en aperçoit plus que les ruines, à peine distinctes sous la végétation luxuriante qui a poussé parmi les constructions et s'est implantée dans les murs avec une bien autre vigueur que le *figuier destructeur* (*mala ficus*) d'Horace. Dans les champs autour de ces villes, comme dans leur intérieur, la population était abondante. Postérieurement à la conquête, la culture de la canne à sucre et le travail des sucreries, qui dans les Antilles sont considérés comme les labeurs les plus pénibles, se sont toujours faits principalement par la main des Indiens, et accessoirement par les bras des nègres, introduits comme esclaves.

Les blancs ne font guère que le sixième ou le septième de la population, et encore parmi les personnes qui se donnent et sont acceptées comme appartenant à la race blanche sans mélange, un bon nombre ont dans les veines une certaine portion de sang indien, ne fût-ce que parce qu'après la conquête les veuves et les filles des nobles aztèques devinrent les épouses légitimes des compagnons de Cortez ou des Espagnols qui arrivèrent immédiatement après. Elles leur apportaient la richesse et trouvaient en eux des protecteurs.

On a lieu d'être surpris de ce que, après une possession trois fois séculaire, l'Espagne n'ait pas été représentée au Mexique par un plus grand nombre de rejetons. Un million ou même douze cent mille âmes, après trois siècles, attesteraient une faible puissance de peuplement, et démentiraient l'opinion, qui a été souvent émise, que les colonies de

l'Espagne avaient dépeuplé la métropole. En bien moins de temps une population blanche, de beaucoup supérieure, a été suscitée aux États-Unis sans que la densité de la population de l'Angleterre en fût affectée. Quand ils eurent acquis leur indépendance, les États-Unis offraient quatre millions d'habitants, dont 3 172 000 de race européenne, le reste en noirs ou en mulâtres. C'était le fruit d'un siècle et demi seulement d'occupation, et par conséquent d'émigration en même temps que de multiplication sur place. De nos jours la Grande-Bretagne proprement dite, ou réunion des deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse, envoie des essaims nombreux au Canada, en Australie et dans d'autres colonies, ce qui ne l'empêche pas d'être un des pays de l'Europe où la population augmente le plus.

Il ne faudrait pas dire que le territoire sur lequel se développent ainsi les États-Unis étant un pays très-vaste, par cela même répondait bien mieux que le Mexique à la variété des besoins ou des goûts des émigrants. L'objection serait sans fondement. Sous la domination espagnole, le Mexique avait une superficie huit fois grande comme la France, ce qui suppose un champ indéfini ouvert à l'activité des colons. La diversité extrême que la configuration toute particulière du sol mexicain donne au climat des différentes provinces, alors même qu'elles sont séparées par de très-courtes distances, et celle qui s'ensuit pour les productions que l'homme y peut demander à la terre, investit le Mexique d'une puissance d'attraction qui

s'adresse à tous les penchants et à toutes les aptitudes des colons industrieux, et leur offre une perspective propre à les captiver. La présence des filons argentifères y joignit dès l'origine une séduction à laquelle les caractères entreprenants sont sensibles et qui manquait dans les pays septentrionaux colonisés par les Anglais. Toutes choses égales d'ailleurs, le Mexique aurait donc dû être, plus que les colonies continentales de l'Angleterre en Amérique, qui sont devenues les États-Unis, le point de mire de cette partie de la population que l'émigration ou le désir de faire fortune portait à traverser l'Océan.

Ce ne serait pas faire une comparaison équitable que de mettre en parallèle les faits de peuplement auxquels notre époque assiste, ou, pour mieux dire, qu'elle accomplit, avec ceux des temps antérieurs. Depuis un demi-siècle environ, c'est-à-dire depuis le retour de la paix générale, le génie des améliorations a acquis des forces inespérées, dont rien dans le passé ne pourrait donner l'idée. Les hommes sont devenus plus entreprenants, et des institutions plus libérales ont favorisé en eux l'esprit d'initiative et d'audace. Dans le perfectionnement des arts utiles en général, les moyens de communication, qui répondent à l'un des plus énergiques instincts des générations actuelles, ont fait de rapides progrès, et les États, de même que l'industrie libre, se sont empressés de les multiplier. De l'ensemble de ces circonstances est résultée une activité prodigieuse dans le peuplement de certaines contrées éloignées de l'Europe, soit que les familles, tran-

quillisées sur l'avenir par le règne de la paix, y aient pullulé davantage, soit que l'émigration d'autres pays leur ait amené des flots d'habitants. C'est seulement sous certaines réserves bien expresses qu'il est permis de comparer ce phénomène des temps présents avec le peuplement du Mexique, en race blanche, sous la domination espagnole; mais ces réserves faites, la comparaison ne laisse pas que d'être instructive.

Parmi ces contrées, je prendrai les exemples les plus frappants, celui des États-Unis envisagés successivement dans leur ensemble et dans quelques-unes de leurs parties, parmi lesquelles la Californie s'indique d'elle-même, et celui de l'Australie, et spécialement de la région la plus aurifère, la province de Victoria.

D'après le recensement de 1860, la population blanche des États-Unis monte à vingt-sept millions. L'espace de temps qui, en 1860, s'était écoulé depuis le moment où le courant d'émigration de l'Angleterre vers l'Amérique continentale avait pris de l'activité est bien moindre que l'intervalle de la prise de Tenochtitlan ou Mexico à l'année 1810, date à partir de laquelle les agitations de la guerre civile ont empêché l'immigration de continuer et la population blanche de se développer au Mexique. On peut d'ailleurs considérer 1810 comme la fin de la domination espagnole dans la Nouvelle-Espagne.

Jusqu'à la découverte des mines d'or en 1848, la Californie était un désert. Humboldt y dénombrait

en 1802 une poignée d'Espagnols avec de rares tribus d'Indiens à demi convertis au christianisme, en tout 15 562 habitants épars sur une superficie immense. Le recensement de 1860 y a constaté 326 000 blancs, tous nouveaux venus, sans compter 35 000 Chinois et quelques milliers de noirs et de mulâtres libres, indépendamment des Indiens. Tel est le résultat de onze années seulement d'immigration. Un phénomène semblable s'est manifesté en Australie, à partir de 1851, date de la découverte des mines d'or. La province de Victoria, où ces mines se sont le plus montrées abondantes et riches, avait alors 77 000 âmes de population. En 1861, elle en comptait 540 000. C'est un accroissement de 463 000 en dix ans. La population nouvelle de l'Australie est presque toute native de l'Europe : celle de la Californie n'est venue de la même source qu'en partie, les États-Unis en ont fourni la majeure part. Or, cependant le voyage de l'Europe à l'Australie ou à la Californie est d'une longueur extrême. Celui des États-Unis à la Californie est moindre ; mais il reste plus difficile que celui de la Péninsule au Mexique, car il se compose de deux longues traversées maritimes coupées par le passage à travers l'isthme de Panama.

En fait de peuplement, je ne sais rien de plus remarquable que ce qui s'est passé dans l'État d'Illinois, de 1850 à 1860. Pendant cette période décennale, cet État est passé d'une population de 851 000 à celle de 1 712 000. C'est un gain de 861 000 âmes, c'est-à-dire de plus de cent pour cent. Il est à remar-

quer que cet accroissement prodigieux est à peu près tout entier de la race blanche, car les noirs et les mulâtres ne sont qu'en nombre insignifiant dans ce bel État d'Illinois, et d'un recensement à l'autre ils n'ont augmenté que de 2 136. L'Illinois ne présentait pas cette attraction puissante des mines d'or, qui a appelé en Californie et en Australie tant d'hommes entreprenants, ou celle des mines d'argent qui a été pour une bonne part dans le peuplement, si faible en comparaison cependant, des provinces mexicaines. L'industrie de l'Illinois, c'est la culture du sol, culture dont les produits sont analogues à ceux de la France, la vigne exceptée. L'attrait principal de ce pays, c'est la facilité de s'y faire, sous des lois libérales, un patrimoine territorial.

En résumé, on a le droit de dire que le médiocre développement de la population blanche au Mexique est un témoignage contre les institutions que l'Espagne avait chez elle et dont elle se faisait suivre dans ses colonies. C'était en effet la compression organisée et la négation de la liberté.

Il m'est impossible de ne pas ajouter que la lenteur des progrès de la population européenne en Algérie, en présence des exemples que je viens de citer, de l'Australie, de la Californie, de l'État d'Illinois et des États-Unis en général, ne tend pas à donner une opinion favorable de l'administration française dans ses rapports avec la colonisation.

Au sujet de la puissance et de la grandeur qui sont acquises à l'émigration, de nos jours, on trouve

des renseignements curieux dans l'excellent commentaire que M. Kennedy a publié sur le recensement de 1860 aux États-Unis, recensement dont la direction était confiée à ses soins éclairés[1]. C'est un grand spectacle que l'accroissement successif de l'émigration européenne à destination des États-Unis sous l'influence de plusieurs causes, parmi lesquelles il faut ranger le perfectionnement des moyens de communication, soit entre l'Europe et l'Amérique, soit du littoral américain à l'intérieur. Pendant les dix années de 1790 à 1800, l'Union américaine avait reçu un total de 20000 émigrants; pendant les dix années qui suivirent, ce fut, 70000 ; de 1810 à 1820 on alla à 114000, et dans la période décennale qui succéda, ce fut à peu près de même. Et encore il faudrait retrancher les simples voyageurs qui retournèrent chez eux, ce qui ferait, selon M. Kennedy, une défalcation de 14 ou 15 pour 100. Mais à partir de 1838, le mouvement d'émigration de l'Europe vers les États-Unis devient plus animé. Le nombre non plus décennal, mais annuel des émigrants débarqués dans les ports des États-Unis, sans compter les arrivages par la voie du Canada, atteint 100000 en 1842, dépasse 200000 en 1847, et monte exceptionnellement à 427000 en 1854[2]. Il décroît les années suivantes et

1. La publication de M. Kennedy a pour titre *Preliminary Report on the eighth Census*. Un volume in-8, Washington, fin de 1862.

2. Ce sont principalement des Irlandais et des Allemands qui émigrent aux États-Unis.

tombe au-dessous de 200000; il se rapproche même de 150000; mais 150000 émigrants par an, constituent encore une acquisition importante. Que ne donnerions-nous pas pour en avoir le quart en Algérie!

Au sujet de la capacité d'émigration qui de nos jours est révélée par la civilisation européenne, nous avons un document précis, pour le royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. C'est le *Statistical Abstract*[1]. Il en résulte que le nombre des émigrants a atteint 299000 en 1849 et 368000 en 1852. De 1851 à 1854 il a été notablement supérieur à 300000. Pendant les trois années suivantes, il a été au-dessus de 176000; jusqu'en 1860 inclusivement, il a été de plus de 114000. En 1861 il est tombé à 92000 sous l'influence de la lutte engagée au sein des États-Unis.

Mais revenons à l'énumération des éléments dont se compose la population du Mexique. Il y avait depuis longtemps, dans les environs du port d'Acapulco, où arrivait et d'où partait le galion des Philippines et de la Chine, quelques sang-mêlés provenant du croisement des races asiatiques avec la population du pays. C'est une catégorie d'habitants qui pourrait se multiplier indéfiniment par l'immigration des Chinois, car ceux-ci, de nos jours,

1. Ce document, qui se publie tous les ans, résume, sous un très-petit volume, tous les faits principaux du commerce et de l'administration, pour les quinze dernières années. Le gouvernement français vient de l'imiter, mais avec moins d'étendue. Les renseignements relatifs aux finances manquent dans le document français; je ne saurais dire pourquoi.

s'échappent dans toutes les directions qu'ils voient ouvertes, poussés qu'ils sont par le désir d'échapper au régime arbitraire et tyrannique sous lequel ils gémissent dans leur patrie, et attirés dans les contrées où domine la civilisation occidentale ou chrétienne, par la douceur relative des lois et par la protection dont y jouissent à peu près partout la personne et la propriété de l'homme industrieux.

Un gouvernement civilisateur qui voudrait attirer au Mexique une grande quantité de cette population laborieuse, y réussirait avec très-peu d'effort. Il suffirait, en effet, de se montrer équitable envers elle et de la garantir des avanies et des sévices que les colons anglo-saxons de la Californie et de l'Australie ont eu le tort de lui prodiguer. Dans ces deux contrées, les Chinois ont été l'objet d'exactions et d'autres mauvais traitements; des menaces d'expulsion sont continuellement suspendues sur leur tête. Et pourtant ils y restent assez nombreux. Si les Chinois savaient une région où ils fussent assurés d'être protégés à l'égal des blancs, on n'aurait pas besoin de se mettre en frais pour les aller chercher; ils accourraient d'eux-mêmes en foule. Peu de pays sont placés aussi bien que le Mexique pour devenir le point de mire de l'émigration chinoise. Par leur application au travail et par leur intelligence des affaires commerciales, ce serait une acquisition précieuse pour la nation mexicaine.

La Chine n'a pas été suffisamment considérée, jusqu'à ce jour, ainsi qu'elle devrait l'être, comme un inépuisable réservoir de population, d'où l'on

pourrait tirer, non-seulement des travailleurs adroits, sobres, économes, infatigables, mais encore des commerçants d'une rare habileté. Il a été de mode, à une certaine époque, de qualifier les déserts inhospitaliers de la Scandinavie du titre pompeux d'*officine des nations*. Ce nom pourrait appartenir quelque prochain jour à la Chine, en ce sens qu'il est permis de croire que le cours des événements en fera sortir des essaims nombreux et indéfinis, qui se porteraient vers des contrées même éloignées.

A la faveur des moyens de communication si prompts et si économiques qu'offre la civilisation moderne, les grandes migrations deviennent faciles. On vient de voir que des centaines de mille personnes se transportaient tous les ans aux États-Unis, avant qu'ils ne fussent désolés par la guerre civile. Il ne serait pas plus difficile de peupler le Mexique avec des émigrants Chinois que la vallée du Mississipi ou le bassin supérieur du Saint-Laurent avec des enfants de l'Irlande ou des cultivateurs des bords du Rhin ou de l'Oder.

On reconnaît de toute part que la première des richesses est une population industrieuse. Il n'en faut pas davantage pour que, dans les États où il serait aisé de faire arriver des Chinois, les gouvernements donnent leurs soins à cette immigration et se plaisent à l'encourager. La raison alléguée, dans la Californie et l'Australie, par les fauteurs de proscription contre les Chinois, c'est que ceux-ci sont de trop habiles ouvriers, qu'ils travaillent trop obsti-

nément, qu'ils sont trop enclins à vivre de peu, et que par là ils font aux blancs une concurrence préjudiciable. Mais ces défauts reprochés aux Chinois sont des qualités au gré des hommes impartiaux. C'est ce qui doit les faire rechercher dans des pays tels que le Mexique, où la population offre trop souvent les dispositions contraires.

Quant à la population que le pays pourrait porter, elle serait extrêmement considérable, puisque la superficie du Mexique, après tout ce qu'en ont ravi les Américains du Nord, reste encore plus que triple de celle de la France, et, à superficie égale, c'est un pays qui, même avec une culture grossière, nourrirait plus d'habitants que nos contrées. Dans la Terre-Chaude et une bonne partie de la Terre-Tempérée, le bananier prospère, sans qu'on ait, comme dans les Antilles, la crainte de le voir arracher par les ouragans. C'est pour l'alimentation publique un bienfait sans égal, car aucune plante ne rend avec aussi peu de travail une aussi grande quantité de subsistance. Une bananerie se perpétue sans que l'homme ait rien à faire que de couper les tiges dont le fruit a muri et de donner à la terre, une ou deux fois par an, une légère façon en piochant autour des racines. Humboldt calculait, il y a cinquante ans, qu'un hectare planté en bananes suffisait à nourrir cent personnes, tandis qu'avec le blé, en Europe, en supposant un rendement supérieur à la moyenne de cette époque, c'est-à-dire de huit grains pour un, c'était à peine de quatre. Avec un bon système de communications, la banane, cultivée sur

les deux plans inclinés qui relient le plateau mexicain à l'une et à l'autre mer, viendrait s'offrir aux habitants du plateau lui-même. A côté de la banane, le Mexique a le manioc ; il peut y joindre tout ce qui vient aux Antilles ou dans les régions chaudes de l'Asie. A ces ressources s'ajoute le maïs, dont la consommation était déjà grande du temps de Montézuma, et qui entre dans le régime alimentaire de toutes les parties du pays sous la même forme et avec les mêmes apprêts qu'alors. Il forme la principale nourriture des classes pauvres ou peu aisées. Cette culture est originaire du nouveau continent, et elle réussit au Mexique d'une façon dont on se ferait difficilement une idée dans nos campagnes. La plante, là où elle est favorisée par de fortes chaleurs et par l'humidité, acquiert une hauteur de deux à trois mètres, et elle donne du grain en proportion. Les meilleures terres, là où la température est assez élevée, rendent dans les années propices jusqu'à huit cents grains pour un, et dans les mauvaises environ cent cinquante. Pour cette classe de terrains, trois à quatre cents peuvent être regardés comme la moyenne, et pour l'ensemble de la région en deçà du tropique, la moyenne est de cent cinquante. L'espace qu'une famille a besoin de mettre en culture pour subsister est donc infiniment exigu, dans la région chaude, et peu étendu dans la région froide telle qu'elle se présente communément. Le blé même réussit, au Mexique, d'une manière admirable. Le voyageur en est frappé dans les plaines de Toluca et plus encore dans celles

qu'on rencontre aux environs de la Puebla, surtout entre cette ville et le village de Saint-Martin.

Au commencement du siècle, pendant que le blé cultivé en France rendait cinq à six grains pour un, la culture mexicaine, qui n'était pas meilleure, qui certainement était pire, présentait un produit moyen d'au moins vingt-deux à vingt-cinq fois la semence. Humboldt, lorsqu'on le lui rapporta, en fut fort surpris parce qu'il était d'un pays où la terre ne donnait alors que le quatrième grain ou le cinquième. Il prit beaucoup de peine pour vérifier le fait et le trouva exact. C'est une preuve éclatante de la fertilité naturelle des terres mexicaines. Aussi à cette époque le Mexique produisait-il assez de blé pour en exporter à l'état de farine. Il en fournissait au marché de la Havane une quantité importante.

Nous avons indiqué ailleurs quelques autres plantes alimentaires dont la culture a réussi dans l'Anahuac ou sur les deux plans inclinés qui rattachent ce plateau à la mer. La vigne et l'olivier, par exemple, prospèrent au Mexique. Le pays présentant la réunion de tous les climats, il n'est pas de denrée qu'on ne puisse y récolter. En supposant qu'il y ait au monde une contrée qui ait été douée par la nature au point qu'elle pût se suffire à elle-même, ce serait celle-ci. Une des cultures les plus recherchées, parce qu'elle répond à un besoin toujours croissant parmi les peuples civilisés et parce qu'elle est fort lucrative, celle de la canne à sucre, y fut pratiquée avec succès et prédilection,

aussitôt après la conquête. Cortez avait des plantations de canne à peu de distance de Mexico, sur le plateau même, à Cuyoacan. Trente ans après la prise de cette capitale sur les Aztèques, le Mexique exportait du sucre en Espagne et ailleurs. Au commencement du siècle il en livrait au commerce général, outre sa consommation propre, six ou sept millions de kilogrammes[1], quantité énorme eu égard à l'état détestable des communications.

Le pays offre aussi une grande quantité de nourriture animale. Le bétail importé par les Espagnols après la conquête s'y est multiplié. Il pullule en plein air, sans qu'on ait à prendre grand souci pour le nourrir. Il y formera des troupeaux indéfinis, lorsqu'on voudra à cet effet se donner quelque peine.

Mais la capacité d'un État pour la population ne se mesure pas seulement à la quantité des denrées d'un usage général qu'on peut lui faire rendre. Elle s'apprécie plus justement par l'étendue de la production en tout genre à laquelle peut s'élever l'industrie des habitants, parce que, les produits s'échangeant avec les produits, les articles obtenus dans les ateliers, quels qu'ils soient, sont transmutés, par le commerce avec l'étranger, en denrées alimen-

1. Les anciens Mexicains faisaient un sirop sucré avec le miel; ils en avaient un autre que leur fournissait *l'agave* ou *maguey*; ils retiraient aussi du sucre de la tige du maïs, qui est beaucoup plus sucrée dans les régions équinoxiales que chez nous. On n'a pas cessé de faire du sucre par ce procédé. La canne à sucre ne se trouvait ni chez les Aztèques ni dans aucune autre partie continentale ou insulaire de l'Amérique.

taires. C'est ainsi que pour la nation anglaise les filés et les tissus de coton de Glasgow et de Manchester ou la quincaillerie de Birmingham se convertissent en blé, en viande sur pied ou salée, en sucre, en thé, en café, en boissons de toute sorte. On sait quelle prodigieuse quantité l'Angleterre reçoit de ces divers articles, de ceux mêmes que donne son agriculture; son importation en grains de toute sorte est montée à 46 680 000 hectolitres en 1861[1]. Par le même procédé de l'échange, fondé sur la pratique intelligente d'un travail varié, dans l'Union américaine, l'État de Massachusetts, qui a le sol le moins fertile de tous, est parvenu à nourrir et à entretenir dans un degré supérieur de bien-être une population relativement plus nombreuse que celle des autres États et déjà presque aussi dense que celle de la France. C'est que ses habitants créent de la richesse sous toutes les formes, produits des manufactures, produits de la navigation, bénéfices du commerce. Ils sont même arrivés à faire rendre de belles moissons à un terroir de la plus médiocre qualité[2].

Le Mexique pourrait se livrer à plusieurs des cultures auxquelles on a réservé le nom de commerciales, parce que l'Europe ne se les procure

1. Il y a eu une certaine réexportation, et puis l'importation de 1861 a été au delà de la moyenne.

2. La population du Massachusetts, par mille carré, est de 158 personnes. L'État de Rhode-Island qui vient après est à 134; le Connecticut, qui est au troisième rang, tombe à 98; New-York, qui occupe le quatrième, est à 84 seulement, quoiqu'il compte une ville de plus d'un million. Par kilomètre carré le Massachusetts

guère que par le moyen des échanges et qu'elles donnent lieu à des transports lointains. Le sucre est déjà dans cette catégorie, à plus forte raison le cacao et le café, qui réusissent bien au Mexique. La cochenille et surtout l'indigo, qui donnent de beaux résultats au cultivateur mexicain, pourront un jour alimenter un riche commerce avec l'étranger. Le coton sur lequel l'attention est fixée de toute part, depuis qu'a éclaté la guerre civile des États-Unis, pourrait être fourni en grande quantité par le Mexique aux manufactures de l'Europe. Ce ne serait même pas une nouveauté. Le Mexique n'a pas cessé de produire du coton pour ses propres besoins et d'en expédier plus ou moins au marché européen. Une partie considérable de sa superficie est admirablement appropriée à cette culture. Les côtes occidentales donnent du coton de la plus belle qualité, et les côtes du golfe Mexicain en fournissent qui ne laisse pas que d'être remarquable. Il fut un temps où l'exportation du coton du Mexique excédait celle des États-Unis. C'était peu d'années avant la clôture du dix-huitième siècle; mais, depuis, cette culture et ce commerce ont acquis aux États-Unis les plus vastes proportions, et au Mexique tout a langui, tout s'est affaibli au lieu de se fortifier et

a ainsi 61 habitants. La moyenne de la France est de 67. Mais la population du Massachusetts se développe avec bien plus de rapidité que la nôtre. Dans la période décennale de 1850 à 1860, elle a augmenté de 11 et deux tiers par kilomètre carré, tandis que celle de la France est restée à peu près stationnaire. A ce compte, en 1870 la densité de la population du Massachusetts aura dépassé celle de la France.

de grandir. Il n'en est pas moins vrai que le Mexique, bien gouverné, offrirait à nos manufactures européennes des ressources illimitées pour s'approvisionner de ce précieux textile. Il lui serait possible aussi d'expédier à l'Europe de la laine, de la soie, du lin, du chanvre, car toutes ces productions y seraient faciles, et quelques-unes même y sont en activité. Ainsi le Mexique, déjà sous la domination espagnole, exportait un peu de laine. Qu'on y joigne l'exploitation des mines d'argent qui ne demande qu'à croître, on verra que le Mexique offre un champ indéfini à l'activité de l'homme, et par conséquent qu'il peut nourrir une très-grande population, en se renfermant dans la production des matières premières. Ce n'est pas tout cependant. Si l'on prend en considération que, dans plusieurs parties du pays, la population est assez condensée pour qu'on puisse y trouver à un prix modéré la main-d'œuvre nécessaire aux fabriques, et que déjà quelques-unes subsistent et ne réclament que de la sécurité pour se développer, on arrive à cette conclusion que la population actuelle du Mexique est bien petite en comparaison de celle qu'il lui serait possible de soutenir.

A la fin du siècle dernier et tout au commencement de celui-ci, lorsque la crise de l'indépendance ne s'était pas déclarée encore, la population mexicaine suivait une progression au moins égale à celle par laquelle se signalaient les États-Unis eux-mêmes. En procédant d'après les relevés des naissances et des décès dressés par les curés, on a constaté que

la moyenne était de 170 naissances pour 100 décès, proportion extrêmement favorable. Eux-mêmes, les États-Unis à ce moment-là n'avaient pas tout à fait aussi bien. La population était à peu près la même alors dans la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne et dans la république américaine, environ sept millions d'âmes. Combien c'est changé aujourd'hui! Et les progrès de la richesse, des lumières, de la puissance, ont été aux États-Unis plus marqués encore que ceux de la population, tandis que le Mexique offrait l'affligeant spectacle d'une décadence continue.



# SEPTIÈME PARTIE

## DES MOTIFS QUE PEUT AVOIR UNE INTERVENTION DE L'EUROPE, OU DE LA FRANCE SEULE, DANS LES AFFAIRES DU MEXIQUE, ET DES CHANCES DE SUCCÈS QU'ELLE PRÉSENTE.

# I

## DU CARACTÈRE ET DU BUT DE L'EXPÉDITION ACTUELLE.

L'expédition qui a été dirigée vers le Mexique par trois puissances d'abord, et qui reste aujourd'hui à la charge de la France seule, n'est pas sans soulever plusieurs questions, disons mieux, plusieurs objections qui se formulent avec beaucoup plus de vivacité en France qu'ailleurs ; on le conçoit aisément, puisque c'est la France seule qui en supporte le fardeau. Elle n'est pas populaire, il s'en faut. Vingt circonstances lui ont attiré cette impopularité. Dès le début elle a été entravée par des accidents militaires qu'il faut franchement qualifier d'échecs, alors qu'on s'était bercé de l'espoir que la marche de nos soldats de la Vera-Cruz à Mexico serait une promenade triomphale accompagnée par les acclamations des habitants. Depuis lors on en a aperçu toutes les difficultés, qu'on n'avait pas suffisamment mesurées avant de l'entreprendre, et on a reconnu qu'elles étaient non pas insurmontables, assurément, mais fort sérieuses. Elle a entraîné des dépenses auxquelles on était loin de s'attendre

et qui sont venues fort désagréablement déranger les plans financiers, adoptés par l'Empereur, sur la proposition d'un ministre éclairé et courageux, et sanctionnés avec un chaleureux empressement par les chambres et par le public. Ces plans devaient assurer au pays un grand résultat, le rétablissement de l'équilibre du budget, fâcheusement troublé depuis longtemps : or voilà l'équilibre détruit de nouveau. Enfin, l'expédition a dévoré beaucoup de braves gens, soldats et marins, qui n'ont pas eu la consolation de mourir sur le champ de bataille en face de l'ennemi, au milieu d'une lutte glorieuse; ils ont été emportés par une épidémie qui les attendait à la Vera-Cruz, comme dans une embuscade, et contre laquelle le courage des hommes et l'habileté des chefs sont impuissants.

On se demande dans toute l'Europe, on se demande surtout en France, pourquoi les États européens, ensemble ou isolément, s'ingéreraient dans les affaires intérieures du Mexique, car l'expédition suppose non pas seulement la volonté d'obtenir le redressement, dans l'intérêt d'un certain nombre de Français, de quelques griefs définis, mais bien la pensée arrêtée d'exercer une influence décisive sur le système politique du pays. L'expédition a un but avoué : elle prétend à être le point de départ de la régénération politique du Mexique.

Or, on fait remarquer qu'un programme pareil exige des efforts militaires grands et prolongés, car, pour atteindre un tel objet, il faut non pas seu-

lement faire une rapide apparition à Mexico, mais dominer le pays tout entier, entretenir des garnisons dans un certain nombre de villes, et même former des camps retranchés dans quelques positions stratégiques. Le maintien de ces forces ne laisserait pas que de faire peser de lourds sacrifices sur les contribuables.

Personne ne saurait contester que le gouvernement français soit fondé à demander et même à imposer une satisfaction éclatante au gouvernement du Mexique. Des actes de spoliation ont été commis envers des Français. Des violences que s'étaient permises des chefs militaires sont restées impunies, sinon récompensées comme des actions d'éclat. Quelques-uns de nos compatriotes ont été assassinés sans que les meurtriers, qui étaient connus, aient été poursuivis, même pour la forme. Lui-même, le gouvernement de l'Empereur peut se considérer comme offensé par les procédés sommaires qui ont répondu à ses réclamations, et par la conduite qu'on a tenue envers son représentant officiel. Tous ces griefs sont parfaitement avérés. Mais on représente que les insultes venant des autorités mexicaines ne sauraient atteindre l'honneur de la France, qui est au-dessus de la portée d'un gouvernement aux abois. On ajoute que si la France voulait obliger le Mexique à indemniser nos nationaux des dommages et des méfaits qu'ils ont subis, et forcer les autorités mexicaines à une réparation, le moyen le plus efficace eût été de s'emparer des ports, en très-petit nombre, par

lesquels le Mexique commerce avec l'Europe et avec les États-Unis. On s'y serait approprié les recettes de la douane, et on eût privé le gouvernement du Mexique d'un revenu qui forme le plus clair de ses ressources, ce qui l'eût amené à composition.

L'expédient ainsi recommandé au gouvernement n'est peut-être pas aussi simple et aussi pratique qu'il en a l'air : cantonner l'occupation française à la Vera-Cruz, à Alvarado et à Tampico aurait eu le grave inconvénient de vouer le corps expéditionnaire au fléau de la fièvre jaune, qui est exceptionnellement cruelle en ces parages, et qui à la Vera-Cruz, où aurait dû se tenir la plus grande force, est plus formidable que partout ailleurs dans le monde. On cite un détachement de trois cents jeunes soldats mexicains, descendus du plateau à la Vera-Cruz, qui en trois mois s'était fondu sous la fatale influence de la fièvre jaune, à ce point qu'il n'en restait plus que vingt-huit de vivants. C'est un cas extraordinaire, extrême; mais, il est de règle que l'entassement des soldats ou des matelots européens à la Vera-Cruz, pendant les mois les plus chauds de l'année, y détermine un redoublement du mal et fasse de la ville un charnier. Tenir nos soldats sur le littoral, afin de monter la garde autour des bureaux de perception de la douane, était donc un plan impraticable. Ainsi, du moment qu'on recourait à l'emploi des moyens militaires pour obtenir du Mexique la réparation à laquelle on avait droit, il fallait s'avancer dans

l'intérieur, et une fois cette détermination prise, il est facile de voir qu'on devait pousser jusqu'à Mexico.

La critique dirigée contre l'expédition française, en tant que, au lieu de se borner à l'occupation d'un petit nombre de points sur le littoral, elle est devenue une entreprise sur la capitale même du pays, est donc aisée à réfuter. Il reste à l'examiner au point de vue du caractère politique qu'on lui donne, par rapport aux institutions du Mexique et à son système de gouvernement. La France ne dissimule pas qu'elle se propose de provoquer l'organisation, au Mexique, d'un gouvernement qui soit stable et sur un plan conforme aux idées de la civilisation moderne, ce qui, selon les assertions du gouvernement français, ou pour mieux dire selon l'opinion de tous ceux qui s'intéressent au sort du Mexique, est la condition *sine qua non* du salut de l'État mexicain. En un mot, le gouvernement français intervient ouvertement dans les affaires intérieures du Mexique; mais il fait cette déclaration, dont personne n'a le droit de mettre en doute la sincérité, qu'il n'a aucun projet d'agrandissement ni de conquête. Au lieu de songer à affaiblir le Mexique ou à le démembrer, ainsi que l'avaient fait les États-Unis à chacune de leurs guerres, il n'a qu'un but, d'arracher ces belles contrées à une ruine imminente, d'y relever la civilisation d'une déchéance à peu près complète, et de fonder au Mexique, avec le libre concours des Mexicains, un État florissant

qui se gouvernerait lui-même en pleine indépendance.

C'est ainsi que la question est posée, et c'est en ces termes qu'elle doit être discutée. Il faut se demander si, ainsi entendue, cette entreprise de la France est ou non opportune, si elle concorde avec les maximes d'une politique éclairée, ferme et prévoyante, ou si ce ne serait par hasard qu'une fantaisie, à laquelle on aurait étourdiment sacrifié les trésors de la France et le sang généreux de ses enfants. Les esprits calmes ne doivent pas se laisser influencer plus que de raison par les accidents du climat qui ont pu se présenter, quelque douloureux qu'ils aient été, ni se laisser détourner d'une juste appréciation par les fautes qui auraient été commises dans l'exécution, au début. Il ne faut pas demander aux gouvernements, plus qu'à un individu, de réussir d'emblée et de se montrer infaillibles, car ce serait exiger qu'ils soient supérieurs à la nature humaine. La seule chose qu'on ait le droit de réclamer d'eux, c'est qu'ils mettent l'expérience à profit, et que les fautes passées servent à n'en pas commettre de nouvelles.

Deux motifs de politique générale peuvent être assignés à l'expédition, envisagée comme ayant pour objet de constituer au Mexique, aussi solidement que possible, l'État et le gouvernement. L'un est d'intérêt européen, universel. Ce serait d'opposer une barrière à l'invasion imminente de la totalité du continent américain par les États-Unis. L'autre, tiré de la politique française, serait de garantir et

de sauver d'une ruine irréparable non-seulement le Mexique, mais bien le rameau espagnol tout entier de la civilisation latine dans le nouveau monde. Nous allons examiner chacun de ces motifs séparément en peu de mots.



## II

### MOTIF D'INTÉRÊT EUROPÉEN QUI A PU DÉTERMINER L'ENTREPRISE.

C'est un motif qui est commun à toutes les puissances de l'Europe, quoiqu'elles puissent l'apprécier à des degrés divers, que la nécessité d'opposer enfin, dans l'intérêt de la balance politique du monde, une barrière à l'esprit d'envahissement dont, pendant une suite d'années, se sont montrés possédés les Anglo-Américains du Sud, propriétaires d'esclaves, et qu'ils soufflaient à toute leur nation, alors qu'elle était unie. C'était un plan arrêté, parmi les meneurs du Sud, de reculer indéfiniment les limites de la fédération aux dépens du Mexique, de l'Espagne, propriétaire de Cuba, et des républiques de l'Amérique centrale. Ces projets d'agrandissement manquaient de toute justification tirée de l'utilité nationale, car à quoi bon de nouveaux espaces à un peuple dont déjà le drapeau flottait sur une immense superficie où la population pouvait croître et se multiplier pendant des siècles en-

core, sans craindre d'être foulée? La surface de l'*Union* américaine, si l'on peut encore se servir d'un terme pareil, est de quinze à seize fois celle de la France. Et comment qualifier ce programme de spoliation au point de vue de la justice? Comment concilier cet insatiable appétit de territoire avec le respect que se doivent les uns aux autres les États civilisés, surtout lorsqu'ils sont si bien délimités par la différence des origines et par la configuration du sol? Mais le Sud voulait étendre l'esclavage, introduire dans l'Union des États nouveaux qui fussent caractérisés par cette *institution particulière*, afin de faire contre-poids aux progrès plus rapides en population et en richesse par lesquels se distinguait le Nord, où le travail est libre, progrès qui donnaient au Nord la majorité et l'ascendant au sein des deux chambres du Congrès. Ainsi l'île de Cuba, conquise ou annexée, aurait pu être découpée en deux États. Déjà l'esclavage, spontanément aboli par les Mexicains, avait été restauré dans l'ancienne province du Texas, qui est plus étendue que la France, et qui est appelée à former un jour quatre États grands, chacun, comme vingt-cinq de nos départements, sept ou huit fois plus vastes que le Massachusetts, et plus étendus même que le puissant État de New-York, justement surnommé l'État-Empire[1]. On eût de même rétabli

1. La superficie du Texas est de 61 460 000 hectares, celle des 89 départements de la France est de 54 300 000 hectares; l'État de Massachusetts a 2 020 000 hectares, et l'État de New-York 11 900 000. Vingt-cinq départements représentent 15 250 000 hectares, et le quart du Texas en ferait 15 360 000.

la servitude des noirs dans les autres parties du Mexique, aussitôt après se les être appropriées. A plus forte raison ce système rétrogade eût été imposé aux États de l'Amérique centrale. Plus tard, on aurait vu ce qu'il convenait de faire de l'Amérique méridionale. Provisoirement, on voulait bien la laisser en paix.

L'exécution de ce plan audacieux se poursuivait imperturbablement. On avait déchaîné sur l'île de Cuba, sous la conduite d'un réfugié espagnol nommé Lopez, des expéditions de prétendus libérateurs qui avaient échoué misérablement. On s'était alors retourné vers un procédé plus acceptable au point de vue du droit des gens : on avait proposé à l'Espagne de céder cette importante colonie à prix d'argent. L'Europe avait vu trois des diplomates américains envoyés près de ses cours se réunir à Ostende, tracer la marche à suivre pour l'incorporation de Cuba dans l'Union, moitié de gré, moitié de force. Un spectacle d'un autre genre, mais qui n'était pas moins propre à exciter l'étonnement universel, avait été offert au monde par les tentatives réitérées de Walker sur l'Amérique centrale. Ce *condottiere* sans frein, après avoir organisé ses bandes à la Nouvelle-Orléans, au su de tout le monde, allait promener sur les rives du lac de Nicaragua la rébellion, le meurtre et l'incendie. Il était l'effroi et le fléau de peuples inoffensifs, et le gouvernement fédéral n'essayait rien de sérieux pour entraver ces entreprises de flibustier, quoiqu'elles fussent dirigées très-ostensiblement contre des États amis. Les

hommes éclairés du Nord réprouvaient cette politique agressive, qui violait toutes les lois observées entre États civilisés; mais l'influence du Sud intimidait le gouvernement fédéral, et celui-ci se laissait lier les mains.

En même temps que le Sud de l'Union américaine agissait ainsi en conquérant vis-à-vis de l'Amérique espagnole, il tentait de comprimer la réprobation que ses plans et ses actes soulevaient en Europe, en affichant une doctrine suivant laquelle il aurait été interdit aux puissances européennes d'intervenir dans les affaires du nouveau monde. C'était la célèbre doctrine dite de Monroë, parce qu'elle avait été consignée, mais au milieu des circonstances bien différentes, dans un des messages annuels de l'illustre président de ce nom. On se souvient de la recrudescence des idées légitimistes, féodales et absolutistes dans les conseils des monarchies européennes, qui se manifesta en 1820 et dans les années qui suivirent. Elle fut la cause de grands et déplorables événements dans les deux péninsules, l'italienne et l'ibérique; les institutions libérales y furent renversées par des baïonnettes étrangères et l'asservissement des peuples y fut ainsi rétabli par une alliance qui se qualifiait de sainte. La France se chargea de l'exécution en Espagne, et fit la campagne de 1823, qui abattit la constitution des cortès et releva le pouvoir absolu de Ferdinand VII. L'Autriche avait déjà accepté et rempli avec le même succès la même mission à Naples et dans le Piémont. On put croire que, dans leur emportement

en faveur des principes de la légitimité et des droits absolus des têtes couronnées, les gouvernements qui s'étaient coalisés dans la sainte-alliance, et au gré desquels les mots de république et de souveraineté nationale impliquaient le germe de tous les désordres, de toutes les usurpations et de tous les crimes, voudraient relever l'autorité de l'Espagne dans les ci-devant colonies du continent américain. Les États-Unis s'émurent profondément de la passion réactionnaire que les cabinets de l'ancien continent manifestaient par le langage le plus violent et par des actes sommaires, tels que l'envahissement des deux grandes péninsules de l'Europe. Ils résolurent noblement de faire cause commune avec les républiques qui s'étaient érigées sur les ruines de la domination espagnole dans le nouveau monde. Le président Monroë se fit le digne interprète de cette courageuse et prévoyante détermination de ses concitoyens, et le message qu'il adressa au Congrès, à l'ouverture de la session, au mois de décembre 1823, portait la déclaration que les États-Unis se considéreraient comme solidaires des républiques qui seraient attaquées. On a tant parlé de la doctrine Monroë, qu'il n'est pas inopportun de transcrire ici le passage où elle est formulée :

« Je vous avais dit, au commencement de la dernière session, qu'un grand effort se faisait en Espagne et en Portugal pour améliorer la condition de l'une et de l'autre nation, et que la tentative paraissait conduite avec une modération extraordinaire. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer à quel point le résultat a été différent de nos

prévisions. C'est toujours avec anxiété et sympathie que nous avons assisté au spectacle des événements qui s'accomplissaient dans cette partie du monde d'où nous avons tiré notre origine. Les citoyens des États-Unis nourrissent les sentiments les meilleurs pour la liberté et le bonheur de leurs semblables de l'autre côté de l'Atlantique. Tant que la guerre a subsisté entre les puissances européennes, nous nous sommes abstenus d'y prendre part, de même qu'à toutes les affaires qui ne regardaient qu'elles : notre politique nous le commandait. C'est seulement lorsque nos droits sont attaqués ou sérieusement menacés que nous nous sentons blessés et que nous nous préparons à nous défendre. Les événements qui se passent dans notre hémisphère nous touchent plus immédiatement, par des raisons qui se présentent d'elles-mêmes à tout observateur éclairé et impartial. Le système de politique générale des États de la sainte-alliance diffère essentiellement sous ce rapport de celui de l'Amérique. Cette différence procède de celle qui existe dans les institutions respectives. Notre nation est tout entière dévouée au maintien des institutions qui ont été acquises au prix de tant d'argent et de sang, mûries par la sagesse de nos concitoyens les plus éclairés, et à l'ombre desquelles nous avons joui d'une prospérité sans exemple. En conséquence, c'est un hommage que nous devons à la vérité et à notre désir de continuer nos relations amicales avec les puissances alliées, de déclarer que nous considérerions comme dangereux pour notre repos et pour notre sûreté toute tentative qu'elles feraient pour étendre leur système à une portion quelconque de cet hémisphère. Nous nous sommes abstenus d'intervenir dans les colonies ou dépendances réelles des différents États européens, et nous ferons de même à l'avenir ; mais pour ce qui est des États qui ont proclamé et fait prévaloir leur existence indépendante, et dont après pleine considération, et conformément à de justes principes, nous avons reconnu l'indépendance, nous ne pourrions regarder que comme une

manifestation de sentiments hostiles aux États-Unis toute intervention qui aurait pour objet de les opprimer ou d'en contrôler, de quelque manière que ce fût, les destinées. Pendant la lutte qui a eu lieu entre ces nouveaux gouvernements et l'Espagne, nous nous sommes déclarés neutres; au moment même où nous les reconnaissions, nous avons observé la neutralité, et nous y persisterons, pourvu qu'il ne se produise aucun changement qui, dans l'opinion des pouvoirs constituant notre gouvernement, soit de nature à rendre indispensable à la sécurité des États-Unis un changement correspondant de notre part. »

Tels sont les termes dans lesquels s'est produite cette doctrine dite de Monroë. A la rigueur, on peut lui donner plusieurs interprétations différentes. Ce que l'Amérique du Nord déclarait à l'Europe par l'organe de son Président, qu'elle considérerait comme une agression personnelle le fait de tenter d'*étendre* à une partie quelconque de l'Amérique émancipée le *système* de l'Europe, et d'en *contrôler, de quelque manière que ce fût, les destinées,* peut s'entendre de deux manières. On peut soutenir qu'il s'agit de la tentative de restaurer, dans quelqu'une des parties de l'Amérique espagnole ou portugaise, l'autorité de la Péninsule. On peut prétendre aussi qu'on a voulu prévoir le cas où se produirait le projet d'y fonder des monarchies, même parfaitement indépendantes, même dotées d'institutions représentatives. De ces deux versions, que la grammaire autorise, laquelle est la vraie? Nous croyons qu'un esprit sage, tel qu'était M. Monroë, qui connaissait l'Europe et qui savait respecter la liberté d'autrui, ne songeait pas

à la seconde. Au surplus, le cours des événements fournit un commentaire suffisamment clair des paroles de M. Monroë et du sens qu'on y attachait à Washington. On a la preuve que ce que voulait M. Monroë, ce qu'on voulait en 1823 dans les conseils de la grande république américaine, c'était assurer et garantir de toute atteinte l'indépendance conquise par l'Amérique continentale espagnole et portugaise, et qu'on ne se proposait aucunement d'y empêcher la formation d'établissements monarchiques. Cette preuve, c'est que déjà l'on avait accepté l'éphémère gouvernement impérial d'Iturbide au Mexique, parce que c'était un gouvernement indépendant. De même pour le Brésil, où s'est élevée une monarchie plus stable. Enfin, à cette même époque, le cabinet de Washington n'avait aucunement la pensée d'insurger le Canada et d'absorber Cuba sous prétexte que c'étaient des pays soumis à l'autorité d'une monarchie.

Quelques années après, lorsque fut entièrement passé le danger qu'on avait prévu en 1823, pour l'Amérique espagnole ou portugaise, la noble déclaration du président Monroë, a été, aux États-Unis, travestie et faussée dans sa signification et dans son objet. On l'a transformée en une défense signifiée à l'Europe de s'occuper des affaires de l'Amérique. Au gré de quelques hommes politiques, qui n'étaient pas les moins écoutés de la masse de leurs concitoyens, on l'a même interprétée ainsi, que l'Europe devait renoncer à rien posséder en Amérique, sur le continent du moins; on voulait

bien lui permettre les îles, et encore n'était-ce pas sans exception, l'affaire de l'île de Roatan l'a montré. Ce paradoxe était érigé en une espèce de dogme par les flatteurs de la multitude, qui, en tous pays, dans sa vanité, qu'elle confond avec la dignité nationale, aime qu'on humilie l'étranger. Il couvrait les desseins des esclavagistes, qui, l'Europe exclue de toute influence en Amérique, entendaient s'approprier, soit par un envahissement à main armée, soit sous le voile d'une vente imposée par la menace, tout ce qui, dans leurs alentours, serait à leur convenance. Une alliance intime s'était formée, au sein de l'Union, entre les choryphées du Sud et les chefs du parti qui portait le nom de démocratique, et cette alliance, qui viciait la politique intérieure des États-Unis non moins que leur politique étrangère, a pendant une suite d'années dominé le pays. C'est elle qui surtout dictait les choix dans les élections à la présidence. Mais il était infaillible que le sentiment public se réveillât dans la grande république américaine, de manière à rendre l'ascendant aux principes de progrès et de liberté. C'est ce qui s'est accompli à l'élection de 1860. Le candidat des démocrates coalisés avec le Sud y a été vaincu.

Alors que subsistait triomphante aux États-Unis l'alliance entre le parti démocratique et le parti esclavagiste, la doctrine dite de Monroë, arrangée par d'audacieux commentateurs, avait déterminé des actes assez nombreux qui avaient blessé profondément l'Europe. C'est ainsi que le commandant Hollins, de la marine fédérale, qu'en cela on a dû croire au-

torisé par son gouvernement, puisqu'il n'a pas été désavoué, était venu bombarder et puis incendier le port principal sur l'Atlantique de l'Amérique centrale, San-Juan-del-Norte (ou Greytown), sans que cette violence inouïe eût été provoquée par rien, si ce n'est la résistance des autorités de la ville aux prétentions despotiques d'une Compagnie américaine et leur disposition à demander assistance à la marine anglaise. D'autres actes plus significatifs encore avaient atteint directement celle des puissances de l'Europe qui montrait le plus de répulsion pour la propagation de l'esclavage. La fière Angleterre, qu'on avait déjà obligée de reculer dans l'affaire des frontières de l'État du Maine, s'était vue forcée d'accepter des arangements pénibles pour son amour-propre au sujet de la délimitation, sur terre et sur mer, de sa colonie de Balise, dans l'Amérique centrale. On ne laissait échapper aucune occasion de l'insulter.

L'Europe avait pu tolérer un moment ces écarts de la démocratie des États-Unis, inspirés et excités par les esclavagistes du Sud; mais il devait lui tarder de raffermir sa position ébranlée et de reprendre l'exercice des facultés qu'elle est fondée à revendiquer, dans l'intérêt de la civilisation générale. L'affaire du Mexique lui fournit une occasion favorable; en la saisissant, elle se conduit conformément à ce que conseille une sage politique.

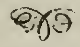
Ce que les circonstances actuelles présentent d'avantageux pour le réveil de la politique européenne envers l'Amérique, ce n'est pas le fait que, divisés

en deux camps profondément ennemis l'un de l'autre, les États-Unis sont devenus moins redoutables, et que, au milieu de la guerre acharnée à laquelle ils s'abandonnent, on doit risquer moins en passant outre à leur réclamation, s'ils en articulaient quelqu'une; c'est ce fait, bien différent, que le Nord a ici le même intérêt que l'Europe. L'objet du Nord, qui a répudié l'esclavage et veut l'empêcher de s'étendre, sera atteint, si, sous le patronage temporaire de plusieurs puissances européennes alliées à cet effet, ou sous celui de la France seule, le Mexique parvient à résoudre le difficile problème de se constituer d'une manière stable; car les meneurs du Sud, sachant quel accueil serait fait désormais à leurs agressions par le Mexique régénéré, renonceraient à leur projet de le démembrer pour faire de ses lambeaux de nouveaux États à esclaves incorporés à leur groupe. Qu'importe au Nord de reculer les limites de la république? Le territoire qu'elle possède est tellement vaste, que, quelque ambitieux qu'on soit, on se contenterait à moins. Ce qui lui importe, c'est qu'une limite soit prescrite à l'esclavage et qu'on intime à l'*institution particulière* cette sentence : « Tu n'iras pas plus loin. » L'expédition du Mexique ne saurait donc contrarier le Nord ; elle répond à ses idées, elle rentre dans sa politique. La seule condition dont le Nord puisse et doive demander l'observation rigoureuse, c'est que l'indépendance du Mexique soit pleinement respectée, qu'il ne soit pas question d'en refaire directement ou indirectement

une colonie, au profit réel ou supposé d'une puissance européenne quelconque. Voilà la doctrine Monroë, telle que l'entendait son auteur. Sur ce terrain, la France serait en parfait accord avec le gouvernement de Washington.

C'est une règle fondamentale aujourd'hui de la politique anglaise de s'opposer à l'agrandissement du domaine de l'esclavage. L'opinion anglaise est très-ferme sur ce point. En suivant le courant de l'opinion, qu'est-ce que le cabinet anglais pourrait craindre? Mais surtout on peut penser qu'il attache un grand prix à reprendre, dans les affaires du nouveau monde, la situation de légitime influence dont les prétentions exagérées du cabinet de Washington et ses procédés sommaires l'avaient fait descendre.

A ce point de vue, l'expédition française au Mexique, loin de porter ombrage à l'Angleterre, semble ne pouvoir qu'obtenir de sa part une approbation très-marquée; on est même fondé à s'étonner de ce qu'elle n'ait pas eu de cette puissance un concours plus direct et plus efficace.



## III

### MOTIF TIRÉ DE LA POLITIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE EN FAVEUR DE L'ENTREPRISE.

La France n'est point indifférente relativement à l'esclavage. Elle y est fort opposée. Cependant elle n'apporte pas à l'abolition de cette institution des sociétés primitives la même ardeur, la même passion religieuse que l'Angleterre. Mais elle a pu raisonnablement trouver dans les principes de sa politique générale un motif d'aller au Mexique, motif qui lui est propre et qui n'existe pas pour le cabinet de Londres. Parmi les rameaux qui composent la civilisation occidentale ou chrétienne il y a une branche bien distincte, qu'on définit par la dénomination des races latines. Elle a son siége en France, en Italie, dans la péninsule hispano-portugaise et dans les contrées que les nations française, italienne, espagnole, portugaise, ont peuplées de leurs rejetons. Elle est caractérisée par la prépondérance numérique, ou même par la domination exclusive du culte catholique. Elle n'est

pas tout le catholicisme, mais elle lui fournit plus particulièrement sa séve et son éclat. Sans rabaisser personne, on peut dire que la France est l'âme de ce groupe, non-seulement l'âme, mais le bras. Sans elle, sans son énergique initiative, et sans le respect que commandent ses lumières, ses sentiments élevés et sa puissance militaire, le groupe des nations latines serait réduit à ne plus faire qu'une humble figure dans le monde, et même depuis longtemps il serait complétement éclipsé. Elle est pour ces nations, une sœur aînée dont l'autorité fait leur sauvegarde. Elle ne forme pas seulement la sommité du groupe latin, elle en est la protectrice unique, depuis que l'Espagne s'est tant laissé déchoir.

Parmi les intérêts divers de la politique française, comme aussi parmi ses devoirs, il n'en est aucun qui soit plus direct et plus grand que de maintenir le groupe latin, boulevard du faisceau des nations catholiques. Il est tout aussi indispensable à la France de soutenir autant que possible dans leur existence et leur force les diverses unités qui le composent, qu'il peut l'être aux nations dont il est formé que la France soit forte et investie d'une grande influence. Dans la communauté d'idées et de sentiments qui se fait de plus en plus remarquer chez les nations de l'Europe, il est aujourd'hui exact de dire ce que Napoléon I[er] avançait un peu prématurément peut-être, il y a soixante ans, dans un de ces beaux documents où il plaidait en termes admirables la cause de la paix, tout en faisant la

guerre, que toute guerre européenne est une guerre civile; mais c'est bien plus vrai encore quand il s'agit de conflits entre les nations latines ou entre l'une d'elles et la France. C'est par les soins de la France surtout que le faisceau des nations latines peut demeurer solidement lié, dans l'intérêt de chacune d'elles. Aussi bien, en vertu de la loi de réciprocité, qui s'observe presque toujours dans les affaires humaines, la consolidation et le développement du groupe des nations latines est la condition même de l'autorité de la France.

Notre patrie possède de grandes ressources. Elle a un génie puissant. De généreux principes sont inscrits sur son drapeau. Elle a de nobles traditions auxquelles elle aime à rester fidèle, et qui sont pour elle une force en même temps qu'une obligation. Elle excelle dans les lettres, dans les sciences et dans les arts. Son industrie est de plus en plus féconde, et son agriculture est appelée à une richesse inépuisable. Ses armes sont formidables et redoutées au loin. Mais si les nations latines étaient effacées de la scène du monde, la France se trouverait dans l'irrémédiable faiblesse que détermine l'isolement. Elle serait comme un général sans armée, presque comme une tête sans corps.

Ainsi il importe à la France, il est de son intérêt étroit que l'Espagne soit une nation vivace, solidement constituée, abondamment pourvue de ressources, douée d'initiative, et en un mot en état de peser dans la balance du monde; qu'il en soit de même

de l'Italie; que le Portugal renaisse, autant que le lui permet l'exiguïté de son territoire, à d'importantes destinées; que la Belgique, si industrieuse, si libérale et si sage, excepté quand elle dépense son argent à fortifier Anvers, demeure florissante, et que les États fondés avec des matériaux espagnols et portugais dans le nouveau monde grandissent en culture intellectuelle et morale, en richesse et en population, au lieu d'être dévorés par l'anarchie qui les consume presque tous depuis qu'ils ont consommé leur indépendance. A ce point de vue, l'empereur Napoléon III a fait de l'excellente politique lorsque, venant en aide à l'Espagne, il a demandé qu'elle fût classée parmi les grandes puissances de l'Europe. Ce n'est pas seulement le souvenir de sa splendeur passée qui autorise l'Espagne à aspirer à ce rang : elle est fondée à le réclamer par les progrès qu'elle a su accomplir depuis qu'elle s'est soustraite à la malfaisante étreinte du pouvoir absolu. Henri IV et Richelieu ont été de grands politiques quand ils ont ébranlé et diminué la puissance espagnole qui avait trop menacé la France ; c'était la donnée qui convenait à leur siècle. S'ils revenaient au monde aujourd'hui, leur génie procéderait différemment, et s'appliquerait à relever l'Espagne. Du même point de vue, il est impossible de ne pas reconnaître que l'assistance donnée à l'Italie avec tant de résolution et d'à-propos en 1859, pour qu'elle s'affranchît du joug de l'Autriche, et l'impulsion à la faveur de laquelle cette belle contrée a déjà presque accompli son unité, émanent d'une

politique pleine de grandeur, et d'une haute prévoyance. La France, appuyée sur les deux péninsules ainsi fortifiées et unie à elles par les liens d'une sympathie réciproque et par mille tendances communes, par les rapprochements du langage, des habitudes, des idées, et avant tout par la communauté de religion, conservera pour leur bien comme pour le sien, et pour celui du monde entier, une influence du premier ordre.

En signalant ainsi la nécessité, pour la politique française, de relever les États peuplés par les races latines, je suis bien loin d'exclure l'alliance anglaise : celle-ci doit être considérée au contraire comme désormais essentielle pour la France. Le bon accord des deux nations les plus puissantes du globe est aujourd'hui la condition même de la paix générale et du progrès de la civilisation. Pour chacune des deux, c'est le gage d'une sécurité parfaite, la solide garantie du maintien de sa propre autorité. La concorde effective des deux cabinets de Paris et de Londres, la communauté de leurs vues sur les événements principaux et sur la marche générale des affaires, leur détermination, plus manifeste qu'il n'a plu à lord Palmerston qu'elle fût depuis quelques années, d'exercer une action commune dans les circonstances les plus importantes, seraient d'inappréciables bienfaits pour le genre humain. Il peut cependant exister quelque chose de plus intime dans les relations politiques de la France avec les deux péninsules, et l'alliance ici devrait avoir le caractère

d'un pacte de famille. C'est que l'une et l'autre, l'Angleterre et la France ont une personnalité à la fois trop énergique et trop distincte pour qu'il leur soit possible de s'engager et de se lier au même degré qui convient entre l'Espagne et la France ou entre la France et l'Italie. Enfin nous nous présentons avec plus d'avantage pour l'alliance anglaise elle-même, si nous sommes étroitement unis à l'Espagne et à l'Italie fortement constituées l'une et l'autre, si nous sommes fondés à nous dire les organes des races latines de l'Europe et du monde entier, et si les États de cette origine sont eux-mêmes bien organisés et marchent d'un pas ferme dans la voie du progrès.

Or, lorsqu'on regarde la mappemonde, et qu'on y compare, à deux siècles environ d'intervalle, l'espace occupé par les nations catholiques et surtout par les latines, à celui sur lequel se sont assises et fortement retranchées, avec les grands attributs de la puissance et de la civilisation, les nations chrétiennes dissidentes, protestants des diverses communions et grecs, on est frappé de tout ce que les premières ont perdu, et de ce que les autres ont gagné et gagnent chaque jour. On a lieu d'être consterné lorsqu'on se place au point de vue des intérêts des races latines et de leur part relative dans la possession de la planète, domaine commun du genre humain. On est confirmé dans ce pénible sentiment lorsqu'on interroge la statistique sur les progrès de la population et de la richesse dans les différents États. Les nations catholiques, les

latines encore plus que les autres, semblent menacées d'être submergées par une mer qui monte toujours.

Il y a deux cents ans, la Russie était une contrée barbare que l'on ne comptait pas dans les calculs sur la balance politique du monde; aujourd'hui c'est un empire peuplé de soixante-quatorze millions d'habitants[1], parmi lesquels l'esprit de la civilisation circule et sème ses bienfaits. Le souverain qui y règne aujourd'hui a abjuré la politique d'un despotisme brutal avec laquelle son père s'était tant déçu lui-même et avait, pendant une suite d'années, fait illusion à toute l'Europe. A ce système de rigueurs, qui n'avait produit qu'un colosse aux pieds d'argile, l'empereur Alexandre II, mieux inspiré, a substitué une politique bienveillante, éclairée, libérale, qui changera la Russie en un des empires les plus réellement puissants qui aient jamais existé. Il aura développé ou suscité la véritable civilisation, des bords du Niémen à l'embouchure du fleuve Amour. Il n'y a pas en Europe un pays où la population croisse plus rapidement, et les autres éléments de la prospérité des États y marchent d'un pas accéléré.

Il y a deux cents ans l'Espagne, quoique sur le déclin, était encore une des grandes puissances de l'Europe, tandis que la Prusse, non encore érigée en royaume, était au rang des subalternes.

1. Le royaume de Pologne, conquis mais non assimilé par la Russie, a 4 800 000 habitants. Sans lui la Russie a donc 70 millions d'âmes environ.

Aujourd'hui l'Espagne en est à briguer sa réadmission parmi l'aristocratie des États, et la Prusse est universellement reconnue comme un des membres de la pentarchie européenne. Elle surpasse l'Espagne en population[1]; elle la surpasse bien davantage en industrie, en connaissances de tout genre. Les Principautés ecclésiastiques, et par conséquent catholiques, des bords du Rhin, ont été renversées, et c'est le drapeau de la Prusse protestante qui flotte à la place de celui des anciens princes-évêques.

L'Empire turc est au moment de crouler. Il déjoue les efforts de la diplomatie qui voudrait le perpétuer. C'est comme la lampe où il n'y a plus d'huile; la population ottomane s'éteint. Plusieurs États chrétiens remplaceront l'empire du Croissant; mais les catholiques ne sont qu'en minorité dans ces contrées; les États chrétiens qui s'y constitueront sont voués d'avance à la religion grecque.

Mais c'est en dehors de l'Europe que le progrès des puissances non-catholiques et l'abaissement relatif des États appartenant à la catholicité sont le plus manifestes. Et d'abord en Amérique est apparue, dirigée par le génie du protestantisme, une grande nation qui, il y a deux cents ans, partagée en plusieurs colonies, n'était qu'une modeste dépendance de l'Angleterre. Sa population alors n'atteignait pas un million. Cette nation est celle des

1. La population de la Prusse s'accroît rapidement. Elle est aujourd'hui de près de 19 millions; celle de l'Espagne n'est que de 16.

États-Unis, pour laquelle la crise qu'elle traverse actuellement, quelque douloureuse qu'elle soit, ne doit être pourtant que le point de départ de progrès nouveaux. La population des États-Unis se développe sans relâche depuis trois quarts de siècle, avec une force extraordinaire. La superficie sur laquelle s'y étend la civilisation s'accroît dans une proportion non moins remarquable, et ainsi se forme une agglomération d'hommes civilisés qui par son nombre, ses qualités viriles et ses immenses ressources, ne peut manquer de peser d'un poids très-grand dans la balance du monde. Le total de la population des États-Unis était, en 1790, d'un peu moins de quatre millions, dont sept cent mille esclaves; en 1860, il était monté à trente et un millions et demi, dont environ quatre millions d'esclaves[1]. L'immigration a contribué pour une part à cette augmentation énorme, mais la cause dominante, c'est la propagation naturelle de l'espèce, au milieu des circonstances favorables où elle est placée, et dont, pour une grande partie, elle n'est redevable qu'à elle-même. Aussitôt que sera terminée la guerre, dont la furie, éclatant à l'improviste comme un ouragan, a interrompu le cours de la prospérité de ce grand pays, l'espèce humaine s'y remettra à multiplier comme auparavant, et dès lors la population semble devoir y atteindre, dans une période assez limitée, un nombre auprès duquel celle des grands États européens

1. Exactement 31 443 000 et 3 954 000.

ne sera plus que médiocre. M. Kennedy a supputé quelle pourrait être la population des États-Unis à la fin du siècle actuel, c'est-à-dire dans trente-sept ans, à peine la durée moyenne d'une génération. Il a trouvé qu'en supposant la continuation de l'accroissement annuel de trois pour cent, qui s'était soutenu jusqu'à ce jour et même avait été dépassé, les États-Unis excéderaient alors cent millions d'âmes. Si la multiplication de la population française ne devient pas plus rapide qu'elle ne l'a été depuis une dizaine d'années, nous serons alors à quarante à peine.

Il n'y a rien d'impossible à ce que, à cette époque et auparavant, l'union américaine se soit partagée en trois ou quatre empires; mais l'espace qu'elle occupe est si grand que chacun pourrait avoir quatre ou cinq fois le territoire de la France. Ce serait un groupe d'États de force à contre-balancer l'Europe.

L'Amérique anglaise du continent, dont l'étendue est si considérable, semble appelée à constituer plusieurs États, deux au moins, un sur chaque océan. Elle se peuple et s'organise avec vigueur. C'est ici le lieu de faire une observation qui s'applique pareillement aux États-Unis. L'Amérique anglaise offre une notable proportion de catholiques. Dans le bas Canada, ce sont des Français; dans l'intérieur, des Irlandais. Néanmoins l'esprit du catholicisme romain semble n'avoir aucune chance d'y prévaloir. Ce n'est pas là que la cour de Rome trouverait des adhérents au système politique qu'elle patronne, dans lequel le libéralisme n'a au-

cune place et où les peuples et les individus subiraient le joug d'une perpétuelle minorité ; ce n'est pas là qu'elle pourrait essayer de faire réussir les idées d'intolérance religieuse dont elle croit devoir rester le représentant et la personnification immuable. En religion comme en politique et dans les relations civiles, c'est la liberté qui l'emporte dans ces sociétés et le génie du protestantisme qui y guide la marche.

Dans toute l'étendue des deux Amériques, on n'aperçoit que deux agglomérations catholiques qui se fortifient; l'une qui possède un territoire presque sans limites, l'empire du Brésil, l'autre qui se réduit à une île d'une médiocre étendue, et qui n'est qu'une colonie, Cuba. Loin de moi la pensée de déprécier le Brésil. Il est gouverné honnêtement et libéralement. Il s'est fait un nom respecté dans le monde civilisé, et les colons européens commencent à s'y transporter. Le Brésil est en voie de devenir une puissance. Malheureusement il porte dans son organisation sociale un grand vice ; la société y a pour fondement l'esclavage des noirs, et tôt ou tard ce sera pour lui une source d'immenses embarras. Le temps est passé où la société pouvait reposer solidement sur une telle base. Quelque complaisance qu'on y mette, on ne saurait trouver, dans le Brésil, pour le monde catholique et latin, l'équivalent de ce que sont les États-Unis pour le monde protestant et anglo-saxon. Il n'en est encore qu'à huit millions d'habitants de toutes couleurs. Quant à l'île de Cuba, c'est la plus florissante des Antilles.

Ses progrès en population et en richesse sont des plus remarquables. Elle est parvenue, à plus de douze cent mille âmes. Mais à Cuba aussi l'esclavage est en honneur, et la traite des noirs n'est pas étrangère à l'accroissement de sa population. Il faut remarquer aussi qu'il semble écrit que les États-Unis profiteront de la première défaillance qu'aurait l'Espagne pour s'en rendre les maîtres[1].

Maintenant, que le lecteur porte ses regards vers le grand Océan. Il y verra de magnifiques colonies se constituer, avec tous les caractères de la force, sur des terrains naguère inhabités. Or, à quels peuples appartiennent-elles? de quelle souche proviennent-elles et quel est l'esprit qui les anime? Pas une de celles qui méritent l'honneur d'être nommées, n'est le rejeton d'une nation catholique. Cette vaste Australie, qui formera plusieurs États quelque jour, et qui est déjà divisée en six gouvernements distincts, est essentiellement anglaise, et les tendances chères à la cour de Rome en sont absentes. Il ne serait pas prudent d'y venir enseigner même parmi les catholiques, que les institutions libérales sont des inventions du malin esprit,

1. L'île de Cuba a eu la bonne fortune de rencontrer un écrivain, aux connaissances les plus variées, et d'une ardeur infatigable, qui s'est consacré à la décrire à tous les points de vue. C'est M. Ramon de la Sagra. Il en a fait l'objet d'un grand ouvrage accompagné d'un atlas descriptif, sous le tritre de *Historia fisica, economico-politica, intelectual y moral de la isla de Cuba.* C'est une des plus belles publications scientifiques qu'on doive à l'Espagne. L'ouvrage date de 1842; mais l'auteur y a joint des suppléments, et notamment un, qui est considérable, sous la date de 1860.

que le génie de la liberté est le génie de la perdition, et que le pouvoir temporel doit considérer comme son premier devoir d'assurer l'autorité de l'Église romaine. Au contraire toutes les tendances que le protestantisme a suscitées y dominent sans partage, et la population protestante y est en possession de l'ascendant. La Nouvelle-Zélande, à laquelle aussi un bel avenir semble réservé, se présente avec les mêmes caractères que les provinces australiennes. L'admirable île de Ceylan est sous la loi de l'Angleterre. Parmi les colonies anciennement constituées, Java qui, de même que Ceylan, compte une nombreuse population indigène, et où, plus encore qu'à Ceylan, la population européenne est une exception, appartient à un peuple calviniste, les Hollandais.

Les Philippines, il est vrai, sont à l'Espagne catholique. On pourrait en tirer le plus grand parti; mais sous son régime actuel, ce magnifique archipel est loin de devenir ce qu'est Java pour les Hollandais, ou Ceylan gouverné par la race anglo-saxonne ou même l'île de Cuba sur laquelle flotte le même drapeau espagnol.

En outre de ces colonies, le grand Océan baigne d'immenses empires qui remontent à l'antiquité la plus reculée, et qui aujourd'hui encore sont les premiers du monde, non par l'avancement des arts, des sciences et de l'industrie, ni par la force morale, mais du moins par le nombre de la population : la Chine et l'Inde. Dans l'Inde jadis, la France catholique était l'énergique compétiteur de l'Angleterre

protestante; mais nous n'y sommes plus rien, et les Anglais y sont tout. En Chine notre gouvernement a fait des efforts intelligents et vigoureux, afin que l'influence française y fût bien apparente; mais notre commerce ne s'y est pas encore montré à la suite de nos soldats. C'est l'Angleterre, c'est l'Amérique du Nord qui y ont l'ascendant commercial et y mènent les affaires.

Ce bilan comparé des progrès des États catholiques et de ceux des peuples chrétiens qui professent d'autres cultes, est de nature à inspirer de sombres réflexions aux hommes d'État qui considèrent, non sans raison, que les destinées de la France et la grandeur de son autorité sont subordonnées aux chances d'avenir des États catholiques en général et des races latines en particulier. C'est le plus puissant argument qu'il soit possible de faire valoir à l'appui de l'expédition du Mexique[1].

1. Dans la lettre que l'Empereur a adressée au général Forey, lorsque ce chef militaire est allé prendre le commandement de l'expédition, ce motif est indiqué avec une grande force.



DES DIFFICULTÉS MILITAIRES DE L'EXPÉDITION.

Les difficultés à prévoir sont de deux sortes. Il y a les difficultés militaires que rencontre et continuera de rencontrer l'armée dans sa marche sur Mexico, et dans l'occupation des principaux points du pays. Il y a les difficultés politiques, celles que soulèvent partout la présence des troupes étrangères, leur appel à la formation d'un gouvernement nouveau et leur concours pour lè soutenir.

Un Français peut le dire sans s'exposer ici à ce qu'on l'accuse d'être aveuglé par son patriotisme : les opérations militaires en elles-mêmes sont d'un succès certain. La qualité des troupes françaises, la supériorité de leur armement, leur bonne organisation administrative, leur discipline, le talent et l'expérience des chefs semblent ne permettre aucun doute sur l'issue des combats qui s'engageront, jusques à la fin de la campagne. L'armée française traversera toutes les passes périlleuses, comme les Américains du Nord les ont franchies. Elle pren-

dra la Puebla et Mexico aussi bien que les intrépides soldats que conduisaient Taylor et W. Scott. Elle s'emparera de Guanaxuato, d'Acapulco, d'Oaxaca, de Morelia[1], et même de Guadalaxara et de Durango, en supposant qu'il faille poursuivre jusque-là le gouvernement de Juarez, obstiné à ne pas traiter. Le succès militaire, ici, est avant tout une affaire de dépenses, et le gouvernement impérial, quelque déplaisant qu'il soit pour lui de compromettre l'équilibre du budget, est bien déterminé à ne pas épargner l'argent pour terminer à l'avantage de la France une entreprise où l'honneur de ses armes est engagé.

Un des grands embarras pour une armée qui envahit un pays vaste, à population clair-semée, tel que le Mexique, est d'assurer ses subsistances. Des États qui sont dans ces conditions se défendent contre un envahisseur par les désavantages mêmes de leur manière d'être. Ils opposent à l'ennemi la longueur des distances, l'inculture et même la dévastation de leur territoire. Ils cherchent à l'affamer en détruisant autant que possible les récoltes qui sont éparses sur sa route, en brûlant les villages et en brisant les meules des moulins. Ils l'obligent ainsi à des charrois infinis qui coûtent des sommes énormes. Des difficultés de ce genre ont arrêté nos pas et ajourné le mouvement en avant, plus que ne l'aurait voulu l'impatience du public, qui ne rai-

1. C'est le nom donné à l'ancienne ville de Valladolid, en l'honneur de Morelos.

sonne pas toujours. Le général en chef eût agi avec légèreté s'il ne se fût assuré des vivres et des moyens de transport. Mais une fois que l'armée française aura atteint la Puebla, avant même qu'elle se soit emparée de la ville, si celle-ci oppose une résistance sérieuse, elle aura des vivres à discrétion, parce qu'elle sera dans une province fertile en culture, et où les aliments s'offrent en abondance. A l'exception de la boisson, ce sont les mêmes à peu près que nos soldats consomment en France : du pain de froment, du maïs, de très-bons haricots, de la viande de bœuf et de mouton. L'armée, d'ailleurs, est assez forte pour garder la route depuis la Puebla jusqu'à Orizaba ou Xalapa, et de là jusqu'à la Vera-Cruz. A l'heure où j'écris ces lignes, l'armée française doit être devant la Puebla, sinon dans la ville. Ainsi, l'obstacle des subsistances peut-être considéré comme surmonté.

Le plus formidable adversaire que nos vaillants soldats eussent à trouver sur leur chemin est la fièvre jaune. Mais si cette maladie est formidable, elle cesse du moins de sévir à une assez faible distance du rivage. Pour combattre le fléau, le gouvernement français s'est décidé à employer simultanément deux moyens, ayant chacun son efficacité propre. L'un est la construction d'un chemin de fer sur lequel les troupes, aussitôt débarquées à la Vera-Cruz, franchiraient en quelques heures la zone infectée et seraient transportées à Orizaba, où elles respireraient un air parfaitement pur. L'autre est l'emploi de soldats noirs pour occuper la Vera-Cruz

et sa citadelle, le château de Saint-Jean d'Ulua. On les tirerait de nos colonies du voisinage, la Martinique et la Guadeloupe, et on les emprunterait au vice-roi d'Égypte, pour qui ce serait un honneur de mêler ses troupes à celles de la France. Il est connu que la race noire a le privilége de braver impunément les miasmes, de même que les rayons ardents du soleil des régions équinoxiales. Souvent la vieille Espagne avait formé le dessein de composer de régiments noirs la garnison de la Vera-Cruz. Mais avec les ressorts rouillés de ce gouvernement, tout mouvement vers le bien était difficile, et cette humaine pensée ne fut jamais mise à exécution.

Le chemin de fer de la Vera-Cruz à Orizaba rendrait à l'expédition un autre service, celui d'assurer ses communications avec la Vera-Cruz, d'où viendraient nécessairement les renforts, les munitions, le matériel, et par où arrivera même une partie des approvisionnements, tout ce qu'on ne pourra pas tirer du pays même. L'économie que, grâce au chemin de fer, on réaliserait sur les frais de transport, aurait bientôt couvert les frais de la construction. D'ailleurs, pour une armée, la rapidité et la sûreté des communications et la facilité de se mettre en rapport avec sa base d'opération sont des avantages d'un prix inestimable.

Si l'occupation devait se prolonger, il est une autre œuvre que nous aurions lieu d'entreprendre, l'assainissement de la Vera-Cruz. La violence sans pareille avec laquelle s'y montre le *vomito*, et qui, pour l'Européen et pour l'homme

même du plateau mexicain, fait de cette ville un des séjours les plus dangereux qu'il y ait sur la terre, tient à des causes qui paraissent suffisamment connues, et qui, dès le temps de la domination espagnole, avaient été l'objet d'études assez approfondies. C'est avant tout l'existence autour de la ville d'une ceinture marécageuse, où, pendant la saison chaude, beaucoup de matières végétales, et même animales, entrent en putréfaction; c'est ensuite la mauvaise qualité des eaux qui y servent aux usages domestiques.

Les marécages qui enceignent la ville de la Vera-Cruz, particulièrement à l'est et au sud, ne sont pas étendus. Le long du littoral, des dunes (*mejanos*), semblables à celles que nous connaissons en Europe, spécialement en France dans les départements de la Gironde et des Landes, composées de même d'un sable fin que déplace la violence extrême des vents du nord, interceptent le cours des ruisseaux et en rendent les eaux stagnantes. Probablement il ne serait pas impossible de fixer ces dunes par des procédés semblables à ceux que Brémontier a introduits chez nous avec un si grand succès, et qui ont créé, sur le littoral de nos départements du golfe de Gascogne, une richesse utilisée aujourd'hui par l'administration des forêts. En fixant ces dunes et en les recouvrant de végétation, on diminuerait la température excessive des environs de la Vera-Cruz ; et cet excès de chaleur n'est pas étranger à l'âpreté du *vomito*. C'est un fait d'observation que plus la température de la saison est élevée, plus

la maladie fait de victimes. Il serait encore plus praticable, au moyen de quelques travaux exécutés une fois pour toutes et avec un entretien permanent, de restituer aux eaux des ruisseaux, barrées aujourd'hui par les *mejanos*, leur courant vers la mer, ce qui mettrait fin à l'existence même des marécages. L'espace que recouvrent ceux-ci étant fort resserré, l'entreprise de les dessécher ne saurait être considérée comme fort ardue. Pour nos officiers du génie et d'état-major, relever la topographie du terrain, dresser des plans et les mettre à exécution ne serait qu'un de ces labeurs pour lesquels leur activité, leur savoir et leur patriotisme sont toujours prêts. La saison douée d'une salubrité relative est assez longue, chaque année, pour que les opérations préparatoires sur le terrain et l'accomplissement même des travaux dussent ne prendre qu'un très-petit nombre de campagnes, bien moins que nous n'aurons à en passer au Mexique si nous n'abandonnons pas le dessein d'y constituer un gouvernement stable.

La qualité des eaux qu'on boit communément à la Vera-Cruz est fort mauvaise, parce qu'elle est viciée par le mélange de celle des marais. Les personnes riches ont, dans leurs maisons mêmes, des citernes où se ramasse, pendant la saison des pluies, une partie de l'eau qui, sur le versant oriental du continent américain, entre les tropiques, tombe du ciel en grande quantité. L'eau des citernes est bien meilleure que celle des ruisseaux; mais il faut que les citernes soient bien construites et bien

entretenues, ce qui ne paraît pas être toujours le cas à la Vera-Cruz. La garnison du château de Saint-Jean d'Ulua jouit du bienfait de magnifiques citernes parfaitement construites, qui sont situées dans l'enceinte du fort, et dont l'eau, jadis, ne laissait rien à désirer. Il y a longtemps que la nécessité d'abreuver la population de la Vera-Cruz avec une eau pure a été signalée et reconnue. Depuis le temps de Philippe V, on a fait des plans et commencé des travaux fort mal conçus, il est vrai, afin de conduire à la ville des eaux irréprochables. On a dépensé des sommes considérables de la manière la plus stérile. Les visites d'experts et les frais judiciaires, car tout dégénerait en procès sous la domination espagnole, avaient absorbé, à la fin du dix-huitième siècle, près de deux millions et demi de francs. Le trésor royal percevait, sous le prétexte de ces eaux à fournir à la ville, un droit spécial sur les farines, d'un produit de 150 000 francs par an, et l'œuvre n'avançait pas davantage. On avait cependant constaté, il y a soixante ans, que, pour approvisionner la ville des eaux de la rivière de Xamapa, il n'en coûterait que cinq à six millions de francs, et même qu'on pourrait avoir dix spacieuses citernes, suffisantes pour la population, quoiqu'elle fût alors bien plus nombreuse qu'aujourd'hui, pour la modique somme de 700 000 francs.

Les grands peuples savent, même au milieu des horreurs et des dévastations que la guerre entraîne, donner des témoignages de leur supériorité dans

les arts utiles et montrer la fécondité de leur puissance. Pendant leurs immortelles campagnes, les Romains bâtissaient des camps retranchés dont les vestiges subsistent encore et frappent d'admiration les peuples; ils traçaient des voies qui ont gardé leur nom et en perpétuent la gloire; ils jetaient sur les fleuves, là même où ils étaient le plus rapides ou le plus majestueux, des ponts dont on peut voir çà et là les piles encore debout, sur le bas Danube, par exemple. Je voudrais, pour mon pays, que son drapeau laissât au Mexique de pareilles traces de son passage, par le moyen des ouvrages que je viens d'indiquer ou d'autres du même genre. Notre propre intérêt nous le conseille; car quel plus grand souci la France, qui éprouve pour son armée un si légitime sentiment d'affection, peut-elle avoir que d'empêcher les ravages de la fièvre jaune de s'ajouter aux hasards d'une guerre lointaine?

A ce même point de vue, il est à désirer, pour maintenir la renommée de notre pays, que l'expédition française au Mexique soit, aussitôt qu'il se pourra, accompagnée d'une exploration scientifique de ce vaste pays, où tout est marqué d'un cachet particulier. Que nous resterait-il, que resterait-il au monde civilisé de notre expédition d'Égypte de 1798, si le général Bonaparte, sensible au progrès des connaissances humaines et fier de son titre de membre de l'Institut[1], n'eût amené avec lui une

1. Plusieurs ordres datés de Toulon et la proclamation adressés d'Alexandrie aux peuples d'Égypte, portent la qualité de *membre de l'Institut national* avant celle de général en chef.

réunion d'illustrations scientifiques? Il y eut ainsi en Égypte un Institut, démembrement ou reflet du grand corps scientifique de la France. Avec un zèle infatigable, et quand il le fallut, en déployant un courage digne des bataillons auxquels ils étaient associés, les hommes éminents que leur zèle pour la science et leur attachement pour le futur arbitre de l'Europe avaient amenés sur les rives du Nil, recueillirent des matériaux immenses. C'est de là qu'est sorti le bel ouvrage qui a étalé aux yeux de tout le monde les magnificences des ruines de l'Égypte. C'est ainsi que des recherches en tout genre furent faites avec des prodiges de patience et de sagacité. Parmi les conquêtes qu'accomplirent les soins de ces hommes dévoués se trouva la célèbre pierre de Rosette que les chances de la guerre ont détournée du chemin de la France[1], et qui n'en a pas moins été, entre les mains de notre Champollion, comme un talisman avec lequel la science s'est procuré des trésors. Il y a peu d'années, lorsque fut organisée l'expédition qui devait faire flotter les drapeaux des deux grandes puissances de l'Europe occidentale sur la capitale du Céleste-Empire, on perdit de vue la haute convenance d'y faire représenter la science par une nombreuse et brillante pléiade. Les travaux utiles que n'eût pas manqué de faire une pareille commission eussent été l'heureuse contre-partie de l'incendie du Palais d'Été. On a manqué ainsi une belle occasion

1. On sait qu'elle figure dans le musée britannique, à Londres.

d'augmenter nos connaissances, et probablement d'enrichir nos industries de procédés et d'agents nouveaux[1]. La science ainsi oubliée, quand il s'est agi d'aller à Pékin, a droit à une réparation, et on a l'occasion de la lui offrir, maintenant que nous allons à Mexico. Ce n'est pas l'empereur Napoléon III qui peut être insensible à la gloire de recommencer, dans une des régions les plus riches et les plus curieuses du monde occidental, l'exploration que le fondateur de sa dynastie avait si admirablement organisée pour une des contrées de l'Orient.

1. Je ne voudrais pas qu'on supposât que j'oublie ici les services rendus par une personne fort instruite et fort recommandable par son zèle et son courage, qui a accompagné l'expédition de Chine. Mais que pouvait une seule personne? Ce représentant unique de la science française étant tombé entre les mains des Chinois, sa mission a été, par cela même, frappée d'impuissance. Avec une commission scientifique un peu nombreuse, tout danger de ce genre eût été conjuré.



## V

### DES DIFFICULTÉS POLITIQUES DE L'EXPÉDITION.

Une armée étrangère qui envahit un État, avec la prétention avouée de lui imposer des sacrifices et de lui faire la loi, est assurée d'y exciter plus ou moins d'antipathie. Autrement le patriotisme ne serait qu'un vain mot. En principe et sauf des circonstances particulières, il y a de fortes raisons pour que ce sentiment se manifeste particulièrement lorsque cette armée annonce le dessein de changer les institutions du pays. Il n'y a que des émigrés qui puissent rêver un accueil cordial pour l'étranger qui se présente les armes à la main. En 1792, l'émigration française de Coblentz promettait au duc de Brunswick et aux souverains coalisés que leurs armées seraient reçues en France à bras ouverts. L'histoire a dit quel fondement avaient ces promesses. C'est sous l'empire de la même illusion que des Mexicains, fort honorables d'ailleurs, qui étaient réfugiés en Europe, ont pu de bonne foi affirmer que nos soldats seraient accueillis au Mexique

comme des libérateurs par l'unanimité des populations empressées.

Il était au contraire à prévoir que la majorité d'un peuple, comme celui du Mexique, chez lequel le sentiment de l'indépendance nationale est développé, ainsi que l'ont prouvé les événements de 1810 à 1821, résisterait à l'expédition française.

Dans la résistance à une armée étrangère, il est cependant des degrés, et il y avait lieu de supposer que les Français ne rencontreraient pas sur leur chemin ces passions ardentes dont d'autres peuples ont été animés quand on les a envahis, et auxquelles, dans d'autres circonstances ou envers d'autres envahisseurs, les Mexicains eux-mêmes ont pu et pourraient encore s'abandonner.

La France n'est point poussée au Mexique par une pensée de conquête, comme l'étaient les États-Unis en 1847, ou comme l'était l'armée espagnole de Barradas en 1829. Ainsi l'indépendance des Mexicains n'est point compromise et l'intégrité de leur territoire n'est pas menacée. Si l'on parvient à les en bien convaincre, il est vraisemblable que leur lutte contre l'expédition française sera sans animosité et qu'elle n'aura guère plus pour objet que de sauver l'honneur des armes.

Le dévouement de la grande majorité des Mexicains pour leurs institutions actuelles ne saurait être chaleureux, et tous les renseignements qu'on possède autorisent à dire qu'il est plus que tempéré. Ils les ont assez éprouvées pour en avoir constaté l'impuissance et le péril. Tout porte à croire donc

que les Mexicains ne sauraient faire des sacrifices indéfinis pour défendre leur régime républicain. Il doit leur être démontré que ce système ne saurait procurer à leur beau pays les éléments les plus indispensables de l'ordre social et de la prospérité publique. C'est une République nominale et dérisoire, car l'essence du gouvernement républicain, c'est le règne de la loi, et, dans les temps modernes, d'une loi faite dans l'intérêt de tous. Or, au Mexique, il n'y a plus de loi. Ce qui y règne, c'est le caprice, la vanité, l'ignorance et l'avidité d'une poignée de chefs militaires, faisant tour à tour d'éphémères apparitions au pouvoir et foulant aux pieds l'intérêt du grand nombre.

Il y a même lieu de supposer que presque tous ceux des Mexicains qui raisonnent désirent l'établissement d'une monarchie, pourvu qu'elle soit représentative et libérale, et qu'elle consacre l'indépendance nationale. Le cours des événements n'a pu que fortifier les opinions monarchiques qui s'étaient manifestées si souvent pendant la lutte de l'indépendance. Les traditions qui déterminèrent le succès éclatant du *plan* d'Iguala[1] ne se sont pas perdues. Par conséquent, le projet qu'on prête à la politique française d'appuyer le retour de la monarchie n'est pas, par sa substance même, de nature à augmenter l'ardeur contre nos troupes et à envenimer la guerre.

Les peuples modernes sont plus reconnaissants que ne l'étaient les nations de l'antiquité du respect

1. Voir plus haut, quatrième partie, chapitre v, page 373.

qu'on témoigne aux personnes et aux propriétés. Si l'armée française, observant la rigoureuse discipline à laquelle elle est accoutumée, s'abstient de toute insulte envers les personnes et de toute exaction, si elle paye exactement ses subsistances, si elle évite de heurter le sentiment religieux des habitants, si, en un mot, elle se comporte conformément aux penchants du caractère français et à la volonté expresse du gouvernement impérial, les Mexicains ne peuvent tarder à se radoucir envers elle.

La retraite inattendue des troupes espagnoles, qui a un moment désorganisé l'expédition tout entière, et qui a obligé la France à un déploiement de forces bien plus grand qu'à l'origine elle ne l'avait prévu, est pour le succès politique de l'expédition un bien plutôt qu'un mal. L'élément le plus vigoureux du patriotisme mexicain, c'est la haine de l'Espagne. Le Mexicain a une antipathie marquée pour l'Américain du Nord, voisin ambitieux dont il redoute les empiétements illimités; mais il déteste bien davantage la nation espagnole. Il y a un fleuve de sang entre les Espagnols et les Mexicains; il n'existe peut-être pas au Mexique une famille créole, métisse ou indienne, qui n'ait lieu de se souvenir que les commandants espagnols, pendant la guerre de l'indépendance, ont livré au bourreau ou égorgé sur le champ de bataille, après la victoire, quelqu'un de ses membres, un père, un fils, un frère. Les Espagnols étaient donc, dans l'expédition, des auxiliaires très-inopportuns, plus nuisibles qu'utiles. Leur éloignement doit écarter beaucoup d'appré-

hensions et de défiances et apaiser bien des antipathies [1].

Il ne semble donc pas qu'il y ait de grands obstacles politiques non plus que matériels à ce que l'armée française parvienne à Mexico et s'y maintienne tout le temps nécessaire pour négocier un traité de paix qui réglerait le montant de l'indemnité à payer aux Français spoliés ou aux familles des personnes assassinées, et qui, pour le payement, stipulerait des garanties, en supposant qu'il pût y en avoir de solides en dehors de la présence des troupes françaises. Il est problable que cette occupation de courte durée aurait lieu sans qu'il fût nécessaire à nos troupes de s'entourer d'un système de rigueurs. On peut même espérer qu'après les premiers jours passés, de bonnes relations s'établiraient entre notre armée et la population.

1. L'auteur de cet essai ne voudrait pas qu'on supposât qu'en parlant ainsi de l'Espagne, il ait la pensée de la rabaisser ou de lui contester sur la marche des événements de notre temps le degré d'influence auquel elle aspire. Il est de ceux qui saluent avec bonheur la renaissance de cette nation autrefois si puissante, chez laquelle un système de compression politique et religieuse tout à la fois, qu'on pourrait croire imité du despotisme asiatique, avait étouffé presque tous les germes de grandeur et de progrès. L'Espagne rentrée dans les traditions représentatives et les voies de la liberté politique, l'Espagne plus portée qu'on ne pourrait le croire d'après des arrêts récents de ses tribunaux à reconnaître la liberté des cultes, l'Espagne travaillant activement à se réconcilier avec la civilisation moderne, a les sympathies de toute l'Europe libérale. Il n'en est pas moins vrai qu'ici, dans cette affaire spéciale de l'expédition du Mexique, la participation de l'Espagne était une idée malheureuse.

Il m'est impossible de ne pas faire remarquer que, dans l'hypothèse où je me place en ce moment, celle où l'expédition se bornerait à prendre Mexico et à y négocier, sous la pression de nos armes victorieuses, un traité d'indemnité, pour évacuer le pays aussitôt après, il y a cinquante à parier contre un que, aussitôt notre dernier bâtiment sorti du mouillage de la Vera-Cruz, l'anarchie et le désordre reprendraient au Mexique. Dès lors ce que nous aurions fait signer par les autorités mexicaines demeurerait sans effet; la trésorerie mexicaine, vide plus encore qu'auparavant, ne servirait pas les sommes qui auraient été stipulées par le traité, et tout aboutirait pour nous à l'honneur d'avoir placé quelques drapeaux mexicains sous le dôme des Invalides, sauf à payer de nos deniers notre gloire.

Dans l'autre hypothèse, celle où les troupes françaises devraient prolonger leur séjour au Mexique, un des meilleurs moyens que nous aurions de nous y rendre populaires serait de délivrer le pays des incursions qu'y font les hordes guerrières des Indiens du Nord. Ces sauvages appelés les Apaches et les Comanches et désignés aussi sous le nom d'*Indios Bravos*, sont devenus d'excellents cavaliers, depuis que les chevaux introduits par les Espagnols se sont multipliés dans le pays.

Après avoir inquiété les colons, pendant le dix-septième siècle, ils avaient été aisément contenus, dans la dernière période de la domination espagnole, par le moyen des troupes distribuées à cet

effet dans des stations qu'on appelait les *Presidios*, et surtout par des corps de cavalerie composés de Mexicains, qui montraient autant d'intelligence et d'activité que de bravoure. On les refoulait ainsi dans des savanes arides, semblables aux steppes de la Tartarie. Six à sept mille hommes étaient consacrés à les combattre ou à les observer sur une ligne extrêmement étendue. Mais depuis l'indépendance, ce système de défense a été désorganisé et les sauvages se sont enhardis. Ils ont des vengeances à exercer pour les mauvais traitements qu'on leur avait fait subir autrefois, sous le prétexte de les convertir, et ils se donnent volontiers cette cruelle satisfaction qui est particulièrement chère à l'homme non civilisé. Ils ont devenus plus formidables, depuis qu'ils ont appris à manier les armes à feu que leur vendent les marchands des États-Unis. Il y a soixante ans, ils n'étaient armés que de flèches et de masses.

Plusieurs des États de la confédération mexicaine sont tenus dans une alarme perpétuelle par ces bandes de cavaliers féroces. La Sonora, le Sinaloa, le Chihuahua, le Durango, le Cohahuila, sont placés ainsi sous la même terreur que les barbares de la Germanie inspiraient aux provinces romaines, voisines du Rhin, dans les derniers siècles de l'empire des Césars. Ces sauvages pillent, ils dévastent, ils massacrent. La civilisation disparait sous les pieds de leurs chevaux. Dans l'état actuel des choses, on peut dire qu'au nord de la province de Zacatecas, ils sont les maîtres, tout autant que le gouvernement de Mexico. En superficie, c'est à peu

près la moitié du territoire de la République qui est menacée d'un sort pareil, non pas à celui qu'ont éprouvé les Gaules, du fait des Germains, puisque ceux-ci étaient destinés à faire refleurir la civilisation un jour à venir, mais bien à la lamentable destinée qui est échue aux provinces africaines et asiatiques de l'empire romain, envahies par les musulmans et définitivement conquises par les Turcs.

Les Français établis au Mexique à l'état d'armée d'occupation pourraient rendre à ce malheureux pays le service signalé de le garantir de ces incursions dévastatrices. Des corps de troupes montées, dont l'état-major au moins serait français, y réussiraient après quelque temps. Les tribus d'Indiens guerriers ne sont pas très-nombreuses et, en se concertant avec les autorités des États-Unis, qui sont intéressées aussi à reprimer leurs brigandages, depuis que la Californie, le Texas et le Nouveau-Mexique ont été incorporés dans l'Union, il semble qu'on en aurait raison assez aisément. Notre armée d'occupation se créerait ainsi un titre positif à la reconnaissance des Mexicains. On ne doit pas se dissimuler cependant que les provinces ou États situés au midi de la frontière septentrionale du Zacatecas, et ce sont de beaucoup les plus peuplées et les plus riches, ne retireraient pas de nos efforts contre les indiens sauvages un bénéfice direct, parce que les hordes des cavaliers indiens n'ont pas osé jusqu'à présent s'aventurer sur leur territoire. Dans l'isolement égoïste où les fractions du Mexique vi-

vent les unes par rapport aux autres, il se pourrait bien que ces régions du midi de l'empire Mexicain ne nous portassent pas une bien profonde gratitude pour nos bons offices en faveur de leurs frères du Nord. L'œuvre devrait pourtant être tentée, du moment que nous serions résolus à occuper temporairement le pays, pour protéger le gouvernement né à l'ombre de notre drapeau. Dans ce cas, il serait nécessaire de l'accomplir, afin que les populations eussent une idée suffisante de notre puissance et de ses effets bienfaisants.



## VI

### DE L'OCCUPATION QUI POURRAIT SUCCÉDER A L'EXPÉDITION ACTUELLE.

Suivons l'hypothèse sur laquelle nous sommes restés à la fin du chapitre precédent, celle selon laquelle la France persévérerait dans le dessein non-seulement de provoquer ou tout au moins d'aider le changement du système de gouvernement du Mexique, mais aussi de garantir, en montant la garde autour du souverain qui aurait été installé à Mexico, l'affermissement des institutions monarchiques substituées dès lors à la fausse République actuellement existante. S'il en est ainsi, nous nous trouverons en présence d'une œuvre d'un tout autre genre que la marche sur Mexico et la signature d'un traité d'indemnité. L'accomplissement de cette entreprise serait d'un grand intérêt ; mais on ne doit pas se dissimuler qu'elle rencontrerait un certain nombre d'obstacles qu'on ne surmonterait qu'à la longue. Je parle ici des obstacles qui surgiraient du sein du Mexique même. Je laisse de côté l'oppo-

sition qu'on peut éventuellement prévoir de la part des États-Unis ; il en a été parlé plus haut.

La première condition pour fonder une monarchie au Mexique est d'avoir le monarque à placer sur le trône avec l'agrément de ses futurs sujets. Ce ne pourrait être qu'un prince de quelqu'une des maisons régnantes de l'Europe, il faut même dire sans hésiter : un prince d'une des maisons catholiques. La France se met elle-même hors de concours. L'Espagne semble écartée par les ressentiments qu'a laissés la lutte de l'indépendance, et les événements qui ont marqué les débuts de l'expédition ne paraissent pas propres à augmenter ses chances. Lorsque se mit en route le premier corps français, on parlait d'un prince qui, fort jeune encore, est cependant entouré d'une grande estime en Europe, l'archiduc Ferdinand-Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche François-Joseph. On assurait qu'il était le candidat désigné par la France pour inaugurer la couronne mexicaine. L'archiduc a laissé de très-bons souvenirs en Italie, et c'est une grande recommandation. Il y a un an, il était décidé à assumer la lourde tâche de fonder une dynastie impériale à Mexico. On ignore s'il est encore dans les mêmes dispositions : il se renferme dans une réserve qui est opportune et sage. Raisonnons dans la supposition qu'une fois les Français à Mexico, il consente à se charger de la couronne qui lui serait offerte par une assemblée librement élue. Le succès de son gouvernement dépendrait avant tout de lui-même, et les qualités distinguées, dont ceux qui

ont eu l'honneur de l'approcher assurent qu'il est doué, autorisent à cet égard beaucoup d'espérances.

Il n'y a contre ce choix qu'une objection, que nous signalerons franchement, la nationalité du prince. La maison d'Autriche, disent ses partisans, est tout naturellement indiquée aux Mexicains ; elle a gouverné l'Espagne avec grandeur ; elle a laissé dans la Péninsule des souvenirs de gloire qui la recommandent aujourd'hui aux peuples de la Nouvelle-Espagne. Il est vrai, la maison d'Autriche a donné aux Castillans Charles-Quint, qui au surplus fut plutôt empereur d'Allemagne que roi des Espagnes, et qui dans la Péninsule a marqué principalement son passage par la sanglante mutilation des libertés communales; mais aussi elle leur a fourni Philippe II, une des plus détestables figures qui se soient jamais assises sur le trône. Philipe II, c'est la tyrannie incarnée, avec tous les traits qui la rendent odieuse, l'astuce et la dissimulation, la cruauté à froid, le goût du meurtre longuement prémédité et lentement accompli ; c'est l'inquisition avec les *auto-da-fé* érigés en réjouissances publiques, car avec lui on faisait un de ces sacrifices humains pour célébrer quelque grand événement, tout comme aujourd'hui on donne un spectacle gratis ou l'on tire un feu d'artifice. Philippe II, c'est l'instigateur du farouche duc d'Albe dans toutes les horreurs commises envers les Pays-Bas; c'est le bourreau de ses sujets, de ses confidents et de son propre fils. Philippe II est, pour la race espagnole, le type de la maison d'Autriche plus que

Charles-Quint, puisque, de tous les rois issus de cette maison, c'est celui qui a imprimé le plus profondément son cachet sur l'Espagne. Il y a mis au complet le despotisme politique et religieux, et en a fait une tradition à laquelle il a enchaîné la Péninsule par des chaînes si fortes que ce funeste régime lui a survécu deux siècles. Le gouvernement des Bourbons en Espagne a été au-dessous du médiocre; mais celui de la maison d'Autriche avait été pire. La maison d'Autriche avait reçu l'Espagne florissante et investie d'une grande puissance; elle la laissa déchue. Le titre de prince autrichien pourrait donc n'être aux yeux des Mexicains qu'une mauvaise recommandation. Il ne faut pas perdre de vue non plus qu'il existe une incompatibilité de caractère entre les Germains et les races latines, dont les classes influentes au Mexique sont les rejetons et reproduisent le génie. Plus que d'autres, les Autrichiens, par la discordance des tempéraments, sont enclins à opprimer les races latines plutôt qu'à se les concilier. L'Italie en a offert de nos jours la preuve trop manifeste. L'archiduc lui même en sait long sur ce point, et ses propres observations doivent parler haut dans son esprit.

Au lieu donc de lui donner de l'aide, l'origine de l'archiduc Maximilien lui susciterait des embarras. Les difficultés de sa situation à Mexico seraient insurmontables, s'il devait, comme à Milan, être gardé par une armée d'Autrichiens et entouré de fonctionnaires *tedeschi* fidèles aux coutumes de la bureaucratie autrichienne, recevant ou soupçonnés de

recevoir leur consigne de Vienne. Mais heureusement pour lui, l'Autriche n'est guère en position de lui prêter des soldats. Pour ce qui est des administrateurs, elle a lieu de conserver pour son propre compte tout ce qu'elle en a de bons; elle en a l'emploi chez elle dans l'œuvre laborieuse de réorganisation politique, financière et administrative à laquelle elle s'applique si honorablement aujourd'hui. Pour réussir au Mexique, l'archiduc devrait quitter Vienne pour la Vera-Cruz, seul, son portefeuille sous le bras.

Mais alors immédiatement se présentera la questions suivante : le prince intronisé aura besoin, pendant un certain laps de temps, d'une certaine assistance militaire, car s'il restait sans appui au milieu de la désorganisation absolue que présente l'État, le chef du nouvel empire serait à la merci de l'intrigue et du hasard, et son trône ne resterait pas debout six mois. Ce corps étranger, qui veillerait autour du nouveau trône, quel serait-il? je veux dire qui le fournirait? Il est malheureusement évident que ce ne pourrait-être que la France. L'armée qui aurait renversé le gouvernement actuel et pris Mexico semble appelée à devenir le corps d'occupation, auxiliaire de l'empereur et de l'empire du Mexique.

Mais une armée d'occupation ne pourrait, au Mexique, se réduire à quelques milliers d'hommes, comme le corps que nous avons à Rome ordinairement. Au lieu d'un territoire microscopique, on aurait à surveiller une surface à peu près trois fois et

demie comme la France, offrant, au milieu des montagnes, d'impénétrables asiles à des insurgés se rassemblant pour quelque révolution ou obligés de fuir après quelque défaite. On aurait, il est vrai, dans un assez bref délai, une armée nationale, mais on ne serait parfaitement assuré de sa fidélité qu'après quelques années d'épreuve ; car l'habitude des insurrections militaires est devenue endémique dans cet infortuné pays ; les *pronunciamentos*[1] y sont le pain quotidien de la politique, et on ne secoue pas aisément des coutumes invétérées. Ainsi, même en supposant qu'il y eût au Mexique un prince éclairé, tel que l'archiduc Maximilien, entouré d'une administration intelligente et probe, dont les éléments ne seraient pas faciles à découvrir et à rassembler, il faudrait que la France se résignât à laisser au Mexique, pour un temps assez considérable, toute une armée dont je ne puis prétendre à indiquer le chiffre, mais qui devrait être au moins de 20 000 hommes et qu'il faudrait peut-être du double. S'y refuser, ce serait exposer à un renversement immédiat le trône qu'on aurait érigé à si grand'peine, et vouer à un avortement inévitable le plan qu'on avait formé de sauver de l'asservissement les races latines dans le nouveau monde.

Ce serait pour la politique française un assujettissement dangereux que d'avoir ainsi une partie de ses

1. Les révolutions sont tellement fréquentes au Mexique qu'il s'y est formé pour elles un vocabulaire spécial, comme pour une profession déterminée. Le *pronunciamento* est l'acte même de l'insurrection ; le *plan* en est le programme.

forces paralysée ou aliénée à une si grande distance, au delà des mers. De plus il ne faut pas perdre de vue la considération de la dépense. La France a beaucoup d'améliorations à exécuter sur son propre territoire. Elle doit se montrer avare de ses ressources, quand il s'agit d'un intérêt qui est étranger, ou que du moins beaucoup de personnes jugent tel. Payer pendant huit ou dix ans peut-être l'entretien d'un corps considérable en station au Mexique serait très-peu du goût du Corps législatif, auquel ses commettants recommandent, dans les termes les plus pressants, de leur faire percer des routes, construire des chemins de fer et ouvrir des écoles. Le maintien au Mexique, pendant une durée indéfinie, d'un corps expéditionnaire nombreux, n'aurait probablement la sanction de la chambre élective qu'autant que le Mexique lui-même en ferait les frais.

Or à cet égard quelle est la mesure du possible?

C'est une question entourée de bien des nuages, que de savoir dans quel délai le Mexique, en le supposant mieux gouverné et mieux administré, serait en état de subvenir à la solde et à l'entretien d'un corps d'occupation aussi nombreux. A cet égard, l'événement seul prononcera. Tout ce que je puis faire ici c'est de présenter quelques-uns des matériaux de l'instruction et de déposer sur la table quelques-unes des pièces du procès.

Une pièce intéressante est le budget des recettes et des dépenses du Mexique dans les derniers temps de la domination espagnole.

En 1803 le revenu montait à 20 200 000 piastres

qui, à 5 fr. 43 c. l'une, feraient 109 686 000 fr.[1]. Il n'avait été en 1712 que de 3 068 400 piastres. Depuis, il avait grandi d'une manière continue.

Ce revenu provenait de sources assez variées. La sortie des métaux et le monnayage payaient des droits qui rendaient 5 millions et demi de piastres. L'impôt sur les consommations, ou *alcavala*, était fructueux : il donnait 3 millions de piastres environ; la capitation des Indiens produisait au delà de 1 200 000 piastres. Il y avait un droit sur le *pulque* ou jus de *maguey*, d'un produit net de 800 000 piastres, et un sur les cartes à jouer, allant à 120 000 piastres. La ferme des combats de coqs était de 45 000 piastres. Le tabac rendait à peu près 8 millions de piastres, brut, et 4 millions et demi de piastres, net. La vente de la poudre pour les mines produisait environ 150 000 piastres; c'était fort modéré. Le profit afférent à la trésorerie mexicaine, sur la vente du mercure, était d'environ le quadruple. Un droit sur la vente des indulgences, qu'on est surpris de rencontrer au dix-neuvième siècle, et une taxe sur les bénéfices ecclésiastiques étaient d'une certaine ressource; le produit de l'un était de 270 000 piastres, celui de l'autre de 100 000. Il n'y avait pas d'impôt foncier proprement dit. La douane ou *almoxarifazco* fournissait net un demi-million de piastres, la poste 250 000, le timbre 80 000.

1. La piastre ou *peso*, pièce d'argent, contient la même quantité de métal fin qui formerait la somme de 5 fr. 43 c. en monnaie d'argent française.

Ce relevé laisse à l'écart les frais de perception, pour la plupart des impôts, parce qu'ils étaient affermés. En somme, ces frais étaient excessifs ; Humboldt les évalue à plus de six millions de piastres.

Les dépenses étaient bien au-dessous des recettes. Il résulte des communications que Humboldt avait reçues du vice-roi Iturrigaray, qu'en 1803 l'administration civile et militaire du pays, n'exigeait que 10 millions et demi de piastres[1]. Sur le reste du revenu, 3 millions et demi de piastres servaient à faire des remises à d'autres colonies qui ne se suffisaient pas : il y avait une balance d'environ 6 millions de piastres qu'on versait dans le trésor du roi d'Espagne, à Madrid.

Cette charge de 10 millions et demi de piastres se décomposait ainsi :

| | | |
|---|---|---|
| Dépenses militaires........... | 4 000 000 | piastres. |
| Appointements du vice-roi, des intendants, des employés civils et des finances............. | 2 000 000 | » |
| Administration de la justice... | 300 000 | » |
| Prisons et hôpitaux........... | 400 000 | » |
| Frais divers. Service de l'hôtel des monnaies, avances recouvrables à la régie des tabacs, entretien des édifices publics, pensions.................. | 3 800 000 | » |
| Total.......... | 10 500 000 | piastres. |

1. Il y avait pourtant là-dessus des dépenses superflues. Ainsi Humboldt mentionne le fort de Perote qui coûtait d'entretien un million de francs et ne servait de rien.

La situation financière était donc fort prospère. Depuis l'indépendance elle a bien changé. Ce n'est plus le budget des recettes qui est en excédant, c'est celui des dépenses. Le déficit est le régime permanent du pays. Le trésor vit d'expédients et quelquefois des plus déplorables. Non-seulement, à la suite de la guerre on a, par une vente forcée, livré aux Américains d'admirables territoires dont à la vérité on ne faisait rien, comme la Californie, mais encore des gouvernements aux abois ont cédé à ces mêmes voisins, pour des sommes insignifiantes, de grandes superficies. C'est ainsi qu'après qu'on eut, à l'issue de la guerre de 1847, abandonné la Californie et le Nouveau-Mexique pour 15 millions de piastres, dont 5 millions furent retenus par le cabinet de Washington, pour couvrir des dommages réels ou prétendus qu'avaient éprouvés des citoyens de la grande république, on a expressément vendu le territoire de Mesilla pour 10 millions de piastres qui furent Réduits à 7 par le même procédé[1]. Le gouvernement mexicain émet des valeurs, qui sont à l'instant même dépréciées dans une forte proportion. Indépendamment de la dette flottante qui résulte de ces émissions, il y a une dette consolidée répondant à des emprunts négociés en Europe. Le total de la dette

1. M. Lemprière cite des exemples de l'exagération de ces réclamations des citoyens américains. Un d'eux, à qui l'on avait pris 30 ou 40 *fanègues* de maïs, valant 50 ou 60 piastres, demanda une indemnité de 1 300 000 piastres. La somme n'est pas payée encore, mais l'affaire se poursuit. L'enflure de la créance Jecker, qui a ému le public français, est bien moins scandaleuse que celle-ci.

est de 120 millions de piastres dont environ 52 de dette consolidée.

La publication toute récente d'un voyageur anglais, M. Lemprière, indique comme il suit le montant actuel des recettes, en piastres :

| | |
|---|---|
| Droits de douane, importation et exportation. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 8 000 000 |
| Droits de consommation. . . . . . . . . . | 3 500 000 |
| Impôt foncier. . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 500 000 |
| Droits divers, loterie, hôtels des monnaies, tabac. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 3 000 000 |
| | 16 000 000 |

A l'égard de la dépense, les renseignements qu'on a sont plus sommaires encore. En 1856, qui est le dernier exercice sur lequel on ait des renseignements passables, elle est montée à 17 millions 405 000 piastres, dont le budget de la guerre absorbait près de la moitié, 7 millions 739 000 piastres. Une somme à peu près égale (7 millions 711 000 piastres) était consommée par l'administration des finances, y compris la service de la dette publique. Il ne restait pour l'ensemble des autres services civils, administration, justice, instruction publique, relations extérieures, qu'un peu moins de deux millions de piastres.

Une partie du revenu public est retenue illégalement par les provinces reconstituées en États souverains par la constitution fédéraliste de 1857.

Il y a lieu de croire que, sans élever les droits de douane et même en les réduisant, le produit de

cette branche de l'impôt pourrait être augmenté de beaucoup. La contrebande se fait ouvertement sur la plus grande échelle et souvent avec la complicité des agents du fisc. On pourrait aussi retirer de l'impôt sur le tabac beaucoup plus qu'il ne rend aujourd'hui et tout autant pour le moins qu'il produisait sous le régime colonial. Il serait possible de demander davantage à l'enregistrement et au timbre, et même au droit sur la poudre de mine. En général, il y a dans le rendement des taxes publiques une élasticité qui tourne au profit des gouvernements intelligents et sages. Que le Mexique soit passablement gouverné et que l'autorité y soit établie sur des bases solides, en laissant aux individus la liberté d'action qui est le cachet de la civilisation moderne et le désideratum commun à tous les peuples qui souffrent : on verra aussitôt l'industrie humaine y multiplier la matière imposable, et sans obérer le contribuable, on obtiendra de lui beaucoup plus qu'on ne lui prend aujourd'hui.

Dans les futurs arrangements financiers du Mexique, il me semble impossible qu'on n'essaye pas de tirer parti, au profit de l'État, des ci-devant propriétés du clergé que la loi a dévolues à l'État. Il n'est pas hors de propos de rappeler que l'idée d'en faire bénéficier l'État avait été pratiquée dans une certaine mesure, au Mexique, un peu avant la guerre de l'Indépendance, lorsque l'autorité des rois d'Espagne y semblait assise sur des bases inébranlables. A cette époque, ce fut sur les capitaux mobiliers du clergé que le gouvernement de la mé-

tropole résolut de mettre la main et la mit en effet jusques à concurrence de 10 656 000 piastres (près de 58 millions de fr.) Il est vrai que le gouvernement espagnol donnait en échange de ces capitaux, des titres analogues à ceux de la dette publique, c'est-à-dire portant intérêt. Ainsi, à proprement parler, l'État alors se bornait à imposer un échange dans lequel il était supposé donner l'équivalent de ce qu'il prenait; tandis que le gouvernement de la république mexicaine, de même que la Constituante française de 1789, s'est déclaré le propriétaire des richesses territoriales du clergé, sous diverses réserves en faveur des prêtres employés au service des paroisses et des religieux des couvents.

Il paraît que la liquidation des biens du clergé, attribués à l'État par la loi, est très-loin d'être complétement consommée. La vente en était très-difficile dans un pays où la guerre civile et l'anarchie ont épuisé les capitaux. Il reste donc à disposer encore d'une très-grosse valeur. Suivant quelques personnes il en resterait à vendre pour 250 à 300 millions de piastres, soit de 1 milliard 333 millions à 1 milliard 629 millions de francs[1]. Pour des financiers habiles, une fois l'ordre rétabli dans le pays, s'il est possible, ce serait une large base d'opération, en supposant même qu'il fallût rabattre la moitié de l'estimation que je viens de rapporter.

1. Voir *Notes in Mexico*, par M. Lemprière, page 223.

Pour bien établir l'assiette et la perception de l'impôt, il faudrait au Mexique des administrateurs non-seulement intègres, mais capables, familiers avec les doctrines et les pratiques des grands États de l'Europe. Malheureusement c'est un genre d'hommes dont le pays est totalement dépourvu. Sous le régime colonial, les Mexicains, même de race blanche, étaient, on l'a vu, strictement tenus à l'écart des emplois. Quand l'indépendance eut été établie, la plupart des Espagnols qui occupaient les fonctions publiques furent remplacés par des créoles et puis exilés. On n'eût plus, pour gérer les affaires du pays, que des hommes auxquels la bonne volonté ne manquait pas, mais qui étaient bien inférieurs aux Espagnols, quoique ceux-ci laissassent fort à désirer. Les fonctionnaires, à partir du moment de l'indépendance, se sont montrés complétement étrangers à l'art de l'administration et ils n'ont eu à leur portée aucun moyen de l'apprendre. Le Mexique est resté jusqu'à ce jour dans cette pénurie d'administrateurs. Les étrangers qui auraient pu y apporter les bonnes méthodes et les saines doctrines administratives et financières, n'ont point été encouragés à s'y naturaliser, et encore moins à entrer dans les fonctions publiques. On s'est méfié d'eux systématiquement, et les hommes capables du dehors ont été peu tentés d'aller offrir leurs services à un gouvernement sans stabilité et à un pays dévoré par l'anarchie. Cette absence d'hommes versés dans la pratique de l'administration et dans l'art de manier les finances est pour le Mexique un

mal dont on n'aperçoit guère la fin, si le pays est abandonné à ses seules ressources.

Il ne faut point perdre de vue non plus que si nous occupions le Mexique, dans la vue d'y établir un gouvernement régulier et stable, et avec la volonté de faire en sorte qu'il fût non seulement toléré, mais aimé par les populations, nous ne pourrions tirer à nous les produits de l'impôt pour les besoins de notre corps d'occupation, au point de compromettre l'administration du pays et de priver le gouvernement des moyens de réaliser quelques-unes des améliorations que recherchent les peuples civilisés. En ce genre tout est à faire au Mexique. C'est un pays qui n'a pas de routes et où, à plus forte raison, les chemins de fer n'existent pas. Les écoles y manquent à tous les degrés. Les édifices publics y tombent en ruine. Dans une certaine mesure, l'établissement ou la restauration de ces instruments de la civilisation devraient passer avant l'entretien et la solde de nos troupes. Autrement notre entreprise politique de relever le pays ne pourrait qu'échouer.

Il est vrai, que lorsque le Mexique serait passablement constitué et que les capitalistes le verraient placé sous l'égide de la France, il y a lieu de croire que le gouvernement mexicain n'adresserait pas en vain un appel au crédit, et l'on pourrait puiser à cette source pour les dépenses extraordinaires, comme seraient l'entretien et la solde des troupes françaises.

Si de ce qui précède il ressort une conclusion, c'est qu'il n'est pas impossible que le Mexique,

après un certain temps, parvienne à avoir un revenu qui suffise non-seulement à couvrir les frais de son administration, mais même à solder la dépense d'un corps auxiliaire de Français. Ce ne pourrait cependant être qu'après un délai de plusieurs années, et moyennant des efforts intelligents et opiniâtres et du bonheur. Provisoirement, jusques au moment où l'assistance éclairée et désintéressée de la France aurait rétabli parmi les capitalistes le crédit de la trésorerie mexicaine, nous aurions à nous résigner à faire les avances de tout ce que coûteraient nos soldats ainsi campés au loin et la flotte destinée à leur servir de point d'appui.

Mais l'organisation au Mexique d'un ordre régulier et stable rencontre d'autres difficultés, d'un genre tout différent de ce que nous venons d'indiquer, et, je ne crains pas de le dire, ces autres difficultés sont les plus graves de toutes. Nous allons les examiner rapidement, ce sera l'objet de la huitième et dernière partie de cet essai.



# HUITIÈME PARTIE

## LA TENTATIVE DE RÉGÉNÉRER LE MEXIQUE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'ATTITUDE ACTUELLE DE LA COUR DE ROME VIS-A-VIS DE LA CIVILISATION MODERNE.

# I

## COUP D'ŒIL SUR LE PASSÉ. — DANGER IMMINENT AUJOURD'HUI.

Le succès définitif et complet de l'expédition française au Mexique, je veux dire l'affermissement de l'ordre politique et social dans ce malheureux pays, est subordonné à des causes qui sont indépendantes de la bonne volonté de la France et au delà des limites de sa puissance, quelque grande qu'on la suppose. Parmi ces causes, les plus profondes sont inhérentes à la situation actuelle de la religion catholique, et à l'attitude de la hiérarchie de l'Église romaine par rapport aux bases mêmes de la civilisation moderne. C'est sur ce point qu'il me reste à présenter quelques observations. Je sens que le terrain sur lequel je vais me transporter est glissant ; mais on n'a pas traité la question du Mexique, on n'a fait que l'effleurer, tant qu'on n'a pas abordé franchement cette difficulté.

On dit souvent que le domaine de la religion n'est pas de ce monde ; on a raison si par là on entend que le système en vertu duquel le pape Hildebrand

prétendait faire des rois les lieutenants temporels de la papauté, révocables selon le bon plaisir du saint-siége, est condamné sans retour ; que le clergé doit s'abstenir de toute pensée d'ascendant politique, et que sa place est dans le sanctuaire, devant l'autel et dans la chaire sacrée, d'où il répand un pieux enseignement et rappelle tous les hommes, quels qu'ils soient, à leur devoir de justice réciproque, de bienveillance mutuelle et de charité. Il n'en est pas moins vrai que la religion, par son influence directe et continue sur la conduite individuelle des hommes et sur les déterminations des peuples, exerce une action souveraine sur la marche de la société et sur la politique des États. Le ciel, tel que les hommes le comprennent, est l'idéal de la terre, aussi bien de l'État que de la société. Si l'on veut voir jusqu'où peut aller cette influence dans le mal, qu'on se rappelle, pour ne parler que de l'antiquité, les turpitudes qui ont caractérisé le règne d'Héliogabale. N'étaient-elles pas inspirées par le grossier sensualisme des religions de l'Asie qui, à ce moment, s'était infiltré dans le monde romain ? Si au contraire on veut l'observer dans le bien, qu'on énumère les changements sociaux et politiques dont le christianisme a été le promoteur. C'est, avant tout, lui qui a façonné les royaumes érigés par les barbares avec les débris de l'empire romain, de manière à préparer l'apparition de la société moderne. S'il n'y a plus d'esclaves en Europe, le principal mérite d'avoir brisé leurs fers revient à la doctrine du Christ, qui a appris aux hommes

qu'ils étaient tous frères, enfants du même Dieu. Si les inégalités politiques dérivées de la conquête, ou reçues en héritage de l'empire romain, ont été abolies dans plusieurs États et s'effacent graduellement dans tous les autres, c'est dans le même enseignement qu'il faut en rechercher la cause. Si la liberté civile et politique a pu se fonder au profit de tous, parmi les peuples de la civilisation occidentale, c'est que le christianisme y avait habitué les hommes à se respecter davantage les uns les autres dans leurs personnes et leurs propriétés, et à se reconnaître des droits réciproques. Si la condition de la femme a été relevée, c'est que la religion chrétienne l'a entourée de plus d'égards et qu'elle a mis au ciel, auprès de Dieu, une femme revêtue de tous les attributs propres à exciter l'amour et la vénération du genre humain.

Pendant les siècles qui suivirent le renversement de l'empire romain, l'Église fut le grand civilisateur des peuples de l'Europe. Elle contint et guida leurs instincts, qui étaient grossiers quand ils n'étaient pas féroces. Elle restreignit successivement le champ de la violence, et limita les écarts des passions des puissants, par l'anathème dont elle tenait la menace suspendue sur la tête des rois eux-mêmes. Elle favorisa l'expansion des connaissances, et en fit sa tâche propre. Elle organisa la chrétienté en une association extrêmement vaste, ayant des sentiments communs et des opinions communes, une même doctrine sur la divinité et sur l'origine du genre humain, une même croyance

sur la destinée de l'homme en ce monde et dans la vie future. Il y eut ainsi, entre tous les membres de cette grande communauté, de bien autres liens et une bien autre coopération que dans l'agglomération formée par l'empire romain. Dominant les esprits et les cœurs du haut de la supériorité intellectuelle et morale de l'Église elle-même, le chef suprême de la hiérarchie catholique obtint un pouvoir immense et incontesté. Il en vint ainsi à être considéré et traité comme l'arbitre suprême de l'Europe. Il fut, selon l'expression de Voltaire, un empereur ecclésiastique, exerçant par lui-même ou par ses légats, avec un redoublement de prestige, l'autorité qui avait appartenu aux Césars, quoique parmi les souverains il y en eût un qui fut revêtu de la dignité et du titre d'empereur. Les rois de ces nations barbares s'accoutumèrent à incliner devant lui leur humeur altière. Il put distribuer les couronnes les plus illustres de ce temps-là. Pépin le Bref en France, Guillaume le Conquérant en Angleterre, ne seraient pas montés sur l trône, ou ne s'y seraient pas affermis, s'ils n'avaien été autorisés et désignés par le saint-père. Ils furen rois expressément par la grâce du pape, plus encor que par la force de leur épée.

Le système de la cour de Rome qui assumai tous les pouvoirs de la terre, le temporel comme l spirituel, et qui prescrivait partout une loi im muable comme la volonté de Dieu, fut, par cett exagération d'unité, la sauvegarde de la civilisatio au milieu de l'anarchie des sociétés barbares, pen

dant que les passions de ces grossiers conquérants bouillonnaient en Europe comme la lave dans le cratère d'un volcan. Mais il avait l'immense inconvénient de tendre à pétrifier la société dans un cadre fixe, et de l'immobiliser au lieu de lui faciliter les changements successifs de formes, qui sont la condition même du progrès. En faisant du bras séculier, c'est-à-dire de l'autorité civile et politique, l'instrument passif de l'Église et l'exécuteur de ses sentences, il donnait à la religion le caractère du despotisme et il dégradait le pouvoir civil et politique, pour lequel il n'y a ni force ni dignité s'il n'est que le reflet ou le serviteur d'un autre. Sous ce régime, on aurait eu dans le monde non pas l'unité que veut l'Évangile, et qui résulte de l'accord moral des âmes rapprochées par la foi et la charité, mais une uniformité intolérante et accablante sous laquelle l'esprit humain eût été étouffé. La liberté civile, sociale et politique ne serait jamais née. C'était quelque chose qui convenait provisoirement à une civilisation au début, à laquelle il fallait d'étroites lisières et, eu égard aux éléments désordonnés qui la composaient, une règle de fer. Comme constitution définitive de l'Europe, c'était au rebours de ce que provoque le génie du Christianisme, qui fortifie le for intérieur et tend à donner à chacun la force de porter le poids de sa personnalité. Peuples et individus y eussent été tenus dans une perpétuelle minorité et une dépendance sans limites.

Contre l'absorption et l'immobilisation de tous les pouvoirs au profit du saint-siége, le premier signal

fut donné par les souverains. Quelques-uns d'entre eux, jaloux de l'exercice de leur autorité, se redressèrent avec la rudesse propre à ce temps-là. Il y eut ainsi des luttes d'une extrême violence; mais ce furent des incidents isolés, et en somme le courant de la religion et celui de la civilisation, confondant leurs eaux dans le même lit, continuèrent de féconder le monde plusieurs siècles durant.

Mais un moment vint où les deux courants se séparèrent obstinément, et cette fois ce ne furent plus quelques souverains qui protestèrent contre la cour de Rome et contre l'Église dont le saint-siége formait le couronnement. Ce furent les peuples qui élevèrent la voix. Secouant la soumission aveugle à laquelle ils s'étaient prêtés volontiers, pour leur propre bien, à une autre époque, ils revendiquèrent un droit qui contient en germe toutes les libertés, celui du libre examen.

Une crise provoquée par des fautes réitérées et par de grands scandales éclata dans le sein de la religion. A l'ouverture du seizième siècle, une partie de l'Europe rompit avec la hiérarchie catholique, nia et secoua l'autorité religieuse du saint-siége. Celui-ci néanmoins conserva ou rétablit son ascendant dans un grand nombre d'États. Mais il cessa d'avoir le droit de dire que sa prédominance était fondée sur l'assentiment de la raison libre des peuples, car il se constitua à l'état de lutte ouverte contre la liberté de l'intelligence. Il déclara une guerre systématique et implacable à l'esprit de libre examen, qui cependant est aussi indispensable à la

grandeur et au progrès des peuples civilisés que l'air peut l'être aux poumons de l'homme. Il fit la tentative impossible de tenir à jamais comprimé ce ressort auquel les nations au contraire aspiraient à donner sa pleine action, et pour réussir dans ce chimérique dessein, il suscita et développa de toutes ses forces une juridiction que la postérité, par un arrêt gravé désormais sur les tables de bronze de l'histoire, a déclarée digne de l'exécration du genre humain, le tribunal de l'inquisition. Il organisa contre les dissidents une extermination impitoyable, c'est-à-dire tout ce qu'il peut y avoir de plus antichrétien. A la faveur d'un concile dont les décisions sont caduques pour les Français, puisque, malgré les efforts du saint-siége, elles ne furent pas reconnues en France (le concile de Trente), il érigea, dans l'Église même, un échafaudage de pouvoirs absolus contre la perspective duquel les grands docteurs de l'Église s'étaient constamment élevés.

La cour de Rome parvint bien ainsi à établir dans quelques États, à force de rigueurs, l'apparence de la soumission. Mais qu'il y avait loin de ce silence contraint au spectacle qu'offrait jadis l'Europe entière, de populations reconnaissantes, heureuses de trouver dans l'Église un guide vers des destinées meilleures, pour la société, pour la patrie et pour l'individu! Même dans plusieurs des États où la hiérarchie catholique avait maintenu ou restauré son pouvoir, des protestations, puissantes par l'accueil qu'elles rencontraient dans le public, ne cessaient de se faire entendre. En France, les souve-

rains trouvaient commode d'exploiter, à leur profit personnel, la doctrine du pouvoir absolu préconisée par la cour de Rome pour son propre usage. Ils firent même, par le concordat de François I[er], un partage où le saint-siége et la couronne de France s'immolèrent réciproquement des intérêts et des droits qu'ils auraient dû respecter, dans l'intérêt bien entendu, celui-là de l'Église, celle-ci de l'État. Mais les rois de France n'admirent jamais, ils écartèrent toujours avec une inébranlable fermeté, la prétention que gardait la cour de Rome et qu'aujourd'hui même elle n'a point abdiquée encore, de subordonner les couronnes. Ils soutinrent la constitution à part de l'Église gallicane. Sur ce point particulier, ils eurent dans les parlements un appui et une collaboration que rien ne lassa, dans l'opinion une assistance constante, et même dans l'immense majorité du clergé une adhésion dont les évêques, l'illustre Bossuet en tête, se rendirent les organes. Un certain nombre de catholiques, et des plus croyants, se mirent à l'état d'hostilité permanente contre la milice que la papauté avait organisée pour le recouvrement de sa domination, la société de Jésus; ils ont laissé des monuments dont un est immortel, le recueil des *Provinciales*.

Mais ces résistances ou ces réserves des princes, des parlements, du clergé et de quelques catholiques d'élite de la trempe de Port-Royal, n'étaient, pour la cause du progrès, que des avantages partiels, isolés et qui semblaient accidentels. Pendant trois siècles, le seizième, le dix-septième et le dix-huitième, la

compression religieuse et politique fut la loi de la majeure partie de l'Europe, et de la France particulièrement. L'esprit humain, dès qu'il voulait user de sa hardiesse native, était traité comme un criminel. On prétendait l'enchaîner à des formules inflexibles, comme l'esclave de la société antique à la meule du moulin. Le despotisme des rois dans l'État et celui des souverains pontifes dans le domaine de la croyance, s'accommodaient volontiers l'un de l'autre. C'étaient comme deux jumeaux, ou plutôt c'étaient deux complices. La première de toutes les libertés, celle de la conscience et des cultes, était hautement déniée, et les autres n'étaient pas plus favorisées. Les lois de l'État ne cessaient de proclamer, en matière religieuse, une intolérance inexorable, conformément au système adopté et recommandé par la cour de Rome.

Le gallicanisme avait des velléités libérales vis-à-vis du saint-siége; mais son libéralisme demeurait cantonné dans un espace très-resserré, et il devenait persécuteur à outrance dès qu'il était en face des libres penseurs et même des protestants. Les parlements, qui étaient les vigilants et énergiques défenseurs des libertés gallicanes, étaient impitoyables quand ils avaient à faire à des huguenots, et des bourreaux raffinés quand de plus hardis réformateurs leur étaient dénoncés. Les boucheries ordonnées par le parlement d'Aix sur les Vaudois inoffensifs sont au nombre des cruautés que l'histoire a le plus flétries. Les nombreuses condamnations à

mort que prononça le parlement de Paris, sous François Ier et son fils, restent comme des taches ineffaçables sur la mémoire de ce grand corps. Les horreurs dont fut accompagnée l'exécution de Vanini, à Toulouse, par ordre du parlement de cette ville, excitent l'indignation, non-seulement contre la fureur des supplices qui animait la hiérarchie orthodoxe, mais aussi contre les magistrats qui acceptaient le triste rôle d'instruments de ces fureurs. Et que dire des innombrables violences que les dragonnades promenèrent sur toute l'étendue du territoire? Quelle honte pour le gouvernement soi-disant très-chrétien qui les ordonna, pour les autorités locales qui mirent un soin infernal à les aggraver, pour les parlements si soucieux de la légalité, qui n'y trouvèrent rien à redire, et pour le clergé qui fit éclater son enthousiasme pour cette prétendue restauration de la foi! Et ne jettent-elles pas une ombre sinistre sur cette société si policée, qui demeura tranquille spectatrice de cette lâche persécution, au lieu de pousser le cri d'indignation que commandait un pareil débordement de tortures morales et matérielles? On dirait que, à cette époque, sous les machinations combinées du saint-siége et de la royauté, le sentiment de la liberté humaine avait été effacé de l'âme des fonctionnaires, des magistrats, des prêtres, des personnes du monde. Heureusement ce n'était qu'un faux semblant, et cet affaissement des caractères n'était qu'une éphémère défaillance. Une réaction honorable et salutaire devait se déclarer un jour.

On doit dire cependant, à l'éloge des parlements, qu'au dix-septième siècle ils prirent l'initiative d'un progrès notable de la législation dans ses rapports avec la religion. Ils se refusèrent à connaître des procès de sorcellerie et de magie, et à poursuivre personne pour ces crimes désormais considérés légalement comme imaginaires. C'était un changement considérable, en ce sens que c'était la négation, pour l'avenir, des influences surnaturelles dans les affaires humaines. C'était, par conséquent, la condamnation implicite des pratiques d'une superstition qui avilissait l'intelligence publique et relâchait, si même elle ne tendait à le briser, le ressort des âmes.

En résumé, le gallicanisme était une doctrine dans l'enceinte de laquelle les esprits indépendants ne pouvaient que se sentir comprimés. Il fallait des horizons plus larges, des espaces plus ouverts et plus féconds pour répondre au besoin de liberté qui ne cessait de travailler la civilisation européenne, en dépit de toutes les restrictions, de toutes les menaces, de tous les châtiments portés par les lois et appliqués par les tribunaux. Pour satisfaire à ce besoin impérieux, naquit et se fortifia, au dix-huitième siècle, l'école des philosophes.

Malgré tout ce qu'il y avait d'incomplet dans ses vues, de partial et de passionné dans ses opinions, la philosophie du dix-huitième siècle s'accordait si bien alors avec l'instinct qui portait les hommes éclairés à rechercher le progrès des societés et des États, que, sur toute la surface de l'Europe, elle eut

bientôt gagné de nombreux adhérents. En France, elle en eut dans tous les rangs de la société. Elle en compta quelques-uns dans le clergé lui-même, et ce ne furent pas les moins résolus ni les moins véhéments; il suffit de nommer l'abbé Raynal, Mably[1] et plus tard Sieyès. Elle en acquit de plus nombreux dans une autre classe, à laquelle cependant elle devait ravir tous ses priviléges, la noblesse. La lutte s'étant déclarée entre la hiérarchie religieuse et les philosophes, l'Europe intelligente fut presque unanime à montrer sa préférence pour ces derniers. Leurs emportements étaient facilement excusés du public, parce que celui-ci était révolté de l'intolérance qu'affichait la hiérarchie catholique et irrité du joug auquel on prétendait soumettre ce qu'il y a de plus essentiellement et de plus nécessairement libre dans l'homme, son esprit et sa conscience. La neutralité était difficile aux esprits éclairés et aux cœurs généreux, le lendemain de procès comme ceux de Calas et du chevalier de la Barre, et devant la preuve d'aveuglement qu'avait donnée l'épiscopat français, lors du sacre de Louis XVI, par l'obstination avec laquelle il avait demandé que le roi fît serment d'exterminer les hérétiques. Ce fut un mouvement européen, universel. La révolution française en sortit un matin, armée de toutes pièces et radieuse. On peut dire qu'au moment où elle se montra, elle fut sa-

1. Mably, appelé communément l'abbé Mably, n'était pas ordonné prêtre; mais il était dans le clergé, avec le rang de diacre.

luée des acclamations du genre humain. Elle provoquait les plus brillantes espérances.

Illusion! Dans leur accomplissement, ces espérances devaient éprouver un ajournement cruel. C'est que les passions les plus ardentes y intervinrent bientôt. Elles portèrent le désordre et le trouble dans la périlleuse manœuvre entreprise par un grand peuple, afin de passer subitement d'un ordre social suranné à un régime différent, et sur la plupart des points diamétralement opposé. Exaspéré par les obstacles qu'il rencontrait sur son chemin, le parti novateur commit des fautes, et même, ce qui est bien pis, quoi qu'on en ait dit, des crimes. Il méconnut la liberté, qui était le principe et le gage de sa force, et dans le cours de ses excès, il violenta la religion et persécuta ses ministres.

C'eût été une raison pour que désormais la religion se réconciliât avec la liberté. Elles étaient l'une et l'autre également victimes, également accablées. Quelques hommes éminents du clergé conçurent cette pensée ou l'entrevirent, entre autres un prélat illustre, dont la vie devait offrir le mélange des actes les plus solennels avec de grandes infortunes, l'évêque d'Imola, Chiaramonti, sur la tête duquel la tiare devait bientôt se placer. Mais le corps puissant qui, sous le saint-père, constitue le sommet de la hiérarchie, et dont le souverain pontife lui-même subit l'influence, le sacré collége resta immuable dans les anciens errements. L'évêque d'Imola, devenu souverain pontife, put bien venir à Paris sacrer le nouveau César, représentant

et légataire universel de la révolution française; il avait bien pu auparavant signer le nouveau concordat, qui contenait au moins de grandes concessions de fait, en supposant qu'il n'en renfermât aucune de principe. Il n'eut pas la puissance de modifier en quoi que ce fût, dans l'esprit de leurs fauteurs, les doctrines qualifiées en France d'ultramontaines, auxquelles, pendant des siècles, le clergé gallican avait tant résisté.

La lutte qui s'était déchaînée à l'occasion de la révolution française, et qui avait couvert les quatre parties du monde de sang et de ruines, se termina en 1815 par la défaite et l'abaissement de la France, en qui se personnifiaient les principes nouveaux de la constitution des États et des sociétés. Mais en cette circonstance se produisit un des exemples les plus remarquables de tout ce qu'il y a de profond dans les desseins de la Providence, et de ce que peuvent recéler de bienfaisant les combinaisons, inattendues des hommes, auxquelles elle sait contraindre les événements de se plier.

De cette catastrophe qui semblait devoir engloutir les espérances des novateurs, la liberté sortit aussitôt triomphante, comme par l'effet d'un enchantement. Les souverains victorieux, qui avaient renversé le colosse impérial et abaissé la France, se montrèrent eux-mêmes subitement convertis aux idées libérales. Il semblait qu'eux aussi ils eussent lu sur la voûte des cieux la fameuse devise du labarum : *Hoc signo vinces*. La France, en compensation de tout ce qu'on lui ravissait de territoire et d'in-

fluence, reçut des institutions conformes aux principes mêmes proclamés par cette révolution française, contre laquelle l'Europe s'était coalisée, la liberté et l'égalité. Plusieurs autres États obtinrent de leurs princes un régime qui était fondé sur les mêmes bases. D'autres en eurent au moins la promesse renouvelée. Ce fut un moment solennel pour la hiérarchie catholique. Mais le saint-siége et à sa suite l'épiscopat ne comprirent pas leur situation au milieu des peuples avides de liberté et désireux d'une rénovation. Ils reculèrent alors qu'il était nécessaire d'avancer; ils se laissèrent emporter par un mouvement réactionnaire. Le clergé français lui-même répudia les opinions gallicanes, et se tourna avec ardeur vers les doctrines ultramontaines. La séparation devint plus profonde entre les partisans de la liberté et du progrès et la hiérarchie catholique, et ce fut bientôt comme un abîme.

Plus les libéraux ont affermi le terrain sous leurs pas dans toute l'Europe, plus ils ont fait de conquêtes par la persuasion des esprits, plus ils ont réussi à pousser les États et les sociétés dans les voies qu'ils affectionnent, et où la civilisation s'estime assurée de trouver puissance et bonheur, plus l'Église romaine a affecté l'immobilité, plus elle a déversé le blâme et l'injure sur les changements que les souverains eux-mêmes, attentifs aux signes des temps, ont loyalement introduits dans leur gouvernement, et consacrés dans les lois fondamentales de leurs empires. Lorsqu'on passe en revue les lettres encycliques et les allocutions

du saint-père pendant les trente dernières années, on est navré de les trouver remplies des expressions les plus acerbes et des condamnations les plus absolues contre ce qui est l'objet de l'amour des peuples et du respect des rois. L'esprit libéral y est bafoué comme une inspiration du génie du mal; la liberté de la presse et le système représentatif y sont honnis ; la tolérance y est signalée comme une peste ; la civilisation y est, en toutes lettres, un sujet de railleries et de dédains.

Pour les fidèles intelligents et pour tous les hommes que le souvenir de tant de bienfaits répandus sur le genre humain porte à honorer le catholicisme et à en souhaiter ardemment la perpétuité, quelle douleur que de voir s'éterniser dans une pareille attitude le souverain pontife et la hiérarchie catholique, en un temps où les plus grands princes se plaisent à rendre hommage aux idées libérales, non-seulement dans leurs discours, mais dans leurs actes et dans le système de gouvernement qu'ils adoptent et pratiquent avec une noble franchise !

Si le saint-père a raison de parler un tel langage, si la hiérarchie de l'Église a raison de proclamer son adhésion absolue aux opinions qui, du haut de la chaire de Saint-Pierre, tombent sur le monde stupéfait, l'empereur des Français a tort de développer la constitution de l'empire dans le sens libéral et de profiter de toutes les occasions pour entretenir les peuples de son attachement à la liberté. L'empereur d'Autriche est impardonnable d'avoir reconnu l'ina-

nité des tentatives réactionnaires auxquelles il s'était abandonné dans ses débuts, alors qu'il était tout jeune et dépourvu d'expérience, et de donner définitivement à ses sujets une constitution franchement libérale qu'il observe religieusement. De même, l'empereur de Russie. Quand il fut monté sur le trône, il vit, sur la surface de son immense empire, des millions de serfs agenouillés dans une humiliation héréditaire. Il se détermina alors à une des plus vastes entreprises d'émancipation qui aient jamais été accomplies, et prépara ainsi ses sujets à recevoir, quelque prochain jour, le régime politique qui est en honneur dans l'occident de l'Europe. Or cependant, si la cour de Rome a raison, le czar Alexandre II n'est qu'un fou couronné. Mais aussi bien ne faudrait-il pas alors changer en reproches les louanges que la postérité a décernées aux apôtres et aux souverains pontifes qui jadis firent tomber les chaînes des mains des esclaves?

Nous avons vu, il n'y a pas une année encore, les évêques de toute la chrétienté réunis à Rome, sous le prétexte d'honorer la mémoire des martyrs du Japon, souscrire avec une unanimité imposante à une adresse au saint-père, dont l'objet était de proclamer qu'un immense malheur menaçait l'église et la foi, et que ce malheur consistait dans les efforts des Italiens pour transférer leur capitale à Rome, en dépouillant le saint-siége de son pouvoir temporel. Ah ! comment au milieu de ces éminents prélats ne s'est-il pas rencontré un seul homme pour s'écrier, à la proposition de cette adresse, que

le suprême danger que courent la papauté et la religion est autre que celui de l'absorption du territoire pontifical par l'Italie conjurée, ou que la modification profonde d'un pouvoir temporel qui a déjà croulé sur lui-même et ne subsiste plus que de nom; que le péril imminent, celui qu'il faut écarter par tous les actes que la foi autorise, c'est la séparation entre la hiérarchie catholique et la civilisation moderne; que cette séparation est déjà manifeste dans les opinions des deux hautes parties, et que, par l'irrésistible impulsion de la logique, elle risquerait fort de se consommer complétement et d'éclater sous la forme d'un schisme, si la situation actuelle se prolongeait?



## II

### DISSIDENCE PROFONDE PROVOQUÉE PAR DES FAITS RÉCENTS PRÉTENDUS SURNATURELS.

Il est un sujet auquel les règles de la circonspection la plus ordinaire commandaient à l'Église de ne pas toucher, celui du surnaturel. Pour que les hommes ne fussent pas tentés de nier cette multitude de miracles qu'on a placés dans le passé, il semble que l'Église n'aurait eu qu'un parti à prendre, celui de cesser d'appeler l'attention sur cette question, en cessant d'en promulguer de nouveaux dans le présent. Depuis que les générations se sont livrées à l'étude des sciences physiques et qu'elles ont soulevé le rideau qui leur cachait les opérations de la nature, il est acquis que dans l'ordre matériel tout obéit à des lois fixes qui produisent imperturbablement leurs effets. Lorsque prévalait la doctrine mythologique, derrière chaque phénomène il y avait un dieu particulier, qui avait ses passions aussi mobiles que celles des hommes et qui pouvait modifier, au gré de son caprice, les

événements naturels. Aujourd'hui, au-dessus des mondes, il y a un Dieu unique et parfait, qui a soumis la matière à des lois dont la permanence même atteste sa sagesse infinie et révèle en même temps sa puissance sans bornes, puisque ces lois incommutables rendent d'elles-mêmes les effets les plus divers. Le miracle incessant c'est la grandeur, la beauté et la fécondité de ces lois, et la perfection de leur harmonie; il n'y a plus d'autres miracles.

Telle est l'opinion à laquelle sont ralliées aujourd'hui toutes les intelligences éclairées, tous les hommes qui se sont affranchis de la superstition. L'étude de plus en plus propagée des sciences mathématiques, physiques et zoologiques l'accrédite de plus en plus dans toutes les classes. Comme la modération a pris une grande place dans les âmes et que la réflexion a montré de quel respect était digne la religion, source de tant de bien pour le monde, on s'abstient de faire de cette opinion une application rétrospective. Mais sur le terrain du présent, les esprits indépendants et droits la maintiennent avec une grande fermeté. Il n'y a que de graves inconvénients et des périls à la heurter; c'est risquer de se briser soi-même.

Malheureusement le goût du surnaturel et la tendance à le faire sans cesse intervenir persiste encore parmi la partie de la population que sa profonde ignorance maintient sous le joug de la superstition, et une partie de l'Église est portée à cultiver ce penchant comme un des moyens légitimes du gouvernement des sociétés, tandis qu'il constitue un

obstacle au perfectionnement moral des peuples, puisqu'il éteint le sentiment de la responsabilité. On en a eu un étrange exemple dans la bataille qui termina, près de Fribourg, la lutte du *Sunderbund* en Suisse, il y a quatorze ans. En France sous la Restauration, les missionnaires, dans l'exaltation d'un zèle malheureux, avaient déjà affecté de favoriser ces grossiers instincts : on se souvient, entre autres, du miracle de la croix de Migné, dont le public s'émut, et qui donna lieu à une discussion où les partisans de la superstition n'eurent pas l'avantage.

A la suite du débat qui s'était engagé au sujet de la Croix de Migné, les tentatives de miracles cessèrent de se produire en France, si ce n'est peut-être dans ces régions obscures et infimes où le regard ne plonge pas et d'où ne se répand aucun retentissement extérieur. Mais ce n'était qu'une suspension provisoire : après une vingtaine d'années, il s'en est fait un nouveau débordement. Et alors les propagateurs des faits miraculeux n'ont plus été seulement d'humbles pasteurs de village ou des missionnaires dont une ardente imagination égarait la foi. Les hommes qui respectent la religion catholique ont eu le chagrin inattendu de voir des dignitaires de l'Église, des évêques, sanctionner de leur autorité la miraculeuse apparition de la Vierge à la Salette et celle de la grotte de Lourdes. Il n'y a qu'une année qu'un mandement, pénible à lire, de l'évêque de Tarbes, a célébré le dernier de ces prodiges prétendus, quelque digne qu'il soit de prendre place à côté de celui qu'avait fabriqué de

ses adroites mains, à Saint-Saturnin (Vaucluse), la fille Rose Tamisier. Je mentionne celui-ci parce que, jusqu'au moment où la cour de Nîmes l'eut caractérisé dans un arrêt mémorable[1], il avait excité dans le midi de la France les mêmes transports qui ont accueilli les miracles de la Salette et de Lourdes, et il avait été l'objet des mêmes attestations.

Fait plus grave encore, s'il est possible, la cour de Rome, dans les canonisations qu'elle opère de personnages qui ont vécu dans les temps modernes, exalte les miracles qu'ils auraient accomplis ou dont ils auraient été l'occasion !

C'est un des points sur lesquels la dissidence est la plus profonde entre l'Église et le siècle, et où le différend peut le plus s'envenimer.

1. L'arrêt qualifie le prétendu miracle d'*indigne jonglerie* et porte que l'*allégation* d'une *intervention miraculeuse ne mérite d'inspirer que la pitié et le mépris.*



## III

ATTITUDE PRISE PAR LA COUR DE ROME. — ENCYCLIQUE DU 15 AOUT 1832 ET ALLOCUTION PONTIFICALE DU 18 MAI 1861. — ALLOCUTION DU 15 DÉCEMBRE 1856, RELATIVE AU MEXIQUE ET A TOUTE L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE.

Il ne serait peut-être pas superflu ici de s'arrêter un moment, afin de démontrer, par des citations multipliées, à quel point est portée la discordance d'opinion, sur le grave sujet de la direction à imprimer aux sociétés humaines, et des institutions politiques qui leur conviennent, entre les nations civilisées et leurs gouvernements d'une part, le souverain pontife et la hiérarchie catholique, ou l'épiscopat, d'autre part. Mais une discussion en règle sur ce grave sujet nous entraînerait fort au delà des bornes que nous prescrit la nature de cet essai. Au surplus, pour porter la conviction dans l'esprit du lecteur, je n'ai qu'une chose à lui demander, c'est qu'il veuille bien lire les principaux documents émanés du saint-siége depuis que le mouvement libéral s'est fortement prononcé dans toute l'étendue de l'Europe, ce qui remonte à une

trentaine d'années, c'est-à-dire à la révolution accomplie par la France sur elle-même en 1830, jusqu'au moment actuel où la liberté a triomphé partout, excepté à Rome.

Parmi ces documents, il n'en est pas de plus remarquables que les deux suivants : l'encyclique de Grégoire XVI, du 15 août 1832, qui fut lancée à l'occasion de la tentative faite par quelques prêtres français, à la tête desquels était Lamennais, afin, disaient-ils et croyaient-ils, de rétablir l'accord entre le catholicisme et la liberté ; et l'allocution prononcée par le souverain pontife actuel Pie IX, le 18 mars 1861, au sujet des tendances modernes, favorables à la liberté. Ces deux actes du saint-siége ont le rapport le plus étroit avec le sujet qui nous occupe présentement et, comme on le verra bientôt, avec la question mexicaine elle-même [1].

Le premier condamne toutes les nouveautés en général. Il prononce un arrêt en forme contre la liberté de conscience, qu'il qualifie de « maxime fausse et absurde, ou plutôt extravagante ; » contre la liberté de la presse, dont il dit que c'est « la liberté la plus funeste, liberté exécrable pour laquelle on n'aura jamais assez d'horreur. » Les autres libertés politiques y sont également frappées de réprobation. Les princes y sont avertis que « le pouvoir

1. Ces deux pièces ont eu un grand retentissement. Elles ont été réunies dans une brochure publiée par un catholique fervent, M. Rupert, sous le titre : *De la liberté moderne jugée par l'Église*. Paris, 1862 ; librairie Victor Palmé.

leur a été donné, non seulement pour le gouvernement du monde, mais surtout pour l'appui et la défense de l'Église. » L'allocution de Pie IX est consacrée particulièrement à examiner et à réfuter la proposition patronnée, et directement présentée, par les plus grands gouvernements de l'Europe, au saint-siége, afin qu'il « se réconcilie et fasse alliance avec ce qu'on nomme le *progrès*, le *libéralisme*, la civilisation nouvelle[1]. » Parmi les reproches adressés à la civilisation moderne, se trouve celui d'être bienveillante pour les cultes non catholiques, de ne pas écarter les dissidents, qualifiés d'*infidèles*, des emplois publics, et de leur permettre de faire instruire leurs enfants dans les écoles catholiques. Le reste de l'allocution est consacré au pouvoir temporel de la papauté, dont la cause est représentée comme se confondant avec celle de la foi.

En me plaçant à un point de vue exclusivement humain, je puis émettre une opinion sur le langage que tient ainsi le saint-père et prendre la liberté de lui en supposer, par manière d'hypothèse, un autre tout différent. Or à ce point de vue on ne peut s'empêcher de penser que le souverain-pontife eût obtenu un bien plus grand effet politique, un bien plus grand effet moral, et ce à quoi, dans son amour pour le genre humain, il ne saurait être indifférent, qu'il eût déterminé une bien plus grande

1. Ce sont les termes de l'allocution. Je souligne ce qui est souligné dans l'original en latin.

somme d'utilité sociale, si au lieu de fulminer l'anathème contre ce que le siècle recherche et aime, le progrès, le libéralisme, la civilisation, il se fût exprimé à peu près en ces termes : « Ce progrès que vous poursuivez, à qui les nations modernes le doivent-elles d'abord ? à la religion qui courba la tête des fiers Sicambres, qui dompta leurs appétits brutaux et violents, qui fit fleurir, à l'ombre des basiliques et des monastères, tout ce qui des sciences et des arts avait échappé à la destruction ? La protection donnée aux humbles, et qui leur a permis peu à peu de lever le front, l'appui prêté aux faibles, et qui les a placés dans les conditions où ils devaient devenir forts, d'où vinrent-ils, sinon de l'Église qui opposa ses armes spirituelles au glaive et à la massue des conquérants barbares? L'égalité, fondement des lois civiles et politiques des peuples modernes, c'est le sanctuaire qui en a offert le précepte et l'exemple; le précepte, par les paroles du Christ, que tous les hommes sont les enfants de Dieu ; l'exemple, par l'organisation de la hiérarchie catholique, où le fils de l'esclave ou du serf était réputé l'égal de l'enfant des rois. La liberté pour laquelle vous vous passionnâtes, il y a bientôt un siècle, et en faveur de laquelle vous fîtes un effort surhumain, au point d'ébranler la planète sur son axe, cette liberté dont le nom fait tressaillir d'allégresse les peuples qui la possèdent et dont l'espérance soutient les populations opprimées, ce fut l'Église qui vous en apporta le germe. Ce fut elle qui, en montrant aux plus puissants un frère dans l'es-

clave et dans le serf, provoqua les affranchissements. Ce fut la religion qui jeta les fondements d'une liberté inconnue, même aux peuples les plus libres de l'antiquité, en vous façonnant peu à peu à vous estimer et respecter les uns les autres, nobles et vilains, bourgeois et ouvriers, puissants et faibles. L'antiquité avait institué les droits du citoyen ; le christianisme a inauguré les droits de l'homme; il est le vrai fondateur de la liberté humaine. La civilisation, fille de l'Europe, qui aujourd'hui se dispose à couvrir toute la surface de la terre, c'est le fruit de la religion, car celle-ci en a inspiré les principes et préparé les conquêtes. Cette industrie, dont la fécondité vous enorgueillit à bon droit, et qui s'efforce de fournir les éléments du bien-être à toute la famille humaine, que serait-elle si l'Église n'avait dégagé de la servitude les classes qui y consacrent leur labeur? Ces sciences dont la civilisation se sent heureuse d'être parée, où en seraient-elles si la doctrine spiritualiste, que la religion a fait dominer, n'en avait provoqué l'avancement? Vos beaux-arts, qui les a élevés et ennoblis ? Votre sensibilité, qui l'a raffinée? Vos mœurs, qui les a épurées? qui, sinon l'esprit chrétien ? Tout ce qu'il y a de beau et de grand dans la civilisation chante, volontairement ou malgré soi, les louanges de la religion chrétienne. Les philosophes du dix-huitième siècle, qui se sont crus eux-mêmes les adversaires de l'Église, sur quels fonds vivaient-ils, sinon sur les idées que la religion avait gravées dans leur esprit, sur les sentiments d'amour pour le genre

humain que le Christ, du haut de sa croix, avait légués au monde? La tolérance pour les opinions religieuses, c'est le Christ qui en a été le premier prédicateur, car il n'a exclu du royaume des cieux que les hommes égoïstes et pervers, ceux dont le cœur se plaît à faire du mal à leurs semblables. Il a enseigné que s'aimer les uns les autres est le fond et la substance de la religion. Il a exalté le samaritain bienfaisant, et l'apôtre saint Paul a reconnu le Dieu des chrétiens dans un temple d'Athènes. »

Dans mon incompétence, que je ne dissimule aucunement et dont je fais la confession très-humble, je n'aperçois rien dans l'Évangile qui interdise au successeur de saint Pierre de faire un pareil exposé des titres de l'Église à la reconnaissance des hommes et de proclamer qu'il sanctionne, aime et favorise les penchants les plus avérés et les plus irrésistibles des nations qui sont les coryphées des autres. Il appartient au lecteur de décider si je me trompe en exprimant l'opinion que, si la cour de Rome partait de ces vérités pour essayer, entre l'Église et la civilisation moderne, une réconciliation à laquelle le siècle est tout disposé, elle aurait plus à s'en applaudir que de ces manifestes remplis d'amertume et gonflés d'insulte contre ce que les hommes même qui respectent le plus la religion considèrent comme la gloire de leur temps et comme un bonheur pour l'espèce humaine.

Parmi les actes émanés du saint-siége, pendant la

période sur laquelle j'ai cru devoir m'arrêter, celle qui a son point de départ à la révolution de 1830, il en est un qui rentre de la façon la plus directe dans le cadre de cet essai : c'est l'allocution prononcée par Sa Sainteté Pie IX dans le consistoire secret du 15 décembre 1856, et qui a pour texte l'état de la religion dans la république mexicaine. Le gouvernement de cette république s'était décidé, après des hésitations assez prolongées, à établir entre l'État et l'Église des rapports semblables à ceux que la révolution française, régularisée dans son cours, a institués chez nous et qui restent consacrés par nos lois, sans contestation apparente de la cour de Rome. En outre, il ne se fit pas plus de scrupules que n'en avait eu notre Constituante de 1789, de s'emparer (sous diverses réserves en faveur des prêtres et religieux) des biens considérables que possédait le clergé, afin de les approprier aux besoins impérieux de l'État. C'est contre ces dispositions que s'éleva le saint-père. Les faits qu'il incrimina et dont je puise l'indication dans l'allocution même de Sa Sainteté sont les suivants :

1° L'abolition du for (*fuero*) ecclésiastique dont j'ai parlé[1], en vertu duquel le clergé mexicain ne relevait pas des tribunaux ordinaires.

2° Le refus du gouvernement mexicain de soumettre à l'autorité suprême du siége apostolique ceux de ses actes qui concernaient le clergé.

3° La prise de possession par l'État des biens

1. Voir page 320.

et propriétés du clergé. Il résulte cependant des termes de l'allocution que, dans certains cas au moins, les membres des communautés religieuses et les prêtres des paroisses avaient été autorisés par le gouvernement mexicain à s'attribuer une partie de ces biens et propriétés, sous la condition de payer les droits de mutation. L'allocution pontificale constate que plusieurs membres du clergé n'avaient pas hésité à profiter de cet avantage[1]; d'où suit que la prise de possession par l'État aurait été, au Mexique, moins rigoureuse qu'en France.

4° L'abolition des vœux perpétuels.

5° La liberté des cultes. Celle-ci est attaquée en ces termes : « Pour corrompre plus facilement les mœurs et les esprits des peuples, pour propager la peste abominable et désastreuse de l'*indifférentisme* et achever de détruire notre sainte religion, l'on admet le libre exercice de tous les cultes et l'on accorde à chacun la faculté pleine et entière de manifester ouvertement et publiquement toute espèce d'opinions et de pensées. »

Ces différentes mesures, votées par le législateur mexicain sur le modèle de la législation française[2], sont condamnées par le saint-père en même temps

1. Elle les en blâme sévèrement.

2. Ces dispositions sont insérées dans la constitution définitivement adoptée par le Mexique en 1857. La cour de Rome en connaissait le programme à la fin de 1856, et par son allocution, le saint-père espérait peut-être en empêcher l'adoption au moment suprême.

que diverses autres dont je n'entends aucunement me porter le défenseur, mais dont il ne faut peut-être pas chercher l'exposé le plus impartial dans l'allocution du saint-père[1].

La forme même de la condamnation mérite d'être signalée : « Nous élevons, est-il dit, avec toute la liberté apostolique, notre voix pontificale au milieu de votre auguste assemblée, et nous condamnons, réprouvons et déclarons absolument nuls et de nul effet tous les décrets mentionnés ci-dessus, et tous les actes que le pouvoir civil du Mexique a faits avec un tel mépris de l'autorité ecclésiastique et du siége apostolique, et avec un si grand préjudice pour la religion, pour les pontifes et pour les ecclésiastiques en particulier. En outre, nous avertissons de la manière la plus grave tous ceux qui ont pris part à ces actes par leurs démarches, leurs conseils ou leurs ordres, de penser sérieusement aux peines et aux censures que les constitutions apostoliques et les sacrés canons des conciles ont portées contre les violateurs et les profanateurs des personnes et des choses sacrées, ainsi que de la liberté et de la puissance ecclésiastique, et contre les usurpateurs du droit du saint-siége. » On a lieu de remarquer que c'est à peu près ainsi qu'eût parlé Grégoire VII.

Ce même document contient des remontrances

1. C'est notamment l'exil prononcé contre quelques-uns des prélats qui avaient protesté contre les lois régulièrement votées et qui s'étaient efforcés, l'allocution ne dit pas de quelle façon, d'en obtenir l'annulation.

sévères à l'adresse des autres gouvernements de l'Amérique espagnole. Je vais énumérer les attentats contre l'Église et la religion dont le saint-siége les accuse. Le lecteur va voir ce qui, dans le langage de la cour de Rome, s'appelle « renverser et fouler aux pieds la divine institution de l'Église, sa doctrine sainte, son autorité vénérable, sa discipline, tous ses droits et la suprême dignité, la puissance souveraine de ce siége apostolique. »

La *puissance laïque*, en d'autres termes le gouvernement, présente des évêques à la cour de Rome et exige d'eux qu'ils prennent l'administration du diocèse, avant d'avoir reçu de Rome l'institution canonique. — C'est le diminutif du droit qu'exerçait en Amérique la couronne d'Espagne; les gouvernements indépendants sont fondés à se considérer comme les héritiers naturels de l'intégralité de ce droit, qui était reconnu par le saint-siége.

Les évêques ne sont pas libres de condamner les écrits qu'ils croient contraires à la religion. — C'est-à-dire que les gouvernements indépendants ont retiré aux évêques le droit d'exercer la censure ou d'avoir un *index*. Tous les gouvernements européens l'entendent ainsi aujourd'hui.

Les évêques ne peuvent publier, sans l'autorisation du gouvernement, les actes émanés de la cour de Rome, — c'est ce que la cour de Rome a accepté pour la France par le concordat et c'est ce qui existait en France avant la Révolution.

La liberté d'acquérir des propriétés est enlevée

à l'Église. — La plupart des gouvernements de l'Europe ont, par des raisons politiques, soumis à des limitations étroites le droit du clergé à acquérir.

Le pouvoir civil a supprimé les dîmes. — C'est comme en France. — Il a aboli la juridiction ecclésiastique. — Encore comme en France. — Il ne reconnaît pas la totalité des empêchements au mariage établis par l'Église — c'est encore comme en France, même après que la loi civile, qui permettait le divorce, a été abolie. — Le pouvoir civil a changé l'âge fixé par l'Église pour la profession religieuse, soit des hommes, soit des femmes : il a interdit les vœux solennels (on veut dire les vœux perpétuels.) — Il n'y a en Europe aucun gouvernement qui ne croie avoir le droit de faire toutes ces choses, et la plupart ont usé de ce droit.

A ces griefs précis exprimés contre l'ensemble des gouvernements indépendants de l'Amérique espagnole, s'en joignent quelques autres, pour la plupart formulés en termes généraux et vagues ; ils échappent ainsi à l'appréciation du lecteur. Mais les principales plaintes articulées par le saint-père dans son allocution de décembre 1856 contre les gouvernements de l'Amérique du Sud, sont celles que nous venons de rapporter ; or, on vient de le voir, elles sont de telle nature que le sentiment des hommes éclairés se refusera à épouser la querelle du saint-siége, et au contraire désapprouvera les prétentions qu'il élève. Ce sont en effet les doctrines d'un autre âge que la cour de Rome voudrait faire

prévaloir en Amérique, même dans ce qu'elles ont de plus offensif pour les principes les plus incontestables du droit public moderne. C'est l'antique pensée de subordonner l'État à l'Église qui se manifeste, quoique le siècle ait clairement montré l'antipathie qu'elle lui inspire.



# IV

DÉCHIREMENTS ET DÉSORDRES INTESTINS DANS LES ÉTATS CATHOLIQUES, PAR SUITE DE L'ATTITUDE Q'UA PRISE LA COUR DE ROME.

La situation prise par le saint-siége et le sacré collége, puis à leur suite par la presque unanimité de l'épiscopat, vis-à-vis de l'esprit dont sont animés les peuples modernes, est donc celle d'un antagonisme déclaré. De là, il est impossible de le méconnaître, un sujet de trouble poûr les consciences, et une cause incessante de tiraillements et d'irritation entre l'Église et l'État. La religion et la foi n'y peuvent rien gagner, ce me semble, et le bon ordre dans l'État ne peut qu'y perdre. Les catholiques soumis, pour lesquels toute parole descendue du saint-siége est un oracle, ne peuvent que mépriser et haïr les institutions représentatives et les garanties libérales que consacrent les lois de leur pays. Ils sont excités à désobéir aux lois et à les défier. De leur côté, les amis même les plus sages et les plus patients de la liberté, du progrès et de la civilisation ne peuvent

qu'être profondément blessés de ce que, au nom de la religion qu'ils ne demandent pas mieux que d'honorer, au nom de la divinité dont ils vénèrent le saint nom, les institutions politiques et les lois libérales que le genre humain a honorablement conquises par des efforts longs et pénibles, soient dogmatiquement représentées comme des *fléaux* et signalées à la réprobation et à l'*horreur* des fidèles, à titre d'*œuvres de Satan.*

On place ainsi les peuples catholiques dans la plus douloureuse des alternatives. Car proclamer du haut de la chaire de saint Pierre qu'il n'y a aucune conciliation possible entre la foi, d'une part, le progrès, le libéralisme et la civilisation, tels que dans son calme et sa raison l'Europe les veut et les comprend, d'autre part, n'est-ce pas leur signifier qu'il faut choisir entre les deux? Or comment le choix est-il possible? Répudier ouvertement ce que la cour de Rome commande de croire, ce qu'elle assimile à des articles de foi, au moins par la véhémence qu'elle met à le soutenir, et persister dans des doctrines contre lesquelles la cour de Rome lance l'anathème, c'est le commencement d'un schisme pour lequel personne n'a de penchant. Mais d'un autre côté est-il un homme de sens qui imagine que les peuples civilisés vont renoncer à ce système libéral, où ils sont assurés, en le pratiquant avec sagesse, de trouver le véritable bon ordre, la puissance, la grandeur, le savoir, la richesse, ou qu'on les décidera jamais à abandonner le drapeau de la tolérance religieuse, malgré le soin qu'on prend à Rome

de la comparer à la peste? Perpétuer dans les États un pareil tiraillement n'est-ce pas y compromettre en même temps la foi religieuse, la paix publique et les libertés nationales? Dans cette lutte intestine, les forces vives des nations catholiques doivent se consumer et s'épuiser. Ne sera-ce pas pour l'Église une perte irréparable?

Non-seulement le raisonnement le plus simple révèle les dangers de cet antagonisme flagrant entre la doctrine que soutient l'Église et les principes auxquels une mûre réflexion et une longue expérience ont amené les États civilisés, aussi bien les souverains que les peuples; mais encore, les faits se chargent de proclamer que, de ces deux influences en conflit, celle à laquelle on doit donner tort, ce n'est pas l'esprit du siècle.

Et en effet, parmi ces grands êtres collectifs qu'on appelle les États européens, qu'on tâte le pouls à ceux chez lesquels avait prévalu la doctrine de l'Église sur le gouvernement des sociétés. Tous, successivement, éclairés enfin par leur propre dépérissement et leur propre ruine, ont repoussé cette coupe de leurs lèvres et se refusent à s'y désaltérer. Mais il y a peu d'années encore, plusieurs s'y abreuvaient encore, et qu'étaient-ils devenus? Voyez l'Espagne d'avant 1830, et le royaume de Naples au moment où le trône des Bourbons est tombé en poussière sous le souffle de Garibaldi. C'étaient des gouvernements sans force, sans lumières et sans honneur, des États incapables de la moindre entreprise et de la moindre activité. Ils étaient pour-

tant gouvernés autant que possible selon le cœur de la cour de Rome. Je dis autant que possible, parce que le système préconisé par les deux documents pontificaux de 1832 et de 1861 avait dû éprouver quelques restrictions dans ces deux États, et c'étaient ces dérogations mêmes qui y maintenaient un souffle de vie. Mais là où le système était au complet sans réserve aucune, dans les États romains enfin, quel spectacle, grand Dieu ! Le mot d'impuissance est une flatterie pour dépeindre une pareille situation politique. Le mot propre est le néant, car on a beau chercher à Rome, on n'y aperçoit pas un gouvernement; l'œil le plus exercé n'en distingue plus que le cadavre. Voilà quatorze ans que les armes de la France ont rendu la ville de Rome au saint-siége et que la papauté est en demeure de relever dans la ville sainte son pouvoir temporel. A l'ombre du drapeau français, elle a pu tenter en sécurité tout ce qu'elle aurait conçu, et déployer à l'aise la plénitude de ses moyens. Or, après un tel laps de temps, et dans de pareilles conditions, les choses en sont à ce point que si les troupes françaises évacuaient Rome un matin, le soir même l'autorité politique du saint-père n'existerait plus. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est tout le monde.

Au contraire, tous les États se félicitent d'être entrés dans les voies recommandées par l'esprit du siècle, quoiqu'elles fussent réprouvées par le saint-siége. C'est qu'aussi l'esprit du siècle s'est éclairé et tempéré par les leçons qu'il avait reçues des événements. Il n'a plus été ce qu'il fut chez nous en 1792

et 1793, passionné, absolu, repoussant tout ménagement comme une faiblesse et toute transaction comme une lâcheté. Il procède par degrés, affermissant le terrain sous ses pieds avant de faire un nouveau pas. Au sujet de la religion, il répudie la profession de foi de Cabanis : *Je jure qu'il n'y a pas de Dieu;* il professe au contraire un grand respect pour les idées religieuses, il proclame que la croyance est le ciment des États, il est chrétien. Il y a quarante ans, les libéraux disaient : la loi est athée; aujourd'hui ils répètent la formule de M. Guizot : l'État est laïc. En politique, le siècle ne montre pas moins de sagesse et de mesure. Il a rendu hommage au principe d'autorité qu'il niait jadis, et par là il s'est concilié les princes qui sont devenus loyalement les partisans de ce progrès, de ce libéralisme, de cette civilisation, si durement traités par le saint-siége.

Quoique la doctrine de la cour de Rome sur le gouvernement des sociétés et sur les rapports de l'Église avec l'État soit inadmissible; quoiqu'il n'y ait plus un seul peuple ni un seul prince qui en veuille, reste pourtant que les recommandations, les objurgations et les éclats de la cour de Rome ont de l'effet sur les consciences d'un grand nombre de personnes parmi les populations catholiques. Il n'est pas au pouvoir du saint-siége de rétablir, chez quelque peuple que ce soit, les formes et les principes de gouvernement qu'il croit les seuls bons; mais il peut, par le trouble des consciences, embarrasser dans plusieurs États la marche des affaires,

et empêcher, entre les pouvoirs constitués et le public, cette bonne et complète harmonie qui est si nécessaire à la tranquillité intérieure des nations et à leur autorité dans le monde. On en a eu un exemple en France sous le gouvernement de 1830.

On vit alors les chefs de la hiérarchie catholique se servir des libertés garanties par la constitution pour braver le souverain et pour alarmer la foi des familles. Les colléges royaux, administrés par l'État, avec une sollicitude qu'il semblait impossible de méconnaître, étaient journellement dénoncés comme des *écoles de pestilence*, rien moins que cela, car la hiérarchie catholique semble se complaire dans les expressions les plus injurieuses et les plus provoquantes. Cette hostilité déclarée était une cause notoire de faiblesse pour l'État. Le gouvernement pourtant faisait de grands sacrifices à l'esprit de l'Église, dans l'espoir de désarmer le clergé. En fait, on lui immolait même le plus sacré des principes, celui de la liberté des cultes. La politique du gouvernement et l'interprétation qu'on donnait aux lois avaient pour effet de compromettre cette conquête si chère à la civilisation moderne. Vainement la cour d'Orléans, par un arrêt du 9 janvier 1838, revendiqua et voulut consacrer le principe de la liberté des cultes, tel que le comportait le bon sens, d'accord avec le texte formel de la charte. Son arrêt fut cassé. Il est de notoriété publique que les protestants se sont alors vu refuser l'autorisation de pratiquer publiquement leur culte, quelque sincère que fût leur croyance,

quelque honorables que fussent leurs personnes, quand il s'agissait d'introduire cette pratique dans une ville où ils n'avaient pas encore de temple[1]. On leur opposait les articles du Code pénal, qui subordonnent les réunions de plus de vingt personnes à l'autorisation préalable du gouvernement, comme si ces articles n'eussent été abrogés par la charte, à l'égard des réunions religieuses.

Sous un régime tel que celui du gouvernement impérial, qui est investi d'une prérogative plus étendue que l'autorité royale de 1830, et qui, en possédant bien mieux les moyens de se faire respecter, n'est pas moins résolu à n'user jamais de ses pouvoirs au détriment de la religion, il n'est pas à craindre que le mauvais vouloir de quelques-uns des chefs du clergé, fût-il ardent, et leur opposition, fût-elle systématique, puissent ébranler l'État. En France, il y a trop de lumières, et les classes éclairées sont trop influentes, pour qu'on puisse détourner de ses voies la société française. Même parmi les classes où l'in-

1. Le département de la Haute-Vienne a été le théâtre d'un de ces refus les plus obstinés. Sous le gouvernement actuel, ces familles protestantes ont, à la fin, pu pratiquer leur religion, sans être envoyées indéfiniment en police correctionnelle où cependant, postérieurement à 1852, elles ont comparu et ont été condamnées. Mais la jurisprudence en vertu de laquelle on avait fermé leur lieu de réunion, jugé et puni leurs personnes, n'a pas été modifiée, et le décret du 25 mars 1852 lui a même donné une force nouvelle. Le régime de l'autorisation préalable subsiste, plus garanti que jamais par la loi, quoiqu'il soit en opposition évidente avec la liberté. En ce sens, il y a lieu de dire que la liberté des cultes attend encore en France d'être constituée.

struction n'a pu répandre ses bienfaits, le sentiment général est très-favorable aux principes de 1789, qui ne font qu'une seule et même chose avec ce qu'on réprouve à Rome sous les noms du progrès, du libéralisme et de la civilisation. Ce sentiment se fortifie de jour en jour, et on peut croire qu'il est aujourd'hui plus robuste qu'il y a vingt ans, qu'il est parfaitement invincible. Ainsi, en France, rien ne saurait prévaloir contre les idées modernes, purifiées qu'elles sont pour avoir passé par le creuset de l'expérience et de l'adversité. Et cependant, il n'y faudrait pas, même aujourd'hui, se jouer d'un conflit entre l'État et la hiérarchie catholique.



## V

COMMENT NOUS POUVONS RETROUVER AU MEXIQUE LA QUESTION ROMAINE, SI NOUS TENTONS DE LE RÉGÉNÉRER.

Si, afin de rentrer dans notre sujet, nous quittons la France pour le Mexique, nous nous trouvons en présence de circonstances bien autrement inquiétantes.

Au Mexique la masse principale de la population est vouée à l'ignorance et à la superstition la plus grossière; parmi les classes peu nombreuses qui ont reçu de l'éducation, très-souvent, à côté d'un libéralisme fortement accusé, on rencontre des préjugés puérils et des opinions arriérées. Ces éléments forment un corps social qu'il est aisé d'agiter en invoquant les intérêts réels ou prétendus de la religion. C'est ce qui explique la position, surprenante pour l'observateur Français, que la cour de Rome a prise envers le gouvernement mexicain. C'est aussi ce qui fait ressortir la difficulté de fonder présentement au Mexique un ordre de choses conforme aux idées modernes, à ces idées qui sont

accréditées aujourd'hui dans tous les pays de l'Europe et qui comptent, au Mexique même, un parti énergique, dont la puissance égale au moins celle du parti des catholiques exclusifs.

Ainsi apparaît sous un jour nouveau l'embarras extrême dans lequel nous serons plongés, une fois à Mexico, si nous entreprenons d'y fonder un gouvernement stable.

La cour de Rome n'admire et n'approuve pas plus les innovations pour la France que pour l'Amérique espagnole. Si elle en avait le pouvoir, elle les détruirait ici aussi bien que là ; mais quand il s'agit de la France elle a ordinairement la prudence de se taire devant des changements dont elle a paru d'ailleurs accepter une partie, à l'époque du Concordat. La main-mise de l'État sur les biens du clergé, l'abolition des vœux perpétuels, la suppression de la juridiction ecclésiastique, le caractère d'acte civil donné au mariage, la reconnaissance, fort imparfaite, à la vérité, et platonique plus que réelle, de la liberté des cultes n'excitent pas son courroux ostensible[1] lorsque c'est la nation française qui est le sujet à traiter ; mais tout ce qu'on obtient d'elle est de subir ces nouveautés, non sans faire *in petto* ses réserves, avec espoir de les exprimer quelque jour. Mais que la scène se transporte de Paris à Mexico ;

1. On n'ignore pas que, depuis 1852, plus d'un effort a été fait pour arriver à la modification de la disposition du Code Napoléon qui fait du mariage un acte civil, et pour qu'il fût reconnu que la cérémonie religieuse suffit à en faire un acte légal, contrairement aux dispositions formelles de nos lois.

aussitôt la cour de Rome ne se contente plus de restrictions mentales; elle menace, elle tonne.

Les institutions en faveur desquelles l'influence française s'exercerait au Mexique, une fois le gouvernement de Juarès renversé, ne pourraient qu'être libérales. Il est impossible que nous nous y fassions les patrons d'un système qui ne serait pas plus ou moins semblable au nôtre. Il est impossible que nous travaillions à y établir autre chose qu'un gouvernement représentatif, libéral dès le début, et destiné à le devenir davantage, à mesure que le pays aurait fait son éducation. Il est impossible que nous essayions d'y importer des institutions qui ne seraient pas sur le modèle de celles qu'on aime et honore en Europe et dans toutes les contrées où les races européennes se sont développées. En un mot, il me semble évident que si nous tentons d'exercer dans ce beau pays d'Anahuac une influence politique, ce ne pourra être que pour y faire fleurir la civilisation moderne, avec les caractères que nous lui avons donnés chez nous-mêmes. Or ne trouverons-nous pas devant nous alors, de la part du haut clergé mexicain et de la cour de Rome, les mêmes résistances que toutes les tentatives de ce genre ont rencontrées au Mexique depuis l'indépendance?

Il est vrai que ces tentatives étaient faites par des chefs peu habiles, peu versés dans l'art difficile de la politique, étrangers aux règles d'une bonne administration, et prompts à recourir aux procédés militaires, quand ils rencontraient des objections à

refuter ou des obstacles à surmonter. Mais si c'est nous qui, restant dans le pays à titre d'occupation temporaire, renouvelons directement ces efforts novateurs, nos desseins, quelque utiles et quelque désintéressés qu'ils soient, auront contre eux notre qualité d'étrangers. Si au contraire, nous retirant après être parvenus à Mexico, nous confions le soin de cette laborieuse entreprise à des Mexicains installés au gouvernement sous nos auspices, avec ou sans une tête couronnée empruntée à l'Europe, quelle garantie a-t-on qu'ils montreront plus de dextérité et obtiendront plus de succès que leurs prédécesseurs? Si notre programme était exécuté par nous-mêmes, d'accord avec la cour de Rome, ou si nous obtenions son bon vouloir et son concours pour le gouvernement que nous aurions laissé derrière nous, la partie pourrait et devrait être gagnée. Mais jusqu'à quel point, aujourd'hui, est-il probable que la cour de Rome céderait à nos recommandations en faveur d'un chef, qui aurait été inauguré à Mexico, du moment que ce chef aurait arboré la bannière libérale, ou qu'elle consentirait à se faire la complice de notre libéralisme, si nous demeurions pour agir de nos mains sur le pays dans ce sens? A-t-on quelque raison de supposer qu'elle se prêterait franchement à appuyer le plan de régénération que la France tenterait, ou protégerait, ou recommanderait, ce plan ne pouvant avoir d'autres fondements que les principes libéraux? Elle répudie ces principes, elle les exècre. Il n'y a pas de qualifications sévères et humiliantes

dont elle ne se plaise à les accabler. Elle a pris l'habitude de proclamer que la liberté, dont nous ne pouvons nous dispenser de rendre solidaire notre influence, est la perdition du genre humain. Par des démonstrations éclatantes telles que l'allocution qui a été mentionnée plus haut, du 15 décembre 1856, elle a excité les populations de l'Amérique espagnole, et nommément celles du Mexique, à repousser la plupart des principes et des institutions que nous pourrions favoriser près de ces peuples.

Dans la tentative que ferait maintenant la France auprès de la nation mexicaine, il serait nécessaire d'avoir plus que la neutralité de la cour de Rome; il en faudrait le concours amical. Une lutte acharnée est organisée, chez cette nation infortunée entre un parti conservateur et un parti novateur, l'un et l'autre pleins de passion et, par conséquent, dépourvus de mesure, l'un et l'autre pareillement fourvoyés par des chefs ambitieux et sans scrupules. Ils se sont irrités par leurs exagérations réciproques et sont devenus ainsi de plus en plus outrés et absolus. Les ramener tous les deux sur un terrain de conciliation est indispensable au succès des efforts que tenterait la France.

La majorité du clergé et avec elle beaucoup d'hommes notables, catholiques fervents, sont à la tête du parti que nous appelons conservateur, quoiqu'il contribue, tout autant que le parti opposé, à perpétuer l'anarchie qui dévore le pays. L'intérêt de la religion et de l'Église, intérêt qu'il

entend à sa manière, est le mobile de ce parti. Il n'a cessé de représenter que la foi est menacée par les doctrines libérales et par l'esprit de la civilisation moderne. Il restera inébranlable sur le terrain où il s'est placé, tant qu'il se sentira ou se croira soutenu par la cour de Rome, et dès lors, de sa part, pas de compromis possible avec le parti novateur qui a arboré les principes du libéralisme, sauf à en faire une application irréfléchie et excessive. Dans un pareil état des choses, la guerre civile s'éterniserait jusqu'à la dissolution complète du pays.

La majorité du clergé, à l'exception des évêques, alors presque tous natifs d'Espagne, était, à l'origine, favorable à la révolution. On se souvient que, le premier général qu'ait eu l'insurrection, Hidalgo était un curé, et que ses paroissiens furent les premiers soldats qu'il recruta. Le généralissime Morelos, qui, avant de succomber, avait fait triompher sur tant de points le drapeau de l'indépendance, était aussi un curé qui avait quitté son presbytère pour combattre. Matamoros était pareillement un curé qui avait délaissé provisoirement ses pacifiques devoirs pour ceindre l'épée. Quand on lit l'histoire détaillée de l'indépendance de M. Lucas Alaman, à chaque instant on rencontre des prêtres séculiers ou réguliers parmi les promoteurs et les soutiens actifs de la guerre contre l'Espagne et parmi les commandants des corps insurgés. Le clergé, par l'influence qu'il exerçait sur les populations indiennes et de sang mêlé, reconnaissantes

de son zèle en leur faveur, fut le plus utile auxiliaire de l'insurrection. Le plan d'Iguala, qui, un instant, rallia tous les suffrages, était intitulé le Plan des *trois garanties*, et l'une des trois, celle qui était dénommée la première, consistait à maintenir à la religion catholique ses droits et ses priviléges exclusifs, jusques et y compris l'interdiction d'exercer tout autre culte[1]. L'adhésion du clergé, obtenue sous ces conditions, ne contribua pas peu à valoir à ce plan l'accueil enthousiaste qu'il reçut.

Mais presque aussitôt après la victoire la discorde s'introduisit dans les rangs des partisans de l'indépendance. Ils se scindèrent en deux grands partis. La majorité du clergé et des catholiques dévoués fut d'un côté. Les professions libérales furent à la tête de l'autre opinion. Les intérêts réels ou supposés de la religion devinrent le sujet du litige. Le parti libéral mexicain, qui avait fait son éducation surtout par la lecture des philosophes et des publicistes français, suivit le chemin où l'avaient déjà précédé les libéraux de la France et ensuite ceux de la Péninsule espagnole et de l'Italie. Il voulut reproduire à l'égard de la religion, la majeure part de ce qui s'était passé en France sous la Constituante et sous le Consulat. Ainsi il eût la pensée de transporter à l'État, qui était fort appauvri, la propriété des biens du

1. L'article 1er du plan d'Iguala porte qu'une des bases de l'organisation du pays sera « la religion catholique, apostolique, romaine, sans tolérance d'aucune autre. »

clergé. Il n'en fallait pas davantage pour consommer la rupture. Il se proposa aussi d'établir la liberté des cultes, qui est inscrite en toutes lettres dans la Constitution actuellement en vigueur. A plus forte raison ce parti eut à cœur de donner à l'État, vis-à-vis des prétentions possibles de la cour de Rome, les diverses garanties qui existent en France, telles que l'obligation de subordonner la publication des bulles, brefs et autres documents émanés du saint-siége, à la sanction du gouvernement.

Au moment où nous parlons, le parti libéral a l'avantage; mais le parti conservateur est frémissant et ne supporte sa défaite qu'avec impatience et colère. Il aspire à prendre sa revanche. Il lui reste de grands moyens à mettre en action, de puissants ressorts à faire jouer. Depuis un certain nombre d'années au moins, la politique française à Mexico a penché de préférence du côté de ce parti conservateur; mais si nous occupions provisoirement le Mexique, dans le but de le réorganiser, nous ne saurions suivre ce parti dans ses vues exclusives et dans ses projets d'immobilité. Sans doute il conviendrait de s'en assurer la coopération; mais nous ne pourrions pas davantage nous passer de l'appui du parti novateur et libéral, qui représente des principes éminemment respectables et chers à la France, et qui d'ailleurs paraît être le plus fort. La France n'a que des déboires à recueillir au Mexique, si elle ne donne satisfaction à l'un et à l'autre parti, en ce que leurs vœux respectifs ont de légitime.

Dans son entreprise au Mexique, si elle y persévère, la France aura à remplir une mission assez semblable à celle qu'assuma le premier Consul en l'an VIII, dans l'intérieur de la France elle-même. Ce grand homme trouva le pays divisé en deux partis, extrêmement excités l'un contre l'autre, celui de la révolution et celui qui, effrayé de ce qu'avait offert de sinistre l'expérience tentée depuis 1789, se portait fortement en arrière. Il conçut une transaction et l'imposa en se faisant dictateur ou plutôt en acceptant la dictature que lui offraient, d'un commun accord, les hommes les plus sages des partis en présence. Il posa les termes d'une réconciliation générale dans laquelle figurèrent les catholiques fidèles et l'Église, et où la cour de Rome même fut, par le Concordat, une des parties contractantes. Remarquons cependant que l'un des principaux éléments du succès du premier Consul, la dictature, fait défaut à la France dans son entreprise sur le Mexique, parce que sa qualité de nation étrangère la lui interdit formellement.

Eu égard aux circonstances dans lesquelles le Mexique est placé, la tentative de le reconstituer appelle l'intervention du saint-siége. Cette intervention, fut utile en France sous le Consulat pour la pacification intérieure; mais au Mexique elle ne serait pas seulement utile, elle est indispensable. Seule une déclaration explicite du saint-père pourra rassurer la conscience des fidèles et du clergé et obtenir l'assentiment et le concours du parti conservateur aux mesures prudemment, mais fran-

chement libérales, que patronnerait la France, et sans lesquelles la restauration du Mexique est une chimère. La force imposante de la France et l'autorité vénérée du saint-siége, si elles se mettaient de concert au service d'une politique éclairée, détermineraient, on doit l'espérer, un rapprochement des partis, à la suite duquel le pays se trouverait placé à peu près dans la même situation morale qu'en 1821, où il semblait unanime.

La cour de Rome se prêtera-t-elle à cette démarche vraisemblablement décisive? Là est la question. Les apparences ne sont guères favorables, il faut en convenir. La cour de Rome n'est pas en veine de démonstrations favorables au libéralisme, au progrès et à la civilisation. En Italie, dans ce qui lui reste de territoire, chaque jour fait ressortir davantage la tenacité de sa résistance aux innovations, si l'on peut raisonnablement donner encore ce nom à un ensemble de règles sociales et politiques, en faveur desquelles la pratique a prononcé et réitéré son arrêt souverain. Hors de l'Italie, lorsqu'elle parle, son langage n'est pas plus encourageant. De toute part l'antagonisme est profond entre ce que dit la cour de Rome et ce que pensent les conseillers et les guides acceptés des nations les plus civilisées et les plus puissantes. Le développement et l'affermissement de la liberté humaine est considéré, d'un côté, comme le palladium, et de l'autre côté comme la ruine des sociétés et des Etats.

Au moment où nous terminons cet écrit, la cour

de Rome donne une fois de plus la mesure de ses dispositions, relativement à l'Amérique espagnole. Dans une allocution du 6 mars 1863, le saint-père s'est exprimé en ces termes : « A ce propos, vénérables frères, nous vous annonçons avec une vive satisfaction que nous avons conclu avec les républiques de San-Salvador et de Nicaragua des concordats analogues à ceux que le saint-siége a déjà conclus avec les autres gouvernements de l'Amérique centrale. Dans ces derniers actes, nous avons eu soin d'exiger[1] et de statuer, avec toute autre stipulation, que notre très-sainte religion serait absolument la religion dominante, et comme la religion propre de ces deux républiques. » Ou nous nous trompons fort, ou ces paroles signifient, que, en vertu des efforts et des *exigences* de la cour de Rome, l'exercice de tout culte non catholique est prohibé dans ces États. La doctrine de l'intolérance en matière de religion serait ainsi affichée par le saint-siége, tout comme il eût pu le faire il y a quatre siècles, alors qu'on ne songeait pas encore au principe, aujourd'hui irrévocablement triomphant, du libre examen, dont l'épanouissement a déterminé tant de progrès dans toutes les directions.

Ce manifeste nouveau de la cour de Rome, n'est pas d'un bon augure pour ceux qui viendraient réclamer l'assistance du saint-siége en faveur de l'établissement au Mexique d'un régime où

1. Le mot mérite d'être remarqué.

les principes modernes auraient leur place largement faite.

Tant que la politique de la cour de Rome n'aura pas complétement changé en Europe, il est grandement à craindre qu'elle ne continue de favoriser dans l'Amérique espagnole et nommément au Mexique, le parti de l'immobilité. Tant que ce parti aura un tel auxiliaire, on pourra bien le mettre en déroute sur les champs de bataille, on pourra bien le renverser du pouvoir lorsqu'il sera parvenu à l'escalader, mais on ne l'aura jamais définitivement vaincu. Irrité des obstacles toujours renaissants qu'il rencontrera, le parti libéral continuera de se montrer emporté et extrême. Le bon ordre sera impossible daus le pays, et l'anarchie y relèvera perpétuellement la tête. Notre tentative de le régénérer sera vouée à un irrémédiable avortement.

Ainsi nous retrouvons au Mexique la question de Rome, aussi difficile là-bas qu'ici.

Je dis difficile et non pas insoluble. Quelle que soit mon incompétence dans les questions qui concernent la foi, mon sentiment se révolte contre la pensée que la foi interdise à la cour de Rome de changer son système et son attitude, même en Italie. Les enseignements de l'expérience sont pour tout le monde. Ce n'est pas trop présumer du saint-siége que d'espérer qu'il en profitera pour son compte. Lorsque les aveugles provocations de la cour de Rome obligeaient le général en chef de l'armée d'Italie à faire la petite campagne de 1797, que termina le traité de Tolentino, les actes qui mar-

quèrent les premières années du pontificat de Pie VII ne semblaient-ils pas aussi impossibles que peut le paraître aujourd'hui l'adhésion du saint-siége à une politique libérale? Et ne serait-ce pas calomnier le saint-siége que de soutenir que jamais il ne se ralliera à des idées dont la substance est dans l'évangile même, et en dehors desquelles il est devenu clair, pour tout homme de sens, qu'il n'y a pour l'autorité pontificale que des déceptions, pour l'Église que des périls?

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

## PREMIÈRE PARTIE.

### DE LA CIVILISATION MEXICAINE AVANT CORTEZ.

## DEUXIÈME PARTIE.

### LA CONQUÊTE DU MEXIQUE PAR CORTEZ.

## TROISIÈME PARTIE.

### LE MEXIQUE SOUS LE RÉGIME COLONIAL.

## QUATRIÈME PARTIE.

### GUERRE DE L'INDÉPENDANCE AU MEXIQUE.

## CINQUIÈME PARTIE.

### GOUVERNEMENT DU MEXIQUE INDÉPENDANT.

## SIXIÈME PARTIE.

### DES RESSOURCES ET DE L'AVENIR DU PAYS.

## SEPTIÈME PARTIE.

DES MOTIFS QUE PEUT AVOIR UNE INTERVENTION DE L'EUROPE OU DE LA FRANCE SEULE DANS LES AFFAIRES DU MEXIQUE, ET DES CHANCES DE SUCCÈS QU'ELLE PRÉSENTE.

## HUITIÈME PARTIE.

LA TENTATIVE DE RÉGÉNÉRER LE MEXIQUE, CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'ATTITUDE ACTUELLE DE LA COUR DE ROME, VIS-A-VIS DE LA CIVILISATION MODERNE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


39003 014548936